Adams 232.1
Vol. 29

ŒUVRES

DE

Mr. DE VOLTAIRE.

TOME VINGT-NEUVIÈME.

ADAMS232.1
v.29

QUESTIONS

SUR

L'ENCYCLOPÉDIE,

PAR

DES AMATEURS.

TOME CINQUIÈME.

Adams 232-1
VM29

B43
15

M. DCC. LXXV.

QUESTIONS
SUR
L'ENCYCLOPÉDIE.

GARGANTUA.

S'IL y a jamais eu une réputation bien fondée, c'eſt celle de *Gargantua*. Cependant il s'eſt trouvé dans ce ſiècle philoſophique & critique, des eſprits téméraires qui ont oſé nier les prodiges de ce grand-homme, & qui ont pouſſé le pyrrhoniſme juſqu'à douter qu'il ait jamais exiſté.

Comment ſe peut-il faire, diſent-ils, qu'il y ait eu au ſeizème ſiècle un héros dont aucun contemporain, ni *St. Ignace*, ni le cardinal *Caietan*, ni *Galilée*, ni *Guichardin*, n'ont jamais parlé, & ſur lequel on n'a jamais trouvé la moindre note dans les regiſtres de la ſorbonne?

Feuilletez les hiſtoires de France, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Eſpagne, &c. vous n'y voyez pas un mot de *Gargantua*. Sa vie entière depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort, n'eſt qu'un tiſſu de prodiges inconcevables.

Sa mère *Gargamelle* accouche de lui par l'oreille gauche. A peine eſt-il né qu'il crie à boire d'une voix terrible, qui eſt entendue dans la Beauce & dans le Vivarais. Il fallut ſeize aunes de drap pour ſa ſeule braguette;

& cent peaux de vaches brunes pour ſes ſouliers. Il n'avait pas encor douze ans qu'il gagna une grande bataille & fonda l'abbaye de Thélême. On lui donne pour femme madame *Badebec*, & il eſt prouvé que *Badebec* eſt un nom ſyriaque.

On lui fait avaler ſix pélerins dans une ſalade. On prétend qu'il a piſſé la rivière de Seine, & que c'eſt à lui ſeul que les Pariſiens doivent ce beau fleuve.

Tout cela paraît contre la nature à nos philoſophes qui ne veulent pas même aſſurer les choſes les plus vraiſemblables, à moins qu'elles ne ſoient bien prouvées.

Ils diſent que ſi les Pariſiens ont toujours cru à *Gargantua*, ce n'eſt pas une raiſon pour que les autres nations y croyent. Que ſi *Gargantua* avait fait un ſeul des prodiges qu'on lui attribue, toute la terre en aurait retenti, toutes les chroniques en auraient parlé, que cent monumens l'auraient atteſté. Enfin ils traitent ſans façon les Pariſiens qui croient à *Gargantua*, de badauts ignorans, de ſuperſtitieux imbécilles, parmi leſquels il ſe gliſſe des hypocrites qui feignent de croire à *Gargantua* pour avoir quelque prieuré de l'abbaye de Thélême.

Le révérend père *Viret* cordelier à la grande manche, confeſſeur de filles & prédicateur du roi, a répondu à nos pyrrhoniens d'une manière invincible. Il prouve très-doctement, que ſi aucun écrivain, excepté *Rabelais*, n'a parlé des prodiges de *Gargantua*, aucun hiſtorien auſſi ne les a contredits; que le ſage de *Thou* même qui croit aux ſortilèges, aux prédictions & à l'aſtrologie, n'a jamais nié les miracles de *Gargantua*. Ils n'ont pas même été révoqués en doute par *la Motte le Vayer*. *Mézerai* les a reſpectés au point qu'il n'en dit pas un ſeul mot. Ces prodiges ont été opérés à la vue de toute la terre. *Rabelais* en a été témoin; il ne pouvait être ni tronpé ni trom-

peur. Pour peu qu'il se fût écarté de la vérité, toutes les nations de l'Europe se seraient élevées contre lui ; tous les gazetiers, tous les faiseurs de journaux auraient crié à la fraude, à l'imposture.

En vain les philosophes qui répondent à tout, disent qu'il n'y avait ni journaux ni gazettes dans ce tems-là. On leur replique qu'il y avait l'équivalent, & cela suffit. Tout est impossible dans l'histoire de *Gargantua* : & c'est par cela même qu'elle est d'une vérité inconteſtable. Car si elle n'était pas vraie on n'aurait jamais osé l'imaginer ; & la grande preuve qu'il la faut croire, c'est qu'elle est incroyable.

Ouvrez tous les mercures, tous les journaux de Trévoux, ces ouvrages immortels qui sont l'instruction du genre humain, vous n'y trouverez pas une seule ligne où l'on révoque l'histoire de *Gargantua* en doute. Il était réservé à notre siècle de produire des monstres qui établissent un pyrrhonisme affreux sous prétexte qu'ils sont un peu mathématiciens, & qu'ils aiment la raison, la vérité & la justice. Quelle pitié ! je ne veux qu'un argument pour les confondre.

Gargantua fonda l'abbaye de Thélême. On ne trouve point ses titres, il est vrai, jamais elle n'en eut, mais elle existe ; elle possède dix mille piéces d'or de rente. La rivière de Seine existe, elle est un monument éternel du pouvoir de la vessie de *Gargantua*. De plus, que vous coûte-il de le croire ? ne faut-il pas embrasser le parti le plus sûr ? *Gargantua* peut vous procurer de l'argent, des honneurs & du crédit. La philosophie ne vous donnera jamais que la satisfaction de l'ame ; c'est bien peu de chose. Croyez à *Gargantua*, vous dis-je, pour peu que vous soyez avare, ambitieux & fripon ; vous vous en trouverez très-bien.

GÉNÉALOGIE.

AUCUNE généalogie, fut-elle réimprimée dans le Moréri, n'approche de celle de *Mahomet* ou *Mohammed* fils d'*Abdollah*; fils d'*Abd'all Moutalel*, fils d'*Abhem*; lequel *Mohammed* fut, dans son jeune âge, palfrenier de la veuve *Cadishea*, puis son facteur, puis son mari, puis prophète de DIEU, puis condamné à être pendu, puis conquérant & roi d'Arabie, puis mourut de sa belle mort rassasié de gloire & de femmes.

Les barons Allemands ne remontent que jusqu'à *Vitikind*, & nos nouveaux marquis Français ne peuvent guère montrer de titres au-delà de Charlemagne. Mais la race de *Mahomet* ou *Mohammed*, qui subsiste encor, a toujours fait voir un arbre généalogique, dont le trône est *Adam*, & dont les branches s'étendent d'*Ismaël* jusqu'aux gentilshommes qui portent aujourd'hui le grand titre de cousin de *Mahomet*.

Nulle difficulté sur cette généalogie, nulle dispute entre les savans, point de faux calculs à rectifier, point de contradiction à pallier, point d'impossibilités qu'on cherche à rendre possibles.

Votre orgueil murmure de l'authenticité de ces titres. Vous me dites que vous descendez d'*Adam*, aussi-bien que le grand prophète; si *Adam* est le père commun; mais que cet *Adam* n'a jamais été connu de personne, pas même des anciens Arabes: que ce nom n'a jamais été cité que dans les livres juifs; que parconséquent vous vous inscrivez en faux contre les titres de noblesse de *Mahomet* ou *Mohammed*.

Vous ajoutez qu'en tout cas s'il y a eu un premier homme, quelqu'ait été son nom, vous en descendez tout aussi-bien que l'illustre palfrenier de *Cadishea*;

& que s'il n'y a point eu de premier homme, ſi le genre humain a toujours exiſté, comme tant de ſavans le prétendent, vous êtes gentilhomme de toute éternité.

A cela on vous replique que vous êtes roturier de toute éternité, ſi vous n'avez pas vos parchemins en bonne forme.

Vous répondez que les hommes ſont égaux; qu'une race ne peut être plus ancienne qu'une autre; que les parchemins, auxquels pend un morceau de cire, ſont d'une invention nouvelle; qu'il n'y a aucune raiſon qui vous oblige de céder à la famille de *Mohammed*, ni à celle de *Confutzé*, ni à celle des empereurs du Japon, ni aux ſecretaires du roi du grand collège. Je ne puis combattre votre opinion par des preuves phyſiques, ou métaphyſiques, ou morales. Vous vous croyez égal au daïri du Japon; & je ſuis entièrement de votre avis. Tout ce que je vous conſeille, quand vous vous trouverez en concurrence avec lui, c'eſt d'être le plus fort.

GÉNÉRATION.

JE dirai comment s'opère la génération quand on m'aura enſeigné comment DIEU s'y eſt pris pour la création.

Mais toute l'antiquité, me dites-vous, tous les philoſophes, tous les coſmogonites ſans exception, ont ignoré la création proprement dite. Faire quelque choſe de rien a paru une contradiction à tous les penſeurs anciens. L'axiome, *rien ne vient de rien*, a été le fondement de toute philoſophie. Et nous demandons au contraire comment quelque choſe peut en produire une autre?

Je vous réponds qu'il m'eſt auſſi impoſſible de voir clairement comment un être vient d'un autre être, que de comprendre comment il eſt arrivé du néant.

Je vois bien qu'une plante, un animal engendre ſon ſemblable ; mais telle eſt notre deſtinée que nous ſavons parfaitement comment on tue un homme, & que nous ignorons comment on le fait naître.

Nul animal, nul végétal ne peut ſe former ſans germe, autrement une carpe pourrait naître ſur un if, & un lapin au fond d'une rivière, ſauf à y périr.

Vous voyez un gland, vous le jetez en terre; il devient chêne. Mais ſavez-vous ce qu'il faudrait pour que vous ſuſſiez comment ce germe ſe développe & ſe change en chêne ? il faudrait que vous fuſſiez DIEU.

Vous cherchez le myſtère de la génération de l'homme; dites-moi d'abord ſeulement le myſtère qui lui donne des cheveux & des ongles; dites-moi comment il remue le petit doigt quand il le veut ?

Vous reprochez à mon ſyſtême que c'eſt celui d'un grand ignorant. J'en conviens. Mais je vous répondrai ce que dit l'évêque d'Aire *Montmorin* à quelques-uns de ſes confrères. Il avait eu deux enfans de ſon mariage avant d'entrer dans les ordres, il les préſenta, & on rit. *Meſſieurs*, dit-il, *la différence entre nous, c'eſt que j'avoue les miens.*

Si vous voulez quelque choſe de plus ſur la génération & ſur les germes, liſez, ou reliſez ce que j'ai lu autrefois dans une de ces petites brochures qui ſe perdent quand elles ne ſont pas enchâſſées dans des volumes d'une taille un peu plus fournie.

ENTRETIEN D'UN JEUNE MARIÉ FORT NAÏF, ET D'UN PHILOSOPHE.

LE JEUNE MARIÉ.

Monsieur, dites-moi, je vous prie, si ma femme donnera un garçon ou une fille?

LE PHILOSOPHE.

Monsieur, les sages-femmes & les femmes de chambre disent quelquefois qu'elles le savent; mais les philosophes avouent qu'ils n'en savent rien.

LE JEUNE MARIÉ.

Je crois que ma femme n'est grosse que depuis huit jours; dites-moi du moins si mon enfant a déjà une ame?

LE PHILOSOPHE.

Ce n'est pas là l'affaire des géomètres; adressez-vous au théologien du coin.

LE JEUNE MARIÉ.

Refuserez-vous de me dire en quel endroit il est placé?

LE PHILOSOPHE.

Dans une petite poche qui s'élargit tous les jours, & qui est juste entre l'intestin rectum & la vessie.

LE JEUNE MARIÉ.

O DIEU paternel! l'ame de mon fils entre de l'urine & quelque chose de pis! quelle auberge pour l'être pensant, & cela pendant neuf mois.

LE PHILOSOPHE.

Oui, mon cher voiſin; l'ame d'un pape n'a point eu d'autre berceau; & cependant on ſe donne des airs & on fait le fier.

LE JEUNE MARIÉ.

Je ſens bien qu'il n'y a point d'animal qui doive être moins fier que l'homme. Mais comme je vous ai déjà dit que j'étais très-curieux, je voudrais ſavoir comment dans cette poche un peu de liqueur devient une groſſe maſſe de chair ſi bien organiſée. En un mot, vous qui êtes ſi ſavant, ne pourriez-vous point me dire comment les enfans ſe font?

LE PHILOSOPHE.

Non, mon ami, mais ſi vous voulez je vous dirai ce que les médecins ont imaginé, c'eſt-à-dire, comment les enfans ne ſe font point.

Premièrement *Hippocrate* écrit que les deux véhicules fluides de l'homme & de la femme, s'élancent & s'uniſſent enſemble, & que dans le moment l'enfant eſt conçu par cette union.

Le révérend père *Sanchez*, le docteur de l'Eſpagne, eſt entièrement de l'avis d'*Hippocrate*; & il en a même fait un fort plaiſant article de théologie, que tous les Eſpagnols ont cru fermement, juſqu'à ce que tous les jéſuites aient été renvoyés du pays.

LE JEUNE MARIÉ.

Je ſuis aſſez content d'*Hippocrate* & de *Sanchez*. Ma femme a rempli, ou je ſuis bien trompé, toutes les conditions impoſées par ces grands hommes, pour former un enfant, & pour lui donner une ame.

LE PHILOSOPHE.

Malheureuſement il y a beaucoup de femmes qui ne répandent aucune liqueur, mais qui ne reçoivent qu'avec averſion les embraſſemens de leurs maris, & qui cependant en ont des enfans. Cela ſeul décide contre *Hippocrate & Sanchez*.

De plus, il y a très-grande apparence que la nature agit toujours dans les mêmes cas ſuivant les mêmes principes : or, il y a beaucoup d'eſpèces d'animaux qui engendrent ſans copulation, comme les poiſſons écaillés, les huîtres, les pucerons. Il a donc fallu que les phyſiciens cherchaſſent une mécanique de génération qui convînt à tous les animaux. La célèbre *Harvey*, qui le premier démontra la circulation, & qui était digne de découvrir le ſecret de la nature, crut l'avoir trouvé dans les poules : elles pondent des œufs ; il jugea que les femmes pondaient auſſi. Les mauvais plaiſans dirent que c'eſt pour cela que les bourgeois, & même quelques gens de cour, appellent leur femme ou leur maîtreſſe, *ma poule*, & qu'on dit que toutes les femmes ſont coquettes parce qu'elles voudraient que leurs coqs les trouvaſſent belles. Malgré ces railleries *Harvey* ne changea point d'avis, & il fut établi dans toute l'Europe que nous venons d'un œuf.

LE JEUNE MARIÉ.

Mais, monſieur, vous m'avez dit que la nature eſt toujours ſemblable à elle-même, qu'elle agit toujours par le même principe dans le même cas, les femmes, les jumens, les ânеſſes, les anguilles ne pondent point. Vous vous moquez de moi.

LE PHILOSOPHE.

Elles ne pondent point en dehors, mais elles pondent en dedans ; elles ont des ovaires comme tous

les oiseaux; les jumens, les anguilles en ont aussi. Un œuf se détache de l'ovaire, il est couvé dans la matrice. Voyez tous les poissons écaillés, les grenouilles, ils jettent des œufs que le mâle féconde. Les baleines & les autres animaux marins de cette espèce, font éclorre leurs œufs dans leur matrice. Les mites, les teignes, les plus vils insectes sont visiblement formés d'un œuf. Tout vient d'un œuf : & notre globe est un grand œuf qui contient tous les autres.

LE JEUNE MARIÉ.

Mais vraiment ce système porte tous les caractères de la vérité ; il est simple, il est uniforme, il est démontré aux yeux dans plus de la moitié des animaux ; j'en suis fort content, je n'en veux point d'autre ; les œufs de ma femme me sont fort chers.

LE PHILOSOPHE.

On s'est lassé à la longue de ce système; on a fait les enfans d'une autre façon.

LE JEUNE MARIÉ.

Et pourquoi, puisque celle-là est si naturelle ?

LE PHILOSOPHE.

C'est qu'on a prétendu que nos femmes n'ont point d'ovaire, mais seulement de petites glandes.

LE JEUNE MARIÉ.

Je soupçonne que des gens qui avaient un autre système à débiter, ont voulu décréditer les œufs.

LE PHILOSOPHE.

Cela pourrait bien être. Deux Hollandais s'avisèrent d'examiner la liqueur séminale au microscope, ce

de l'homme, celle de pluſieurs animaux ; & ils crurent y appercevoir des animaux déjà tout formés, qui courraient avec une vîteſſe inconcevable. Il en virent même dans le fluide ſéminal du coq. Alors on jugea que les mâles faiſaient tout & les femelles rien ; elles ne ſervirent plus qu'à porter le tréſor que le mâle leur avait confié.

LE JEUNE MARIÉ.

Voilà qui eſt bien étrange. J'ai quelques doutes ſur tous ces petits animaux qui frétillent ſi prodigieuſement dans une liqueur pour être enſuite immobiles dans les œufs des oiſeaux, & pour être non moins immobiles pendant neuf mois (à quelques culebutes près) dans le ventre de la femme ; cela ne me paraît pas conſéquent. Ce n'eſt pas (autant que j'en puis juger) la marche de la nature. Comment ſont faits, s'il vous plaît, ces petits hommes qui ſont ſi bons nageurs dans la liqueur dont vous me parlez ?

LE PHILOSOPHE.

Comme des vermiſſeaux. Il y avait ſurtout un médecin nommé *Andri* qui voyait des vers partout, & qui voulait abſolument détruire le ſyſtême d'*Harvey*. Il aurait, s'il l'avait pu, anéanti la circulation du ſang parce qu'un autre l'avait découverte. Enfin, deux Hollandais & M. *Andri*, à force de tomber dans le péché d'*Onam*, & de voir les choſes au microſcope, réduiſirent l'homme à être chenille. Nous ſommes d'abord un ver comme elle ; delà dans notre enveloppe nous devenons comme pendant neuf mois une vraie criſalide, que les payſans appellent *fève*. Enſuite, ſi la chenille devient papillon, nous devenons hommes ; voilà nos métamorphoſes.

LE JEUNE MARIÉ.

Eh bien ! s'en eſt-on tenu là ? n'y a-t-il point eu depuis de nouvelle mode ?

LE PHILOSOPHE.

On s'eſt dégoûté d'être chenille. Un philoſophe extrêmement plaiſant, a découvert dans une Vénus phyſique, que l'attraction faiſait les enfans : & voici comment la choſe s'opère. Le germe étant tombé dans la matrice, l'œil droit attire l'œil gauche, qui arrive pour s'unir à lui en qualité d'œil ; mais il en eſt empêché par le nez qu'il rencontre en chemin, & qui l'oblige de ſe placer à gauche. Il en eſt de même des bras, des cuiſſes & des jambes qui tiennent aux cuiſſes. Il eſt difficile d'expliquer dans cette hypothèſe la ſituation des mammelles & des feſſes. Ce grand philoſophe n'admet aucun deſſein de l'Etre créateur dans la formation des animaux. Il eſt bien loin de croire que le cœur ſoit fait pour recevoir le ſang & pour le chaſſer, l'eſtomac pour digérer, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre ; cela lui paraît trop vulgaire ; tout ſe fait par attraction.

LE JEUNE MARIÉ.

Voilà un maître fou. Je me flatte que perſonne n'a pu adopter une idée auſſi extravagante.

LE PHILOSOPHE.

On en rit beaucoup ; mais ce qu'il y eut de triſte, c'eſt que cet inſenſé reſſemblait aux théologiens, qui perſécutent autant qu'ils le peuvent ceux qu'ils font rire.

D'autres philoſophes ont imaginé d'autres manières qui n'ont pas fait une plus grande fortune. Ce n'eſt plus le bras qui va chercher le bras ; ce n'eſt plus la cuiſſe qui court après la cuiſſe ; ce ſont de petites molécules, de petites particules de bras & de cuiſſe qui ſe placent les unes ſur les autres. On ſera peut-être enfin obligé d'en revenir aux œufs, après avoir perdu bien du tems.

LE JEUNE MARIÉ.

J'en ſuis ravi : mais quel a été le réſultat de toutes ces diſputes ?

LE PHILOSOPHE.

Le doute. Si la queſtion avait été débattue entre des théologaux, il y aurait eu des excommunications & du ſang répandu ; mais entre des phyſiciens la paix eſt bientôt faite ; chacun a couché avec ſa femme ſans penſer le moins du monde à ſon ovaire, ni à ſes trompes de fallope. Les femmes ſont devenues groſſes ou enceintes, ſans demander ſeulement comment ce myſtère s'opère. C'eſt ainſi que vous ſemez du bled, & que vous ignorez comment le bled germe en terre.

LE JEUNE MARIÉ.

Oh ! je le ſais bien ; on me l'a dit il y a long-tems ; c'eſt par pourriture. Cependant il me prend quelquefois des envies de rire de tout ce qu'on m'a dit.

LE PHILOSOPHE.

C'eſt une fort bonne envie. Je vous conſeille de douter de tout, excepté que les triangles d'un triangle ſont égaux à deux droits, & que les triangles qui ont même baſe & même hauteur ſont égaux entr'eux, ou autres propoſitions pareilles, comme par exemple que deux & deux font quatre.

LE JEUNE MARIÉ.

Oui, je crois qu'il eſt fort ſage de douter ; mais je ſens que je ſuis curieux. Je voudrais, quand ma volonté remue mon bras ou ma jambe, découvrir le reſſort par lequel ma volonté les remue ; car ſûrement il y en a un. Je ſuis quelquefois tout étonné

de pouvoir lever & baiſſer mes yeux, & de ne pouvoir dreſſer mes oreilles. Je penſe, & je voudrais connaître peu...là.... toucher au doigt ma penſée. Cela doit être fort curieux. Je cherche ſi je penſe par moi-même, ſi DIEU me donne mes idées, ſi mon ame eſt venue dans mon corps à ſix ſemaines ou à un jour, comment elle s'eſt logée dans mon cerveau; ſi je penſe beaucoup quand je dors profondément, & quand je ſuis en létargie. Je me creuſe la cervelle pour ſavoir comment un corps en pouſſe un autre. Mes ſenſations ne m'étonnent pas moins; j'y trouve du divin, & ſurtout dans le plaiſir. J'ai fait quelquefois mes efforts pour imaginer un nouveau ſens, & je n'ai jamais pu y parvenir. Les géomètres ſavent toutes ces choſes; ayez la bonté de m'inſtruire.

LE PHILOSOPHE.

Hélas! Nous ſommes auſſi ignorans que vous; adreſſez-vous à la Sorbonne.

ÉTATS GÉNÉRAUX.

IL y en a toujours eu dans l'Europe, & probablement dans toute la terre, tant il eſt naturel d'aſſembler la famille, pour connaître ſes intérêts & pourvoir à ſes beſoins. Les tartares avaient leur *Courilté*. Les Germains, ſelon *Tacite*, s'aſſemblaient pour délibérer. Les Saxons & les peuples du nord eurent leur *Wittenagemot*. Tout fut états généraux dans les républiques grecques & romaines.

Nous n'en voyons point chez les Egyptiens, chez les Perſes, chez les Chinois, parce que nous n'avons que des fragmens fort imparfaits de leurs hiſtoires;

nous ne les connaiſſons guère que depuis le tems où leurs rois furent abſolus, ou du moins depuis le tems où ils n'avaient que les prêtres pour contrepoids de leur autorité.

Quand les comices furent abolis à Rome, les gardes prétoriennes prirent leur place ; des ſoldats inſolens, avides, barbares & lâches furent la république. *Septime Sevère* les vainquit & les caſſa.

Les états généraux de l'empire Ottoman ſont les janiſſaires & les ſpahis ; dans Alger & dans Tunis c'eſt la milice.

Le plus grand, & le plus ſingulier exemple de ces états généraux eſt la diète de Ratisbonne qui dure depuis cent ans, où ſiègent continuellement les repréſentans de l'empire, les miniſtres des électeurs, des princes, des comtes, des prélats & des villes impériales, leſquelles ſont au nombre de trente-ſept.

Les ſeconds états généraux de l'Europe ſont ceux de la Grande-Bretagne. Ils ne ſont pas toujours aſſemblés comme la diète de Ratisbonne, mais ils ſont devenus ſi néceſſaires que le roi les convoque tous les ans.

La chambre des communes répond préciſément aux députés des villes reçus dans la diète de l'empire ; mais elle eſt en beaucoup plus grand nombre, & jouit d'un pouvoir bien ſupérieur. C'eſt proprement la nation. Les pairs & les évêques ne ſont en parlement que pour eux, & la chambre des communes y eſt pour tout le pays. Ce parlement d'Angleterre, n'eſt autre choſe qu'une imitation perfectionnée de quelques états généraux de France.

En 1355 ſous le roi *Jean*, les trois états furent aſſemblés à Paris pour ſecourir le roi *Jean* contre les Anglais. Il lui accordèrent une ſomme conſidérable, à cinq livres cinq ſous le marc, de peur que le roi

n'en changeât la valeur numéraire. Il réglèrent l'impôt néceſſaire pour recueillir cet argent ; & ils établirent neuf commiſſaires pour préſider à la recette. Le roi promit pour lui & pour ſes ſucceſſeurs de ne faire dans l'avenir aucun changement dans la monnoie.

Qu'eſt-ce que promettre pour ſoi & pour ſes héritiers ? ou c'eſt ne rien promettre, ou c'eſt dire, ni moi, ni mes héritiers n'avons le droit d'altérer la monnoie, nous ſommes dans l'impuiſſance de faire le mal.

Avec cet argent qui fut bientôt levé, on forma aiſément une armée, qui n'empêcha pas le roi *Jean* d'être fait priſonnier à la bataille de Poitiers.

On devait rendre compte aux états, au bout de l'année, de l'emploi de la ſomme accordée. C'eſt ainſi qu'on en uſe aujourd'hui en Angleterre avec la chambre des communes. La nation Anglaiſe a conſervé tout ce que la nation Françaiſe à perdu.

Les états généraux de Suède ont une coutume plus honorable encor à l'humanité, & qui ne ſe trouve chez aucun peuple. Ils admettent dans leurs aſſemblées deux cents payſans qui font un corps ſéparé des trois autres, & qui ſoutiennent la liberté de ceux qui travaillent à nourrir les hommes.

Les états généraux de Dannemarck prirent une réſolution toute contraire en 1660 ; ils ſe dépouillèrent de tous leurs droits en faveur du roi. Ils lui donnèrent un pouvoir abſolu & illimité. Mais ce qui eſt plus étrange, c'eſt qu'il ne s'en ſont point repentis juſqu'à préſent.

Les états généraux en France n'ont point été aſſemblés depuis 1613, & les *Cortez* d'Eſpagne ont duré cent

cent ans après. On les assembla encor en 1712 pour confirmer la renonciation de *Philippe V* à la couronne de France. Ces états généraux n'ont point été convoqués depuis ce tems.

GENÈSE.

L'ÉCRIVAIN sacré s'étant conformé aux idées reçues, & n'ayant pas dû s'en écarter, puisque sans cette condescendance il n'aurait pas été entendu, il ne nous reste que quelques remarques à faire sur la physique de ces tems reculés; car pour la théologie nous la respectons; nous y croyons & nous n'y touchons jamais.

Au commencement DIEU *créa le ciel & la terre*

C'est ainsi qu'on a traduit; mais la traduction n'est pas exacte. Il n'y a pas d'homme un peu instruit qui ne sache que le texte porte, *Au commencement les dieux firent*, ou *les dieux fit, le ciel & la terre.* Cette leçon d'ailleurs est conforme à l'ancienne idée des Phéniciens, qui avaient imaginé que DIEU employa des dieux inférieurs pour débrouiller le chaos, le chaut éreb. Les Phéniciens étaient depuis longtems un peuple puissant qui avait sa théogonie avant que les Hébreux se fussent emparés de quelques cantons vers son pays. Il est bien naturel de penser que quand les Hébreux eurent enfin un petit établissement vers la Phénicie, ils commencèrent à apprendre la langue. Alors, leurs écrivains purent emprunter l'ancienne physique de leurs maîtres; c'est la marche de l'esprit humain.

Dans le tems où l'on place *Moyse*, les philosophes

Phéniciens en ſavaient-ils aſſez pour regarder la terre comme un point, en comparaiſon de la multitude infinie de globes que DIEU a placés dans l'immenſité de l'eſpace qu'on nomme *le ciel* ? Cette idée ſi ancienne & ſi fauſſe, que le ciel fut fait pour la terre, a preſque toujours prévalu chez le peuple ignorant. C'eſt à-peu-près comme ſi on diſait que DIEU créa toutes les montagnes & un grain de ſable, & qu'on s'imaginât que ces montagnes ont été faites pour ce grain de ſable. Il n'eſt guère poſſible que les Phéniciens ſi bons navigateurs n'euſſent pas quelques bons aſtronomes : mais les vieux préjugés prévalaient, & ces vieux préjugés dûrent être ménagés par l'auteur de la genèſe qui écrivait pour enſeigner les voies de DIEU & non la phyſique.

La terre était tohu bohu & vuide ; les ténèbres étaient ſur la face de l'abyme, & l'eſprit de DIEU *était porté ſur les eaux.*

Tohu bohu ſignifie préciſément chaos, déſordre ; c'eſt un de ces mots imitatifs qu'on trouve dans toutes les langues, comme ſans deſſus deſſous, tintamarre, trictrac, tonnerre, bombe. La terre n'était point encore formée telle qu'elle eſt ; la matière exiſtait, mais la puiſſance divine ne l'avait point encor arrangée. L'eſprit de DIEU ſignifie à la lettre le *ſouffle*, le *vent* qui agitait les eaux. Cette idée eſt exprimée dans les fragmens de l'auteur Phénicien *Sanchoniaton*. Les Phéniciens croyaient comme tous les autres peuples la matière éternelle. Il n'y a pas un ſeul auteur dans l'antiquité qui ait jamais dit qu'on eût tiré quelque choſe du néant. On ne trouve même dans toute la Bible aucun paſſage où il ſoit dit que la matière ait été faite de rien. Non que la création de rien ne ſoit très-vraie ; mais cette vérité n'était pas connue des juifs charnels.

Les hommes furent toujours partagés ſur la queſ-

tion de l'éternité du monde, mais jamais sur l'éternité de la matière.

Ex nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti.

Voilà l'opinion de toute l'antiquité.

DIEU *dit, que la lumière soit faite, & la lumière fut faite ; & il vit que la lumière était bonne ; & il divisa la lumière des ténèbres, & il appella la lumière* jour, *& les ténèbres* nuit ; *& le soir & le matin furent un jour. Et* DIEU *dit aussi, que le firmament soit fait au milieu des eaux, & qu'il sépare les eaux des eaux, &* DIEU *fit le firmament ; & il divisa les eaux au-dessus du firmament des eaux au-dessous du firmament, &* DIEU *appella le firmament* ciel ; *& le soir & le matin fit le second jour &c., & il vit que cela était bon.*

Commençons par examiner si l'évêque d'Avranche *Huet, Le Clerc*, &c. n'ont pas évidemment raison contre ceux qui prétendent trouver ici un tour d'éloquence.

Cette éloquence n'est affectée dans aucune histoire écrite par les Juifs. Le style est ici de la plus grande simplicité, comme dans le reste de l'ouvrage. Si un orateur, pour faire connaître la puissance de DIEU, employait seulement cette expression, *Il dit, que la lumière soit, & la lumière fut*, ce serait alors du sublime. Tel est ce passage d'un pseaume, *dixit, & facta sunt.* C'est un trait qui étant unique en cet endroit, & placé pour faire une grande image, frappe l'esprit & l'enlève. Mais ici, c'est le narré le plus simple. L'auteur juif ne parle pas de la lumière autrement que des autres objets de la création ; il dit également à chaque article, *&* DIEU *vit que cela était bon.* Tout est sublime dans la création sans doute ; mais celle de la lumière ne l'est pas plus que celle de l'herbe des champs ; le sublime est ce qui

s'élève au-deſſus du reſte, & le même tour règne partout dans ce chapitre.

C'était encor une opinion fort ancienne, que la lumière ne venait pas du ſoleil. On la voyait répandue dans l'air avant le lever & après le coucher de cet aſtre ; on s'imaginait que le ſoleil ne ſervait qu'à la pouſſer plus fortement : auſſi l'auteur de la genèſe ſe conforme-t-il à cette erreur populaire, & même il ne fait créer le ſoleil & la lune que quatre jours après la lumière. Il était impoſſible qu'il y eût un matin & un ſoir avant qu'il exiſtât un ſoleil. L'auteur inſpiré daignait deſcendre aux préjugés vagues & groſſiers de la nation. DIEU ne prétendait pas enſeigner la philoſophie aux Juifs. Il pouvait élever leur eſprit juſqu'à la vérité, mais il aimait mieux deſcendre juſqu'à eux. On ne peut trop répéter cette ſolution.

La ſéparation de la lumière & des ténèbres n'eſt pas d'une autre phyſique ; il ſemble que la nuit & le jour fuſſent mêlés enſemble comme des grains d'eſpèces différentes que l'on ſépare les uns des autres. On ſait aſſez que les ténèbres ne ſont autre choſe que la privation de la lumière, & qu'il n'y a de lumière en effet qu'autant que nos yeux reçoivent cette ſenſation ; mais on était alors bien loin de connaître ces vérités.

L'idée d'un firmament eſt encore de la plus haute antiquité. On s'imaginait que les cieux étaient très-ſolides, parce qu'on y voyait toujours les mêmes phénomènes. Les cieux roulaient ſur nos têtes ; ils étaient donc d'une matière fort dure. Le moyen de ſupputer combien les exhalaiſons de la terre & des mers pouvaient fournir d'eau aux nuages ? Il n'y avait point de *Halley* qui pût faire ce calcul. On ſe figurait donc des réſervoirs d'eau dans le ciel. Ces réſervoirs ne pouvaient être portés que ſur une bonne voûte ; on voyait à travers cette voûte, elle était donc de cryſtal. Pour que les eaux ſupérieures tombaſſent de

cette voûte sur la terre, il était nécessaire qu'il y eût des portes, des écluses, des cataractes qui s'ouvrissent & se fermissent. Telle était l'astronomie d'alors ; & puisqu'on écrivait pour des Juifs, il fallait bien adopter leurs idées grossières empruntées des autres peuples un peu moins grossiers qu'eux.

DIEU *fit deux grands luminaires, l'un pour présider au jour, l'autre à la nuit ; il fit aussi les étoiles.*

C'est toujours, il est vrai, la même ignorance de la nature. Les Juifs ne savaient pas que la lune n'éclaire que par une lumière réfléchie. L'auteur parle ici des étoiles comme de points lumineux tels qu'on les voit, quoiqu'elles soient autant de soleils dont chacun a des mondes roulans autour de lui. L'Esprit saint se proportionnait donc à l'esprit du tems. S'il avait dit que le soleil est un million de fois plus gros que la terre, & la lune cinquante fois plus petite, on ne l'aurait pas compris. Ils nous paraissent deux astres presque également grands.

DIEU *dit aussi, faisons l'homme à notre image, & qu'il préside aux poissons*, &c.

Qu'entendaient les Juifs par faisons l'homme à notre image ? ce que toute l'antiquité entendait.

Finxit in effigiem moderantum cuncta Deorum.

On ne fait des images que des corps. Nulle nation n'imagina un dieu sans corps ; & il est impossible de se le représenter autrement. On peut bien dire, DIEU n'est rien de ce que nous connaissons ; mais on ne peut avoir aucune idée de ce qu'il est. Les Juifs crurent DIEU constamment corporel, comme tous les autres peuples. Tous les premiers pères de l'église crurent aussi DIEU corporel, jusqu'à-ce qu'ils eussent embrassé les idées de *Platon*, ou plutôt, jusqu'à-ce que les lumières du christianisme fussent plus pures.

Il les créa mâle & femelle.

Si DIEU, ou les dieux ſécondaires, créèrent l'homme mâle & femelle à leur reſſemblance, il ſemble en ce cas que les Juifs croyaient DIEU, & les dieux mâles & femelles. On a recherché ſi l'auteur veut dire que l'homme avait d'abord les deux ſexes, ou s'il entend que DIEU fit *Adam* & *Eve* le même jour. Le ſens le plus naturel eſt que DIEU forma *Adam* & *Eve* en même tems; mais ce ſens contredirait abſolument la formation de la femme faite d'une côte de l'homme long-tems après les ſept jours.

Et il ſe repoſa le ſeptième jour.

Les Phéniciens, les Caldéens, les Indiens diſaient que DIEU avait fait le monde en ſix tems, que l'ancien *Zoroaſtre* appelle les ſix *Gahambars* ſi célèbres chez les Perſes.

Il eſt inconteſtable que tous ces peuples avaient une théologie avant que les Juifs habitaſſent les déſerts d'Oreb & de Sinaï, avant qu'ils puſſent avoir des écrivains. Pluſieurs ſavans ont cru vraiſemblable que l'allégorie de ſix jours eſt imitée de celle des ſix tems. DIEU peut avoir permis que de grands peuples euſſent cette idée, avant qu'il l'eût inſpirée au peuple Juif. Il avait bien permis que les autres peuples inventaſſent les arts avant que les Juifs en euſſent aucun.

Du lieu de volupté ſortait un fleuve qui arroſait le jardin, & de là ſe partageait en quatre fleuves; l'un s'appelle Phiſon, qui tourne dans le pays d'Evilath où vient l'or.... Le ſecond s'appelle Gehon qui entoure l'Ethiopie.... Le troiſième eſt le Tigre, & le quatrième l'Euphrate.

Suivant cette verſion, le paradis terreſtre aurait contenu près du tiers de l'Aſie & de l'Afrique. L'Eu-

phrate & le Tigre ont leur ſource à plus de ſoixante grandes lieues l'un de l'autre, dans des montagnes horribles qui ne reſſemblent guère à un jardin. Le fleuve qui borde l'Ethiopie, & qui ne peut être que le Nil, commence à plus de mille lieues des ſources du Tigre & de l'Euphrate; & ſi le Phiſon eſt le Phaſe, il eſt aſſez étonnant de mettre au même endroit la ſource d'un fleuve de Scythie & celle d'un fleuve d'Afrique. Il a donc fallu chercher une autre explication & d'autres fleuves. Chaque commentateur a fait ſon paradis terreſtre.

On a dit que le jardin d'Eden reſſemble à ces jardins d'Eden à Saana dans l'Arabie heureuſe, fameuſe dans toute l'antiquité; que les Hébreux, peuple très-récent, pouvaient être une horde Arabe, & ſe faire honneur de ce qu'il y avait de plus beau dans le meilleur canton de l'Arabie; qu'ils ont toujours employé pour eux les anciennes traditions des grandes nations au milieu deſquelles ils étaient enclavés. Mais ils n'en étaient pas moins conduits par le ſeigneur.

Le ſeigneur prit donc l'homme, & le mit dans le jardin de volupté, afin qu'il le cultivât.

C'eſt fort bien fait de *cultiver ſon jardin*, mais il eſt difficile qu'*Adam* cultivât un jardin de mille lieues de long; apparemment qu'on lui donna des aides. Il faut donc encor une fois que les commentateurs exercent ici leur talent de deviner. Auſſi a-t-on donné à ces quatre fleuves trente poſitions différentes.

Ne mangez point du fruit de la ſcience du bien & du mal.

Il eſt difficile de concevoir qu'il y ait eu un arbre qui enſeignât le bien & le mal, comme il y a des poiriers & des abricotiers. D'ailleurs, on a demandé pourquoi DIEU ne veut pas que l'homme con-

naiſſe le bien & le mal? Le contraire ne parait-il pas (ſi on oſe le dire) beaucoup plus digne de DIEU, & beaucoup plus néceſſaire à l'homme? Il ſemble à notre pauvre raiſon que DIEU devait ordonner de manger beaucoup de ce fruit; mais on doit ſoumettre ſa raiſon, & conclure ſeulement qu'il faut obéir à DIEU.

Dès que vous en aurez mangé vous mourrez.

Cependant *Adam* en mengea & n'en mourut point. Au contraire, on le fait vivre encor neuf cent trente ans. Pluſieurs pères ont regardé tout cela comme une allégorie. En effet, on pourrait dire que les autres animaux ne ſavent pas qu'ils mourront, mais que l'homme le ſait par ſa raiſon. Cette raiſon eſt l'arbre de la ſcience qui lui fait prévoir ſa fin. Cette explication ſerait peut-être la plus raiſonnable; mais nous n'oſons prononcer.

Le Seigneur dit auſſi, il n'eſt pas bon que l'homme ſoit ſeul, faiſons-lui une aide ſemblable à lui.

On s'attend que le Seigneur va lui donner une femme : mais auparavant il lui amène tous les animaux. Peut-être y a-t-il ici quelque tranſpoſition de copiſte.

Et le nom qu'Adam donna à chacun des animaux eſt ſon véritable nom.

Ce qu'on peut entendre par le véritable nom d'un animal ſerait un nom qui déſignerait toutes les propriétés de ſon eſpèce, ou du moins les principales; mais il n'en eſt ainſi dans aucune langue. Il y a dans chacune quelques mots imitatifs, comme *coq* & *coucou* en celte, qui déſignent un peu le cri du coq & du coucou. *Tintamarre*, *trictrac*; *alali* en grec, *loupous* en latin, &c. Mais ces mots imitatifs ſont en très-pe-

tit nombre. De plus, ſi *Adam* eut ainſi connu toutes les propriétés des animaux, ou il avait déjà mangé du fruit de la ſcience, ou DIEU ſemblait n'avoir pas beſoin de lui interdire ce fruit. Il en ſavait déjà plus que la ſociété royale de Londres, & l'académie des ſciences.

Obſervez que c'eſt ici la première fois qu'*Adam* eſt nommé dans la genèſe. Le premier homme, chez les anciens bracmanes, prodigieuſement antérieurs aux Juifs, s'appellait *Adimo*, l'enfant de la terre, & ſa femme *Procriti*, la vie, c'eſt ce que dit le *Védam* dans la ſeconde formation du monde. *Adam* & *Eve* ſignifiaient ces mêmes choſes dans la langue phénicienne. Nouvelle preuve que l'eſprit ſaint ſe conformait aux idées reçues.

Lors qu'Adam était endormi, DIEU *prit une de ſes côtes, & mit de la chair à la place; & de la côte qu'il avait tirée d'Adam il bâtit une femme, & il amena la femme à Adam.*

Le ſeigneur (un chapitre auparavant) avait déjà créé le mâle & la femelle, pourquoi donc ôter une côte à l'homme pour en faire une femme qui exiſtait déjà? On répond que l'auteur annonce dans un endroit ce qu'il explique dans l'autre. On répond encor que cette allégorie ſoumet la femme à ſon mari, & exprime leur union intime. Bien des gens ont cru ſur ce verſet que les hommes ont une côte de moins que les femmes. Mais c'eſt une héréſie; & l'anatomie nous fait voir qu'une femme n'eſt pas pourvue de plus de côtes que ſon mari.

Or le ſerpent était le plus ruſé de tous les animaux de la terre, &c. il dit à la femme, &c.

Il n'eſt fait dans tout cet article aucune mention du diable, tout y eſt phyſique. Le ſerpent était re-

gardé non-seulement comme le plus rusé des animaux par toutes les nations orientales, mais encor comme immortel. Les Caldéens avaient une fable d'une querelle entre DIEU & le serpent; & cette fable avait été conservée par *Phérécide*. Origène la cite dans son livre 6. contre Celse. On portait un serpent dans les fêtes de Bacchus. Les Egyptiens attachaient une espèce de divinité au serpent, au rapport d'Eusèbe dans sa *préparation*, *évangelique*, livre premier chap. X. Dans l'Arabie & dans les Indes, à la Chine même, le serpent était regardé comme le symbole de la vie; & delà vint que les empereurs de la Chine, antérieurs à *Moyse*, portèrent toujours l'image d'un serpent sur leur poitrine.

Eve n'est point étonnée que le serpent lui parle. Les animaux ont parlé dans toutes les anciennes histoires; & c'est pourquoi lorsque *Pilpay* & *Lokman* firent parler les animaux, personne n'en fut surpris.

Toute cette aventure paraît si physique & si dépouillée de toute allégorie, qu'on y rend raison pourquoi le serpent rampe depuis ce tems-là sur son ventre, pourquoi nous cherchons toujours à l'écraser, & pourquoi il cherche toujours à nous mordre (du moins à ce qu'on croit; précisément comme on rendait raison dans les anciennes métamorphoses pourquoi le corbeau qui était blanc autrefois est noir aujourd'hui, pourquoi le hibou ne sort de son trou que de nuit, pourquoi le loup aime le carnage, &c. Mais les pères ont cru que c'est une allégorie aussi manifeste que respectable. Le plus sûr est de les croire.

Je multiplierai vos misères & vos grossesses, vous enfanterez dans la douleur, vous serez sous la puissance de l'homme; & il vous dominera.

On demande pourquoi la multiplication des grossesses est une punition? C'était au contraire, dit-on, une très-grande bénédiction, & surtout chez les Juifs. Les

douleurs de l'enfantement ne ſont conſidérables que dans les femmes délicates ; celles qui ſont accoutumées au travail accouchent très-aiſément, ſurtout dans les climats chauds. Il y quelquefois des bêtes qui ſouffrent beaucoup dans leur géſine, il y en a même qui en meurent. Et quant à la ſupériorité de l'homme ſur la femme, c'eſt une choſe entièrement naturelle ; c'eſt l'effet de la force du corps & même de celle de l'eſprit. Les hommes en général ont des organes plus capables d'une attention ſuivie que les femmes, & ſont plus propres aux travaux de la tête & du bras. Mais quand une femme a le poignet & l'eſprit plus fort que ſon mari, elle en eſt partout la maîtreſſe ; c'eſt alors le mari qui eſt ſoumis à la femme. Cela eſt vrai, mais il ſe peut très-bien qu'avant le péché originel il n'y eût ni ſujétion, ni douleur.

Le ſeigneur leur fit des tuniques de peau.

Ce paſſage prouve bien que les Juifs croyaient un DIEU corporel. Un rabin nommé *Elieſer* a écrit que DIEU couvrit *Adam* & *Eve* de la peau même du ſerpent qui les avait tentés; & *Origène* prétend que cette tunique de peau était une nouvelle chair, un nouveau corps, que DIEU fit à l'homme. Il vaut mieux s'en tenir au texte avec reſpect.

Et le ſeigneur dit, Voilà Adam qui eſt devenu comme l'un de nous.

Il ſemblerait que les Juifs admirent d'abord pluſieurs dieux. Il eſt plus difficile de ſavoir ce qu'ils entendent par ce mot dieux, *Eloïm*. Quelques commentateurs ont prétendu que ce mot, *l'un de nous*, ſignifie la trinité, mais il n'eſt pas aſſurément queſtion de la trinité, dans la bible. La trinité n'eſt pas un compoſé de pluſieurs dieux, c'eſt le même Dieu triple ; & jamais les Juifs n'entendirent parler d'un Dieu en trois perſonnes. Par ces mots, *ſemblable à nous*, il eſt

vraiſemblable que les Juifs entendaient les anges *Eloïm*. C'eſt ce qui fit penſer à pluſieurs doctes téméraires que ce livre ne fut écrit que quand ils adoptèrent la croyance de ces dieux inférieurs. Mais c'eſt une opinion condamnée.

Le ſeigneur le mit hors du jardin de volupté, afin qu'il cultivât la terre.

Mais le ſeigneur, diſent quelques-uns, l'avait mis dans le jardin de volupté, *afin qu'il cultivât ce jardin*. Si Adam de jardinier devint laboureur, ils diſent qu'en cela ſon état n'empira pas beaucoup. Un bon laboureur vaut bien un bon jardinier. Cette ſolution nous ſemble trop peu ſérieuſe. Il vaut mieux dire que DIEU punit la déſobéiſſance par le banniſſement du lieu natal.

Toute cette hiſtoire en général ſe rapporte, ſelon des commentateurs trop hardis, à l'idée qu'eurent tous les hommes, & qu'ils ont encor, que les premiers tems valaient mieux que les nouveaux. On a toujours plaint le préſent, & vanté le paſſé. Les hommes ſurchargés de travaux ont placé le bonheur dans l'oiſiveté, ne ſongeant pas que le pire des états eſt celui d'un homme qui n'a rien à faire. On ſe vit ſouvent malheureux, & on ſe forgea l'idée d'un tems où tout le monde avait été heureux. C'eſt à-peu-près comme ſi on diſait, il fut un tems où il ne périſſait aucun arbre, où nulle bête n'était ni malade, ni faible, ni devorée par une autre, où jamais les araignées ne prenaient de mouches. Delà l'idée du ſiècle d'or, de l'œuf percé par *Arimane*, du ſerpent qui déroba à l'âne la recette de la vie heureuſe & immortelle que l'homme avait mis ſur ſon bât, delà ce combat de *Typhon* contre *Oſiris*, d'*Ophionée* contre les dieux, & cette fameuſe boëte de *Pandore*, & tous ces vieux contes dont quelques-uns ſont ingénieux, & dont

aucun n'eſt inſtructif. Mais nous devons croire que les fables des autres peuples ſont des imitations de l'hiſtoire hébraïque, puiſque nous avons l'ancienne hiſtoire des Hébreux, que les premiers livres des autres nations ſont preſque tous perdus. De plus, les témoignages en faveur de la genèſe ſont irréfragables.

Et il mit devant le jardin de volupté un chérubin avec un glaive tournoyant & enflammé pour garder l'entrée de l'arbre de vie.

Le mot *kerub* ſignifie *bœuf*. Un bœuf armé d'un ſabre enflammé fait, dit-t-on, une étrange figure à une porte. Mais les Juifs repréſentèrent depuis des anges en forme de bœufs & d'éperviers, quoiqu'il leur fût défendu de faire aucune figure : ils prirent viſiblement ces bœufs & ces éperviers, des Egyptiens, dont ils imitèrent tant de choſes. Les Egyptiens vénérèrent d'abord le bœuf comme le ſymbole de l'agriculture, & l'épervier comme celui des vents ; mais ils ne firent jamais un portier d'un bœuf. C'eſt probablement une allégorie ; & les Juifs entendaient par *kerub*, la nature. C'était un ſymbole compoſé d'une tête de bœuf, d'une tête d'homme, d'un corps d'homme, & d'ailes d'épervier.

Et le ſeigneur mit un ſigne à Cain.

Quel ſeigneur ! diſent les incrédules. Il accepte l'offande d'*Abel*, & il rejette celle de *Cain* ſon aîné, ſans qu'on n'en rapporte la moindre raiſon. Par-là le ſeigneur devient la cauſe de l'inimitié entre les deux frères. C'eſt une inſtruction morale à la vérité, & une inſtruction priſe dans toutes les fables anciennes, qu'à peine le genre humain exiſta, qu'un frère aſſaſſine ſon frère. Mais ce qui paraît aux ſages du monde contre toute morale, contre toute juſtice, contre tous les principes du ſens commun, c'eſt que DIEU ait damné à toute éternité le genre humain, & ait fait mourir

inutilement ſon propre fils pour une pomme, & qu'il pardonne un fratricide. Que dis-je, pardonner ? il prend le coupable ſous ſa protection. Il déclare que quiconque vengera le meurtre d'*Abel*, ſera puni ſept fois plus que *Cain* ne l'aurait été. Il lui met un ſigne qui lui ſert de ſauve-garde. C'eſt, diſent les impies, une fable auſſi exécrable qu'abſurde. C'eſt le délire de quelque malheureux Juif, qui écrivit ces infames inepties à l'imitation des contes que les peuples voiſins prodiguaient dans la Sirie. Ce Juif inſenſé attribua ces rêveries atroces à *Moyſe* dans un tems où rien n'était plus rare que les livres. La fatalité qui diſpoſe de tout, a fait parvenir ce malheureux livre juſqu'à nous. Des fripons l'ont exalté, & des imbécilles l'ont cru. Ainſi parle une foule de théiſtes qui en adorant DIEU, oſent condamner le DIEU d'Iſraël, & qui jugent de la conduite de l'Etre éternel par les règles de notre morale imparfaite & de notre juſtice erronée. Ils admettent DIEU pour le ſoumettre à nos loix. Gardons-nous d'être ſi hardis ; & reſpectons encor une fois ce que nous ne pouvons comprendre. Crions *ô Altitudo* de toutes nos forces.

Les dieux Eloïm voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour épouſes celles qu'ils choiſirent.

Cette imagination fut encor celle de tous les peuples ; il n'y a aucune nation, excepté peut-être la Chine, où quelque dieu ne ſoit venu faire des enfans à des filles. Ces dieux corporels deſcendaient ſouvent ſur la terre pour viſiter leurs domaines ; ils voyaient nos filles, ils prenaient pour eux les plus jolies : les enfans nés du commerce de ces dieux & des mortelles devaient être ſupérieurs aux autres hommes ; auſſi la genèſe ne manque pas de dire que ces dieux qui couchèrent avec nos filles produiſirent des géants. C'eſt encor ſe conformer à l'opinion vulgaire.

Et je ferai venir ſur la terre les eaux du déluge.

(Voyez l'article *déluge*.) Je remarquerai ſeulement ici que St. Auguſtin dans la *Cité de Dieu*, N°. 8. dit : *Maximum illud diluvium græca nec latina novit hiſtoria* : ni l'hiſtoire grecque ni la latine ne connaiſſent ce grand déluge. En effet, on n'avait jamais connu que ceux de Deucalion & d'Ogigès en Grèce. Ils ſont regardés comme univerſels dans les fables recueillies par *Ovide*, mais totalement ignorés dans l'Aſie orientale. *St. Auguſtin* ne ſe trompe donc pas en diſant que l'hiſtoire n'en parle pas.

DIEU *dit à Noé* : *Je vais faire alliance avec vous & avec votre ſemence après vous, & avec tous les animaux.*

DIEU faire alliance avec les bêtes ! quelle alliance ! s'écrient les incrédules. Mais s'il s'allie avec l'homme, pourquoi pas avec la bête ? elle a du ſentiment, & il y a quelque choſe d'auſſi divin dans le ſentiment que dans la penſée la plus métaphyſique. D'ailleurs, les animaux ſentent mieux que la plupart des hommes ne penſent. C'eſt apparemment en vertu de ce pacte que *François d'Aſſiſe*, fondateur de l'ordre ſéraphique, diſait aux cigales & aux liévres, chantez, ma ſœur la cigale, broutez, mon frère le levraut. Mais quelles ont été les conditions du traité ? que tous les animaux ſe dévoreraient les uns les autres, qu'ils ſe nourriraient de notre chair & nous de la leur, qu'après les avoir mangés nous nous exterminerions avec rage ; & qu'il ne nous manquerait plus que de manger nos ſemblables égorgés par nos mains. S'il y avait eu un tel pacte, il aurait été fait avec le diable.

Probablement tout ce paſſage ne veut dire autre choſe ſinon que DIEU eſt également le maître abſolu de tout ce qui reſpire. Ce pacte ne peut être qu'un ordre,

& le mot d'*alliance* n'eſt là que par extenſion. Il ne faut donc pas s'effaroucher des termes, mais adorer l'eſprit, & remonter aux tems où l'on écrivait ce livre qui eſt un ſcandale aux faibles, & une édification aux forts.

Et je metterai mon arc dans les nuées, & il ſera un ſigne de mon pacte, &c.

Remarquez que l'auteur ne dit pas, j'ai mis mon arc dans les nuées, il dit, je mettrai. Cela ſuppoſe évidemment que l'opinion commune était que l'arc-en-ciel n'avait pas toujours exiſté. C'eſt un phénomène cauſé néceſſairement par la pluie, & on le donne ici comme quelque choſe de ſurnaturel qui avertit que la terre ne ſera plus inondée. Il eſt étrange de choiſir le ſigne de la pluie pour aſſurer qu'on ne ſera pas noyé. Mais auſſi on peut répondre que dans le danger de l'inondation on eſt raſſuré par l'arc-en-ciel.

Or le ſeigneur deſcendit pour voir la ville & la tour que les enfans d'Adam bâtiſſaient ; & il dit : Voilà un peuple qui n'a qu'une langue. Ils ont commencé à faire cela ; & ils ne s'en déſiſteront point juſqu'à-ce qu'ils aient achevé. Venez donc, deſcendons, confondons leur langue, afin que perſonne n'entende ſon voiſin.

Voyez ſur ce paſſage l'article *Babel.*

Obſervez ſeulement ici que l'auteur ſacré continue toujours à ſe conformer aux opinions populaires. Il parle toujours de DIEU comme d'un homme qui s'informe de ce qui ſe paſſe, qui veut voir par ſes yeux ce qu'on fait dans ſes domaines, qui appelle les gens de ſon conſeil pour ſe réſoudre avec eux.

Et Abraham ayant partagé ſes gens (qui étaient 318,) *tomba ſur les cinq rois, les défit & les pourſuivit juſqu'à Hoba à la gauche de Damas.*

Du

Du bord méridional du lac Sodome jusqu'à Damas, on compte quatre-vingts lieues ; & encor faut-il franchir le Liban & l'Antiliban. Les incrédules triomphent d'une telle exagération. Mais puisque le seigneur favorisait *Abraham*, rien n'est exagéré.

Et sur le soir les deux anges arrivèrent à Sodome, &c.

Toute l'histoire des deux anges que les Sodomites voulurent violer, est peut-être la plus extraordinaire que l'antiquité ait rapportée. Mais il faut considérer que presque toute l'Asie croyait qu'il y avait des démons incubes & succubes, que de plus ces deux anges étaient des créatures plus parfaites que les hommes, & qu'ils devaient être plus beaux, & allumer plus de desirs chez un peuple corrompu, que des hommes ordinaires. Il se peut que ce trait d'histoire ne soit qu'une figure de rhétorique pour exprimer les horribles débordemens de Sodome & de Gomorre. Nous ne proposons cette solution aux savans qu'avec une extrême défiance de nous-mêmes.

Pour *Loth* qui propose ses deux filles aux Sodomites à la place des deux anges, & la femme de *Loth* changée en statue de sel, & tout le reste de cette histoire, qu'oserons-nous dire ? L'ancienne fable arabique de *Cinira* & de *Mirra* a quelque rapport à l'inceste de *Loth* & de ses filles : & l'aventure de *Philemon* & de *Baucis* n'est pas sans ressemblance avec les deux anges qui apparurent à *Loth* & à sa femme. Pour la statue de sel, nous ne savons pas à quoi elle ressemble ; est-ce à l'histoire d'*Orphée* & d'*Euridice* ?

Bien des savans pensent avec le grand *Newton* & le docte *Le Clerc*, que le pentateuque fut écrit par *Samuel* lorsque les Juifs eurent un peu appris à lire & à écrire, & que toutes ces histoires sont des imitations des fables syriennes.

Mais il suffit que tout cela soit dans l'écriture sainte pour que nous le révérions, sans chercher à voir dans ce livre autre chose que ce qui est écrit par l'esprit saint. Souvenons-nous toujours que ces tems-là ne sont pas les nôtres, & ne manquons pas de répéter après tant de grands-hommes, que l'ancien testament est une histoire véritable, & que tout ce qui a été inventé par le reste de l'univers est fabuleux.

Il est vrai que plusieurs célèbres pères de l'église ont eu la prudence de tourner toutes ces histoires en allégories, à l'exemple des Juifs, & surtout de *Philon*. Des papes plus prudens encore voulurent empêcher qu'on ne traduisît ces livres en langue vulgaire, de peur qu'on ne mît les hommes à portée de juger ce qu'on leur proposait d'adorer.

On doit certainement en conclure que ceux qui entendent parfaitement ce livre doivent tolérer ceux qui ne l'entendent pas. Car si ceux-ci n'y entendent rien, ce n'est pas leur faute. Mais ceux qui n'y comprennent rien, doivent tolérer aussi ceux qui comprennent tout.

Les savans trop remplis de leur science, ont prétendu qu'il était impossible que *Moyse* eût écrit la genèse. Une de leurs grandes raisons est que dans l'histoire d'*Abraham*, il est dit que ce patriarche paya la caverne pour enterrer sa femme en *argent monnoyé*, & que le roi de Gérar donna mille piéces d'argent à *Sara* lorsqu'il la rendit après l'avoir enlevée pour sa beauté à l'âge de soixante & quinze ans. Ils disent qu'ils ont consulté tous les anciens auteurs, & qu'il est avéré qu'il n'y avait point d'argent monnoyé dans ce tems-là. Mais on voit bien que ce sont-là de pures chicanes, puisque l'église a toujours cru fermement que *Moyse* fut l'auteur du pentateuque. Ils fortifient tous les doutes élevés par *Aben-Esra* & par *Baruk Spinosa*. Le médecin *Astruc* beau-père du contrôleur-

général *Silhouette*, dans son livre, devenu très-rare, intitulé *conjecture sur la genèse*, ajoute de nouvelles objections insolubles à la science humaine. Mais elles ne le sont pas à la piété humble & soumise. Les savans osent contredire chaque ligne ; & les simples révèrent chaque ligne. Craignons de tomber dans le malheur de croire notre raison. Soyons soumis d'esprit & de cœur. (Voyez *Moyse.*)

Et Abraham dit que Sara était sa sœur ; & le roi de Gérar la prit pour lui.

Nous avouons, comme nous l'avons dit à l'article *Abraham*, que *Sara* avait alors quatre-vingt-dix ans ; qu'elle avait été déjà enlevée par un roi d'Egypte, & qu'un roi de ce même désert affreux de Gérar enleva encor depuis la femme d'*Isaac* fils d'*Abraham*. Nous avons parlé aussi de la servante *Agar* à qui *Abraham* fit un enfant, & de la manière dont ce patriarche renvoya cette servante & son fils. On sait à quel point les incrédules triomphent de toutes ces histoires, avec quel sourire dédaigneux ils en parlent, comme ils mettent fort au-dessous des *mille & une nuit* l'histoire d'un *Abimelec* amoureux de cette même *Sara* qu'*Abraham* avait fait passer pour sa sœur ; & un autre *Abimelec* amoureux de *Rebecca* qu'*Isaac* fait aussi passer pour sa sœur. On ne peut trop redire que le grand défaut de tous ces savans critiques est de vouloir tout ramener aux principes de notre faible raison, & de juger des anciens Arabes comme ils jugent de la cour de France & de celle d'Angleterre.

Et l'ame de Sichem (fils du roi Hemor) fut conglutinée avec l'ame de Dina, & il charma sa tristesse par des caresses tendres ; & il alla à Hemor son père, & lui dit, donnez-moi cette fille pour femme.

C'est ici que les savans se révoltent plus que ja-

mais. Quoi ! disent-ils, le fils d'un roi veut bien faire à la fille d'un vagabond l'honneur de l'épouser ; le mariage se conclut, on comble de présens *Jacob* le père & *Dina* la fille ; le roi de Sichem daigne recevoir dans sa ville ces voleurs errans qu'on appelle *patriarches* : il a la bonté incroyable, incompréhensible de se faire circoncire, lui, son fils, sa cour & son peuple, pour condescendre à la superstition de cette petite horde, qui ne possède pas une demi-lieue de terrein en propre. Et pour prix d'une si étonnante bonté que font nos patriarches sacrés ? Ils attendent le jour où la plaie de la circoncision donne ordinairement la fièvre. *Siméon* & *Lévi* courent par toute la ville le poignard à la main ; ils massacrent le roi, le prince son fils & tous les habitans. L'horreur de cette saint Barthelemi n'est sauvée que parce qu'elle est impossible. C'est un roman abominable, mais c'est évidemment un roman ridicule. Il est impossible que deux hommes aient égorgé tranquillement tout un peuple. On a beau souffrir un peu de son prépuce entamé ; on se défend contre deux scélérats, on s'assemble, on les entoure, on les fait périr par les supplices qu'ils méritent.

Mais il y a encor une impossibilité plus palpable, c'est que par la supputation exacte des tems, *Dina*, cette fille de *Jacob*, ne pouvait alors être âgée que de trois ans, & que si on veut forcer la chronologie on ne pourra lui en donner que cinq tout-au-plus : c'est sur quoi on se récrie. On dit, qu'est-ce qu'un livre d'un peuple réprouvé, un livre inconnu si long-tems de toute la terre, un livre où la droite raison & les mœurs sont outragées à chaque page, & qu'on veut nous donner pour irréfragable, pour saint, pour dicté par DIEU même ! n'est-ce pas une impiété de le croire ? n'est-ce pas une fureur d'antropophages de persécuter les hommes sensés & modestes qui ne le croient pas !

A cela nous répondons ; l'égliſe dit qu'elle le croit. Les copiſtes ont pu mêler des abſurdités révoltantes à des hiſtoires reſpectables. C'eſt à la ſainte égliſe ſeule d'en juger. Les profanes doivent ſe laiſſer conduire par elle. Ces abſurdités, ces horreurs prétendues n'intéreſſent point le fonds de notre religion. Où en ſeraient les hommes, ſi le culte & la vertu dépendaient de ce qui arriva autrefois à Sichem & à la petite *Dina* ?

Voici les rois qui régnèrent dans le pays d'Edom avant que les enfans d'Iſraël euſſent un roi.

C'eſt ici le paſſage fameux qui a été une des grandes pierres d'achoppement. C'eſt ce qui a déterminé le grand *Newton*, le pieux & ſage *Samuel Clarke*, le profond philoſophe *Bolingbroke*, le docte *Le Clerc*, le ſavant *Fréret* & une foule d'autres ſavans à ſoutenir qu'il était impoſſible que *Moyſe* fût l'auteur de la genèſe.

Nous avouons qu'en effet ces mots ne peuvent avoir été écrits que dans le tems où les Juifs eurent des rois.

C'eſt principalement ce verſet qui détermina *Aſtruc* à bouleverſer toute la genèſe & à ſuppoſer des mémoires dans leſquels l'auteur avait puiſé. Son travail eſt ingénieux, il eſt exact, mais il eſt téméraire. Un concile aurait à peine oſé l'entreprendre. Et de quoi a ſervi ce travail ingrat & dangereux d'*Aſtruc* ? à redoubler les ténèbres qu'il a voulu éclaircir. C'eſt-là le fruit de l'arbre de la ſcience dont nous voulons tous manger. Pourquoi faut-il que les fruits de l'arbre de l'ignorance ſoient plus nourriſſans & plus aiſés à digérer ?

Mais que nous importe après tout que ce verſet, que ce chapitre ait été écrit par *Moyſe* ou par *Samuel*, ou par le ſacrificateur qui vint à Samarie, ou par *Eſdras*, ou par un autre ? En quoi notre gouvernement, nos loix, nos fortunes, notre morale, notre

bien-être peuvent-ils être liés avec les chefs ignorés d'un malheureux pays barbare appellé *Edom* ou *Idumée*, toujours habité par des voleurs? Hélas! ces pauvres Arabes qui n'ont pas de chemises, ne s'informent jamais si nous existons ; ils pillent des caravanes & mangent du pain d'orge : & nous nous tourmentons pour savoir s'il y a eu des roitelets dans ce canton de l'Arabie pétrée avant qu'il y en eût dans un canton voisin à l'occident du lac Sodome !

O miseras hominum mentes , ô pectora cœca !

GÉNIE.

GÉNIE daimon; nous en avons déjà parlé à l'article *Ange*. Il n'est pas aisé de savoir au juste si les péris des Perses furent inventés avant les démons des Grecs. Mais cela est fort probable.

Il se peut que les ames des morts appellées *ombres*, *mânes*, (*a*) aient passé pour des daimons. *Hercule* dans *Hésiode* dit qu'un daimon lui ordonna ses travaux.

Le daimon ou démon de *Socrate* avait tant de réputation , qu'*Apulée* l'auteur de l'*Ane d'or*, qui d'ailleurs était magicien de bonne foi, dit dans son traité sur ce génie de *Socrate*, qu'il faut être sans *religion pour le nier*. Vous voyez qu'*Apulée* raisonnait précisément comme frère *Garasse* & frère *Bertier*. Tu ne crois pas ce que je crois , tu es donc sans religion. Et les jansénistes en ont dit autant à frère *Bertier*, & le reste du monde n'en sait rien. Ces démons, dit le très-religieux & très-ordurier *Apulée* , sont des puissances intermédiaires entre l'æther & notre basse région.

(*a*) Bouclier d'*Hercule*, vers 94.

Ils vivent dans notre atmosphère, ils portent nos prières & nos mérites aux dieux. Ils en rapportent les secours & les bienfaits comme des interprêtes & des ambassadeurs. C'est par leur ministère, comme dit *Platon*, que s'opèrent les révélations, les présages, les miracles des magiciens.

« Cæterum sunt quædam divinæ mediæ potestates, » inter summum æthera, & infirmas terras, in isto » interstitæ aëris spatio, per quas & desideria nostra, » & merita ad Deos commeant. Hos græco nomine » dæmonas nuncupant. Inter terricolas, cœlicolasque » vectores, hinc precum, inde donorum: qui ultro » citròque portant, hinc petitiones, inde suppetias: » ceu quidam utriusque interpretes, & salutigeri. Per » hos eosdem, ut Plato in symposio autumat, cuncta » denunciata, & magorum varia miracula, omnesque » præsagium species reguntur. „

St. Augustin a daigné réfuter *Apulée*; voici ses paroles.

« (*a*) Nous ne pouvons non plus dire que les » démons ne sont ni mortels, ni éternels; car, » tout ce qui a la vie, ou vit éternellement, ou perd » par la mort la vie dont il est vivant; & *Apulée* à » dit que quant au tems les démons sont éternels. » Que reste-t-il donc, sinon que les démons tenant » le milieu, ils aient une chose des deux plus » hautes & une chose des deux plus basses. Ils ne » sont plus dans le milieu; & ils tombent dans l'une » des deux extrêmités: & comme des deux choses » qui sont, soit de l'une, soit de l'autre part, il ne » se peut faire qu'ils n'en aient pas deux, selon » que nous l'avons montré; pour tenir le milieu il » faut qu'ils aient une chose de chacune; & puis-

(*a*) *Cité de Dieu*, liv. IX. chap. XII. pag. 324, traduction de *Giri*.

» que l'éternité ne leur peut venir des plus baſſes, » où elle ne ſe trouve pas, c'eſt la ſeule choſe qu'ils » ont des plus hautes ; & ainſi pour achever le mi- » lieu qui leur appartient, que peuvent-ils avoir des » plus baſſes que la misère ? »

C'eſt puiſſamment raiſonner.

Comme je n'ai jamais vu de génies, de daimons, de péris, de farfadets, ſoit bienfaiſans, ſoit malfaiſans, je n'en puis parler en connaiſſance de cauſe ; & je m'en rapporte aux gens qui en ont vus.

Chez les Romains on ne ſe ſervait point du mot *genius*, pour exprimer, comme nous faiſons, un rare talent ; c'était *ingenium*. Nous employons indifféremment le mot *génie* quand nous parlons du démon qui avait une ville de l'antiquité ſous ſa garde, ou d'un machiniſte, ou d'un muſicien.

Ce terme de *génie* ſemble devoir déſigner non pas indiſtinctement les grands talens, mais ceux dans leſquels il entre de l'invention. C'eſt ſurtout cette invention qui paraiſſait un don des dieux, cet *ingenium quaſi ingenitum*, une eſpèce d'inſpiration divine. Or un artiſte, quelque parfait qu'il ſoit dans ſon genre, s'il n'a point d'invention, s'il n'eſt point original, n'eſt point réputé génie ; il ne paſſera pour avoir été inſpiré que par les artiſtes ſes prédéceſſeurs ; quand même il les ſurpaſſerait.

Il ſe peut que pluſieurs perſonnes jouent mieux aux échecs que l'inventeur de ce jeu, & qu'ils lui gagnaſſent les grains de bled que le roi des Indes voulait lui donner. Mais cet inventeur était un génie ; & ceux qui le gagneraient peuvent ne pas l'être. Le *Pouſſin* déjà grand peintre avant d'avoir vu de bons tableaux, avait le génie de la peinture. *Lulli* qui ne vit aucun bon muſicen en France, avait le génie de la muſique.

Lequel vaut le mieux de posséder sans maître le génie de son art, ou d'atteindre à la perfection en imitant & en surpassant ses maîtres?

Si vous faites cette question aux artistes, ils seront peut-être partagés. Si vous la faites au public, il n'hésitera pas. Aimez-vous mieux une belle tapisserie des Gobelins qu'une tapisserie faite en Flandre dans les commencemens de l'art? préférez-vous les chefs-d'œuvre modernes en estampes aux premières gravures en bois? la musique d'aujourd'hui aux premiers airs qui ressemblaient au chant grégorien? l'artillerie d'aujourd'hui au génie qui inventa les premiers canons? tout le monde vous répondra oui. Tous les acheteurs vous diront, j'avoue que l'inventeur de la navette avait plus de génie que le manufacturier qui a fait mon drap; mais mon drap vaut mieux que celui de l'inventeur.

Enfin, chacun avouera, pour peu qu'on ait de conscience, que nous respectons les génies qui ont ébauché les arts, & que les esprits qui les ont perfectionnés sont plus à notre usage.

SECTION SECONDE.

L'article *Génie*, a été traité dans le grand dictionnaire par des hommes qui en avaient. On n'osera donc dire que peu de choses après eux.

Chaque ville, chaque homme ayant eu autrefois son génie, on s'imagina que ceux qui faisaient des choses extraordinaires étaient inspirés par ce génie. Les neuf muses étaient neuf génies qu'il fallait invoquer, c'est pourquoi *Ovide* dit:

Est Deus in nobis agitante calescimus illo.

Il est un Dieu dans nous, c'est lui qui nous anime.

Mais au fond, le génie eſt-il autre choſe que le talent ? qu'eſt-ce que le talent ſinon la diſpoſition à réuſſir dans un art ? pourquoi diſons-nous le génie d'une langue ? c'eſt que chaque langue par ſes terminaiſons, par ſes articles, ſes participes, ſes mots plus ou moins longs, aura néceſſairement des propriétés que d'autres langues n'auront pas. Le génie de la langue françaiſe ſera plus fait pour la converſation, parce que ſa marche néceſſairement ſimple & régulière ne gênera jamais l'eſprit. Le grec & le latin auront plus de variété. Nous avons remarqué ailleurs que nous ne pouvons dire, *Théophile a pris ſoin des affaires de Céſar*, que de cette ſeule manière ; mais en grec & en latin on peut tranſpoſer les cinq mots qui compoſeront cette phraſe en cent vingt façons différentes, ſans gêner en rien le ſens.

Le ſtyle lapidaire ſera plus dans le génie de la langue latine que dans celui de la françaiſe & de l'allemande.

On appelle *génie d'une nation* le caractère, les mœurs, les talens principaux, les vices même qui diſtinguent un peuple d'un autre. Il ſuffit de voir des Français, des Eſpagnols & des Anglais pour ſentir cette différence.

Nous avons dit que le génie particulier d'un homme dans les arts, n'eſt autre choſe que ſon talent, mais on ne donne ce nom qu'à un talent ſupérieur. Combien de gens ont eu quelque talent pour la poéſie, pour la muſique, pour la peinture ? cependant, il ſerait ridicule de les appeller des génies.

Le génie conduit par le goût ne fera jamais de faute groſſière ; auſſi *Racine* depuis *Andromaque*, le *Pouſſin*, *Rameau*, n'en ont jamais fait.

Le génie ſans goût en commettra d'énormes ; & ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'il ne les ſentira pas.

GÉOGRAPHIE.

LA géographie eſt une de ces ſciences qu'il faudra toujours perfectionner. Quelque peine qu'on ait priſe, il n'a pas été poſſible juſqu'à préſent d'avoir une deſcription exacte de la terre. Il faudrait que tous les ſouverains s'entendiſſent & ſe prêtaſſent des ſecours mutuels pour ce grand ouvrage. Mais ils ſe ſont preſque toujours plus appliqués à ravager le monde qu'à le meſurer.

Perſonne encor n'a pu faire une carte exacte de la haute Egypte ni des régions baignées par la mer Rouge, ni de la vaſte Arabie.

Nous ne connaiſſons de l'Afrique que ſes côtes ; tout l'intérieur eſt auſſi ignoré qu'il l'était du tems d'*Atlas* & d'*Hercule*. Pas une ſeule carte bien détaillée de tout ce que le Turc poſsède en Aſie. Tout y eſt placé au haſard, excepté quelques grandes villes dont les maſures ſubſiſtent encore. Dans les états du grand-mogol, la poſition d'Agra & de Déli eſt un peu connue, du moins ſuppoſée ; mais delà juſqu'au royaume de Golconde tout eſt placé à l'aventure.

On ſait à-peu-près que le Japon s'étend en latitude ſeptentrionale depuis environ le trentième degré juſqu'au quarantième ; & ſi l'on ſe trompe, ce n'eſt que de deux degrés, qui font environ cinquante lieues. De ſorte que ſur la foi de nos meilleurs cartes, un pilote riſquerait de s'égarer ou de périr.

A l'égard de la longitude, les premières cartes des jéſuites la déterminèrent entre le cent cinquante-ſeptième degré & le cent ſoixante & quinze; & aujourd'hui on la détermine entre le cent quarante-ſix, & le cent ſoixante.

La Chine eſt le ſeul pays de l'Aſie dont on ait une meſure géographique, parce que l'empereur *Cam-hi* employa des jéſuites aſtronomes pour dreſſer des cartes exactes; & c'eſt ce que les jéſuites ont fait de mieux. S'ils s'étaient bornés à meſurer la terre, ils ne ſeraient pas proſcrits ſur la terre.

Dans notre Occident, l'Italie, la France, la Ruſſie, l'Angleterre, & les principales villes des autres états ont été meſurées par la même méthode qu'on a employée à la Chine, mais ce n'eſt que depuis très-peu d'années qu'on a formé en France l'entrepriſe d'une topographie entière. Une compagnie tirée de l'académie des ſciences a envoyé des ingénieurs & des arpenteurs dans toute l'étendue du royaume, pour mettre le moindre hameau, le plus petit ruiſſeau, les collines, les buiſſons à leur véritable place. Avant ce tems la topographie était ſi confuſe, que la veille de la bataille de Fontenoy on examina toutes les cartes du pays, & on n'en trouva pas une ſeule qui ne fût entièrement fautive.

Si on avait donné de Verſailles un ordre poſitif à un général peu expérimenté de livrer la bataille, & de ſe poſter en conſéquence des cartes géographiques, comme cela eſt arrivé quelquefois du tems du miniſtre *Chamillart*, la bataille eût été infailliblement perdue.

Un général qui ferait la guerre dans le pays des Uſcoques, des Morlaques, des Montenegrins, & qui n'aurait pour toute connaiſſance des lieux que les cartes, ſerait auſſi embarraſſé que s'il ſe trouvait au milieu de l'Afrique.

Heureuſement on rectifie ſur les lieux ce que les géographes ont ſouvent tracé de fantaiſie dans leur cabinet.

Il eſt bien difficile en géographie comme en morale, de connaître le monde ſans ſortir de chez ſoi.

Le livre de géographie le plus commun en Europe eſt celui d'*Hubner*. On le met entre les mains de tous les enfans depuis Moſcou juſqu'à la ſource du Rhin; les jeunes gens ne ſe forment dans toute l'Allemagne que par la lecture d'*Hubner*.

Vous trouvez d'abord dans ce livre, que *Jupiter* devint amoureux d'*Europe* treize cents années juſte avant JESUS-CHRIST.

Selon lui, il n'y a en Europe ni chaleur trop ardente, ni froidure exceſſive. Cependant on a vu dans quelques étés les hommes mourir de l'excès du chaud; & le froid eſt ſouvent ſi terrible dans le nord de la Suède & de la Ruſſie, que le thermomêtre y eſt deſcendu juſqu'à trente-quatre degrés au-deſſous de la glace.

Hulmer, compte en Europe environ trente millions d'habitans; c'eſt ſe tromper de plus de ſoixante & dix millions.

Il dit que l'Europe a trois mères-langues, comme s'il y avait des mères-langues, & comme ſi chaque peuple n'avait pas toujours emprunté mille expreſſions de ſes voiſins.

Il affirme qu'on ne peut trouver en Europe une lieue de terrain qui ne ſoit habitée, mais dans la Ruſſie, il eſt encor des déſerts de trente à quarante lieues. Le déſert des Landes de Bordeaux n'eſt que trop grand. J'ai devant mes yeux quarante lieues de montagnes couvertes de neige éternelle, ſur leſquelles il n'a jamais paſſé ni un homme ni même un oiſeau.

Il y a encor dans la Pologne des marais de cinquante lieues d'étendue, au milieu deſquels ſont de miſérables iſles preſque inhabitées.

Il dit que le Portugal a du levant au couchant cent lieues de France. Cependant on ne trouve qu'environ cinquante de nos lieues, de trois mille pas géométriques,

Si vous en croyez *Hubner*, le roi de France a toujours quarante mille Suiſſes à ſa ſolde; mais le fait eſt qu'il n'en a jamais eu qu'environ onze mille.

Le château de Notre-Dame de la Garde, près de Marſeille, lui paraît une fortereſſe importante & preſque imprenable. Il n'avait pas vu cette belle fortereſſe,

Gouvernement commode & beau,
A qui ſuffit pour toute garde
Un ſuiſſe avec ſa hallebarde
Peint ſur la porte du château.

Il donne libéralement à la ville de Rouen trois cents belles fontaines publiques. Rome n'en avait que cent cinq du tems d'*Auguſte*.

On eſt bien étonné quand on voit dans *Aubner* que la rivière de l'Oyſe reçoit les eaux de la Sarre, de la Somme, de Lauti & de la Canche. L'Oyſe coule à quelques lieues de Paris; la Sarre eſt en Lorraine près de la baſſe Alſace, & ſe jette dans la Moſelle au-deſſous de Trèves. La Somme prend ſa ſource près de St. Quentin, & ſe jette dans la mer au-deſſous d'Abbeville. Lauti & la Canche ſont des ruiſſeaux qui n'ont pas plus de communication avec l'Oyſe que n'en ont la Somme & la Sarre. Il faut qu'il y ait là quelque faute de l'éditeur, car il n'eſt guère poſſible que l'auteur ſe ſoit mépris à ce point.

Il donne la petite principauté de Foix à la maiſon de *Bouillon* qui ne la poſsède pas.

L'auteur admet la fable de la royauté d'Yvetot; il copie exactement toutes les fautes de nos anciens ouvrages de géographie, comme on les copie tous les jours à Paris; & c'eſt ainſi qu'on nous redonne tous les jours d'anciennes erreurs avec des titres nouveaux.

Il ne manque pas de dire que l'on conserve à Rodez un soulier de la sainte Vierge, comme on conserve dans la ville du Puy-en-Velay le prépuce de son fils.

Vous ne trouverez pas moins de contes sur les Turcs que sur les chrétiens. Il dit que les Turcs possédaient de son tems quatre isles dans l'Archipel. Ils les possédaient toutes.

Qu'*Amurat second*, à la bataille de Varn tira de son sein l'hostie consacrée qu'on lui avait donné en gages, & qu'il demanda vengeance à cette hostie de la perfidie des chrétiens. Un Turc, & un Turc dévot comme *Amurat II*, faire sa prière à une hostie! il tira le traité de son sein, il demanda vengeance à DIEU, & l'obtint de son sabre.

Il assure que le czar *Pierre I*, se fit patriarche. Il abolit le patriarcat, & fit bien; mais se faire prêtre, quelle idée!

Il dit que la principale erreur de l'église grecque est de croire que le saint esprit ne procède que du père. Mais d'où sait-il que c'est une erreur? l'église latine ne croit la procession du saint Esprit par le Père & le Fils que depuis le neuvième siècle; la grecque, mère de la latine, date de seize ans. Qui les jugera?

Il affirme que l'église grecque russe reconnaît pour médiateur non pas JESUS-CHRIST, mais *saint Antoine*. Encore s'il avait attribué la chose à *saint Nicolas*, on aurait pu autrefois excuser cette mépriſe du petit peuple.

Cependant, malgré tant d'absurdités, la géographie se perfectionne sensiblement dans notre siècle.

Il n'en est pas de cette connaissance comme de l'art des vers, de la musique, de la peinture. Les derniers ouvrages en ces genres sont souvent les plus mauvais. Mais dans les sciences qui demandent de l'exactitude plutôt que du génie, les derniers sont toujours

les meilleurs, pourvu qu'il ſoient faits avec quelque ſoin.

Un des plus grands avantages de la géographie eſt, à mon gré, celui-ci. Votre ſotte voiſine, & votre voiſin encor plus ſot, vous reprochent ſans ceſſe de ne pas penſer comme on penſe dans la rue ſaint Jacques. Voyez, vous diſent-ils, quelle foule de grands hommes a été de notre avis depuis *Pierre Lombard* juſqu'à l'abbé *Petit-Pied*. Tout l'univers a reçu nos vérités, elles règnent dans le fauxbourg ſaint Honoré, à Chaillot & à Etampes, à Rome & chez les Uſcoques. Prenez alors une mappe-monde, montrez-leur l'Afrique entière, les empires du Japon, de la Chine, des Indes, de la Turquie, de la Perſe; celui de la Ruſſie, plus vaſte que ne fut l'empire romain. Faites-leur parcourir du bout du doigt toute la Scandinavie, tout le nord de l'Allemagne, les trois royaumes de la Grande-Bretagne, la meilleure partie des Pays-Bas, la meilleure de l'Helvétie; enfin vous leur ferez remarquer dans les quatre parties du globe, & dans la cinquième qui eſt encor auſſi inconnue qu'immenſe, ce prodigieux nombre de générations qui n'entendirent jamais parler de ces opinions, ou qui les ont combattues, ou qui les ont en horreur, vous oppoſerez l'univers à la rue ſaint Jacques.

Vous leur direz que *Jules-Céſar* qui étendit ſon pouvoir bien loin au-delà de cette rue, ne ſut pas un mot de ce qu'ils croient ſi univerſel; que leurs ancêtres, à qui *Jules-Céſar* donna les étrivières, n'en ſurent pas davantage.

Peut-être alors auront-ils quelque honte d'avoir cru que les orgues de la paroiſſe St. Severin donnaient le ton au reſte du monde.

GÉOMÉTRIE.

FEU M. *Clairaut* imagina de faire apprendre facilement aux jeunes gens les élémens de la géométrie ; il voulut remonter à la ſource, & ſuivre la marche de nos découvertes & des beſoins qui les ont produites.

Cette méthode paraît agréable & utile ; mais elle n'a pas été ſuivie, elle exige dans le maître une flexibilité d'eſprit qui ſait ſe proportionner, & un agrément rare dans ceux qui ſuivent la routine de leur profeſſion.

Il faut avouer qu'*Euclide* eſt un peu rebutant ; un commençant ne peut deviner où il eſt mené. Euclide dit au premier livre que *ſi une ligne droite eſt coupée en parties égales & inégales, les quarrés conſtruits ſur les ſegmens inégaux ſont doubles des quarrés conſtruits ſur la moitié entière de la ligne ; plus la petite ligne qui va de l'extrêmité de cette moitié juſqu'au point d'interſection.*

On a beſoin d'une figure pour entendre cet obſcur théorême ; & quand il eſt compris, l'étudiant dit, à quoi peut-il me ſervir ? & que m'importe ? Il ſe dégoûte d'une ſcience dont il ne voit pas aſſez tôt l'utilité.

La peinture commença par le deſir de deſſiner groſſiérement ſur un mur les traits d'une perſonne chère. La muſique fut un mêlange groſſier de quelques tons qui plaiſaient à l'oreille, avant que l'octave fût trouvée.

On obſerva le coucher des étoiles avant d'être aſtronome. Il paraît qu'on devrait guider ainſi la marche des commençans de la géométrie.

Je ſuppoſe qu'un enfant doué d'une conception facile, entende ſon père dire à ſon jardinier : Vous planterez

dans cette plate-bande des tulipes sur six lignes, toutes à un demi-pied l'une de l'autre. L'enfant veut savoir combien il y aura de tulipes. Il court à la plate-bande avec son précepteur. Le parterre est inondé, il n'y a qu'un des longs côtés de la plate-bande qui paraisse. Ce côté a trente pieds de long, mais on ne sait point quelle est sa largeur. Le maître lui fait d'abord aisément comprendre qu'il faut que ces tulipes bordent ce parterre à six pouces de distance l'une de l'autre. Ce sont déjà soixante tulipes pour la première rangée de ce côté. Il doit y avoir six lignes. L'enfant voit qu'il y aura six fois soixante, 360 tulipes. Mais de quelle largeur sera donc cette plate-bande que je ne puis mesurer ? Elle sera évidemment de six fois six pouces, qui font trois pieds.

Il connaît la longueur & la largeur. Il veut connaître la superficie. N'est-il pas vrai, lui dit son maître, que si vous faisiez courir une ligne de trois pieds sur cette plate-bande d'un bout à l'autre, elle l'aurait successivement couverte toute entière ? Voilà donc la superficie trouvée ; elle est de trois fois trente. Ce morceau a 90 pieds quarrés.

Le jardinier quelques jours après tend un cordeau d'un angle à l'autre dans la longueur ; ce cordeau partage le rectangle en deux parties égales. Il est donc, dit le disciple, aussi long qu'un des deux côtés ?

LE MAITRE.

Non, il est plus long.

LE DISCIPLE.

Mais quoi ! si je fais passer des lignes sur cette transf-

verſale que vous appellez *diagonale*, il n'y en aura

pas plus pour elle que pour les deux autres; elle leur eſt donc égale ? Quoi ! lorſque je forme la lettre N, ce trait qui lie les deux jambages n'eſt-il pas de la même hauteur qu'eux ?

LE MAITRE.

Il eſt de la même hauteur, mais non de la même longueur, cela eſt démontré. Faites deſcendre cette diagonale au niveau du terrain; vous voyez qu'elle déborde un peu.

LE DISCIPLE.

Et de combien préciſément déborde-t-elle ?

LE MAITRE.

Il y a des cas où l'on n'en ſaura jamais rien, de même qu'on ne ſaura point préciſément quelle eſt la racine quarrée de cinq.

LE DISCIPLE.

Mais la racine quarrée de 5 eſt 2, avec la racine d'un cinquième.

LE MAITRE.

Et qu'eſt-ce que la racine quarrée d'un cinquième ? Vous ſentez bien que cela ne ſe peut exprimer en chiffres. Il y a de même en géométrie des lignes dont les rapports ne peuvent s'exprimer.

LE DISCIPLE.

Voilà une difficulté qui m'arrête. Quoi ! je ne ſaurai jamais mon compte ? il n'y a donc rien de certain ?

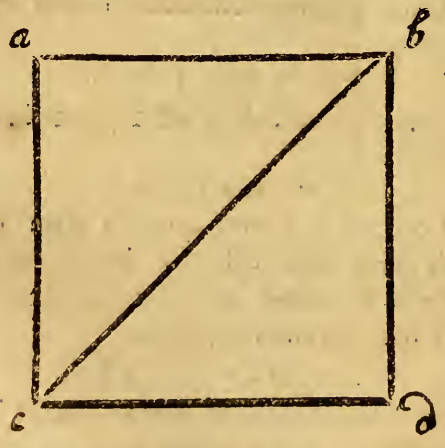
LE MAITRE.

Il eſt certain que cette ligne de biais partage le qua-

drilataire en deux parties égales. Mais il n'eſt pas plus ſurprenant que ce petit reſte de la ligne diagonale n'ait pas une commune meſure avec les côtés, qu'il n'eſt ſurprenant que vous ne puiſſiez trouver en arithmétique la racine quarrée de 5.

Vous n'en ſaurez pas moins votre compte; car ſi un arithméticien dit qu'il vous doit la racine quarrée de cinq écus, vous n'avez qu'à transformer ces cinq écus en petites piéces, comme ſoixante-quatre, & vous ſerez payé en recevant huit piéces, qui ſont la racine quarrée de ſoixante-quatre. Il ne faut pas qu'il y ait de myſtère ni en arithmétique, ni en géométrie.

Ces premières ouvertures aiguillonnent l'eſprit du jeune homme. Son maître lui ayant dit que la diagonale d'un quarré étant incommenſurable, immeſurable aux côtés & aux baſes, lui apprend qu'avec cette ligne dont on ne ſaura jamais la valeur, il va faire cependant un quarré qui ſera démontré être le double du quarré, *a*, *b*, *c*, *d*.



Il lui fait voir premièrement que les deux triangles qui partagent le quarré ſont égaux. Enſuite traçant cette

figure, il démontre à l'esprit & aux yeux que le quarré

formé par ces quatre lignes noires vaut les deux quarrés pointillés. Et cette proposition servira bientôt à faire comprendre ce fameux théorême que *Pythagore* trouva établi chez les Indiens, & qui était connu des Chinois, que le grand côté d'un triangle rectangle peut porter une figure quelconque, égale aux figures établies sur les deux autres côtés.

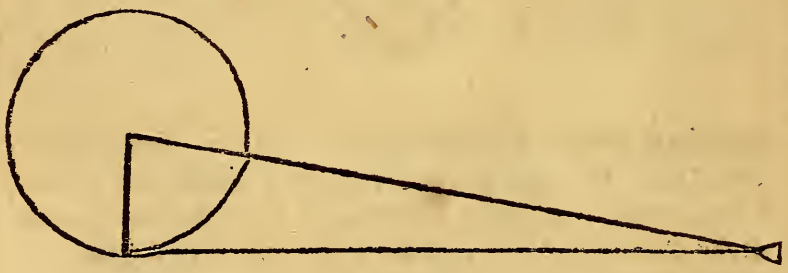
Le jeune homme veut-il mesurer la hauteur d'une tour, la largeur d'une rivière dont il ne peut approcher, chaque théorême a sur le champ son application ; il apprend la géométrie par l'usage.

Si on s'était contenté de lui dire que le produit des extrêmes est égal au produit des moyens, ce n'eût été pour lui qu'un problême stérile ; mais il sait que l'ombre de cette perche est à la hauteur de la perche comme l'ombre de la tour voisine est à la hauteur de la tour. Si donc la perche a cinq pieds & son ombre un pied, & si

l'ombre de la tour eſt de douze pieds, il dit, comme un eſt à cinq, ainſi douze eſt à la hauteur de la tour ; elle eſt donc de ſoixante pieds.

Il a beſoin de connaître les propriétés d'un cercle ; il ſait qu'on ne pourra jamais avoir la meſure exacte de ſa circonférence, parce qu'on ſuppoſe que ſa courbe eſt compoſée d'une infinité de droites, & qu'on ne meſure point l'infini. Mais cette extrême exactitude eſt inutile pour opérer. Le développement d'un cercle eſt ſa meſure.

Il connaîtra que ce cercle étant une eſpèce de poligone, ſon aire eſt égale à ce triangle dont le petit côté eſt le rayon du cercle, & dont la baſe eſt la meſure de ſa circonférence.



Les circonférences des cercles ſeront entr'elles comme leurs rayons.

Les cercles ayant les propriétés générales de toutes les figures rectilignes ſemblables, & ces figures étant entr'elles comme les quarrés de leurs côtés correſpondans, les cercles auront auſſi leurs aires proportionnelles au quarré de leurs rayons.

Ainſi comme le quarré de l'hypoténuſe eſt égal au quarré des deux côtés, le cercle dont le rayon ſera cette hypoténuſe, ſera égal à deux cercles qui auront pour rayon les deux autres côtés. Et cette connaiſſance ſervira aiſément pour conſtruire un baſſin d'eau auſſi grand

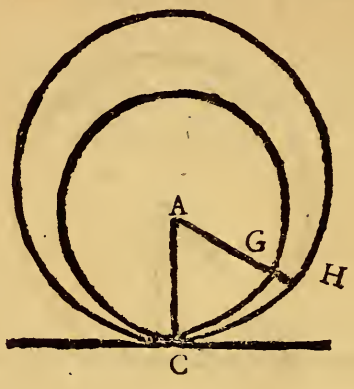
que deux autres baſſins pris enſemble. On double le cercle ſi on ne le quarre pas exactement.

Accoutumé à ſentir ainſi l'avantage des vérités géométriques ; il lit dans quelques élémens de cette ſcience, que ſi on tire cette ligne droite appellée *tangente*, qui touchera le cercle en un point, on ne pourra jamais faire paſſer une autre ligne droite entre ce cercle & cette ligne.

Cela eſt bien évident, & ce n'était pas trop la peine de le dire. Mais on ajoute qu'on peut faire paſſer une infinité de lignes courbes à ce point de contact ; cela le ſurprend & ſurprendrait auſſi des hommes faits. Il eſt tenté de croire la matière pénétrable. Les livres lui diſent que ce n'eſt point là de la matière, que ce ſont des lignes ſans largeur. Mais ſi elles ſont ſans largeur, ces lignes droites métaphyſiques paſſeront en foule l'une ſur l'autre, ſans rien toucher. Si elles ont de la largeur, aucune courbe ne paſſera. On lui répond gravement que c'eſt là un infini du ſecond ordre. Ces mots effraient l'enfant. Il ne ſait plus où il en eſt ; il ſe voit tranſporté dans un nouveau monde qui n'a rien de commun avec le nôtre.

Comment croire que ce qui eſt manifeſtement impoſſible à la nature, ſoit vrai ?

Je conçois bien, dira-t-il à un maître de la géométrie tranſcendante, que tous vos cercles ſe rencontreront au point C. Mais voilà tout ce que vous démontrerez. Vous ne pourrez jamais me démontrer que ces lignes circulaires aillent au-delà du point de contingence.



La ſécante A G eſt plus courte que la ſécante A G H ; d'accord ; mais il ne ſuit point delà que vos lignes courbes puiſſent paſſer par C. Elles y peuvent paſſer, répondra le maître, parce que C eſt un infiniment petit qui contient d'autres infiniment petits.

Je n'entends point ce que c'eſt qu'un infiniment petit, dit l'enfant; & le maître eſt obligé d'avouer qu'il ne l'entend pas davantage. C'eſt là, où *Malezieux* s'extaſie dans ſes élémens de géométrie. Il dit poſitivement qu'il y a des vérités incompatibles. N'eût-il pas été plus honnête d'avouer que ces infinis ne ſont que des approximations, des ſuppoſitions ?

Je puis toujours diviſer un nombre par la penſée; mais ſuit-il delà que ce nombre ſoit infini ? auſſi *Newton* dans

ſon calcul intégral & dans ſon différentiel, ne ſe ſert pas de ce grand mot ; & *Clairaut* ſe garde bien d'enſeigner dans ſes élemens de géométrie, qu'on puiſſe faire paſſer des cerceaux entre une boule & la table ſur laquelle cette boule eſt poſée.

Il faut bien diſtinguer entre la géométrie utile & la géométrie curieuſe.

L'utile eſt le compas de proportion inventé par *Galilée ;* la meſure des triangles, celle des ſolides, le calcul des forces mouvantes. Preſque tous les autres problêmes peuvent éclairer l'eſprit & le fortifier. Bien peu ſeront d'une utilité ſenſible au genre humain. Quarrez des courbes tant qu'il vous plaira, vous montrerez une extrême ſagacité. Vous reſſemblez à un arithméticien qui examine les propriétés des nombres aulieu de calculer ſa fortune.

Lorſqu'*Archimède* trouva la peſanteur ſpécifique des corps, il rendit ſervice au genre humain ; mais de quoi vous ſervira de trouver trois nombres tels que la différence des quarrés de 2 ajoutés au cube de trois faſſent toujours un quarré, & que la ſomme des trois différences ajoutée au même cube faſſe un autre quarré? *nugæ difficiles.*

GLOIRE.

QUE *Ciceron* aime la gloire après avoir étouffé la conſpiration de *Catilina*, on le lui pardonne.

Que le roi de Pruſſe *Fréderic le grand*, penſe ainſi après Rosbac & Liſſa, & après avoir été le légiſlateur, l'hiſtorien, le poëte & le philoſophe de ſa patrie ; qu'il aime paſſionnément la gloire, & qu'il ſoit aſſez habile pour être modeſte, on l'en glorifiera davantage.

Que l'impératrice *Catherine II* ait été forcée par la

brutale insolence d'un sultan Turc, à déployer tout son génie; que du fond du Nord elle ait fait partir quatre escadres qui ont effrayé les Dardanelles & l'Asie mineure, & qu'elle ait en 1770 enlevé quatre provinces à ces Turcs qui faisaient trembler l'Europe, on trouvera fort bon qu'elle jouisse de sa gloire ; & on l'admirera de parler de ses succès avec cet air d'indifférence & de supériorité qui fait voir qu'on les mérite.

En un mot, la gloire convient aux génies de cette espèce, quoiqu'ils soient de la race mortelle très-chétive.

Mais si au bout de l'Occident, un bourgeois d'une ville nommée *Paris*, près de Gonesse, croit avoir de la gloire quand il est harangué par un régent de l'université qui lui dit, monseigneur, la gloire que vous avez acquise dans l'exercice de votre charge, vos illustres travaux dont tout l'univers retentit, &c. Je demande alors s'il y a dans cet univers assez de sifflets pour célébrer la gloire de mon bourgeois, & l'éloquence du pédant qui est venu braire cette harangue dans l'hôtel de monseigneur ?

Nous sommes si sots, que nous avons fait DIEU glorieux comme nous.

Ben-al-bétif, ce digne chef des derviches, leur disait un jour : mes frères, il est très-bon que vous vous serviez souvent de cette sacrée formule de notre koran, *au nom de dieu très-miséricordieux ;* car DIEU use de miséricorde, & vous apprenez à la faire, en répétant souvent les mots qui recommandent une vertu, sans laquelle il resterait peu d'hommes sur la terre. Mais, mes frères, gardez-vous bien d'imiter des téméraires qui se vantent à tout propos de travailler à la gloire de DIEU. Si un jeune imbécille soutient une thèse sur les catégories, thèse à laquelle préside un ignorant en fourrure, il ne manque pas d'écrire en gros caractères à la tête de sa thèse ; *ek allahà abron doxa : ad majorem dei gloriam.* Un bon musulman a-t-il fait blanchir son sallon, il grave cette sottise sur sa porte ; un saka porte de l'eau pour la plus

grande gloire de Dieu. C'eſt un uſage impie qui eſt pieuſement mis en uſage. Que direz-vous d'un petit chiaoux, qui, en vuidant la chaiſe percée de notre ſultan, s'écrierait ; à la plus grande gloire de notre invincible monarque? il y a certainement plus loin du ſultan a DIEU, que du ſultan au petit chiaoux.

Qu'avez-vous de commun, miſérables vers de terre appellés *hommes*, avec la gloire de l'Etre infini? peut-il aimer la gloire? peut-il en recevoir de vous? peut-il en goûter? juſqu'à quand, animaux à deux pieds ſans plumes, ferez-vous DIEU à votre image? quoi! parce que vous êtes vains, parce que vous aimez la gloire, vous voulez que DIEU l'aime auſſi! s'il y avait pluſieurs dieux, chacun d'eux peut-être voudrait obtenir les ſuffrages de ſes ſemblables. Ce ſerait-là la gloire d'un dieu. Si l'on peut comparer la grandeur infinie avec la baſſeſſe extrême, ce dieu ſerait comme le roi *Alexandre* ou *Scander*, qui ne voulait entrer en lice qu'avec des rois : mais vous, pauvres gens, quelle gloire pouvez vous donner à DIEU? ceſſez de profaner ſon nom ſacré. Un empereur nommé *Octave Auguſte*, défendit qu'on le louât dans les écoles de Rome, de peur que ſon nom ne fût avili. Mais vous ne pouvez ni avilir l'Être ſuprême, ni l'honorer. Anéantiſſez-vous, adorez & taiſez-vous.

Ainſi parlait *Ben-al-bétif*; & les derviches s'écrièrent, gloire à DIEU! *Ben-al-bétif* a bien parlé.

GOUT.

Y A-t-il un bon & un mauvais goût ? oui ſans doute, quoique les hommes diffèrent d'opinions, de mœurs, d'uſages.

Le meilleur goût en tout genre eſt d'imiter la nature avec le plus de fidélité, de force & de grace.

Mais la grace n'eſt-elle pas arbitraire ? non, puiſqu'elle conſiſte à donner aux objets qu'on repréſente, de la vie & de la douceur.

Entre deux hommes, dont l'un ſera groſſier, l'autre délicat, on convient aſſez que l'un a plus de goût que l'autre.

Avant que le bon tems fût venu, *Voiture* qui dans ſa manie de broder des riens, avait quelquefois beaucoup de délicateſſe & d'agrément, écrit au grand *Condé* ſur ſa maladie :

Commencez, ſeigneur, à ſonger
Qu'il importe d'être & de vivre ;
Penſez à vous mieux ménager.
Quel charme a pour vous le danger
Que vous aimiez tant à le ſuivre ?
Si vous aviez dans les combats
D'Amadis l'armure enchantée
Comme vous en avez le bras
Et la vaillance tant vantée,
Seigneur, je ne me plaindrais pas.
Mais en nos ſiècles où les charmes
Ne font pas de pareilles armes ;

Qu'on voit que le plus noble ſang,
Fût-il d'Hector ou d'Alexandre,
Eſt auſſi facile à répandre
Que l'eſt celui du plus bas rang;
Que d'une force ſans ſeconde
La mort ſait ſes traits élancer;
Et qu'un peu de plomb peut caſſer
La plus belle tête du monde,
Qui l'a bonne y doit regarder.
Mais une telle que la vôtre,
Ne ſe doit jamais haſarder.
Pour votre bien & pour le nôtre,
Seigneur, il vous la faut garder.
Quoique votre eſprit ſe propoſe,
Quand votre courſe ſera cloſe,
On vous abandonnera fort.
Croyez-moi, c'eſt fort peu de choſe
Qu'un demi-dieu quand il eſt mort.

Ces vers paſſent encore aujourd'hui pour être pleins de goût & pour être les meilleurs de *Voiture*.

Dans le même tems, *l'Etoile* qui paſſait pour un génie, *l'Etoile* l'un des cinq auteurs qui travaillaient aux tragédies du cardinal de Richelieu; *l'Etoile*, l'un des juges de *Corneille*, faiſait ces vers qui ſont imprimés à la ſuite de *Malherbe* & de *Racan*;

Que j'aime en tout tems la taverne!
Que librement je m'y gouverne!
Elle n'a rien d'égal à ſoi.
J'y vois tout ce que j'y demande,
Et les torchons y ſont pour moi
De fine toile de Hollande.

Il n'eſt point de lecteur qui ne convienne que les vers de *Voiture* ſont d'un courtiſan qui a le bon goût en partage, & ceux de *l'Etoile*, d'un homme groſſier ſans eſprit.

C'eſt dommage qu'on puiſſe dire de *Voiture*, il eut du goût cette fois-là. Il n'y a certainement qu'un goût déteſtable dans plus de mille vers pareils à ceux-ci.

Quand nous fûmes dans Etampes
Nous parlâmes fort de vous.
J'en ſoupirai quatre coups,
Et j'en eus la goutte crampe.
Etampe & crampe vraiment
Riment merveilleuſement.
Nous trouvâmes près Sercote,
(Cas étrange & vrai pourtant)
Des bœufs qu'on voyait broutant
Deſſus le haut d'une motte.
Et plus bas quelques cochons
Avec nombre de moutons, &c.

La fameuſe lettre de la carpe au brochet, & qui lui fit tant de réputation, n'eſt-elle pas une plaiſanterie trop pouſſée, trop longue, & en quelques endroits trop peu naturelle? n'eſt-ce pas un mêlange de fineſſe & de groſſiéreté, de vrai & de faux? fallait-il dire au grand Condé, nommé le *brochet* dans une ſociété de la cour, qu'à ſon nom *les baleines du Nord ſuaient à groſſes gouttes*, & que les gens de l'empereur penſaient le frire & le manger avec un grain de ſel?

Eſt-ce un bon gout d'écrire tant de lettres ſeulement pour montrer un peu de cet eſprit qui conſiſte en jeux de mots & en pointes?

N'eſt-on pas révolté, quand *Voiture* dit au grand

Condé, ſur la priſe de Dunkerke, *je crois que vous prendriez la lune avec les dents?*

Il ſemble que ce faux goût fut inſpiré à *Voiture*, par le *Marini* qui était venu en France avec la reine *Marie de Médicis*. Voiture & Coſtar le citent très-ſouvent dans ſes lettres comme un modèle. Ils admirent ſa deſcription de la roſe fille d'Avril, vierge & reine, aſſiſe ſur un trône épineux, tenant majeſtueuſement le ſceptre des fleurs, ayant pour courtiſans & pour miniſtres la famille laſcive des zéphirs, & portant la couronne d'or & le manteau d'écarlate.

Bella figlia d'Aprile
Verginella e reina
Su lo ſpinoſo trono
Del verde ceſpo aſſiſa
De' fior' lo ſcettro in maeſta ſoſtiene;
E corteggiata intorno
Da laſciva famiglia
Di zephiri miniſtri
Porta d'or' la corona e d'oſtro il manto.

Voiture cite avec complaiſance dans ſa trente-cinquième lettre à *Coſtar*, l'atome ſonnant du *Marini*, la voix emplumée, le ſouffle vivant vêtu de plumes, la plume ſonore, le chant aîlé, le petit eſprit d'harmonie caché dans de petites entrailles, & tout cela pour dire, un roſſignol.

Una voce pennuta, un ſuon' volante,
E veſtito di penne, un vivo fiato,
Una piuna canora, un canto alato,
Un ſpirituel che d'armonia compoſto
Vive in anguſte viſcere naſcoto.

Balzac avait un mauvais goût tout contraire ; il écrivait des lettres familières avec une étrange emphase. Il écrit au cardinal de *la Valette*, que ni dans les déserts de la Lybie, ni dans les abymes de la mer, il n'y eut jamais un si furieux monstre que la sciatique; & que si les tyrans dont la mémoire nous est odieuse, eussent eu tels instrumens de leur cruauté, c'eût été la sciatique que les martyrs eussent endurée pour la religion.

Ces exagérations emphatiques, ces longues périodes mesurées, si contraires au style épistolaire, ces déclamations fastidieuses, hérissées de grec & de latin au sujet de deux sonnets assez médiocres qui partageaient la cour & la ville, & sur la pitoyable tragédie d'*Hérode* infanticide, tout cela était d'un tems où le goût n'était pas encore formé. *Cinna* même, & les *lettres provinciales* qui étonnèrent la nation, ne la dérouillèrent pas encore.

Les connaisseurs distinguent surtout dans le même homme le tems où son goût était formé, celui où il acquit sa perfection, celui où il tomba en décadence. Quel homme d'un esprit un peu cultivé ne sentira pas l'extrême différence des beaux morceaux de *Cinna*, & de ceux du même auteur dans ses vingt dernières tragédies ?

Dis-moi donc, lorsqu'Othon s'est offert à Camille,
A-t-il été content ? a-t-elle été facile ?
Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet ?
Comment l'a-t-elle pris ? & comment l'a-t-il fait ?
(elle.)

Est-il parmi les gens de lettres quelqu'un qui ne réconnaisse le goût perfectionné de *Boileau* dans son art poétique, & son goût non encore rafiné dans sa satyre sur les embarras de Paris, où il peint des chats dans les gouttières ?

L'un miaule en grondant comme un tigre en furie,
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie ;

Ce

Ce n'eſt pas tout encor, les ſouris & les rats
Semblent pour m'éveiller s'entendre avec les chats.

S'il avait vécu alors dans la bonne compagnie, elle lui aurait conſeillé d'exercer ſon talent ſur des objets plus dignes d'elle que des chats, des rats & des ſouris.

Comme un artiſte forme peu à peu ſon goût, une nation forme auſſi le ſien. Elle croupit des ſiècles entiers dans la barbarie, enſuite il s'élève une faible aurore; enfin le grand jour paraît, après lequel on ne voit plus qu'un long & triſte crépuſcule.

Nous convenons tous depuis long-tems, que malgré les ſoins de *François I* pour faire naître le goût des beaux-arts en France, ce bon goût ne put jamais s'établir que vers le ſiècle de *Louis XIV*; & nous commençons à nous plaindre que le ſiècle préſent dégénère.

Les Grecs du bas empire avouaient que le goût qui régnait du tems de *Périclès* était perdu chez eux. Les Grecs modernes conviennent qu'ils n'en ont aucun.

Quintilien reconnaît que le goût des Romains commençait à ſe corrompre de ſon tems.

Nous avons vu à l'article *Art dramatique*, combien *Lopez de Vega* ſe plaignait du mauvais goût des Eſpagnols.

Les Italiens s'apperçurent les premiers que tout dégénérait chez eux quelque tems après leur immortel *Seicento*; & qu'ils voyaient périr la plupart des arts qu'ils avaient fait naître.

Adiſſon attaque ſouvent le mauvais goût de ſes compatriotes dans plus d'un genre, ſoit quand il ſe moque de la ſtatue d'un amiral en perruque quarrée, ſoit quand il témoigne ſon mépris pour les jeux de mots employés ſérieuſement, ou quand il condamne des jongleurs introduits dans les tragédies.

Si donc les meilleurs eſprits d'un pays conviennent que le goût a manqué en certains tems à leur patrie, les voiſins peuvent le ſentir comme les compatriotes. Et de

même qu'il eſt évident que parmi nous tel homme a le goût bon & tel autre mauvais, il peut être évident auſſi que de deux nations contemporaines l'une a un goût rude & groſſier, l'autre fin & naturel.

Le malheur eſt que quand on prononce cette vérité on révolte la nation entière dont on parle, comme on cabre un homme de mauvais goût lorſqu'on veut le ramener.

Le mieux eſt donc d'attendre que le tems & l'exemple inſtruiſe une nation qui péche par le goût. C'eſt ainſi que les Eſpagnols commencent à réformer leur théatre, & que les Allemands eſſaient d'en former un.

DU GOUT PARTICULIER D'UNE NATION.

Il eſt des beautés de tous les tems & de tous les pays, mais il eſt auſſi des beautés locales. L'éloquence doit être partout perſuaſive, la douleur touchante, la colère impétueuſe, la ſageſſe tranquille; mais les détails qui pourront plaire à un citoyen de Londres, pourront ne faire aucun effet ſur un habitant de Paris; Les Anglais tireront plus heureuſement leurs comparaiſons, leurs métaphores de la marine, que ne feront des Pariſiens qui voient rarement des vaiſſeaux. Tout ce qui tiendra de près à la liberté d'un Anglais, à ſes droits, à ſes uſages, fera plus d'impreſſion ſur lui que ſur un Français.

La température du climat introduira dans un pays froid & humide un goût d'architecture, d'ameublemens, de vêtemens qui ſera fort bon, & qui ne pourra être reçu à Rome, en Sicile.

Théocrite & *Virgile* ont dû vanter l'ombrage & la fraîcheur des eaux dans leurs églogues. *Thompſon* dans ſa deſcription des *Saiſons*, aura dû faire des deſcriptions toutes contraires.

ne nation éclairée, mais peu ſociable, n'aura point mêmes ridicules qu'une nation auſſi ſpirituelle, mais rée à la ſociété juſqu'à l'indiſcrétion. Et ces deux peu-

ples conséquemment n'auront pas la même espèce de comédie.

La poésie sera différente chez le peuple qui renferme les femmes & chez celui qui leur accorde une liberté sans bornes.

Mais il sera toujours vrai de dire que *Virgile* a mieux peint ses tableaux que *Thompson* n'a peint les siens, & qu'il y a eu plus de goût sur les bords du Tibre que sur ceux de la Tamise ; que les scènes naturelles du *Pastor fido* sont incomparablement supérieures aux bergeries de *Racan* ; que *Racine* & *Molière* sont des hommes divins à l'égard des auteurs des autres théatres.

DU GOUT DES CONNAISSEURS.

En général le goût fin & sûr consiste dans le sentiment prompt d'une beauté parmi des défauts, & d'un défaut parmi des beautés.

Le gourmet est celui qui discernera le mêlange de deux vins, qui sentira ce qui domine dans un mets, tandis que les autres convives n'auront qu'un sentiment confus & égaré.

Ne se trompe-t-on pas quand on dit que c'est un malheur d'avoir le goût trop délicat, d'être trop connaisseur ? qu'alors on est trop choqué des défauts & trop insensible aux beautés ? qu'enfin on perd à être trop difficile ? n'est-il pas vrai au contraire qu'il n'y a véritablement de plaisir que pour les gens de goût ? ils voient, ils entendent ; ils sentent ce qui échappe aux hommes moins sensiblement organisés, & moins exercés.

Le connaisseur en musique, en peinture, en architecture, en poésie, en médailles &c. éprouve des sensations que le vulgaire ne soupçonne pas ; le plaisir même de découvrir une faute le flatte, & lui fait sentir les beautés plus vivement. C'est l'avantage des bonnes vues sur les mauvaises. L'homme de goût a d'autres yeux, d'au-

tres oreilles, un autre tact que l'homme groſſier. Il eſt choqué des draperies meſquines de *Raphaël*, mais il admire la noble correction de ſon deſſein. Il a le plaiſir d'appercevoir que les enfans de *Laocoon* n'ont nulle proportion avec la taille de leur père; mais tout le grouppe le fait friſſonner tandis que d'autres ſpectateurs ſont tranquilles.

Le célèbre ſculpteur homme de lettres & de génie, qui a fait la ſtatue coloſſale de *Pierre I* à Petersbourg, critique avec raiſon l'attitude du Moyſe de *Michel-Ange*, & ſa petite veſte ſerrée qui n'eſt pas même le coſtume oriental; en même tems il s'extaſie en contemplant l'air de tête.

EXEMPLES DU BON ET DU MAUVAIS GOUT, TIRÉS DES TRAGÉDIES FRANÇAISES ET ANGLAISES.

Je ne parlerai point ici de quelques auteurs anglais qui ayant traduit des pièces de *Molière*, l'ont inſulté dans leurs préfaces, ni de ceux qui de deux tragédies de *Racine* en ont fait une, & qui l'ont encore chargée de nouveaux incidens pour ſe donner le droit de cenſurer la noble & féconde ſimplicité de ce grand homme.

De tous les auteurs qui ont écrit en Angleterre ſur le goût, ſur l'eſprit & l'imagination, & qui ont prétendu à une critique judicieuſe, *Adiſſon* eſt celui qui a le plus d'autorité. Ses ouvrages ſont très-utiles, on a deſiré ſeulement qu'il n'eût pas trop ſouvent ſacrifié ſon propre goût au deſir de plaire à ſon parti, & de procurer un prompt débit aux feuilles du ſpectateur qu'il compoſait avec *Steele*.

Cependant il a ſouvent le courage de donner la préférence au théatre de Paris ſur celui de Londres; il fait ſentir les défauts de la ſcène anglaiſe; & quand il écrivit ſon

Caton, il se donna bien de garde d'imiter le style de *Shakespear*. S'il avait su traiter les passions, si la chaleur de son ame eût répondu à la dignité de son style, il aurait réformé sa nation. Sa piéce étant une affaire de parti, eut un succès prodigieux. Mais quand les factions furent éteintes, il ne resta à la tragédie de *Caton* que de très-beaux vers & de la froideur. Rien n'a plus contribué à l'affermissement de l'empire de *Shakespear*. Le vulgaire en aucun pays ne se connaît en beaux vers; & le vulgaire anglais aime mieux des princes qui se disent des injures, des femmes qui se roulent sur la scène, des assassinats, des exécutions criminelles, des revenans qui rempliſſent le théatre en foule, des sorciers, que l'éloquence la plus noble & la plus sage.

Molliere a très-bien senti les défauts du théatre anglais; mais étant ennemi de cet art par une superstition barbare dont il était possédé, il déplut trop à la nation pour qu'elle daignât s'éclairer par lui; il fut haï & mépriſé.

Warburton évêque de Gloceſter à commenté *Shakespear* de concert avec *Cope*. Mais son commentaire ne roule que sur les mots. L'auteur des trois volumes des *Elémens de critique*, censure *Shakespear* quelquefois; mais il censure beaucoup plus *Racine* & nos auteurs tragiques.

Le grand reproche que tous les critiques anglais nous font, c'est que tous nos héros sont des Français, des personnages de roman, des amans tels qu'on en trouve dans *Clélie*, dans *Astrée* & dans *Zaïde*. L'auteur des élémens de critique reprend surtout très-sévèrement *Corneille*, d'avoir fait parler ainsi *César* à *Cléopatre*.

C'était pour acquérir un droit si précieux
Que combattait partout mon bras ambitieux;
Et dans Pharsale même il a tiré l'épée
Plus pour le conserver que pour vaincre Pompée.
Je l'ai vaincu, princesse, & le dieu des combats

M'y favoriſait moins que vos divins appas :
Ils conduiſaient ma main, ils enflaient mon courage ;
Cette pleine victoire eſt leur dernier ouvrage.

Le critique anglais trouve ces fadeurs ridicules & extravagantes. Il a ſans doute raiſon. Les Français ſenſés l'avaient dit avant lui. Nous regardons comme une règle inviolable ces préceptes de *Boileau*.

Qu'Achille aime autrement que Tirſis & Philène ;
N'allez pas d'un Cyrus nous faire Artamène.

Nous ſavons bien que *Céſar* ayant en effet aimé *Cléopatre*, *Corneille* le devait faire parler autrement, & que ſurtout cet amour eſt très-inſipide dans la tragédie de *la mort de Pompée*. Nous ſavons que *Corneille* qui a mis de l'amour dans toutes ſes piéces, n'a jamais traité convenablement cette paſſion, excepté dans quelques ſcènes du *Cid* imitées de l'eſpagnol. Mais auſſi toutes les nations conviennent avec nous qu'il a déployé un très-grand génie, un ſens profond, une force d'eſprit ſupérieure dans *Cinna*, dans pluſieurs ſcènes des *Horaces*, de *Pompée*, de *Polyeucte*, & dans la dernière ſcène de *Rodogune*.

Si l'amour eſt inſipide dans preſque toutes ſes piéces, nous ſommes les premiers à le dire ; nous convenons tous que ſes héros ne ſont que des raiſonneurs dans ſes quinze ou ſeize derniers ouvrages. Le vers de ces piéces ſont durs, obſcurs, ſans harmonie, ſans grace. Mais s'il s'eſt élevé infiniment au-deſſus de *Shakeſpear* dans les tragédies de ſon bon tems, il n'eſt jamais tombé ſi bas dans les autres ; & s'il fait dire malheureuſement à Céſar,

Qu'il vient ennoblir par le titre de captif, le titre de vainqueur à préſent effectif, Céſar ne dit point chez lui les extravagances qu'il débite dans *Shakeſpear*. Ses héros

ne font point l'amour à *Catau* comme le roi *Henri V*; on ne voit point chez lui de prince s'écrier comme *Richard II*:

« O terre de mon royaume ! ne nourris pas mon » ennemi ; mais que les araignées qui ſucent ton venin, » & que les lourds crapauds ſoient ſur ſa route ; qu'ils » attaquent ſes pieds perfides, qui les foulent de ſes pas » uſurpateurs. Ne produis que de puants chardons pour » eux ; & quand ils voudront cueillir une fleur ſur ton » ſein, ne leur préſente que des ſerpens en embuſ- » cade. »

On ne voit point chez *Corneille* un héritier du trône s'entretenir avec un général d'armée, avec ce beau naturel que *Shakeſpear* étale dans le prince de Galles, qui fut depuis le roi *Henri IV*. (*a*)

Le général demande au prince quelle heure il eſt. Le prince lui répond ; « Tu as l'eſprit ſi gras pour avoir » bu vin d'Eſpagne, pour t'être déboutonné après » ſouper, pour avoir dormi ſur un banc après dîner, » que tu as oublié ce que tu devrais ſavoir. Que diable » t'importe l'heure qu'il eſt ? à moins que les heures ne » ſoient des taſſes de vin, que les minutes ne ſoient » des hachis de chapons, que les cloches ne ſoient des » langues de maquerelles, les cadrans des enſeignes de » mauvais lieux, & le ſoleil lui-même une fille de joie » en taffetas couleur de feu.

Comment *Warburton* n'a-t-il pas rougi de commenter ces groſſiéretés infames ? travaillait-il pour l'honneur du théatre & de l'égliſe anglicane ?

RARETÉ DES GENS DE GOUT.

On eſt affligé quand on conſidère (ſurtout dans les climats froids & humides) cette foule prodigieuſe d'hommes

(*a*) Scène du premier acte de la vie & la mort de *Henri IV*.

qui n'ont pas la moindre étincelle de goût, qui n'aiment aucun des beaux-arts, qui ne lisent jamais, & dont quelques-uns feuillettent tout-au-plus un journal une fois par mois pour être au courant, & pour se mettre en état de parler au hasard des choses dont ils ne peuvent avoir que des idées confuses.

Entrez dans une petite ville de province, rarement vous y trouvez un ou deux libraires. Il en est qui en sont entiérement privées. Les juges, les chanoines, l'évêque, le subdélégué, l'élu, le receveur du grenier à sel, le citoyen aisé, personne n'a de livres, personne n'a l'esprit cultivé; on n'est pas plus avancé qu'au douzième siècle. Dans les capitales des provinces, dans celles même qui ont des académies, que le goût est rare!

Il faut la capitale d'un grand royaume pour y établir la demeure du goût; encore n'est-il le partage que du très-petit nombre; toute la populace en est exclue. Il est inconnu aux familles bourgeoises où l'on est continuellement occupé du soin de sa fortune, des détails domestiques & d'une grossière oisiveté, amusée par une partie de jeu. Toutes les places qui tiennent à la judicature, à la finance, au commerce, ferment la porte aux beaux-arts. C'est la honte de l'esprit humain que le goût, pour l'ordinaire, ne s'introduise que chez l'oisiveté opulente. J'ai connu un commis des bureaux de Versailles né avec beaucoup d'esprit, qui disait: Je suis bien malheureux, je n'ai pas le tems d'avoir du goût.

Dans une ville telle que Paris, peuplée de plus de six cent mille personnes, je ne crois pas qu'il y en ait trois mille qui aient le goût des beaux-arts. Qu'on représente un chef-d'œuvre dramatique, ce qui est si rare, & qui doit l'être, on dit tout Paris est enchanté; mais on en imprime trois mille exemplaires tout-au-plus.

Parcourez aujourd'hui l'Asie, l'Afrique, la moitié du

Nord, où verrez-vous le goût de l'éloquence, de la poéſie, de la peinture, de la muſique ? preſque tout l'univers eſt barbare.

Le goût eſt donc comme la philoſophie : il appartient à un très-petit nombre d'ames privilégiées.

Le grand bonheur de la France fut d'avoir dans *Louis XIV* un roi qui était né avec du goût.

Pauci quos equus amavit,
Jupiter aut ardens evexit ad æthera virtus
Diis geniti potuere.

C'eſt en vain qu'*Ovide* a dit que DIEU nous créa pour regarder le ciel, *Erectos ad ſydera tollere vultus* ; Les hommes ſont preſque tous courbés vers la terre.

Pourquoi jamais une ſtatue informe, un mauvais tableau où les figures ſont eſtropiées, n'ont-ils jamais paſſé pour des chefs-d'œuvre ? Pourquoi jamais une maiſon chétive & ſans aucune proportion n'a-t-elle été regardée comme un beau monument d'architecture ? D'où vient qu'en muſique des ſons aigres & diſcordans n'ont-ils flatté l'oreille de perſonne ? & que cependant de très-mauvaiſes tragédies barbares, écrites dans un ſtyle d'allobroge, ont réuſſi, même après les ſcènes ſublimes qu'on trouve dans *Corneille*, & les tragédies touchantes de *Racine*, & le peu de pièces bien écrites qu'on peut avoir eues depuis cet élégant poëte ? Ce n'eſt qu'au théatre qu'on voit quelquefois réuſſir des ouvrages déteſtables ſoit tragiques, ſoit comiques.

Quelle en eſt la raiſon ? C'eſt que l'illuſion ne règne qu'au théatre ; c'eſt que le ſuccès y dépend de deux ou trois acteurs, quelquefois d'un ſeul, & ſurtout d'une cabale qui fait tous ſes efforts tandis que les gens de goût n'en font aucun. Cette cabale ſubſiſte ſouvent une génération entière. Elle eſt d'autant plus active, que ſon but

eſt bien moins d'élever un auteur que d'en abaiſſer un autre. Il faut un ſiècle pour mettre aux choſes leur véritable prix dans ce ſeul genre.

GOUVERNEMENT.

SECTION PREMIÈRE.

IL faut que le plaiſir de gouverner ſoit bien grand, puiſque tant de gens veulent s'en mêler. Nous avons beaucoup plus de livres ſur le gouvernement qu'il n'y a de princes ſur la terre. Que DIEU me préſerve ici d'enſeigner les rois, & meſſieurs leurs miniſtres, & meſſieurs leurs valets de chambre, & meſſieurs leurs confeſſeurs, & meſſieurs leurs fermiers-généraux! Je n'y entends rien, je les révère tous. Il n'appartient qu'à M. *Wilks* de peſer dans ſa balance anglaiſe ceux qui ſont à la tête du genre humain de plus, il ſerait bien étrange qu'avec trois ou quatre mille volumes ſur le gouvernement, avec *Machiavel*, & la *Politique de l'écriture ſainte* par Boſſuet, avec le *Citoyen financier*, le *Guidon de finances*, le *moyen d'enrichir un état*, &c. il y eût encore quelqu'un qui ne ſût pas parfaitement tous les devoirs des rois & l'art de conduire les hommes.

Le profeſſeur *Puffendorf*, (*a*) ou le baron *Puffendorf* dit que le roi *David* ayant juré de ne jamais attenter à la vie de *Semeï* ſon conſeiller privé, ne trahit point ſon ſerment quand il ordonna (ſelon l'hiſtoire juive) à ſon fils *Salomon* de faire aſſaſſiner Semeï, *parce que David ne s'était engagé que pour lui ſeul à ne pas tuer Semeï.* Le baron, qui réprouve ſi hautement les reſtrictions men-

(*a*) *Puffendorf* liv. IV. chap. XI. article XIII.

tales des jésuites, en permet une ici à l'oint *David*, qui ne sera pas du goût des conseillers d'état.

Pesez les paroles de Bossuet dans sa *Politique de l'écriture sainte* à monseigneur le dauphin. *Voilà donc la royauté attachée par succession à la maison de David & de Salomon, & le trône de David est affermi à jamais.* (*a*) (quoique ce petit escabeau appellé *trône* ait très peu duré) *En vertu de cette loi l'aîné devait succéder au préjudice de ses frères : c'est pourquoi Adonias, qui était l'aîné, dit à Bethsabé mère de Salomon, Vous savez que le royaume était à moi, & tout Israël m'avait reconnu : mais le Seigneur a transféré le royaume à mon frère Salomon.* Le droit d'*Adonias* était inconteſtable. *Bossuet* le dit expressément à la fin de cet article. *Le Seigneur a transféré* n'est qu'une expression ordinaire, qui veut dire, j'ai perdu mon bien, on m'a enlevé mon bien. *Adonias* était né d'une femme légitime, la naissance de son cadet n'était que le fruit d'un double crime.

A moins donc, dit Bossuet, *qu'il n'arrivât quelque chose d'extraordinaire, l'aîné devait succéder.* Or cet extraordinaire fut que *Salomon*, né d'un mariage fondé sur un double adultère & sur un meurtre, fit assassiner au pied de l'autel son frère aîné, son roi légitime, dont les droits étaient soutenus par le pontife *Abiathar*, & par le général *Joab*. Après cela avouons qu'il est plus difficile qu'on ne pense de prendre des leçons du droit des gens & du gouvernement dans l'écriture sainte, donnée aux Juifs, & ensuite à nous pour des intérêts plus sublimes.

Que le salut du peuple soit la loi suprême, telle est la maxime fondamentale des nations ; mais on fait consister le salut du peuple à égorger une partie des citoyens dans toutes les guerres civiles. Le salut d'un peuple est de tuer ses voisins & de s'emparer de leurs biens dans

(*a*) Liv. II. propos. IX.

toutes les guerres étrangères. Il eſt encore difficile de trouver là un droit des gens bien ſalutaire, & un gouvernement bien favorable à l'art de penſer & à la douceur de la ſociété.

Il y a des figures de géométrie très-régulières & parfaites en leur genre ; l'arithmétique eſt parfaite, beaucoup de métiers ſont exercés d'une manière toujours uniforme & toujours bonne ; mais pour le gouvernement des hommes, peut-il jamais en être un bon, quand tous ſont fondés ſur des paſſions qui ſe combattent ?

Il n'y a jamais eu de couvens de moines ſans diſcorde ; il eſt donc impoſſible qu'elle ne ſoit dans les royaumes. Chaque gouvernement eſt non-ſeulement comme les couvens ; mais comme les ménages : il n'y en a point ſans querelles ; & les querelles de peuple à peuple, de prince à prince, ont toujours été ſanglantes : celles des ſujets avec leurs ſouverains n'ont pas quelquefois été moins funeſtes : comment faut-il faire ? ou riſquer, ou ſe cacher.

GOUVERNEMENT.

Section ſeconde.

Plus d'un peuple ſouhaite une conſtitution nouvelle ; les Anglais voudraient changer de miniſtres tous les huit jours ; mais ils ne voudraient pas changer la forme de leur gouvernement.

Les Romains modernes ſont tous fiers de l'égliſe de ſaint Pierre, & de leurs anciennes ſtatues grecques ; mais le peuple voudrait être mieux nourri, mieux vêtu, dût-il être moins riche en bénédictions : les pères de famille ſouhaiteraient que l'égliſe eût moins d'or, & qu'il y eût plus de bled dans leurs greniers : ils regrettent le tems où les apôtres allaient à pied, & où

les citoyens romains voyageaient de palais en palais en litière.

On ne ceſſe de nous vanter les belles républiques de la Grèce : il eſt sûr que les Grecs aimeraient mieux le gouvernement des *Périclès* & des *Démoſthène* que celui d'un bacha ; mais dans leurs tems les plus floriſſans ils ſe plaignaient toujours ; la diſcorde, la haine étaient au dehors entre toutes les villes, & au dedans dans chaque cité. Ils donnaient des loix aux anciens Romains qui n'en avaient pas encore ; mais les leurs étaient ſi mauvaiſes qu'ils les changèrent continuellement.

Quel gouvernement que celui où le juſte *Ariſtide* était banni, *Phocion* mis à mort, *Socrate* condamné à la ciguë après avoir été berné par *Ariſtophane* ; où l'on voit les *Amphictions* livrer imbécillement la Grèce à *Philippe* parce que les Phocéens avaient labouré un champ qui était du domaine d'*Apollon* ! Mais le gouvernement des monarchies voiſines était pire.

Puffendorf promet d'examiner quelle eſt la meilleure forme de gouvernement : il vous dit, (*a*) *que pluſieurs prononcent en faveur de la monarchie, & d'autres au contraire ſe déchaînent ſérieuſement contre les rois, & qu'il eſt hors de ſon ſujet d'examiner en détail les raiſons de ces derniers.*

Si quelque lecteur malin attend ici qu'on lui en diſe plus que *Puffendorf*, il ſe trompera beaucoup.

Un Suiſſe, un Hollandais, un noble Vénitien, un pair d'Angleterre, un cardinal, un comte de l'empire diſputaient un jour en voyage ſur la préférence de leurs gouvernemens ; perſonne ne s'entendit, chacun demeura dans ſon opinion, ſans en avoir une bien certaine : & ils s'en retournèrent chez eux ſans avoir rien conclu ; chacun louant ſa patrie par vanité, & s'en plaignant par ſentiment.

(*a*) Liv. VII. chap. V.

Quelle eſt donc la deſtinée du genre humain ? preſque nul grand peuple n'eſt gouverné par lui-même.

Partez de l'Orient pour faire le tour du monde, le Japon a fermé ſes ports aux étrangers, dans la juſte crainte d'une révolution affreuſe.

La Chine a ſubi cette révolution ; elle obéit à des Tartares, moitié Mantchoux, moitié Huns ; l'Inde a des Tartares Mogols. L'Euphrate, le Nil, l'Oronte, la Grèce, l'Epire ſont encore ſous le joug des Turcs. Ce n'eſt point une race anglaiſe qui règne en Angleterre. C'eſt une famille allemande qui a ſuccédé à un prince Hollandais ; & celui-ci à une famille écoſſaiſe, laquelle avait ſuccédé à une famille angevine, qui avait remplacé une famille normande, qui avait chaſſé une famille ſaxonne & uſurpatrice. L'Eſpagne obéit à une famille françaiſe, qui ſuccéda à une race autrichienne ; cette autrichienne à des familles qui ſe vantaient d'être Viſigothes ; ces Viſigoths avaient été chaſſés long-tems par des Arabes, après avoir ſuccédé aux Romains, qui avaient chaſſé les Carthaginois.

La Gaule obéit à des Francs après avoir obéi à des préfets Romains.

Les mêmes bords du Danube ont appartenu aux Germains, aux Romains, aux Arabes, aux Slaves, aux Bulgares, aux Huns, à vingt familles différentes, & preſque toutes étrangères.

Et qu'a-t-on vu de plus étranger à Rome que tant d'empereurs nés dans des provinces barbares, & tant de papes nés dans des provinces non moins barbares? gouverne qui peut. Et quand on eſt parvenu à être le maître, on gouverne comme on peut. Voyez *Loix*.

GOUVERNEMENT.

Section troiſième.

Un voyageur racontait ce qui ſuit en 1769 : j'ai vu

dans mes courſes un pays aſſez grand & aſſez peuplé, dans lequel toutes les places s'achètent; non pas en ſecret & pour frauder la loi comme ailleurs, mais publiquement & pour obéir à la loi. On y met à l'encan le droit de juger ſouverainement de l'honneur, de la fortune & de la vie des citoyens, comme on vend quelques arpens de terre. (*a*) Il y a des commiſſions très-importantes dans les armées, qu'on ne donne qu'au plus offrant. Le principal myſtère de leur religion ſe célèbre pour trois petites feſterces; & ſi le célébrant ne trouve point ce ſalaire, il reſte oiſif comme un gagne-denier ſans emploi.

Les fortunes dans ce pays ne ſont point le prix de l'agriculture; elles ſont le réſultat d'un jeu de haſard que pluſieurs jouent en ſignant leurs noms, & en faiſant paſſer ces noms de main en main. S'ils perdent, ils rentrent dans la fange dont ils ſont ſortis, ils diſparaiſſent. S'ils gagnent, ils parviennent à entrer de part dans l'adminiſtration publique; ils marient leurs filles à des mandarins, & leurs fils deviennent auſſi eſpèces de mandarins.

Une partie conſidérable des citoyens a toute ſa ſubſiſtance aſſignée ſur une maiſon qui n'a rien; & cent perſonnes ont acheté chacune cent mille écus le droit de recevoir & de payer l'argent dû à ces citoyens ſur cet hôtel imaginaire; droit dont ils n'uſent jamais, ignorant profondément ce qui eſt cenſé paſſer par leurs mains.

Quelquefois on entend crier par les rues une propoſition faite à quiconque a un peu d'or dans ſa caſſette, de s'en deſſaiſir pour acquérir un quarré de papier admirable, qui vous fera paſſer ſans aucun ſoin une vie douce & commode. Le lendemain on vous crie un ordre qui vous force à changer ce papier contre un autre qui ſera bien meilleur. Le ſurlendemain on vous étourdit d'un nouveau

(*a*) Si ce voyageur avait paſſé dans ce même pays deux ans après, il aurait vu cette infame coutume abolie.

papier qui annulle les deux premiers. Vous êtes ruiné; mais de bonnes têtes vous consolent, en vous assurant que dans quinze jours les colporteurs de la ville vous crieront une proposition plus engageante.

Vous voyagez dans une province de cet empire, & vous y achetez des choses nécessaires au vêtir, au manger, au boire, au coucher. Passez-vous dans une autre province, on vous fait payer des droits pour toutes ces denrées, comme si vous veniez d'Afrique. Vous en demandez la raison, on ne vous répond point; ou si l'on daigne vous parler, on vous répond que vous venez d'une province *réputée étrangère*, & que par conséquent il faut payer pour la commodité du commerce. Vous cherchez en vain à comprendre comment des provinces du royaume sont étrangères au royaume.

Il y a quelque tems qu'en changeant de chevaux & me sentant affaibli de fatigue, je demandai un verre de vin au maître de la poste; je ne saurais vous le donner, me dit-il; les commis à la soif qui sont en très-grand nombre & tous fort sobres, me feraient payer le *trop bu;* ce qui me ruinerait. Ce n'est point trop boire, lui dis-je, que de se sustenter d'un verre de vin; & qu'importe que ce soit vous ou moi qui ait avalé ce verre?

Monsieur, repliqua-t-il, nos loix sur la soif sont bien plus belles que vous ne pensez. Dès que nous avons fait la vendange, les locataires du royaume nous députent des médecins qui viennent visiter nos caves. Ils mettent à part autant de vin qu'ils jugent à propos de nous en laisser boire pour notre santé. Ils reviennent au bout de l'année: & s'ils jugent que nous avons excédé d'une bouteille l'ordonnance, ils nous condamnent à une forte amende: & pour peu que nous soyons récalcitrans, on nous envoie à Toulon boire de l'eau de la mer. Si je vous donnais le vin que vous me demandez, on ne manquerait pas de m'accuser d'avoir trop bu; vous voyez ce que je risquerais avec les intendans de notre santé.

J'admirai

J'admirai ce régime ; mais je ne fus pas moins surpris lorsque je rencontrai un plaideur au désespoir, qui m'apprit qu'il venait de perdre au-delà du ruisseau le plus prochain le même procès qu'il avait gagné la veille au-deçà. Je sus par lui qu'il y a dans le pays autant de codes différens que de villes. Sa conversation excita ma curiosité. Notre nation est si sage, me dit-il, qu'on n'y a rien de réglé. Les loix, les coutumes, les droits des corps, les rangs, les prééminences, tout y est arbitraire, tout y est abandonnné à la prudence de la nation.

J'étais encore dans le pays lorsque ce peuple eut une guerre avec quelques-uns de ses voisins. On appellait cette guerre *la ridicule*, parce qu'il y avait beaucoup à perdre & rien à gagner. J'allai voyager ailleurs, & je ne revins qu'à la paix. La nation, à mon retour, paraissait dans la dernière misère ; elle avait perdu son argent, ses soldats, ses flottes, son commerce. Je dis, son dernier jour est venu, il faut que tout passe. Voilà une nation anéantie ; c'est dommage, car une grande partie de ce peuple était aimable, industrieuse & fort gaie, après avoir été autrefois grossière, superstitieuse & barbare.

Je fus tout étonné qu'au bout de deux ans sa capitale & ses principales villes me parurent plus opulentes que jamais ; le luxe était augmenté, & on ne respirait que le plaisir. Je ne pouvais concevoir ce prodige. Je n'en ai vu enfin la cause qu'en examinant le gouvernement de ses voisins ; j'ai conçu qu'ils étaient tout aussi mal gouvernés que cette nation, & qu'elle était plus industrieuse qu'eux tous.

Un provincial de ce pays dont je parle, se plaignait un jour amèrement de toutes les vexations qu'il éprouvait. Il savait assez bien l'histoire ; on lui demanda s'il se serait cru plus heureux il y a cent ans, lorsque dans son pays alors barbare on condamnait un citoyen à être pendu pour avoir mangé gras en carême ? il secoua la tête. Aimeriez-vous les tems des guerres civiles qui commen-

cèrent à la mort de *François II*, ou ceux des défaites de saint Quentin & de Pavie, ou les longs désastres des guerres contre les Anglais, ou l'anarchie féodale, & les horreurs de la seconde race, & les barbaries de la première? A chaque question il était saisi d'effroi. Le gouvernement des Romains lui parut le plus intolérable de tous. Il n'y a rien de pis, disait-il, que d'appartenir à des maîtres étrangers. On en vint enfin aux druides. Ah! s'écriait-t-il, je me trompais; il est encore plus horrible d'être gouverné par des prêtres sanguinaires. Il conclut enfin, malgré lui, que le tems où il vivait, était à tout prendre, le moins odieux.

GOUVERNEMENT.

Section quatrième.

Un aigle gouvernait les oiseaux de tout le pays d'Oritnie. Il est vrai qu'il n'avait d'autre droit que celui de son bec, & de ses serres. Mais enfin après avoir pourvu à ses repas & à ses plaisirs, il gouverna aussi bien qu'aucun autre oiseau de proie.

Dans sa vieillesse, il fut assailli par des vautours affamés qui vinrent du fond du Nord désoler toutes les provinces de l'aigle. Parut alors un chat-huant, né dans un des plus chétifs buissons de l'empire, & qu'on avait longtems appellé *lucifugax*. Il était rusé, il s'associa avec des chauve-souris; & tandis que les vautours se battaient contre l'aigle, notre hibou & sa troupe entrèrent habilement en qualité de pacificateurs dans l'aire qu'on se disputait.

L'aigle & les vautours après une assez longue guerre, s'en rapportèrent à la fin au hibou, qui avec sa physionomie grave sut en imposer aux deux partis.

Il persuada à l'aigle & aux vautours de se laisser rogner un peu les ongles, & couper le petit bout du bec pour se mieux concilier ensemble. Avant ce tems le hibou avait

toujours dit aux oiſeaux, obéiſſez à l'aigle; enſuite il avait dit, obéiſſez aux vautours. Il dit bientôt, obéiſſez à moi ſeul. Les pauvres oiſeaux ne ſurent à qui entendre; ils furent plumés par l'aigle, le vautour, le chat-huant & les chauve-ſouris. *Qui habet aures audiat.*

GOUVERNEMENT.

Section cinquième.

« J'ai un grand nombre de catapultes & de baliſtes » des anciens Romains, qui ſont à la vérité vermou- » lues, mais qui pourraient encore ſervir pour la mon- » tre. J'ai beaucoup d'horloges d'eau dont la moitié ſont » caſſées; des lampes ſépulcrales, & le vieux modèle » en cuivre d'une quinquirême; je poſsède auſſi des to- » ges, des prétextes, des laticlaves en plomb; & mes » prédéceſſeurs ont établi une communauté de tailleurs » qui font aſſez mal des robes d'après ces anciens mo- » numens. A ces cauſes à ce nous mouvans, oui le » rapport de notre principal antiquaire, nous ordon- » nons que tous ces vénérables uſage ſoient en vigueur » à jamais, & qu'un chacun ait à ſe chauffer & à pen- » ſer dans toute l'étendue de nos états comme on ſe » chauffait & comme on penſait du tems de *Cnidus* » *Rufillus* propréteur de la province à nous dévolue » par le droit de bienſéance, &c. »

On repréſenta au chauffe-cire qui employait ſon miniſtère à ſceller cet édit, que tous les engins y ſpécifiés ſont devenus inutiles.

Que l'eſprit & les arts ſe perfectionnent de jour en jour, qu'il faut mener les hommes par les brides qu'ils ont aujourd'hui, & non par celles qu'ils avaient autrefois.

Que perſonne ne monterait ſur les quinquirêmes de ſon alteſſe ſéréniſſime.

Que ſes tailleurs auraient beau faire des laticlaves, qu'on n'en acheterait pas un ſeul, & qu'il était digne de ſa ſageſſe de condeſcendre un peu à la manière de penſer actuelle des honnêtes gens de ſon pays.

Le chauffe-cire promit d'en parler à un clerc, qui promit de s'en expliquer au référendaire, qui promit d'en dire un mot à ſon alteſſe ſéréniſſime quand l'occaſion pourrait s'en préſenter.

GOUVERNEMENT.

Section ſixième.

Tableau du gouvernement anglais.

C'eſt une choſe curieuſe, de voir comment un gouvernement s'établit. Je ne parlerai pas ici du grand *Tamerlan*, ou *Timurleng*, parce que je ne ſais pas bien préciſément quel eſt le myſtère du gouvernement du grand-mogol. Mais nous pouvons voir plus clair dans l'adminiſtration de l'Angleterre : & j'aime mieux examiner cette adminiſtration que celle de l'Inde, attendu qu'on dit qu'il y a des hommes en Angleterre, & point d'eſclaves ; & que dans l'Inde on trouve, à ce qu'on prétend, beaucoup d'eſclaves, & très-peu d'hommes.

Conſidérons d'abord un bâtard Normand qui ſe met en tête d'être roi d'Angleterre. Il y avait autant de droit que *St. Louis* en eut depuis ſur le grand Caire. Mais *St. Louis* eut le malheur de ne pas commencer par ſe faire adjuger juridiquement l'Egypte en cour de Rome ; & *Guillaume le bâtard* ne manqua pas de rendre ſa cauſe légitime & ſacrée, en obtenant du pape *Alexandre II* un arrêt qui aſſurait ſon bon droit, ſans même avoir entendu la partie adverſe, & ſeulement en vertu de ces paroles : *Tout ce que tu auras lié ſur la*

terre ſera lié dans les cieux. Son concurrent *Harald*, roi très-légitime, étant ainſi lié par un arrêt émané des cieux, *Guillaume* joignit à cette vertu du ſiége univerſel, une vertu un peu plus forte; ce fut la victoire d'Haſting. Il régna donc par le droit du plus fort, ainſi qu'avaient régné *Pepin* & *Clovis* en France, les Goths & les Lombards en Italie, les Viſigoths, & enſuite les Arabes en Eſpagne, les vandales en Afrique, & tous les rois de ce monde les uns après les autres.

Il faut avouer encore que notre bâtard avait un auſſi juſte titre que les Saxons & les Danois, qui en avaient poſſédé un auſſi juſte que celui des Romains. Et le titre de tous ces héros était celui des *voleurs de grand chemin*, ou bien, vous voulez, celui des renards & des fouines quand ces animaux font des conquêtes dans les baſſes-cours.

Tous ces grands hommes étaient ſi parfaitement voleurs de grand chemin, que depuis *Romulus* juſqu'aux flibuſtiers, il n'eſt queſtion que de dépouilles *opines*, de butin, de pillage, de vaches & de bœufs volés à main armée. Dans la fable, *Mercure* vole les vaches d'*Apollon*, & dans l'ancien téſtament le prophète *Iſaïe* donne le nom de *voleur* au fils que ſa femme va mettre au monde, & qui doit être un grand type. Il l'appelle Maher-ſalal-has-bas, *partagez vîte les dépouilles.* Nous avons déjà remarqué que les noms de *ſoldat* & de *voleur* étaient ſouvent ſynonymes.

Voilà bientôt *Guillaume* roi de droit divin. *Guillaume le roux* qui uſurpa la couronne ſur ſon frère aîné, fut auſſi roi de droit divin ſans difficulté; & ce même droit divin appartint après lui à *Henri* le troiſième uſurpateur.

Les barons Normands, qui avaient concouru, à leurs dépens, à l'invaſion de l'Angleterre, voulaient des récompenſes. Il fallut bien leur en donner; les faire grands vaſſaux, grands-officiers de la couronne. Ils eurent les

plus belles terres. Il eſt clair que *Guillaume* aurait mieux aimé garder tout pour lui, & faire de tous ces ſeigneurs, ſes gardes, & ſes eſtafiers. Mais il aurait trop riſqué. Il ſe vit obligé de partager.

A l'égard des ſeigneurs Anglo-Saxons, il n'y avait pas moyen de les tuer tous, ni même de les réduire tous à l'eſclavage. On leur laiſſa, chez eux, la dignité de ſeigneurs châtelains. Ils relevèrent des grands vaſſaux Normands, qui relevaient de *Guillaume*.

Par-là tout était contenu dans l'équilibre, juſqu'à la la première querelle.

Et le reſte de la nation, que devint-il? ce qu'étaient devenus preſque tous les peuples de l'Europe; des ſerfs, des vilains.

Enfin, après la folie des croiſades, les princes ruinés vendent la liberté à des ſerfs de glèbe, qui avaient gagné quelque-argent par le travail & par le commerce. Les villes ſont affranchies. Les communes ont des priviléges. Les droits des hommes renaiſſent de l'anarchie même.

Les barons étaient partout en diſpute avec leur roi, & entr'eux. La diſpute devenait partout une petite guerre inteſtine, compoſée de cent guerres civiles. C'eſt de cet abominable & ténébreux chaos, que ſortit encore une faible lumière, qui éclaira les communes, & qui rendit leur deſtinée meilleure.

Les rois d'Angleterre étant eux-mêmes grands vaſſaux de France pour la Normandie, enſuite pour la Guienne & pour d'autres provinces, prirent aiſément les uſages des rois dont ils relevaient. Les états généraux furent long-tems compoſés, comme en France, des barons & des évêques.

La cour de chancellerie anglaiſe fut une imitation du conſeil d'état, auquel le chancelier de France préſide. La cour du banc du roi fut créée ſur le modèle du parlement inſtitué par *Philippe le bel*. Les plaids communs

étaient comme la juriſdiction du châtelet. La cour de l'échiquier reſſemblait à celle des généraux des finances, qui eſt devenue en France la cour des aides.

La maxime, que le domaine royal eſt inaliable, fut encore une imitation viſible du gouvernement français.

Le droit du roi d'Angleterre, de faire payer ſa rançon par ſes ſujets, s'il était priſonnier de guerre; celui d'exiger un ſubſide quand il mariait ſa fille aînée, & quand il faiſait ſon fils chevalier; tout cela rappellait les anciens uſages d'un royaume dont *Guillaume* était le premier vaſſal.

A peine *Philippe le bel* a-t-il rappellé les communes aux états généraux, que le roi d'Angleterre, *Edouard*, en fait autant pour balancer la grande puiſſance des barons. Car c'eſt ſous le règne de ce prince, que la convocation de la chambre des communes eſt bien conſtatée.

Nous voyons donc, juſqu'à cette époque du quatorzième ſiècle, le gouvernement anglais ſuivre pas-à-pas celui de la France. Les deux égliſes ſont entiérement ſemblables; même aſſujettiſſement à la cour de Rome; mêmes exactions dont on ſe plaint, & qu'on finit toujours par payer à cette cour avide; mêmes querelles, plus ou moins fortes; mêmes excommunications; mêmes donations aux moines; même chaos; même mêlange de rapines ſacrées, de ſuperſtitions, & de barbarie.

La France, & l'Angleterre, ayant donc été adminiſtrées ſi long-tems ſur les mêmes principes, ou plutôt ſans aucun principe, & ſeulement par des uſages tout ſemblables, d'où vient qu'enfin ces deux gouvernemens ſont devenus auſſi différens que ceux de Maroc & de Veniſe?

N'eſt-ce point que l'Angleterre étant une iſle, le roi n'a pas beſoin d'entretenir continuellement une forte armée de terre, qui ſerait plutôt employée contre la nation que contre les étrangers?

N'eſt-ce point, qu'en général les Anglais ont dans

l'esprit quelque chose de plus ferme, de plus réfléchi, de plus opiniâtre que quelques autres peuples ?

N'est-ce point par cette raison que, s'étant toujours plaints de la cour de Rome, ils en ont entiérement secoué le joug honteux ; tandis qu'un peuple plus léger l'a porté en affectant d'en rire, & en dansant avec ses chaînes ?

La situation de leur pays, qui leur a rendu la navigation nécessaire, ne leur a-t-elle pas donné aussi des mœurs plus dures ?

Cette dureté de mœurs qui a fait, de leur isle, le théatre de tant de sanglantes tragédies, n'a-t-elle pas contribué aussi à leur inspirer une franchise généreuse ?

N'est-ce pas ce mêlange de leurs qualités contraires, qui a fait couler tant de sang royal dans les combats & sur les échaffauts, & qui n'a jamais permis qu'ils employassent le poison dans leurs troubles civils, tandis qu'ailleurs, sous un gouvernement sacerdotal, le poison était une arme si commune ?

L'amour de la liberté n'est-il pas devenu leur caractère dominant, à mesure qu'ils ont été plus éclairés & plus riches ? Tous les citoyens ne peuvent être également puissans : mais ils peuvent tous être également libres. Et c'est ce que les Anglais ont obtenu enfin par leur constance.

Etre libre, c'est ne dépendre que des loix. Les Anglais ont donc aimé les loix, comme les pères aiment leurs enfans, parce qu'ils les ont faits, ou qu'ils ont cru les faire.

Un tel gouvernement n'a pu être établi que très-tard ; parce qu'il a fallu long-tems combattre des puissances respectées : la puissance du pape, la plus terrible de toutes, puisqu'elle était fondée sur le préjugé & sur l'ignorance ; la puissance royale, toujours prête à se déborder, & qu'il fallait contenir dans ses bornes ; la puissance du baronage, qui était une anarchie ; la puissance des évêques, qui mê-

lant toujours le profane au ſacré, voulurent l'emporter ſur le baronage & ſur les rois.

Peu à peu la chambre des communes eſt devenue la digue qui arrête tous ces torrens.

La chambre des communes eſt véritablement la nation : puiſque le roi qui eſt le chef, n'agit que pour lui, & pour ce qu'on appelle *ſa prérogative* ; puiſque les pairs ne ſont en parlement que pour eux ; puiſque les évêques n'y ſont de même que pour eux. Mais la chambre des communes y eſt pour le peuple ; puiſque chaque membre eſt député du peuple. Or ce peuple eſt au roi comme environ huit millions ſont à l'unité. Il eſt aux pairs & aux évêques comme huit millions ſont à deux cents tout-au-plus. Et les huit millions de citoyens libres ſont repréſentés par la chambre baſſe.

De cet établiſſement, en comparaiſon duquel la république de *Platon* n'eſt qu'un rêve ridicule, & qui ſemblerait inventé par *Locke*, par *Newton*, par *Halley*, où par *Archimède*, il eſt né des abus affreux, & qui font frémir la nature humaine. Les frottemens inévitables de cette vaſte machine, l'ont preſque détruite du tems de *Fairfax* & de *Cromwell*. Le fanatiſme abſurde s'était introduit dans ce grand édifice comme un feu dévorant, qui conſume un beau bâtiment qui n'eſt que de bois.

Il a été rebâti de pierres du tems de *Guillaume d'Orange*. La philoſophie a détruit le fanatiſme, qui ébranle les états les plus fermes. Il eſt à croire qu'une conſtitution qui a réglé les droits du roi, des nobles & du peuple, & dans laquelle chacun trouve ſa ſûreté, durera autant que les choſes humaines peuvent durer.

Il eſt à croire auſſi que tous les états, qui ne ſont pas fondés ſur de tels principes, éprouveront des révolutions.

Voici à quoi la légiſlation anglaiſe eſt enfin parvenue ; à remettre chaque homme dans tous les droits de la nature dont ils ſont dépouillés dans preſque toutes les monarchies. Ces droits ſont, liberté entière de ſa per-

ſonne, de ſes biens, de parler à la nation par l'organe de ſa plume, de ne pouvoir être jugé que par ſes pairs en matière criminelle, de ne pouvoir être jugé en aucun cas que ſuivant les termes précis de la loi, de profeſſer en paix quelque religion qu'on veuille en renonçant aux emplois dont les ſeuls anglicans peuvent être pourvus. Cela s'appelle des prérogatives. Et en effet, c'eſt une très-grande & très-heureuſe prérogative par-deſſus tant de nations, d'être ſûr en vous couchant que vous vous réveillerez le lendemain avec la même fortune que vous poſſédiez la veille ; que vous ne ſerez pas enlevé des bras de votre femme, de vos enfans au milieu de la nuit pour être conduit dans un donjon ou dans un déſert ; que vous aurez en ſortant du ſommeil le pouvoir de publier tout ce que vous penſez ; que ſi vous êtes accuſé ſoit pour avoir mal agi ou mal parlé ou mal écrit, vous ne ſerez jugé que ſuivant la loi. Cette prérogative s'étend ſur tout ce qui aborde en Angleterre. Un étranger y jouit de la même liberté de ſes biens & de ſa perſonne ; & s'il eſt accuſé, il peut demander que la moitié des jurés ſoit compoſée d'étrangers.

J'oſe dire que ſi on aſſemblait le genre humain pour faire des loix, c'eſt ainſi qu'on les ferait pour ſa ſûreté. Pourquoi donc ne ſont-elles pas ſuivies dans les autres pays ? n'eſt-ce point demander que les cocos mûriſſent aux Indes & ne réuſſiſſent point à Rome ? Vous répondez que ces cocos n'ont pas toujours mûri en Angleterre, qu'ils n'y ont été cultivés que depuis peu de tems ; que la Suède en a élevés à ſon exemple pendant quelques années & qu'ils n'ont pas réuſſi ; que vous pourriez faire venir de ces fruits dans d'autres provinces, par exemple en Boſnie, en Servie. Eſſayez donc d'en planter.

Et ſurtout, pauvre homme, ſi vous êtes bacha effendi ou mollah, ne ſoyez pas aſſez imbécillement barbare pour reſſerrer les chaînes de votre nation. Songez que plus vous appeſantirez le joug, plus vos enfans qui ne ſeront

pas tous bachas, ſeront eſclaves. Quoi! malheureux, pour le plaiſir d'être tyran ſubalterne pendant quelques jours, vous expoſez toute votre poſtérité à gémir dans les fers! Oh qu'il eſt aujourd'hui de diſtance entre un Anglais & un Boſniaque!

GOUVERNEMENT.

Section ſeptième.

Vous ſavez, mon cher lecteur, qu'en Eſpagne vers les côtes de Malaga, on découvrit du tems de *Philippe II* une petite peuplade juſqu'alors inconnue, cachée au milieu des montagnes de Las Alpuxarras. Vous ſavez que cette chaîne de rochers inacceſſibles eſt entrecoupée de vallées délicieuſes, vous n'ignorez pas que ces vallées ſont cultivées encore aujourd'hui par des deſcendans des Maures qu'on a forcés pour leur bonheur à être chrétiens, ou du moins à le paraître.

Parmi ces Maures, comme je vous le diſais, il y avait ſous *Philippe II* une nation peu nombreuſe qui habitait une vallée à laquelle on ne pouvait parvenir que par des cavernes. Cette vallée eſt entre Pitos & Portugos; les habitans de ce ſéjour ignoré étaient preſque inconnus des Maures mêmes; ils parlaient une langue qui n'était ni l'eſpagnole, ni l'arabe, & qu'on crut être dérivée de l'ancien carthaginois.

Cette peuplade s'était peu multipliée. On a prétendu que la raiſon en était que les Arabes leurs voiſins, & avant eux les Africains, venaient prendre les filles de ce canton.

Ce peuple chétif, mais heureux, n'avait jamais entendu parler de la religion chrétienne, ni de la juive; connaiſſait médiocrement celle de *Mahomet* & n'en faiſait aucun cas. Il offrait de tems immémorial du lait & des fruits à une ſtatue d'*Hercule*. C'était-là toute ſa religion. Du reſte,

ces hommes ignorés vivaient dans l'indolence & dans l'innocence. Un familier de l'inquisition les découvrit enfin. Le grand inquisiteur les fit tous brûler; c'est le seul événement de leur histoire.

Les motifs sacrés de leur condamnation furent qu'ils n'avaient jamais payé d'impôt attendu qu'on ne leur en avait jamais demandé, & qu'ils ne connaissaient point la monnoie, qu'ils n'avaient point de bible, vu qu'ils n'entendaient point le latin, & que personne n'avait pris la peine de les baptiser. On les déclara sorciers & hérétiques; ils furent tous revêtus du sanbenito & grillés en cérémonie.

Il est clair que c'est ainsi qu'il faut gouverner les hommes. Rien ne contribue davantage aux douceurs de la société.

GRACE.

SECTION PREMIÈRE.

TOUTE la nature, tout ce qui existe, est une grace de DIEU; il fait à tous les animaux la grace de les former & de les nourrir. La grace de faire croître un arbre à soixante-dix pieds est accordée au sapin & refusée au roseau. Il donne à l'homme la grace de penser, de parler & de le connaître; il m'accorde la grace de n'entendre pas un mot de tout ce que *Tournéli*, *Molina*, *Soto*, &c. ont écrit sur la grace.

Le premier qui ait parlé de la grace efficace & gratuite, c'est sans contredit *Homère*. Cela pourrait étonner un bachelier de théologie qui ne connaîtrait que *St. Augustin*. Mais qu'il lise le troisième livre de l'*Iliade*, il verra que *Pâris* dit à son frère *Hector*, « Si les dieux vous ont

» donné la valeur, & s'ils m'ont donné la beauté, ne » me reprochez pas les préſens de la belle *Vénus*; nul » don des dieux n'eſt mépriſable, il ne dépend pas des » hommes de les obtenir. »

Rien n'eſt plus poſitif que ce paſſage. Si on veut remarquer encore que *Jupiter* ſelon ſon bon plaiſir, donne la victoire tantôt aux Grecs, tantôt aux Troyens, voilà une nouvelle preuve que tout ſe fait par la grace d'enhaut.

Sarpédon & enſuite *Patrocle*, ſont des braves à qui la grace a manqué tour-à-tour.

Il y a eu des philoſophes qui n'ont pas été de l'avis d'*Homère*. Ils ont prétendu que la providence générale ne ſe mêlait point immédiatement des affaires des particuliers, qu'elle gouvernait tout par des loix univerſelles, que *Therſite* & *Achille* étaient égaux devant elle, & que ni *Calchas*, ni *Thaltibius* n'avaient jamais eu de grace verſatile ou congrue.

Selon ces philoſophes le chien-dent & le chêne, la mite & l'éléphant, l'homme, les élémens & les aſtres obéiſſent à des loix invariables, que DIEU, immuable comme elles, établit de toute éternité. Voyez *Providence*.

Ces philoſophes n'auraient admis ni la grace de ſanté de *St. Thomas*, ni la grace médicinale de *Cajetan*. Ils n'auraient pu expliquer l'extérieure, l'intérieure, la coopérante, la ſuffiſante, la congrue, la prévenante, &c. Il leur aurait été difficile de ſe ranger à l'avis de ceux qui prétendent que le maître abſolu des hommes donne un pécule à un eſclave & refuſe la nourriture à l'autre; qu'il ordonne à un manchot de pêtrir de la farine, à un muet de lui faire la lecture, à un cu-de-jatte d'être ſon courier.

Ils penſent que l'éternel *Demiourgos* qui a donné des loix à tant de millions de mondes gravitans les uns vers les autres, & ſe prêtant mutuellement la lumière qui émane d'eux, les tient tous ſous l'empire de ſes loix générales, & qu'il ne va point créer des vents nouveaux pour

remuer des brins de paille dans un coin de ce monde.

Ils disent que si un loup trouve dans son chemin un petit chevreau pour son souper, & si un autre loup meurt de faim, DIEU ne s'est point occupé de faire au premier loup une grace particulière.

Nous ne prenons aucun parti entre ces philosophes & *Homère*, ni entre les jansénistes & les molinistes. Nous félicitons ceux qui croient avoir des graces prévenantes; nous compatissons de tout notre cœur à ceux qui se plaignent de n'en avoir que de versatiles; & nous n'entendons rien au congruisme.

Si un Bergamasque reçoit le samedi une grace prévenante qui le délecte au point de faire dire une messe pour douze sous chez les carmes, célebrons son bonheur. Si le dimanche, il court au cabaret abandonné de la grace, s'il bat sa femme, s'il vole sur le grand chemin, qu'on le pende. DIEU nous fasse seulement la grace de ne plaire dans nos questions ni aux bacheliers de l'université de Salamanque, ni à ceux de la Sorbonne, ni à ceux de Bourges, qui tous pensent si différemment sur ces matières ardues, & sur tant d'autres; de n'être point condamné par eux, & surtout, de ne jamais lire leurs livres.

SECTION SECONDE.

Si quelqu'un venait du fond de l'enfer nous dire de la part du diable, Messieurs, je vous avertis que notre souverain seigneur a pris pour sa part tout le genre humain, excepté un très-petit nombre de gens qui demeurent vers le Vatican & dans ses dépendances; nous prierions tous ce député de vouloir bien nous inscrire sur la liste des privilégiés; nous lui demanderions ce qu'il faut faire pour obtenir cette grace.

S'il nous répondait, « Vous ne pouvez la mériter; » mon maître a fait la liste de tous les tems; il n'a

» écouté que ſon bon plaiſir ; il s'occupe continuelle-
» ment à faire une infinité de pots de chambre , &
» quelques douzaines de vaſes d'or. Si vous êres pot de
» chambre, tant pis pour vous. »

A ces belles paroles nous renverrions l'ambaſſadeur à coups de fourches à ſon maître.

Voilà pourtant ce que nous avons oſé imputer à DIEU, à l'Etre éternel ſouverainement bon.

On a toujours reproché aux hommes d'avoir fait DIEU à leur image. On a condamné *Homère* d'avoir tranſporté tous les vices & tous les ridicules de la terre dans le ciel. *Platon* qui lui fait ce juſte reproche, n'a pas héſité à l'appeller *blaſphémateur*. Et nous, cent fois plus inconſéquens, plus téméraires, plus blaſphémateurs que ce Grec qui n'y entendait pas fineſſe, nous accuſons DIEU dévotement d'une choſe dont nous n'avons jamais accuſé le dernier des hommes.

Le roi de Maroc *Mulei-Iſmaël*, eut, dit-on, cinq cents enfans. Que diriez-vous ſi un Marabout du mont Atlas vous racontait que le ſage & bon *Mulei-Iſmaël* donnant à dîner à toute ſa famille, parla ainſi à la fin du repas ?

Je ſuis *Mulei-Iſmaël* qui vous ai engendrés pour ma gloire ; car je ſuis fort glorieux. Je vous aime tous tendrement ; j'ai ſoin de vous comme une poule couve ſes pouſſins. J'ai décrété qu'un de mes cadets aurait le royaume de Tafilet, qu'un autre poſſéderait à jamais Maroc ; & pour mes autres chers enfans, au nombre de quatre cent quatre-vingt dix-huit, j'ordonne qu'on en roue la moitié & qu'on brûle l'autre ; car je ſuis le ſeigneur *Mulei-Iſmaël* ?

Vous prendriez aſſurément le Marabout pour le plus grand fou que l'Afrique ait jamais produit.

Mais ſi trois ou quatre mille Marabouts entretenus graſſement à vos dépens, venaient vous répéter la même nouvelle, que feriez-vous ? ne feriez-vous pas tenté

de les faire jeûner au pain & à l'eau jusqu'à-ce qu'ils fussent revenus dans leur bon sens ?

Vous m'alléguez que mon indignation est assez raisonnable contre les supralapsaires qui croient que le roi de Maroc ne fait ces cinq cents enfans que pour sa gloire, & qu'il a toujours eu l'intention de les faire rouer & de les faire brûler, excepté deux qui étaient destinés à régner.

Mais j'ai tort, dites-vous, contre les infralapsaires qui avouent que la première intention de *Mulei-Ismaël* n'était pas de faire périr ses enfans dans les supplices ; mais qu'ayant prévu qu'ils ne vaudraient rien, il a jugé à propos en bon père de famille de se défaire d'eux par le feu & par la roue.

Ah ! supralapsaires, infralapsaires, gratuits, suffisans, efficaciens, jansénistes, molinistes, devenez enfin hommes, & ne troublez plus la terre pour des sottises si absurdes & si abominables.

GREC.

OBSERVATION SUR L'ANÉANTISSEMENT DE LA LANGUE GRECQUE A MARSEILLES.

IL est bien étrange qu'une colonie grecque ayant fondé Marseilles, il ne reste presque aucun vestige de la langue grecque en Provence ni en Languedoc, ni en aucun pays de la France ; car il ne faut pas compter pour grecs les termes qui ont été formés très-tard du latin, & que les Romains eux-mêmes avaient reçus des Grecs tant de siècles auparavant ; nous ne les avons reçus que de la seconde main. Nous n'avons aucun droit de dire que nous avons quitté le mot de *Got* pour celui de *Theos* plutôt

tôt que pour celui de *Deus*, dont nous avons fait Dieu par une terminaiſon barbare.

Il eſt évident que les Gaulois ayant reçu la langue latine avec les loix romaines, & depuis ayant encore reçu la religion chrétienne des mêmes Romains, ils prirent d'eux tous les mots qui concernaient cette religion. Ces mêmes Gaulois ne connurent que très-tard les mots grecs qui regardent la médecine, l'anatomie, la chirurgie.

Quand on aura retranché tous ces termes originairement grecs, qui ne nous ſont parvenus que par les latins, & tous les mots d'anatomie & du médecine connus ſi tard, il ne reſtera preſque rien. N'eſt-il pas ridicule de faire venir abréger de *brakus* plutôt que d'*abreviare* : acier d'*axi* plutôt que d'*acies ;* acre d'*agros* plutôt que d'*ager*, aile d'*ily* plutôt que d'*ala* ?

On a été juſqu'à dire qu'aumelette vient d'*améilaton*, parce que *meli* en grec ſignifie du miel, & *oon* ſignifie un œuf. On a fait encor mieux dans le *Jardin des racines grecques* ; on y prétend que dîner vient de *dipnein* qui ſignifie ſouper.

Si on veut s'en tenir aux expreſſions grecques que la colonie de Marſeilles put introduire dans les Gaules indépendammens des Romains, la liſte en ſera courte.

Aboyer, peut-être de *bauein.*
Affre, affreux, d'*afronos.*
Agacer, peut-être d'*anaxein.*
Alali, du cri militaire des Grecs.
Babiller, peut-être de *babazo.*
Balle, de *ballo.*
Bas, de *bathys.*
Bleſſer, de l'aoriſte *blapto.*

Bouteille, de *bouttis.*
Coin, de *gonia.*
Entraille, d'*entera.*
Gargariſer, de *gargarizein.*
Hermite, d'*eremos.*
Idiot, d'*idiotes.*
Cuiſſe, peut-être d'*iſchis.*
Tuer, de *thuein.*
Colle, de *colla.*
Colère, de *cholé.*
Bride, de *bryter.*
Brique, de *bryka.*
Couper, de *copto.*
Fier, de *fiaros.*
Orgueil, d'*orge.*
Maraud, de *miaros.*
Mocquer, de *mokeuo.*
Page, de *pays.*
Siffler, peut-être de *ſiffloo.*
Mouſtache, de *muſtax.*

Je m'étonne qu'il reſte ſi peu de mots d'une langue qu'on parlait à Marſeilles du tems d'*Auguſte* dans toute ſa pureté; & je m'étonne ſurtout que la plupart des mots grecs conſervés en Provence ſoient des expreſſions de choſes inutiles, tandis que les termes qui déſignaient les choſes néceſſaires ſont abſolument perdus. Nous n'en avons pas un de ceux qui exprimaient la terre, la mer, le ciel, le ſoleil, la lune, les fleuves, les principales parties du corps humain, mots qui ſemblaient devoir ſe perpétuer d'âge en âge. Il faut peut-être en attribuer la cauſe aux Viſigoths, aux Bourguignons, aux

Francs, à l'horrible barbarie de tous les peuples qui dévastèrent l'empire romain ; barbarie dont il reste encore tant de traces.

GRÉGOIRE VII.

Bayle lui-même en convenant que *Grégoire* fut le boutefeu de l'Europe, (*a*) lui accorde le titre de grand-homme. *Que l'ancienne Rome*, dit-il, *qui ne se piquait que de conquêtes & de la vertu militaire, ait subjugué tant d'autres peuples, cela est beau & glorieux selon le monde ; mais on n'en est pas surpris quand on y fait un peu réflexion. C'est bien un autre sujet de surprise quand on voit la nouvelle Rome, ne se piquant que du ministère apostolique, acquérir une autorité sous laquelle les plus grands monarques ont été contraints de plier. Car on peut dire qu'il n'y a presque point d'empereur qui ait tenu tête aux papes, qui ne se soit enfin très-mal trouvé de sa résistance. Encor aujourd'hui les démêles des plus puissans princes avec la cour de Rome, se terminent presque toujours à leur confusion.*

Je ne suis en rien de l'avis de *Bayle*. Il pourra se trouver bien des gens qui ne seront pas de mon avis. Mais le voici, & le réfutera qui voudra.

1°. Ce n'est pas à la confusion des princes d'Orange & des sept Provinces-Unies que se sont terminés leurs différends avec Rome. Et *Bayle* se moquant de Rome dans Amsterdam, était un assez bel exemple du contraire.

Les triomphes de la reine *Elizabeth*, de *Gustave Vasa* en Suède, des rois de Dannemarck, de tous les princes

(*a*) Voyez *Bayle* à l'article *Grégoire*.

du nord de l'Allemagne, de la plus belle partie de l'Helvétie, de la seule petite ville de Genève, sur la politique de la cour romaine, sont d'assez bons témoignages qu'il est aisé de lui résister en fait de religion & de gouvernement.

2°. Le saccagement de Rome par les troupes de *Charles-Quint*, le pape *Clément VII* prisonnier au château saint Ange ; *Louis XIV* obligeant le pape *Alexandre VII* à lui demander pardon, & érigeant dans Rome même un monument de la soumission du pape ; & de nos jours les jésuites, cette principale milice papale détruite si aisément en Espagne, en France, à Naples, à Goa & dans le Paraguai, tout cela prouve assez que quand les princes puissans sont mécontens de Rome, ils ne terminent point cette querelle à leur confusion ; ils pourront se laisser fléchir, mais ils ne seront pas confondus.

3°. Quand les papes ont marché sur la tête des rois, quand ils ont donné des couronnes avec une bulle, il me paraît qu'ils n'ont fait précisément dans ces tems de leur grandeur que ce que faisaient les califes successeurs de *Mahomet*, dans le tems de leur décadence. Les uns & les autres en qualité de prêtres, donnaient en cérémonie l'investiture des empires aux plus forts.

4°. Maimbourg dit, *ce qu'aucun pape n'avait encore jamais fait, Grégoire VII priva Henri IV de sa dignité d'empereur & de ses royaumes de Germanie & d'Italie.*

Maimbourg se trompe. Le pape *Zacharie* long-tems auparavant avait mis une couronne sur la tête de l'Austrasien *Pepin*, usurpateur du royaume des Francs, puis le pape *Léon III* avait déclaré le fils de ce *Pepin*, empereur d'Occident, & privé par-là l'impératrice *Irène* de tout cet empire ; & depuis ce tems il faut avouer qu'il n'y eut pas un clerc de l'église romaine qui ne s'imaginât que son évêque disposait de toutes les couronnes.

On fit toujours valoir cette maxime quand on le put ; on la regarda comme une arme sacrée qui reposait dans la

sacristie de saint Jean de Latran, & qu'on en tirait en cérémonie dans toutes les occasions. Cette prérogative est si belle, elle élève si haut la dignité d'un exorciste né à Velletri ou à Civita-Vecchia, que si *Luther*, *Zuingle*, *Oecolampade*, *Jean Chauvin*, & tous les prophètes des Cevennes étaient nés dans un misérable village auprès de Rome, & y avaient été tonsurés, ils auraient soutenu cette église avec la même rage qu'ils ont déployée pour la détruire.

5°. Tout dépend donc du tems, du lieu où l'on est né, & des circonstances où l'on se trouve. *Grégoire VII* était né dans un siècle de barbarie, d'ignorance & de superstition, & il avait à faire à un empereur jeune, débauché, sans expérience, manquant d'argent, & dont le pouvoir était contesté par tous les grands seigneurs d'Allemagne.

Il ne faut pas croire que depuis l'Austrasien *Charlemagne*, le peuple romain ait jamais été fort aise d'obéir à des Francs ou à des Teutons; il les haïssait autant que les anciens vrais Romains auraient haï les Cimbres, si les Cimbres avaient dominé en Italie. Les *Othons* n'avaient laissé dans Rome qu'une mémoire exécrable, parce qu'ils y avaient été puissans; & depuis les *Othons*, on sait que l'Europe fut dans une anarchie affreuse.

Cette anarchie ne fut pas mieux réglée sous les empereurs de la maison de *Franconie*. La moitié de l'Allemagne était soulevée contre *Henri IV*; la grande-duchesse, comtesse *Mathilde*, sa cousine-germaine plus puissante que lui en Italie, était son ennemie mortelle. Elle possédait, soit comme fiefs de l'empire, soit comme allodiaux, tout le duché de Toscane, le Crémonois, le Ferrarois, le Mantouan, le Parmesan, une partie de la marche d'Ancone, Reggio, Modène, Spolette, Vérone; elle avait des droits, c'est-à-dire des prétentions, sur les deux Bourgognes. La chancellerie impériale revendiquait ces terres, selon son usage de tout revendiquer.

Avouons que *Grégoire VII* aurait été un imbécille, s'il n'avait pas employé le profane & le sacré pour gouverner cette princesse, & pour s'en faire un appui contre les Allemands. Il devint son directeur, & de son directeur son héritier.

Je n'examine pas s'il fut en effet son amant, ou s'il feignit de l'être, ou si ses ennemis feignirent qu'il l'était, ou si dans des momens d'oisiveté ce petit homme très-pétulant & très-vif abusa quelquefois de sa pénitente qui était femme, faible & capricieuse.

Rien n'est plus commun dans l'ordre des choses humaines. Mais comme d'ordinaire on n'en tient point registre, comme on ne prend point de témoins pour ces petites privautés de directeurs & de dirigées, comme ce reproche n'a été fait à *Grégoire* que par ses ennemis, nous ne devons pas prendre ici une accusation pour une preuve. C'est bien assez que *Grégoire* ait prétendu à tous les biens de sa pénitente, sans assurer qu'il prétendît encore à sa personne.

6°. La donation qu'il se fit faire en 1077 par la comtesse *Mathilde*, est plus que suspecte. Et une preuve qu'il ne faut pas s'y fier, c'est que non-seulement on ne montra jamais cet acte; mais que dans un second acte on dit que le premier avait été perdu. On prétendit que la donation avait été faite dans la forteresse de Canosse; & dans le second acte on dit qu'elle avait été faite dans Rome. (Voyez l'article *Donations*.) Cela pourrait bien confirmer l'opinion de quelques antiquaires un peu trop scrupuleux, qui prétendent que de mille chartes de ces tems-là, (& ces tems sont bien longs) il y en a plus de neuf cents d'évidemment fausses.

Il y eut deux sortes d'usurpateurs dans notre Europe, & surtout en Italie, les brigands & les faussaires.

7°. *Bayle*, en accordant à *Grégoire* le titre de *grand-homme*, avoue pourtant que ce brouillon décrédita fort son héroïsme par ses prophéties. Il eut l'audace de créer

n empereur, & en cela il fit bien, puiſque l'empereur *Henri IV* avait créé un pape ; *Henri* le dépoſait, & il dépoſait *Henri*. Juſques-là il n'y a rien à dire, tout eſt égal de part & d'autre. Mais *Grégoire* s'aviſa de faire le prophête; il prédit la mort d'*Henri IV* pour l'année 1080; mais *Henri IV* fut vainqueur ; & le prétendu empereur *Rodolphe* fut défait & tué en Thuringe par le fameux *Godefroi de Bouillon*, plus véritablement grand-homme qu'eux tous.

Cela prouve, à mon avis, que *Grégoire* était encore plus enthouſiaſte qu'habile.

Je ſigne de tout mon cœur ce que dit Bayle, *Quand on s'engage à prédire l'avenir on fait proviſion ſur toute choſe d'un front d'airain, & d'un magaſin inépuiſable d'équivoques.* Mais vos ennemis ſe moquent de vos équivoques, leur front eſt d'airain comme le vôtre, & ils vous traitent de fripon inſolent & mal-adroit.

8°. Notre grand-homme finit par voir prendre la ville de Rome d'aſſaut en 1083 ; il fut aſſiégé dans le château nommé depuis *ſaint Ange*, par ce même empereur *Henri IV* qu'il avait oſé dépoſſéder. Il mourut dans la misère & dans le mépris à Salerne, ſous la protection du Normand *Robert Guiſcard*.

J'en demande pardon à Rome moderne ; mais quand je lis l'hiſtoire des *Scipions*, des *Catons*, des *Pompées* & des *Céſars*, j'ai de la peine à mettre dans leur rang un moine factieux devenu pape ſous le nom de *Grégoire VII*.

On a donné depuis un plus beau titre à notre *Grégoire*, on l'a fait ſaint ; du moins à Rome. Ce fut le fameux cardinal *Coſcia* qui fit cette canoniſation ſous le pape *Benoît XIII*. On imprima même un office de *ſaint Grégoire VII ;* dans lequel on dit que ce ſaint *délivra les fideles de la fidélité qu'ils avaient jurée à leur empereur.*

Pluſieurs parlemens du royaume voulurent faire brû-

ler cette légende par les exécuteurs de leurs hautes justices ; mais le nonce *Bentivoglio* qui avait pour maîtresse une actrice de l'opéra qu'on appellait la *Conſtitution*, & qui avait de cette actrice une fille qu'on appellait la *Légende*, homme d'ailleurs fort aimable & de la meilleure compagnie, obtint du miniſtère qu'on ſe contenterait de condamner la légende de *Grégoire*, de la ſupprimer, & d'en rire.

GUERRE.

TOUS les animaux ſont perpétuellement en guerre ; chaque eſpèce eſt née pour en dévorer une autre. Il n'y a pas juſqu'aux moutons & aux colombes qui n'avalent une quantité prodigieuſe d'animaux imperceptibles. Les mâles de la même eſpèce ſe font la guerre pour des femelles, comme *Menelas* & *Páris*. L'air, la terre & les eaux ſont des champs de deſtruction.

Il ſemble que DIEU ayant donné la raiſon aux hommés, cette raiſon doive les avertir de ne pas s'avilir à imiter les animaux, ſurtout quand la nature ne leur a donné ni armes pour tuer leurs ſemblables, ni inſtinct qui les porte à ſucer leur ſang.

Cependant la guerre meurtrière eſt tellement le partage affreux de l'homme, qu'excepté deux ou trois nations il n'en eſt point que leurs anciennes hiſtoires ne repréſentent armées les unes contre les autres. Vers le Canada *homme* & *guerrier* ſont ſynonymes ; & nous avons vu que dans notre hémiſphère *voleur* & *ſoldat* étaient même choſe. Manichéens ! voilà votre excuſe.

Le plus déterminé des flatteurs conviendra ſans peine, que la guerre traîne toujours à ſa ſuite la peſte & la famine, pour peu qu'il ait vu les hôpitaux des armées

d'Allemagne, & qu'il ait passé dans quelques villages où il se sera fait quelque grand exploit de guerre.

C'est sans doute un très-bel art que celui qui désole les campagnes, détruit les habitations, & fait périr année commune quarante mille hommes sur cent mille. Cette invention fut d'abord cultivée par des nations assemblées pour leur bien commun ; par exemple, la diète des Grecs déclara à la diète de la Phrygie & des peuples voisins, qu'elle allait partir sur un millier de barques de pêcheurs, pour aller les exterminer si elle pouvait.

Le peuple romain assemblé jugeait qu'il était de son intérêt d'aller se battre avant moisson, contre le peuple de Veïes, ou contre les Volsques. Et quelques années après, tous les Romains étant en colère contre tous les Carthaginois, se battirent long-tems sur mer & sur terre. Il n'en est pas de même aujourd'hui.

Un généalogiste prouve à un prince qu'il descend en droite ligne d'un comte, dont les parens avaient fait un pacte de famille il y a trois ou quatre cents ans avec une maison dont la mémoire même ne subsiste plus. Cette maison avait des prétentions éloignées sur une province dont le dernier possesseur est mort d'apoplexie. Le prince & son conseil voient son droit évident. Cette province qui est à quelques centaines de lieues de lui, a beau protester qu'elle ne le connaît pas, qu'elle n'a nulle envie d'être gouvernée par lui ; que pour donner des loix aux gens, il faut au moins avoir leur consentement. Ces discours ne parviennent pas seulement aux oreilles du prince, dont le droit est inconteſtable. Il trouve incontinent un grand nombre d'hommes qui n'ont rien à perdre ; il les habille d'un gros drap bleu à cent dix sous l'aune, borde leurs chapeaux avec du gros fil blanc, les fait tourner à droite & à gauche, & marche à la gloire.

Les autres princes qui entendent parler de cette équi-

pée, y prennent part chacun selon son pouvoir, & couvrent une petite étendue de pays de plus de meurtriers mercénaires, que *Gengis-Kan*, *Tamerlan*, *Bajazet* n'en traînèrent à leur suite.

Des peuples assez éloignés entendent dire qu'on va se battre, & qu'il y a cinq ou six sous par jour à gagner pour eux, s'ils veulent être de la partie; ils se divisent aussi-tôt en deux bandes comme des moissonneurs, & vont vendre leurs services à quiconque veut les employer.

Ces multitudes s'acharnent les unes contre les autres, non-seulement sans avoir aucun intérêt au procès, mais sans savoir même de quoi il s'agit.

On voit à la fois cinq ou six puissances belligérantes, tantôt trois contre trois, tantôt deux contre quatre, tantôt une contre cinq, se détestant toutes également les unes les autres, s'unissant & s'attaquant tour-à-tour; toutes d'accord en un seul point, celui de faire tout le mal possible.

Le merveilleux de cette entreprise infernale, c'est que chaque chef des meurtriers fait bénir ses drapeaux & invoque DIEU solemnellement, avant d'aller exterminer son prochain. Si un chef n'a eu que le bonheur de faire égorger deux ou trois mille hommes, il n'en remercie point DIEU; mais lorsqu'il y en a eu environ dix mille d'exterminés par le feu & par le fer, & que pour comble de grace quelque ville a été détruite de fond en comble, alors on chante à quatre parties une chanson assez longue, composée dans une langue inconnue à tous ceux qui ont combattu, & de plus toute farcie de barbarismes. La même chanson sert pour les mariages & pour les naissances, ainsi que pour les meurtres; ce qui n'est pas pardonnable, surtout dans la nation la plus renommée pour les chansons nouvelles.

Que deviennent & que m'importent l'humanité la bienfaisance, la modestie, la tempérance, la douceur,

la ſageſſe, la piété, tandis qu'une demi-livre de plomb tirée de ſix cents pas me fracaſſe le corps, & que je meurs à vingt ans dans des tourmens inexprimables, au milieu de cinq ou ſix mille mourans, tandis que mes yeux qui s'ouvrent pour la dernière fois voient la ville où je ſuis né détruite par le fer & par la flamme, & que les derniers ſons qu'entendent mes oreilles ſont les cris des femmes & des enfans expirans ſous des ruines, le tout pour les prétendus intérêts d'un homme que nous ne connaiſſons pas ?

Ce qu'il y a de pis, c'eſt que la guerre eſt un fléau inévitable. Si l'on y prend garde, tous les hommes ont adoré le Dieu *Mars*. Sabaoth chez les Juifs ſignifie *le Dieu des armes* : mais Minerve chez Homère appelle *Mars* un dieux furieux, inſenſé, infernal.

Le célèbre *Monteſquieu*, qui paſſait pour humain, a pourtant dit, qu'il eſt juſte de porter le fer & la flamme chez ſes voiſins, dans la crainte qu'ils ne faſſent trop bien leurs affaires. Si c'eſt là l'eſprit des loix, c'eſt celui des loix de *Borgia* & de *Machiavel*. Si malheureuſement il a dit vrai, il faut écrire contre cette vérité, quoiqu'elle ſoit prouvée par les faits.

Voici ce que dit *Monteſquieu*. (*a*)

« Entre les ſociétés le droit de la défenſe naturelle » entraîne quelquefois la néceſſité d'attaquer, lorſqu'un » peuple voit qu'une plus longue paix en mettrait un » autre en état de le détruire, & que l'attaque eſt » dans ce moment le ſeul moyen d'empêcher cette » deſtruction. »

Comment l'attaque en pleine paix peut-elle être le ſeul moyen d'empêcher cette deſtruction ? Il faut donc que vous ſoyez sûr que ce voiſin vous détruira s'il devient puiſſant. Pour en être sûr, il faut qu'il ait fait

(*a*) *Eſprit des loix*, liv. X. chap. II.

déjà des préparatifs de votre perte. En ce cas d'eſt lui qui commence la guerre, ce n'eſt pas vous ; votre ſuppoſition eſt fauſſe & contradictoire.

S'il y eut jamais une guerre évidemment injuſte, c'eſt celle que vous propoſez ; c'eſt d'aller tuer votre prochain, de peur que votre prochain (qui ne vous attaque pas) ne ſoit en état de vous attaquer.

C'eſt-à-dire, qu'il faut que vous haſardiez de ruiner le pays dans l'eſpérance de ruiner ſans raiſon celui d'un autre. Cela n'eſt aſſurément ni honnête, ni utile, car on n'eſt jamais sûr du ſuccès ; vous le ſavez bien.

Si votre voiſin devient trop puiſſant pendant la paix, qui vous empêche de vous rendre puiſſant comme lui ? s'il a fait des alliances, faites-en de votre côté. Si ayant moins de religieux, il en a plus de manufacturiers & de ſoldats, imitez-le dans cette ſage économie. S'il exerce mieux ſes matelots, exercez les vôtres ; tout cela eſt très-juſte. Mais d'expoſer votre peuple à la plus horrible misère, dans l'idée ſi ſouvent chimérique d'accabler votre cher frère le ſéréniſſime prince limitrophe ! ce n'était pas à un préſident honoraire d'une compagnie pacifique à vous donner un tel conſeil.

GUEUX MENDIANT.

TOUT pays où la gueuſerie, la mendicité eſt une profeſſion, eſt mal gouverné. La gueuſerie, ai-je dit autrefois, eſt une vermine qui s'attache à l'opulence ; oui, mais il faut la ſecouer. Il faut que l'opulence faſſe travailler la pauvreté ; que les hôpitaux ſoient pour les maladies & la vieilleſſe ; les atteliers pour la jeuneſſe ſaine & vigoureuſe.

Voici un extrait d'un ſermon qu'un prédicateur fit il y a dix ans pour la paroiſſe de St. Leu & St. Giles ; qui eſt la paroiſſe des gueux & des convulſionnaires :

Pauperes evangeliſantur, les pauvres ſont évangéliſés.

Que veut dire évangile, gueux, mes chers frères ? il ſignifie *bonne nouvelle.* C'eſt donc une bonne nouvelle que je viens vous apprendre ; & quelle eſt-elle ? c'eſt que ſi vous êtes des fainéans, vous mourrez ſur un fumier. Sachez qu'il y eut autrefois des fainéans, du moins on le dit ; & ils finirent par n'avoir pas un aſyle. Si vous travaillez, vous ſerez auſſi heureux que les autres hommes.

Meſſieurs les prédicateurs de St. Euſtache & de St. Roc peuvent prêcher aux riches de fort beaux ſermons en ſtyle fleuri, qui procurent aux auditeurs une digeſtion aiſée dans un doux aſſoupiſſement ; & mille écus à l'orateur. Mais je parle à des gens que la faim éveille. Travaillez pour manger, vous dis-je ; car l'écriture a dit, qui ne travaille pas ne mérite pas de manger. Notre confrère *Job* qui fut quelque tems dans votre état, dit que l'homme eſt né pour le travail comme l'oiſeau pour voler. Voyez cette ville immenſe, tout le monde eſt occupé. Les juges ſe lèvent à quatre heures du ma-

tin pour vous rendre justice & pour vous envoyer aux galères, si votre fainéantise vous porte à voler mal-adroitement.

Le roi travaille ; il assiste tous les jours à ses conseils ; il a fait des campagnes. Vous me direz qu'il n'en est pas plus riche : d'accord ; mais ce n'est pas sa faute. Les financiers savent mieux que vous & moi qu'il n'entre pas dans ses coffres la moitié de son revenu ; il a été obligé de vendre sa vaisselle pour vous défendre contre nos ennemis. Nous devons l'aider à notre tour. L'ami des hommes ne lui accorde que soixante & quinze millions par an : un autre ami lui en donne tout-d'un-coup sept cent quarante. Mais de tous ces amis de *Job* il n'y en a pas un qui lui avance un écu. Il faut qu'on invente mille moyens ingénieux pour prendre dans nos poches cet écu qui n'arrive dans la sienne que diminué de moitié.

Travaillez donc, mes chers frères ; agissez pour vous ; car je vous avertis que si vous n'avez pas soin de vous-même, personne n'en aura soin ; on vous traitera comme dans plusieurs graves remontrances on a traité le roi. On vous dira, DIEU vous assiste.

Nous irons dans nos provinces, répondez-vous ; nous serons nourris par les seigneurs des terres, par les fermiers, par les curés. Ne vous attendez pas, mes frères, à manger à leur table. Ils ont pour la plupart assez de peine à se nourrir eux-mêmes, malgré la *méthode de s'enrichir promptement par l'agriculture* & cent ouvrages de cette espèce qu'on imprime tous les jours à paris pour l'usage de la campagne, que les auteurs n'ont jamais cultivée.

Je vois parmi vous des jeunes gens qui ont quelqu'esprit ; ils disent qu'ils feront des vers, qu'ils composeront des brochures, comme *Chiniac*, *Nonotte*, *Patouillet* ; qu'ils travailleront pour les nouvelles ecclésiastiques, qu'ils feront des feuilles pour *Fréron* ; des

oraiſons funèbres pour les évêques, des chanſons pour l'opéra comique. C'eſt du moins une occupation ; on ne vole pas ſur le grand chemin quand on fait l'*Année littéraire*, on ne vole que ſes créanciers. Mais faites mieux, mes chers frères en JESUS-CHRIST, mes chers gueux, qui riſquez les galères en paſſant votre vie à mendier ; entrez dans l'un des quatre ordres mendians ; vous ſerez riches & honorés.

HÉRÉSIE.

MOT grec qui ſignifie *croyance, opinion de choix.* Il n'eſt pas trop à l'honneur de la raiſon humaine qu'on ſe ſoit haï, perſécuté, maſſacré, brûlé pour des opinions choiſies ; mais ce qui eſt encore fort peu à notre honneur, c'eſt que cette manie nous ait été particulière comme la lèpre l'était aux Hébreux, & jadis la vérole aux Caraïbes.

Nous ſavons bien, théologiquement parlant, que l'héréſie étant devenue un crime, ainſi que le mot une injure : nous ſavons, dis-je, que l'égliſe latine pouvant ſeule avoir raiſon, elle a été en droit de réprouver tous ceux qui étaient d'une opinion différente de la ſienne.

D'un autre côté l'égliſe grecque avait le même droit ; (*a*) auſſi réprouva-t-elle les Romains quand ils eurent choiſi une autre opinion que les Grecs ſur la proceſſion du St. Eſprit, ſur les viandes de carême ſur l'autorité du pape, &c. &c.

Mais ſur quel fondement parvint-on enfin à faire brûler quand on fut le plus fort, ceux qui avaient des opinions de choix ? Ils étaient ſans doute criminels de-

(*a*) Voyez des conciles de Conſtantinople à l'article *Concile*.

vant DIEU, puiſqu'ils étaient opiniâtres. Ils devaient donc, comme on n'en doute pas, être brûlés pendant toute l'éternité dans l'autre monde. Mais pourquoi les brûler à petit feu dans celui-ci ? Ils repréſentaient que c'était entreprendre ſur la juſtice de DIEU ; que ce ſupplice était bien dur de la part des hommes ; que de plus il était inutile, puiſqu'une heure de ſouffrances ajoutée à l'éternité eſt comme zéro.

Les ames pieuſes répondaient à ces reproches que rien n'était plus juſte que de placer ſur des braſiers ardens quiconque avait une *opinion choiſie ;* que c'était ſe conformer à DIEU que de faire brûler ceux qu'il devait brûler lui-même ; & qu'enfin puiſqu'un bûcher d'une heure ou deux eſt zéro par rapport à l'éternité, il importait très-peu qu'on brûlât cinq ou ſix provinces pour des opinions de choix, pour des héréſies.

On demande aujourd'hui chez quels antropophages ces queſtions furent agitées, & leurs ſolutions prouvées par les faits ? nous ſommes forcés d'avouer que ce fut chez nous-mêmes, dans les mêmes villes où l'on ne s'occupe que d'opéra, de comédies, de bals, de modes & d'amour.

Malheureuſement ce fut un tyran qui introduiſit la méthode de faire mourir les hérétiques ; non pas un de ces tyrans équivoques qui ſont regardés comme des ſaints dans un parti, & comme des monſtres dans l'autre. C'était un *Maxime*, compétiteur de *Théodoſe I*, tyran avéré par l'empire entier dans la rigueur du mot. Il fit périr à Trèves par la main des bourreaux, l'Eſpagnol *Priſcillien* & ſes adhérens, dont les opinions furent jugées erronées par quelques évêques d'Eſpagne. (*a*) Des prélats ſollicitèrent le ſupplice des priſcillianiſtes avec une charité ſi ardente, que *Maxime* ne put leur

(*a*) *Hiſtoire de l'égliſe* quatrième ſiècle.

leur rien refuſer. Il ne tint pas même à eux qu'on ne fît couper le cou à *ſaint Martin* comme à un hérétique. Il fut bienheureux de ſortir de Trèves, & de s'en retourner à Tours.

Il ne faut qu'un exemple pour établir un uſage. Le premier qui chez les Scytes fouilla dans la cervelle de ſon ennemi & fit une coupe de ſon crâne, fut ſuivi par tout ce qu'il y avait de plus illuſtre chez les Scythes. Ainſi fut conſacrée la coutume d'employer des bourreaux pour couper des opinions.

On ne vit jamais d'héréſie chez les anciennes religions, parce qu'elles ne connurent que la morale & le culte. Dès que la métaphyſique fut un peu liée au chriſtianiſme, on diſputa; & de la diſpute nâquirent différens partis comme dans les écoles de philoſophie. Il était impoſſible que cette métaphyſique ne mêlât pas ſes incertitudes à la foi qu'on devait à JESUS-CHRIST. Il n'avait rien écrit, & ſon incarnation était un problême que les nouveaux chrétiens, qui n'étaient pas inſpirés par lui-même, reſolvaient de pluſieurs manières différentes. *Chacun prenait parti*, comme dit expreſſément St. Paul; (*a*) *les uns étaient pour Apollos, les autres pour Cephas.*

Les chrétiens en général s'appellèrent long-tems *Nazaréens*; & même les gentils ne leur donnèrent guère d'autre nom dans les deux premiers ſiècles. Mais il y eut bientôt une école particulière de nazaréens qui eurent un évangile différent des quatre canoniques. On a même prétendu que cet évangile ne différait que très-peu de celui de ſaint Matthieu, & lui était antérieur. *Saint Epiphane* & *ſaint Jérôme* placent les nazaréens dans le berceau du chriſtianiſme.

Ceux qui ſe crurent plus ſavans que les autres prirent le titre de gnoſtiques, les *connaiſſeurs*; & ce nom fut

(*a*) I. aux Corinth. ch. I. v. 11. & 12.

long-tems si honorable, que *St. Clément* d'Alexandrie dans ses *stromates*, (*a*) appelle toujours les bons chrétiens, vrais gnostiques. *Heureux ceux qui sont entrés dans la sainteté gnostique* !

Celui qui mérite le nom de gnostique, (*b*) *résiste aux séducteurs, & donne à quiconque demande.*

Le cinquième & sixième livre des *stromates* ne roulent que sur la perfection du gnostique.

Les ébionites étaient incontestablement du tems des apôtres. Ce nom qui signifie *pauvre*, leur rendant chère la pauvreté dans laquelle JESUS était né. (*c*)

Cérinthe était aussi ancien ; (*d*) on lui attribuait l'Apocalypse de saint Jean. On croit même que *saint Paul* & lui eurent de violentes disputes.

Il semble à notre faible entendement que l'on devait attendre des premiers disciples, une déclaration solemnelle, une profession de foi complette & inaltérable, qui terminât toutes les disputes passées, & qui prévînt toutes les querelles futures : DIEU ne le permit pas. Le symbole nommé *des apôtres*, qui est court, & où ne se trouvent ni la consubstantiabilité, ni le mot *trinité*, ni les saints sacremens, ne parut que du tems de *saint Jérôme*, de *saint Augustin* & du célèbre prêtre d'Aquilée *Rufin*. Ce fut, dit-on, ce saint prêtre ennemi de *saint Jérôme* qui le rédigea.

Les hérésies avaient eu le tems de se multiplier ; on en comptait plus de cinquante dès le cinquième siècle.

Sans oser scruter les voies de la providence impéné-

(*a*) Liv. I. N°. 7.

(*b*) Liv. IV. N°. 4.

(*c*) Il paraît peu vraisemblable que les autres chrétiens les aient appellés *ébionites*, pour faire entendre qu'ils étaient *pauvres d'entendement* On prétend qu'ils croyaient JESUS fils de *Joseph*.

(*d*) *Cérinthe* & les siens disaient que JESUS n'était devenu CHRIST qu'après son baptême. *Cérinthe* fut le premier auteur de la doctrine du règne de mille ans, qui fut embrassée par tant de pères de l'église.

trables à l'esprit humain, & consultant autant qu'il est permis les lueurs de notre faible raison, il semble que de tant d'opinions sur tant d'articles il y en eut toujours quelqu'une qui devait prévaloir. Celle-là était l'orthodoxe, *droit enseignement*. Les autres sociétés se disaient bien orthodoxes aussi, mais étant les plus faibles, on ne leur donna que le nom d'*hérétiques*.

Lorsque dans la suite des tems l'église chrétienne orientale, mère de l'église d'occident, eut rompu sans retour avec sa fille, chacune resta souveraine chez elle; & chacune eut ses hérésies particulières, nées de l'opinion dominante.

Les barbares du nord étant nouvellement chrétiens, ne purent avoir les mêmes sentimens que les contrées méridionales, parce qu'ils ne purent adopter les mêmes usages. Par exemple, ils ne purent de long-tems adorer les images puisqu'ils n'avaient ni peintres, ni sculpteurs. Il était bien dangereux de baptiser un enfant en hiver dans le Danube, dans le Veser, dans l'Elbe.

Ce n'était pas une chose aisée pour les habitans des bords de la mer Baltique, de savoir précisément les opinions du Milanais & de la marche d'Ancône. Les peuples du midi & du nord de l'Europe eurent donc des opinions choisies, différentes les unes des autres. C'est, ce me semble, la raison pour laquelle *Claude* évêque de Turin, conserva dans le neuvième siècle tous les usages & tous les dogmes reçus au huitième & au septième depuis le pays des Allobroges jusqu'à l'Elbe & au Danube.

Ces dogmes & ces usages se perpétuèrent dans les vallées & dans les creux des montagnes, & vers les bords du Rhône chez des peuples ignorés, que la déprédation générale laissait en paix dans leur retraite & dans leur pauvreté, jusqu'à-ce qu'enfin ils parurent sous le nom de *Vaudois* au douzième siècle, & sous celui d'*Albigeois* au treizième. On sait comme leurs *opinions*

choisies furent traitées ; comme on prêcha contr'eux des croisades, quel carnage on en fit, & comment depuis ce tems jusqu'à nos jours il n'y eut pas une année de douceur & de tolérance dans l'Europe.

C'est un grand mal d'être hérétique ; mais est-ce un grand bien de soutenir l'orthodoxie par des soldats & par des bourreaux ? ne vaudrait-il pas mieux que chacun mangeât son pain en paix à l'ombre de son figuier ? Je ne fais cette proposition qu'en tremblant.

SECTION SECONDE.

De l'extirpation des héréſies.

Il faut, ce me semble, distinguer dans une hérésie l'opinion & la faction. Dès les premiers tems du christianisme les opinions furent partagées, comme nous l'avons vu. Les chrétiens d'Alexandrie ne pensaient pas sur plusieurs points comme ceux d'Antioche. Les Achaïens étaient opposés aux Asiatiques. Cette diversité a duré dans tous les tems & durera vraisemblablement toujours. JESUS-CHRIST qui pouvait réunir tous ses fidèles dans le même sentiment, ne l'a pas fait ; il est donc à présumer qu'il ne l'a pas voulu, & que son dessein était d'exercer toutes ses églises à l'indulgence & à la charité, en leur permettant des systêmes différens, qui tous se réunissaient à le reconnaître pour leur chef & leur maître. Toutes ces sectes long-tems tolérées par les empereurs ou cachées à leurs yeux, ne pouvaient se persécuter & se proscrire les unes les autres, puisqu'elles étaient également soumises aux magistrats Romains ; elles ne pouvaient que disputer. Quand les magistrats les poursuivirent, elles réclamèrent toutes également le droit de la nature ; elles dirent, Laissez-nous adorer DIEU en paix : ne nous ravissez pas la liberté que vous accordez aux Juifs.

Toutes les ſectes aujourd'hui peuvent tenir le même diſcours à ceux qui les oppriment. Elles peuvent dire aux peuples qui ont donné des priviléges aux Juifs, Traitez-nous comme vous traitez ces enfans de *Jacob*, laiſſez-nous prier DIEU comme eux ſelon notre conſcience. Notre opinion ne fait pas plus de tort à votre état que n'en fait le judaïſme. Vous tolérez les ennemis de JESUS-CHRIST, tolérez-nous donc nous qui adorons JESUS-CHRIST, & qui ne différons de vous que ſur des ſubtilités de théologie; ne vous privez pas vous-mêmes de ſujets utiles. Il vous importe qu'ils travaillent à vos manufactures, à votre marine, à la culture de vos terres; & il ne vous importe point qu'ils aient quelques autres articles de foi que vous. C'eſt de leurs bras que vous avez beſoin, & non de leur catéchiſme.

La faction eſt une choſe toute différente. Il arrive toujours, & néceſſairement, qu'une ſecte perſécutée dégénère en faction. Les opprimés ſe réuniſſent & s'encouragent. Ils ont plus d'induſtrie pour fortifier leur parti que la ſecte dominante n'en a pour l'exterminer. Il faut ou qu'ils ſoient écraſés ou qu'ils écraſent. C'eſt ce qui arriva après la perſécution excitée en 303 par le céſar *Galérius*, les deux dernières années de l'empire de *Dioclétien*. Les chrétiens ayant été favoriſés par *Dioclétien* pendant dix-huit années entières, étaient devenus trop nombreux & trop riches pour être exterminés. Ils ſe donnèrent à *Conſtance Chlore*, ils combattirent pour *Conſtantin* ſon fils, & il y eut une révolution entière dans l'empire.

On peut comparer les petites choſes aux grandes, quand c'eſt le même eſprit qui les dirige. Une pareille révolution eſt arrivée en Hollande, en Ecoſſe, en Suiſſe. Quand *Ferdinand* & *Iſabelle* chaſsèrent d'Eſpagne les Juifs qui y étaient établis, non-ſeulement avant la maiſon régnante, mais avant les Maures & les Goths, & même avant les Carthaginois; les Juifs auraient fait

une révolution en Eſpagne, s'ils avaient été auſſi guerriers que riches, & s'ils avaient pu s'entendre avec les Arabes.

En un mot, jamais ſecte n'a changé le gouvernement que quand le déſeſpoir lui a fourni des armes. *Mahomet* lui-même n'a réuſſi que pour avoir été chaſſé de la Mecque, & parce qu'on y avait mis ſa tête à prix.

Voulez-vous donc empêcher qu'une ſecte ne bouleverſe un état, uſez de tolérance; imitez la ſage conduite que tiennent aujourd'hui l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, le Dannemarck, la Ruſſie. Il n'y a d'autre parti à prendre en politique avec une ſecte nouvelle, que de faire mourir ſans pitié les chefs & les adhérens, hommes, femmes, enfans ſans en excepter un ſeul, ou de les tolérer quand la ſecte eſt nombreuſe. Le premier parti eſt d'un monſtre, le ſecond eſt d'un ſage.

Enchaînez à l'état tous les ſujets de l'état par leur intérêt; que le quaker & le Turc trouvent leur avantage à vivre ſous vos loix. La religion eſt de DIEU à l'homme; la loi civile eſt de vous à vos peuples.

HERMÈS, ou ERMÈS, ou MERCURE TRISMEGISTE, ou THAUT, ou TAUT, ou THOT.

ON néglige cet ancien livre de *Mercure Trifmégiſte*, & on peut n'avoir pas tort. Il a paru à des philoſophes un ſublime galimatias ; & c'eſt peut-être pour cette raiſon qu'on l'a cru l'ouvrage d'un grand platonicien.

Toutefois, dans ce chaos théologique, que de choſes propres à étonner & à ſoumettre l'eſprit humain ! DIEU dont la triple eſſence eſt ſageſſe, puiſſance & bonté ; DIEU formant le monde par ſa penſée, par ſon verbe ; DIEU créant des dieux ſubalternes ; DIEU ordonnant à ces dieux de diriger les orbes céleſtes, & de préſider au monde ; le ſoleil fils de DIEU ; l'homme image de DIEU par la penſée ; la lumière principal ouvrage de DIEU, eſſence divine ; toutes ces grandes & vives images éblouirent l'imagination ſubjuguée.

Il reſte à ſavoir ſi ce livre auſſi célèbre que peu lu, fut l'ouvrage d'un Grec ou d'un Egyptien.

St. Auguſtin ne balance pas à croire que le livre eſt d'un Egytien, (*a*) qui prétendait être deſcendu de l'ancien *Mercure*, de cet ancien *Thaut*, premier légiſlateur de l'Egypte.

Il eſt vrai que *St. Auguſtin* ne ſavait pas plus l'égyptien que le grec ; mais il faut bien que de ſon tems on

(*a*) *Cité de Dieu*, liv. VIII. chap. XXVI.

ne doutât pas que l'*Hermès* dont nous avons la théologie, ne fût un ſage de l'Egypte, antérieur probablement au tems d'*Alexandre*, & l'un des prêtres que *Platon* alla conſulter.

Il m'a toujours paru que la théologie de *Platon* ne reſſemblait en rien à celle des autres Grecs, ſi ce n'eſt à celle de *Timée* qui avait voyagé en Egypte ainſi que *Pythagore*.

L'*Hermès Triſmégiſte* que nous avons, eſt écrit dans un grec barbare, aſſujetti continuellement à une marche étrangère. C'eſt une preuve qu'il n'eſt qu'une traduction dans laquelle on a plus ſuivi les paroles que le ſens.

Joſeph Scaliger qui aida le ſeigneur de *Candale* évêque d'Aire à traduire l'*Hermès* ou *Mercure Triſmégiſte*, ne doute pas que l'original ne fût égyptien.

Ajoutez à ces raiſons qu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'un Grec eût adreſſé ſi ſouvent la parole à *Thaut*. Il n'eſt guère dans la nature qu'on parle avec tant d'effuſion de cœur à un étranger; du moins on n'en voit aucun exemple dans l'antiquité.

L'*Eſculape* égyptien qu'on fait parler dans ce livre & qui peut-être en eſt l'auteur, écrit au roi d'Egypte Ammon, (*a*) *Gardez-vous bien de ſouffrir que les Grecs traduiſent les livres de notre Mercure, de notre Thaut, parce qu'ils le défigureraient.* Certainement un Grec n'aurait pas parlé ainſi.

Toutes les vraiſemblances ſont donc que ce fameux livre eſt égyptien.

Il y a une autre réflexion à faire, c'eſt que les ſyſtêmes d'*Hermès* & de *Platon* conſpiraient également à s'étendre chez les écoles juives dès le tems des *Ptolomées*. Cette doctrine y fit bientôt de très-grands progrès. Vous la voyez étalée toute entière chez le juif *Philon*, homme ſavant à la mode de ces tems-là.

(*a*) Préface du *Mercure Triſmégiſte*.

Il copie des passages entiers de *Mercure Trismégiste* dans son chapitre de la formation du monde. *Premièrement*, dit-il, DIEU *fit le monde intelligible, le ciel incorporel, & la terre invisible ; après il créa l'essence incorporelle de l'eau & de l'esprit, & enfin l'essence de la lumière incorporelle patron du soleil & de tous les astres.*

Telle est la doctrine d'Hermès toute pure. Il ajoute *que le verbe ou la pensée invisible & intellectuelle est l'image de* DIEU.

Voilà la création du monde par le verbe, par la pensée, par le *logos*, bien nettement exprimée.

Vient ensuite la doctrine des nombres qui passa des Egyptiens aux juifs. Il appelle la raison la *parente de* DIEU. Le nombre de *sept* est l'accomplissement de toute chose ; & c'est pourquoi, dit-il, la lyre n'a que sept cordes.

En un mot, *Philon* possédait toute la philosophie de son tems.

On se trompe donc quand on croit que les juifs sous le règne d'*Hérode*, étaient plongés dans la même espèce d'ignorance où ils étaient auparavant. Il est évident que *St. Paul* était très-instruit ; il n'y a qu'à lire le premier chapitre de *St. Jean* qui est si différent des autres, pour voir que l'auteur écrit précisément comme Hermès & comme Platon. *Au commencement était le verbe, & le verbe, le logos, était avec* DIEU, *&* DIEU *était le logos ; tout a été fait par lui, & sans lui rien n'est de ce qui fut fait. Dans lui était la vie ; & la vie était la lumière des hommes.*

C'est ainsi que St. Paul dit (*a*) que DIEU *a créé les siècles par son fils.*

Dès le tems des apôtres vous voyez des sociétés entières de chrétiens qui ne sont que trop savans, & qui substituent une philosophie fantastique à la simplicité de

(*a*) Epit. aux Hébreux chap. I. v. 2.

la foi. Les *Simons*, les *Ménandre*, les *Cérinthes* enseignaient préciſément les dogmes d'*Hermès*. Leurs éons n'étaient autre choſe que les dieux ſubalternes créés par le Grand-Etre. Tous les premiers chrétiens ne furent donc pas des hommes ſans lettres comme on le dit tous les jours, puiſqu'il y en avait pluſieurs qui abuſaient de leur littérature, & que même dans les *Actes* le gouverneur Feſtus dit à Paul ; *Tu es fou, Paul, trop de ſcience t'a mis hors de ſens.*

Cérinthe dogmatiſait du tems de St. Jean l'évangéliſte. Ses erreurs étaient d'une métaphyſique profonde & déliée. Les défauts qu'il remarquait dans la conſtruction du monde, lui firent penſer, comme le dit le docteur *Dupin*, que ce n'était pas le DIEU ſouverain qui l'avait formé, mais une vertu inférieure à ce premier principe, laquelle n'avait pas connaiſſance du DIEU ſouverain. C'était vouloir corriger le ſyſtême de *Platon même* ; c'était ſe tromper comme chrétien & comme philoſophe. Mais c'était en même tems montrer un eſprit très-délié & très-exercé.

Il en eſt de même des primitifs appellés *quakers*, dont nous avons tant parlé. On les a pris pour des hommes qui ne ſavaient que parler du nez, & qui ne faiſaient nul uſage de leur raiſon. Cependant, il y en eut pluſieurs parmi eux qui employaient toutes les fineſſes de la dialectique. L'enthouſiaſme n'eſt pas toujours le compagnon de l'ignorance totale ; il l'eſt ſouvent d'une ſcience erronée.

HIPATHIE.

JE ſuppoſe que madame *Dacier* eût été la plus belle femme de Paris, & que dans la querelle des anciens & & des modernes les carmes euſſent prétendu que le poëme de la *Magdelaine*, compoſé par un carme, était infiniment ſupérieur à *Homère*, & que c'était une impiété atroce de préférer l'*Iliade* à des vers d'un moine.

Je ſuppoſe que l'archevêque de Paris eût pris le parti des carmes contre le gouverneur de Paris partiſan de la belle madame *Dacier*, & qu'il eût excité les carmes à maſſacrer cette belle dame dans l'égiſe de Notre-Dame, & de la traîner toute nue & toute ſanglante dans la place Maubert. Il n'y a perſonne qui n'eût dit que l'archevêque de Paris aurait fait une fort mauvaiſe action dont il aurait dû faire pénitence.

Voilà préciſément l'hiſtoire d'*Hipathie*. Elle enſeignait *Homère* & *Platon* dans Alexandrie du tems de l'empereur *Théodoſe II*. St. Cyrille déchaîna contre elle la populace chrétienne; c'eſt ainſi que nous le racontent *Damaſcius* & *Suidas*; c'eſt ce que prouvent évidemment les plus ſavans hommes du ſiècle, tels que *Bruker*, *la Croze*, *Baſnage*; (*a*) c'eſt ce qui eſt expoſé très-judicieuſement dans le grand dictionnaire encyclopédique à l'article *Eclectiſme*.

Un homme dont les intentions ſont ſans doute très-bonnes, a fait imprimer deux volumes contre cet article de l'Encyclopédie.

Encore une fois, mes amis, deux tomes contre deux pages, c'eſt trop. Je vous l'ai dit cent fois, vous multipliez trop les êtres ſans néceſſité; deux lignes contre deux

(*a*) *Baſnage*, tom. V. pag. 82.

tomes, voilà ce qu'il faut. N'écrivez pas même ces deux lignes. Je me contente de remarquer que *St. Cyrille* était homme, & homme de parti ; qu'il a pu se laisser trop emporter à son zèle ; que quand on met les belles dames toutes nues ce n'est pas pour les massacrer ; que *St. Cyrille* a sans doute demandé pardon à DIEU de cette action abominable ; & que je prie le père des miséricordes d'avoir pitié de son ame. Celui qui a écrit les deux volumes contre l'éclectisme, me fait aussi beaucoup de pitié.

DE L'HISTOIRE.

COMME nous avons déjà vingt mille ouvrages, la plupart en plusieurs volumes, sur la seule histoire de France, & qu'un lecteur qui vivrait cent ans n'aurait pas le tems d'en lire la moitié, je crois qu'il est bon de savoir se borner.

Nous sommes obligés de joindre à la connaissance de notre pays celle de l'histoire de nos voisins. Il nous est encore moins permis d'ignorer les grandes actions des Grecs & des Romains, & leurs loix qui sont en grande partie les nôtres.

Mais si à cette étude nous voulions ajouter celle d'une antiquité plus reculée, nous ressemblerions alors à un homme qui abandonnerait *Polybe* pour étudier sérieusement les *Mille & une nuits*. Toutes les origines des peuples sont visiblement des fables ; la raison en est que les hommes ont dû vivre long-tems en corps de peuple & apprendre à faire du pain & des habits (ce qui était fort difficile) avant d'apprendre à transmettre toutes leurs pensées à la postérité, ce qui était plus difficile encore. L'art d'écrire n'a pas probablement plus de six

mille ans chez les Chinois, & quoiqu'en aient dit les Caldéens & les Egyptiens, il n'y a guère d'apparence qu'ils aient ſu plutôt écrire & lire couramment.

L'hiſtoire des tems antérieurs ne put donc être tranſmiſe que de mémoire, & on ſait aſſez combien le ſouvenir des choſes paſſées s'altère de génération en génération. C'eſt l'imagination ſeule qui a écrit les premières hiſtoires. Non ſeulement chaque peuple inventa ſon origine, mais il inventa auſſi l'origine du monde entier. Ne nous perdons point dans cet abyme, & allons au fait.

DÉFINITION.

L'hiſtoire eſt le récit des faits donnés pour vrais, au contraire de la fable qui eſt le récit des faits donnés pour faux.

Il y a l'hiſtoire des opinions qui n'eſt guère que le recueil des erreurs humaines.

L'hiſtoire des arts, peut être la plus utile de toutes, quand elle joint à la connaiſſance de l'invention & du progrès des arts la deſcription de leur mécaniſme.

L'hiſtoire naturelle improprement dite *hiſtoire*, eſt une partie eſſentielle de la phyſique. On a diviſé l'hiſtoire des événemens en ſacrée & profane; l'hiſtoire ſacrée eſt une ſuite des opérations divines & miraculeuſes, par leſquelles il a plu à DIEU de conduire autrefois la nation Juive, & d'exercer aujourd'hui notre foi.

Si j'apprenais l'hébreu, les ſciences, l'hiſtoire!
Tout cela c'eſt la mer à boire.

PREMIERS FONDEMENS DE L'HISTOIRE.

Les premiers fondemens de toute l'hiſtoire, ſont les récits des pères aux enfans, tranſmis enſuite d'une génération à une autre; ils ne ſont tout au plus que probables

dans leur origine, quand ils ne choquent point le ſens commun ; & ils perdent un degré de probabilité à chaque génération. Avec le tems la fable ſe groſſit, & la vérité ſe perd : delà vient que toutes les origines des peuples ſont abſurdes. Ainſi les Egyptiens avaient été gouvernés par les dieux pendant beaucoup de ſiècles; ils l'avaient été enſuite par des demi-dieux ; enfin ils avaient eu des rois pendant onze mille trois cent quarante ans ; & le ſoleil dans cet eſpace de tems avait changé quatre fois d'orient & d'occident.

Les Phéniciens du tems d'*Alexandre* prétendaient être établis dans leur pays depuis trente mille ans ; & ces trente mille ans étaient remplis d'autant de prodiges que la chronologie égytienne. J'avoue qu'il eſt phyſiquement très-poſſible que la Phénicie ait exiſté non-ſeulement trente mille ans, mais trente mille milliards de ſiècles, & qu'elle ait éprouvé, ainſi que le reſte du globe, trente millions de révolutions. Mais nous n'en avons pas de connaiſſance.

On ſait quel merveilleux ridicule règne dans l'ancienne hiſtoire des Grecs.

Les Romains, tout ſérieux qu'ils étaient, n'ont pas moins enveloppé de fables l'hiſtoire de leurs premiers ſiècles. Ce peuple ſi récent en comparaiſon des nations aſiatiques, a été cinq cents années ſans hiſtoriens. Ainſi il n'eſt pas ſurprenant que *Romulus* ait été le fils de *Mars*, qu'une louve ait été ſa nourrice, qu'il ait marché avec vingt mille hommes de ſon village de Rome, contre vingt-cinq mille combattans du village des Sabins ; qu'enſuite il ſoit devenu dieu; que *Tarquin l'ancien* ait coupé une pierre avec un raſoir, & qu'une veſtale ait tiré à terre un vaiſſeau avec ſa ceinture, &c.

Les premières annales de toutes nos nations modernes ne ſont pas moins fabuleuſes ; les choſes prodigieuſes & improbables doivent être quelquefois rapportées, mais comme des preuves de la crédulité humaine : elles entrent

dans l'hiſtoire des opinions & des ſottiſes. Mais le champ eſt trop immenſe.

DES MONUMENS.

Pour connaître avec un peu de certitude quelque choſe de l'hiſtoire ancienne, il n'eſt qu'un ſeul moyen ; c'eſt de voir s'il reſte quelques monumens inconteſtables. Nous n'en avons que trois par écrit ; le premier eſt le recueil des obſervations aſtronomiques faites pendant dix-neuf cents ans de ſuite à Babylone, envoyées par *Alexandre* en Grèce. Cette ſuite d'obſervations qui remonte à deux mille deux cent trente-quatre ans avant notre ère vulgaire, prouve invinciblement que les Babyloniens exiſtaient en corps de peuple pluſieurs ſiècles auparavant : car les arts ne ſont que l'ouvrage du tems ; & la pareſſe naturelle aux hommes les laiſſe des milliers d'années ſans autres connaiſſances & ſans autres talens que ceux de ſe nourrir, de ſe défendre des injures de l'air & de s'égorger. Qu'on en juge par les Germains & par les Anglais du tems de *Céſar*, par les Tartares d'aujourd'hui, par les deux tiers de l'Afrique, & par tous les peuples que nous avons trouvé dans l'Amérique, en exceptant à quelques égards les royaumes du Pérou & du Mexique, & la république de Tlaſcala. Qu'on ſe ſouvienne que dans tout ce nouveau monde perſonne ne ſavait ni lire ni écrire.

Le ſecond monument eſt l'éclipſe centrale du ſoleil calculée à la Chine deux mille cent cinquante-cinq ans avant notre ère vulgaire, & reconnue véritable par tous nos aſtronomes. Il faut dire des Chinois la même choſe que des peuples de Babylone ; ils compoſaient déjà ſans doute un vaſte empire policé. Mais ce qui met les Chinois au-deſſus de tous les peuples de la terre, c'eſt que ni leurs loix, ni leurs mœurs, ni la langue que parlent chez eux les lettrés, n'ont changé depuis environ quatre mille

ans. Cependant cette nation & celle de l'Inde, les plus anciennes de toutes celles qui ſubſiſtent aujourd'hui, celles qui poſsèdent le plus vaſte & le plus beau pays, celles qui ont inventé preſque tous les arts avant que nous en euſſions appris quelques-uns, ont toujours été omiſes juſqu'à nos jours dans nos prétendues hiſtoires univerſelles. Et quand un Eſpagnol & un Français faiſaient le dénombrement des nations, ni l'un ni l'autre ne manquait d'appeller ſon pays la première monarchie du monde, & ſon roi, le plus grand roi du monde, ſe flattant que ſon roi lui donnerait une penſion, dès qu'il aurait lu ſon livre.

Le troiſième monument, fort inférieur aux deux autres, ſubſiſte dans les marbres d'Arondel : la chronique d'Athènes y eſt gravée deux cent ſoixante-trois ans avant notre ère; mais elle ne remonte que juſquà *Cécrops*, treize cent dix-neuf ans au-delà du tems où elle fut gravée. Voilà dans l'hiſtoire de toute l'antiquité les ſeules époques inconteſtables que nous ayons.

Faiſons une ſérieuſe attention à ces marbres rapportés de Grèce par le lord *Arondel*. Leur chronique commence quinze cent ſoixante & dix-ſept ans avant notre ère. C'eſt aujourd'hui une antiquité de 3350 ans; & vous n'y voyez pas un ſeul fait qui tienne du miraculeux, du prodigieux. Il en eſt de même des olympiades, ce n'eſt pas là qu'on doit dire *Grecia mendax*, la menteuſe Grèce. Les Grecs ſavaient très-bien diſtinguer l'hiſtoire de la fable, & les faits réels des contes d'*Hérodote;* ainſi que dans leurs affaires ſérieuſes leurs orateurs n'empruntaient rien des diſcours des ſophiſtes ni des images des poëtes.

La date de la priſe de Troye eſt ſpécifiée dans ces marbres, mais il n'y eſt parlé ni des flèches d'*Appollon*, ni du ſacrifice d'*Iphigénie*, ni des combats ridicules des dieux. La date des inventions de *Triptolème* & de *Cérès* s'y trouve ; mais *Cérès* n'y eſt pas appellée *déeſſe*. On y fait mention d'un poëme ſur l'enlévement de *Proſerpine ;* il n'y eſt point dit qu'elle ſoit fille de *Jupiter* & d'une déeſſe

déesse, & qu'elle soit femme du dieu des enfers. *Hercule* est initié aux mystères d'*Eleusine ;* mais pas un mot sur ses douze travaux, ni sur son passage en Afrique dans sa tasse, ni sur sa divinité.

Chez nous, au contraire, un étendart est apporté du ciel par un ange aux moines de saint Denis ; un pigeon apporte une bouteille d'huile dans une église de Rheims ; deux armées de serpens se livrent une bataille rangée en Allemagne ; un archevêque de Mayence est assiégé & mangé par des rats : & pour comble on a grand soin de marquer l'année de ces aventures. Et l'abbé *Lenglet* compile, compile ces impertinences ; & les almanachs les ont cent fois répétées ; & c'est ainsi qu'on a instruit la jeunesse ; & toutes ces fadaises sont entrées dans l'éducation des princes.

Toute histoire est récente. Il n'est pas étonnant qu'on n'ait point d'histoire ancienne profane au-delà d'environ quatre mille années. Les révolutions de ce globe, la longue & universelle ignorance de cet art qui transmet les faits par l'écriture, en sont cause. Il reste encore plusieurs peuples qui n'en ont aucun usage. Cet art ne fut commun que chez un très-petit nombre de nations policées ; & même était-il en très-peu de mains. Rien de plus rare chez les Français & chez les Germains, que de savoir écrire, jusqu'au quatorzième siècle de notre ère vulgaire : presque tous les actes n'étaient attestés que par témoins. Ce ne fut en France que sous *Charles VII* en 1454, que l'on commença à rédiger par écrit quelques coutumes de France. L'art d'écrire était encore plus rare chez les Espagnols, & delà vient que leur histoire est si séche & si incertaine, jusqu'au tems de *Ferdinand* & d'*Isabelle*. On voit par-là combien le très-petit nombre d'hommes qui savaient écrire, pouvaient en imposer, & combien il a été facile de nous faire croire les plus énormes absurdités.

Il y a des nations qui ont subjugué une partie de la terre

ſans avoir l'uſage des caractères. Nous ſavons que *Gengis-Kan* conquit une partie de l'Aſie au commencement du treizième ſiècle; mais ce n'eſt ni par lui ni par les Tartares que nous le ſavons. Leur hiſtoire écrite par les Chinois & traduite par le père *Gaubil*, dit que ces Tartares n'avaient point alors l'art d'écrire.

Cet art ne dut pas être moins inconnu au Scythe *Ogus-Kan*, nommé *Madiès* par les Perſans & par les Grecs, qui conquit une partie de l'Europe & de l'Aſie, ſi long-tems avant le règne de *Cyrus*. Il eſt preſque sûr qu'alors ſur cent nations, il y en avait à peine deux ou trois qui employaſſent des caractères. Il ſe peut que dans un ancien monde détruit, les hommes aient connu l'écriture & les autres arts. Mais dans le nôtre ils ſont tous très-récens.

Il reſte des monumens d'une autre eſpèce, qui ſervent à conſtater ſeulement l'antiquité reculée de certains peuples, & qui précèdent toutes les époques connues, & tous les livres; ce ſont les prodiges d'architecture, comme les pyramides & les palais d'Egypte qui ont réſiſté au tems. *Hérodote* qui vivait il y a deux mille deux cents ans, & qui les avait vus, n'avait pu apprendre des prêtres égyptiens dans quel tems on les avait élevés.

Il eſt difficile de donner à la plus ancienne des pyramides moins de quatre mille ans d'antiquité; mais il faut conſidérer que ces efforts de l'oſtentation des rois n'ont pu être commencés que long-tems après l'établiſſement des villes. Mais pour bâtir des villes dans un pays inondé tous les ans, remarquons toujours qu'il avait fallu d'abord relever le terrain des villes ſur des pilotis dans ce terrain de vaſe, & les rendre inacceſſibles à l'inondation: il avait fallu avant de prendre ce parti néceſſaire, & avant d'être en état de tenter ces grands travaux, que les peuples ſe fuſſent pratiqué des retraites pendant la crue du Nil, au milieu des rochers qui forment deux chaînes à droite & à gauche de ce fleuve. Il avait fallu que ces peuples raſſem-

blés euſſent les inſtrumens du labourage, ceux de l'architecture, une connaiſſance de l'arpentage, avec des loix & une police. Tout cela demande néceſſairement un eſpace de tems prodigieux. Nous voyons par les longs détails qui retardent tous les jours nos entrepriſes les plus néceſſaires & les plus petites, combien il eſt difficile de faire de grandes choſes ; & qu'il faut non-ſeulement une opiniâtreté infatigable, mais pluſieurs générations animées de cette opiniâtreté.

Cependant que ce ſoit *Menès*, *Thaut* ou *Chéops*, ou *Rameſsès*, qui aient élevé une ou deux de ces prodigieuſes maſſes, nous n'en ſerons pas plus inſtruits de l'hiſtoire de l'ancienne Egypte : la langue de ce peuple eſt perdue. Nous ne ſavons donc autre choſe, ſinon qu'avant les plus anciens hiſtoriens il y avait de quoi faire une hiſtoire ancienne.

DE L'ANCIENNE EGYPTE.

Comme l'hiſtoire des Egyptiens n'eſt pas écrite par des auteurs ſacrés, il eſt permis de s'en moquer. On l'a déjà fait avec ſuccès ſur ſes dix-huit mille villes, & ſur Thèbes aux-cent-portes, par leſquelles ſortait un million de ſoldats, outre des chariots armés ; ce qui ſuppoſait cinq millions au moins d'habitans dans la ville, tandis que l'Egypte entière ne contient aujourd'hui que trois millions d'ames.

Preſque tout ce qu'on raconte de l'ancienne Egypte a été écrit apparemment avec une plume tirée de l'aile du phénix, qui venait ſe brûler tous les cinq cents ans dans le temple d'Hiéropolis pour y renaître.

Les Egyptiens adoraient-ils en effet des bœufs, des boucs ; des crocodiles, des ſinges, des chats & juſqu'à des oignons ? il ſuffit qu'on l'ait dit une fois pour que mille copiſtes l'aient redit en vers & en proſe. Le premier qui fit tomber tant de nations en erreur ſur les

Egyptiens eſt *Sanchoniaton*, le plus ancien auteur que nous ayons parmi ceux dont les Grecs nous ont conſervé des fragmens. Il était voiſin des Hébreux, & inconteſtablement plus ancien que *Moyſe*, puiſqu'il ne parle pas de *Moyſe*, & qu'il aurait fait mention ſans doute d'un ſi grand homme, & de ſes épouvantables prodiges, s'il fût venu après lui, ou s'il avait été ſon contemporain.

Voici comme il s'exprime : « Ces choſes ſont écrites » dans l'hiſtoire du monde de *Thaut* & dans ſes mé» moires. Mais ces premiers hommes conſacrèrent des » plantes & des productions de la terre ; ils leur attri» buèrent la divinité, ils révérèrent les choſes qui les » nourriſſaient ; ils leur offrirent leur boire & leur » manger, cette religion étant conforme à la faibleſſe » de leurs eſprits, &c. »

Il eſt très remarquable que *Sanchoniaton*, qui vivait avant *Moyſe*, cite les livres de *Thaut* qui avaient huit cents ans d'antiquité ; mais il eſt plus remarquable encore que *Sanchoniaton* s'eſt trompé, s'il a cru que les Egyptiens rendaient aux oignons le même hommage qu'ils rendaient à leur *Iſis*. Ils ne les adoraient certainement pas comme des dieux ſuprêmes, puiſqu'ils les mangeaient. *Ciceron*, qui vivait dans le tems où *Céſar* conquit l'Egypte, dit dans ſon livre de la divination qu'*il n'y a point de ſuperſtitions que les hommes n'aient embraſſée ; mais qu'il n'eſt encor aucune nation qui ſe ſoit aviſée de manger ſes dieux.*

De quoi ſe feraient nourris les Egyptiens, s'ils avaient adoré tous les bœufs & tous les oignons ? J'oſe croire & même dire, que l'auteur de l'*Eſſai ſur l'hiſtoire générale & ſur les mœurs des nations* a dénoué le nœud de cette difficulté, en diſant qu'il faut faire une grande différence entre un oignon conſacré & un oignon dieu. Le bœuf *Apis* était conſacré ; mais les autres bœufs étaient mangés par les prêtres & par tout le peuple.

Une ville d'Egypte avait conſacré un chat pour re-

mercier les dieux d'avoir fait naître des chats qui mangent des souris. *Diodore* de Sicile rapporte que les Egyptiens massacrèrent de son tems un Romain qui avait eu le malheur de tuer un chat par mégarde. Il est très-vraisemblable que c'était le chat consacré. Je ne voudrais pas tuer une cigogne en Hollande ; on y est persuadé qu'elles portent bonheur aux maisons sur le toit desquelles elles perchent. Un Hollandais de mauvaise humeur me ferait payer cher sa cigogne.

Dans un nome d'Egypte, voisin du Nil, il y avait un crocodile sacré. C'était apparemment pour obtenir des dieux que les crocodiles mangeassent moins de petits enfans.

Origène, qui vivait dans Alexandrie & qui devait être bien instruit de la religion du pays, s'exprime ainsi dans sa réponse à *Celse*, au livre III. « Nous » n'imitons point les Egyptiens dans le culte d'*Isis* » & d'*Osiris* ; nous n'y joignons point *Minerve* comme » ceux du nome de Sais. » Il dit dans un autre endroit : « *Ammon* ne souffre pas que les habitans de » la ville d'Apis vers la Lybie mangent des vaches. » Il est clair par ces passages qu'on adorait *Isis* & *Osiris*.

Il dit encore : « Il n'y aurait rien de mauvais à s'abs» tenir des animaux utiles aux hommes ; mais épar» gner un crocodile, l'estimer consacré à je ne sais » quelle divinité, n'est-ce pas une extrême folie ? »

Il est évident par tous ces passages que les prêtres, les shoen, ou shotim d'Egypte adoraient des dieux, & non pas des bêtes. Ce n'est pas que les manœuvres, les blanchisseuses, la racaille de toute espèce ne prissent communément pour une divinité la bête consacrée. Il est très-vraisemblable même que des dévotes de cour, encouragées dans leur zèle par quelques shoen d'Egypte, aient cru le bœuf *Apis* un dieu ; & lui aient fait des neuvaines.

Le monde est vieux, mais l'histoire est d'hier. Celle

que nous nommons *ancienne* & qui eſt en effet très-récente, ne remonte guère qu'à quatre ou cinq mille ans : nous n'avons avant ce tems que quelques probabilités : elles nous ont été tranſmiſes dans les annales des bracmanes, dans la chronique chinoiſe, dans l'hiſtoire d'*Hérodote*. Les anciennes chroniques chinoiſes ne regardent que cet empire ſéparé du reſte du monde. *Hérodote* plus intéreſſant pour nous parle de la terre alors connue. En récitant aux Grecs les neufs livres de ſon hiſtoire, il les enchanta par la nouveauté de cette entrepriſe & par le charme de diction, & ſurtout par les fables.

D'HÉRODOTE.

Preſque tout ce qu'il raconte ſur la foi des étrangers eſt fabuleux ; mais tout ce qu'il a vu eſt vrai. On apprend de lui par exemple, quelle extrême opulence & quelle ſplendeur régnait dans l'Aſie mineure, aujourd'hui (dit-on) pauvre & dépeuplée. Il a vu à Delphes les préſens d'or prodigieux que les rois de Lydie avaient envoyés au temple ; & il parle à des auditeurs qui connaiſſaient Delphes comme lui. Or, quel eſpace de tems a dû s'écouler avant que des rois de Lydie euſſent pu amaſſer aſſez de tréſors ſuperflus pour faire des préſens ſi conſidérables à un temple étranger !

Mais quand *Hérodote* rapporte les contes qu'il a entendus, ſon livre n'eſt plus qu'un roman qui reſſemble aux fables miléſiennes.

C'eſt un *Candaule* qui montre ſa femme toute nue à ſon ami *Gigès ;* c'eſt cette femme qui par modeſtie ne laiſſe à *Gigès* que le choix de tuer ſon mari, d'épouſer la veuve ou de périr.

C'eſt un oracle de Delphes qui devine que dans le même tems qu'il parle, *Créſus* à cent lieues de là fait cuire une tortue dans un plat d'airain.

C'eſt dommage que *Rollin* d'ailleurs eſtimable, répète tous les contes de cette eſpèce. Il admire la ſcience de l'oracle & la véracité d'*Apollon*, ainſi que la pudeur de la femme du roi *Candaule*; & à ce ſujet il propoſe à la police d'empêcher les jeunes gens de ſe baigner dans la rivière. Le tems eſt ſi cher, & l'hiſtoire ſi immenſe, qu'il faut épargner aux lecteurs de telles fables & de telles moralités.

L'hiſtoire de *Cyrus* eſt toute défigurée par des traditions fabuleuſes. Il y a grande apparence que ce *Kiro* ou *Koſrou*, qu'on nomme *Cyrus*, à la tête des peuples guerriers d'Elam, conquit en effet Babylone amollie par les délices. Mais on ne ſait pas ſeulement quel roi régnait alors à Babylone; les uns diſent *Balthaſar*, les autres *Anaboth*. Hérodote fait tuer *Cyrus* dans une expédition contre les Meſſagètes. *Xénophon* dans ſon roman moral & politique le fait mourir dans ſon lit.

On ne ſait autre choſe dans ces ténèbres de l'hiſtoire, ſinon qu'il y avait depuis très-long-tems de vaſtes empires, & des tyrans dont la puiſſance était fondée ſur la misère publique; que la tyrannie était parvenue juſqu'à dépouiller les hommes de leur virilité, pour s'en ſervir à d'infames plaiſirs au ſortir de l'enfance, & pour les employer dans leur vieilleſſe à la garde des femmes; que la ſuperſtition gouvernait les hommes; qu'un ſonge était regardé comme un avis du ciel, & qu'il décidait de la paix & de la guerre, &c.

A meſure qu'*Hérodote* dans ſon hiſtoire ſa rapproche de ſon tems, il eſt mieux inſtruit & plus vrai. Il faut avouer que l'hiſtoire ne commence pour nous qu'aux entrepriſes des Perſes contre les Grecs. On ne trouve avant ces grands événemens que quelques récits vagues, enveloppés de contes puériles. *Hérodote* devient le modèle des hiſtoriens quand il décrit ces prodigieux préparatifs de *Xerxès* pour aller ſubjuguer la Grèce & enſuite l'Europe. Il exagère ſans doute le nombre de ſes ſoldats;

mais il les mène avec une exactitude géographique de Suze jusqu'à la ville d'Athènes. Il nous apprend comment étaient armés tant de peuples différens que ce monarque traînait après lui : aucun n'est oublié du fond de l'Arabie & de l'Egypte jusqu'au-delà de la Bactriane & de l'extrémité septentrionale de la mer Caspienne, pays alors habité par des peuples puissans, & aujourd'hui par des Tartares vagabonds. Toutes les nations, depuis le Bosphore de Thrace jusqu'au Gange, sont sous ses étendarts.

On voit avec étonnement que ce prince possédait plus de terrain que n'en eut l'empire romain. Il avait tout ce qui appartient aujourd'hui au grand mogol en-deçà du Gange ; toute la Perse, & tout le pays des Usbecs, tout l'empire des Turcs si vous en excœptez la Romanie ; mais en récompense il possédait l'Arabie. On voit par l'étendue de ses états quel est le tort des déclamateurs en vers & en prose, de traiter de fou *Alexandre*, (*a*) vengeur de la Grèce, pour avoir subjugué l'empire de l'ennemi des Grecs. Il alla en Egypte, à Tyr & dans l'Inde, mais il le devait ; & Tyr, l'Egypte & l'Inde appartenaient à la la puissance qui avait ravagé la Gréce.

USAGE QU'ON PEUT FAIRE D'HÉRODOTE.

Hérodote eut le même mérite qu'*Homère ;* il fut le premier historien comme *Homère* le premier poëte épique, & tous deux saisirent les beautés propres d'un art qu'on croit inconnu avant eux. C'est un spectacle admirable dans *Hérodote* que cet empereur de l'Asie, & de l'Afrique, qui fait passer son armée immense sur un pont de bateaux d'Asie en Europe, qui prend la Thrace, la Macédoine, la Thessalie, l'Achaïe supérieure, & qui

(*a*) Voyez l'article *Alexandre*.

entre dans Athènes abandonnée & déserte. On ne s'attend point que les Athéniens sans ville, sans territoire, refugiés sur leurs vaisseaux avec quelques autres Grecs, mettront en fuite la nombreuse flotte du grand roi; qu'ils rentreront chez eux en vainqueurs, qu'ils forceront *Xerxès* à ramener ignominieusement les débris de son armée, & qu'ensuite ils lui défendront par un traité de naviger sur leurs mers. Cette supériorité d'un petit peuple généreux, libre sur toute l'Asie esclave, est peut-être ce qu'il y a de plus glorieux chez les hommes. On apprend aussi par cet événement que les peuples de l'Occident ont toujours été meilleurs marins que les peuples asiatiques. Quand on lit l'histoire moderne, la victoire de Lépante fait souvenir de celle de Salamine, & on compare *Dom Juan d'Autriche* & *Colone*, à *Thémistocle* & à *Euribiades*. Voilà peut-être le seul fruit qu'on peut tirer de la connoissance de ces tems reculés.

Il est toujours bien hardi de vouloir pénétrer dans les desseins de DIEU; mais cette témérité est mêlée d'un grand ridicule quand on veut prouver que le DIEU de tous les peuples de la terre & de toutes les créatures des autres globes, ne s'occupait des révolutions de l'Asie, & qu'il n'envoyait lui-même tant de conquérans les uns après les autres, qu'en considération du petit peuple Juif, tantôt pour l'abaisser, tantôt pour le relever, toujours pour l'instruire, & que cette petite horde opiniâtre & rebelle était le centre & l'objet des révolutions de la terre.

Si le conquérant mémorable qu'on a nommé *Cyrus* se rend maître de Babylone, c'est uniquement pour donner à quelques Juifs la permission d'aller chez eux. Si *Alexandre* est vainqueur de *Darius*, c'est pour établir des fripiers juifs dans Alexandrie. Quand les Romains joignent la Syrie à leur vaste domination, & englobent le petit pays de Judée dans leur empire, c'est encore

pour instruire les Juifs. Les Arabes & les Turcs ne sont venus que pour corriger ce peuple. Il faut avouer qu'il a eu une excellente éducation ; jamais on n'eut tant de précepteurs, & jamais on n'en profita si mal !

On serait aussi bien reçu à dire que *Ferdinand* & *Isabelle* ne réunirent les provinces de l'Espagne que pour chasser une partie des Juifs & pour brûler l'autre ; que les Hollandais n'ont secoué le joug du tyran *Philippe II* que pour avoir dix mille Juifs dans Amsterdam, & que DIEU n'a établi le chef visible de l'église catholique au vatican, que pour y entretenir des synagogues moyennant finance. Nous savons bien que la providence s'étend sur toute la terre ; mais c'est par cette raison-là même qu'elle n'est pas bornée à un seul peuple.

DE THUCIDIDE.

Revenons aux Grecs. *Thucidide*, successeur d'*Hérodote*, se borne à nous détailler l'histoire de la guerre du Péloponèse, pays qui n'est pas plus grand qu'une province de France ou d'Allemagne, mais qui a produit des hommes en tout genre dignes d'une réputation immortelle : & comme si la guerre civile, le plus horrible des fléaux, ajoutait un nouveau feu & de nouveaux ressorts à l'esprit humain, c'est dans ce tems que tous les arts florissaient en Grèce. C'est ainsi qu'ils commencent à se perfectionner ensuite à Rome dans d'autres guerres civiles du tems de *Césat ;* & qu'ils renaissent encore dans notre quinzième & seizième siècle de l'ère vulgaire, parmi les troubles de l'Italie.

EPOQUE D'ALEXANDRE.

Après cette guerre du Péloponèse, décrite par *Thucidide*, vient le tems célèbre d'*Alexandre*, prince digne d'être élevé par *Aristote*, qui fonde beaucoup plus

de villes que les autres conquérans n'en ont détruit, & qui change le commerce de l'univers.

De ſon tems & de celui de ſes ſucceſſeurs floriſſait Carthage, & la république romaine commençait à fixer ſur elle les regards des nations. Tout le Nord & l'Occident ſont enſevelis dans la barbarie. Les Celtes, les Germains, tous les peuples du Nord ſont inconnus. (Voyez l'article *Alexandre.*)

Si *Quinte-Curce* n'avait pas défiguré l'hiſtoire *d'Alexandre* par mille fables, que de nos jours tant de déclamateurs ont répétées, *Alexandre* ſerait le ſeul héros de l'antiquité dont on aurait une hiſtoire véritable. On ne ſort point d'étonnement quand on voit des hiſtoriens latins venus quatre cents ans après lui, faire aſſiéger par *Alexandre* des villes indiennes auxquelles ils ne donnent que des noms grecs, & dont quelques-unes n'ont jamais exiſté.

Quinte-Curce après avoir placé le Tanaïs au-delà de la mer Gaſpienne, ne manque pas de dire que le Gange en ſe détournant vers l'Orient, porte auſſi bien que l'Indus ſes eaux dans la mer Rouge qui eſt à l'Occident. Cela reſſemble au diſcours de *Trimalcion* qui dit, qu'il a chez lui une Niobé enfermée dans le cheval de Troye; & qu'*Annibal*, au ſac de Troye, ayant pris toutes les ſtatues d'or & d'argent, en fit l'airain de Corinthe.

On ſuppoſe qu'il aſſiège une ville nommée *Ara* près du fleuve Indus, & non loin de ſa ſource. C'eſt tout juſte le grand chemin de la capitale de l'empire à huit cents milles du pays où l'on prétend que ſéjournait *Porus*, à ce que prétendent nos miſſionnaires.

Après cette petite excurſion ſur l'Inde, dans laquelle *Alexandre* porta ſes armes par le même chemin que le *Sha-Nadir* prit de nos jours, c'eſt-à-dire par la perſe & le Candahar, continuons l'examen de *Quinte-Curce.*

Il luit plaît d'envoyer une ambaſſade des Scythes à *Alexandre* ſur les bords du fleuve Jaxartes. Il leur met dans la bouche une harangue telle que les Américains auraient dû la faire aux premiers conquérans Eſpagnols. Il peint ces Scythes comme des hommes paiſibles & juſtes, tout étonnés de voir un voleur Grec venu de ſi loin pour ſubjuguer des peuples que leurs vertus rendaient indomptables. Il ne ſonge pas que ces Scythes invincibles avaient été ſubjugués par les rois de Perſe. Ces mêmes Scythes ſi paiſibles & ſi juſtes ſe contrediſent bien honteuſement dans la harangue de *Quinte-Curce ;* ils avouent qu'ils ont porté le fer & la flamme juſques dans la haute Aſie. Ce ſont en effet ces mêmes Tartares qui joints à tant de hordes du Nord, ont dévaſté, ſi long-tems l'univers connu, depuis le Chine juſqu'au mont Atlas.

Toutes ces harangues des hiſtoriens ſeraient fort belles dans un poëme épique où l'on aime fort les proſopopées. Elles ſont l'apanage de la fiction, & c'eſt malheureuſement ce qui fait que les hiſtoires en ſont remplies ; l'auteur ſe met ſans façon à la place de ſon héros.

Quinte-Curce fait écrire une lettre par *Alexandre* à *Darius*. Le héros de la Grèce dit dans cette lettre que *le monde ne peut ſouffrir deux ſoleils ni deux maîtres*. Rollin trouve avec raiſon qu'il y a plus d'enflure que de grandeur dans cette lettre. Il pouvait ajouter qu'il y a encore plus de ſottiſe que d'enflure. Mais *Alexandre* l'a-t-il écrite ? C'eſt-là ce qu'il fallait examiner. Il n'appartient qu'à *Dom Japhet* d'Arménie le fou de Charles-Quint, de dire que *deux ſoleils dans un lieu trop étroit, rendraient trop exceſſif le contraire du froid*. Mais Alexandre était-il un Dom Japhet d'Arménie ?

Un traducteur de l'énergique *Tacite*, ne trouvant point dans cet hiſtorien la lettre de *Tibère* au ſénat contre *Séjan*, s'aviſe de la donner de ſa tête, & de ſe mettre

à la fois à la place de l'empereur & de *Tacite*. Je sais que *Tite-Live* prête souvent des harangues à ses héros ; quel a été le but de *Tite-Live* ? de montrer de l'esprit & l'éloquence. Je lui dirais volontiers, Si tu veux haranguer, va plaider devant le sénat de Rome ; si tu veux écrire l'histoire, ne nous dis que la vérité.

N'oublions pas la prétendue *Thalestris* reine des Amazones, qui vint trouver *Alexandre* pour le prier de lui faire un enfant. Apparemment le rendez-vous fut donné sur les bords du prétendu Tanaïs.

DES PEUPLES NOUVEAUX ET PARTICULIÉREMENT DES JUIFS.

C'est une grande question parmi plusieurs théologiens, si les livres purement historiques des Juifs ont été inspirés ; car pour les livres de préceptes & pour les prophéties, il n'est point de chrétien qui en doute ; & les prophètes eux-mêmes disent tous qu'ils écrivent au nom de DIEU. Ainsi on ne peut s'empêcher de les croire sur leur parole sans une grande impiété. Mais il s'agit de savoir si DIEU a été réellement dans tous les tems l'historien du peuple Juif.

Nous avons dit, & il faut redire que *Le Clerc* & d'autres théologiens de Hollande, prétendent qu'il n'était pas nécessaire que DIEU daignât dicter toutes les annales hébraïques, & qu'il abandonnât cette partie à la science & foi humaine. *Grotius*, *Simon*, *Dupin*, ne s'éloignent pas de ce sentiment ; ils pensent que DIEU disposa seulement l'esprit des écrivains à n'annoncer que la vérité.

On ne connaît point les auteurs du livre des juges, ni de ceux des rois & des Paralipomènes. Les premiers écrivains Hébreux cirent d'ailleurs d'autres livres qui ont été perdus, comme (*a*) celui des guerres du Seigneur, le

(*a*) Nomb. ch. XXI. v. 14.

(*a*) droiturier ou le livre des juſtes, celui (*b*) des jours de Salomon & (*c*) ceux des annales des rois d'Iſraël & de Juda.

Il y a ſurtout des textes qu'il eſt difficile de concilier : par exemple, on voit dans le pentateuque que les Juifs ſacrifièrent dans le déſert au Seigneur, & que leur ſeule idolâtrie fut celle du veau d'or ; il eſt dit dans Jérémie, (*d*) dans Amos (*e*) & dans le diſcours de *ſaint Etienne*, (*f*) qu'ils adorèrent pendant quarante ans le dieu *Moloch* & le dieu *Remphan*, & qu'ils ne ſacrifièrent point au Seigneur.

Il n'eſt pas aiſé de comprendre comment DIEU aurait dicté l'hiſtoire des rois de Juda & d'Iſraël, puiſque les rois d'Iſraël étaient hérétiques, & que même quand les Hébreux voulurent avoir des rois, DIEU leur déclara expreſſément par la bouche de ſon prophète *Samuël*, que (*g*) c'eſt rejetter DIEU que de vouloir obéïr à des monarques. Or pluſieurs ſavans ont été étonnés que DIEU voulût être l'hiſtorien d'un peuple qui avait renoncé à être gouverné immédiatement par lui.

Quelques critiques trop hardis ont demandé, ſi DIEU peut avoir dicté (*h*) que le premier roi *Saül* remporta une victoire à la tête de trois cent mille hommes, puiſqu'il eſt dit (*i*) qu'il n'y avait que deux épées dans toute la nation, & (*k*) qu'ils étaient obligés d'aller chez les Philiſtins pour faire aiguiſer leurs coignées & leurs ſerpettes ?

(*a*) Joſué, chap. X. v. 13. & liv. II. des Rois ch. X. v. 18.
(*b*) Liv. III. des Rois, ch. XI. v. 41.
(*c*) Liv. III. des Rois, ch. XIV. v. 19, 29 & ailleurs.
(*d*) Ch. VII. v. 22.
(*e*) Ch. V. v. 26.
(*f*) Actes des apôtres, ch. VII. v. 43.
(*g*) Liv. I. des Rois, ch. X. v. 19.
(*h*) Liv. I. des Rois, chap. XI. v. 8.
(*i*) Liv. I. des Rois, ch. XIII. v. 22.
(*k*) Liv. I. des Rois, chap. XIII. v. 20.

Si DIEU peut avoir dicté que *David* qui (*a*) était selon son cœur, se mît (*b*) à la tête de quatre cents brigands chargés de dettes & de crimes ; si *David* peut avoir commis toutes les horreurs que la raison peu éclairée par la foi ose lui reprocher ?

Si DIEU a pu dicter les contradictions qui se trouvent entre l'histoire des rois & les paralipomènes ?

On a encore prétendu que l'histoire des rois ne contenant que des événemens sans aucune instruction & même beaucoup de crimes affreux, il ne paraissait pas digne de l'Etre éternel d'écrire ces événemens & ces crimes ? mais nous sommes bien loin de vouloir descendre dans cet abyme théologique ; nous respectons, comme nous le devons, sans examen tout ce que la synagogue & l'église chrétienne ont respecté.

Qu'il nous soit seulement permis de demander encore une fois, pourquoi les Juifs qui avaient une si grande horreur pour les Egyptiens, prirent pourtant toutes les coutumes égyptiennes, la circoncision, les ablutions, les jeûnes, les robes de lin, le bouc émissaire, la vache rousse, le serpent d'airain & cent autres usages dont nous avons déjà parlé ?

Quelle langue parlaient-ils dans le désert ? Il est dit au psaume LXXX. qu'ils n'entendirent pas l'idiome qu'on parlait au-delà de la mer rouge. Leur langage au sortir de l'Egypte était-il égytien ? c'est donc en langue égyptienne que le pentateuque aurait été écrit. Mais pourquoi ne retrouve-t-on dans les caractères samaritains, qui sont ceux des anciens Juifs, aucune trace des caractères d'Egypte ? Pourquoi aucun mot égyptien dans leur patois mêlé de tyrien, d'azotien & de syriaque corrompu ?

(*a*) Liv. des Rois, chap. XIII. v. 14.

(*b*) Liv. I. des Rois, chap. XXII. v. 2.

Quel était le pharaon ſous lequel ils s'enfuirent ? Etait-ce l'Ethiopien *Actiſan* , dont il eſt dit dans *Diodore* de Sicile , qu'il bannit une troupe de voleurs vers le mont Sina après leur avoir fait couper le nez ?

Quel prince régnait à Tyr, lorſque les Juifs entrèrent dans le pays de Canaan ? Le pays de Tyr & de Sidon était-il alors une république ou une monarchie ?

D'où vient que *Sanchoniaton* qui était de Phénicie ne parle point des Hébreux ? S'il en avait parlé , *Eusèbe* qui rapporte des pages entières de *Sanchoniaton*, n'aurait-il pas fait valoir un ſi glorieux témoignage en faveur de la nation Hébraïque , comme nous le remarquons ailleurs ?

Pourquoi ni dans les monumens qui nous reſtent de l'Egypte, ni dans le shaſta , ou dans le védam des Indiens , ni dans les livres des Chinois, ni dans les loix de *Zoroaſtre* , ni dans aucun ancien auteur grec ne trouve-t-on aucun des noms des premiers patriarches Juifs qui ſont la ſource du genre humain ?

Comment *Noé* le reſtaurateur de la race des hommes , dont les enfans ſe partegèrent tout l'hémiſphère, a-t-il été abſolument inconnu dans cet hémiſphère ?

Comment *Enoch*, *Seth*, *Cam* , *Abel*, *Eve*, *Adam* le premier homme , ont-ils été partout ignorés , excepté dans la nation juive ?

Nous avons déjà rapporté une partie de ces queſtions. On en fait mille autres encore plus épineuſes que notre diſcrétion paſſe ſous ſilence ; mais les livres des Juifs ne ſont pas comme les autres , un ouvrage des hommes. Ils ſont d'une nature entièrement différente ; ils exigent la vénération & ne permettent aucune critique. Le champ du pyrrhoniſme eſt ouvert pour tous les autres peuples ; mais il eſt fermé pour les Juifs. Nous ſommes à leur

égard

égard comme les Egyptiens qui étaient plongés dans les plus épaisses ténèbres de la nuit, tandis que les Juifs jouissaient de plus beau soleil dans la petite contrée de Gessen ou Gossen.

Ainsi n'admettons nul doute sur l'histoire de ce fameux peuple réduit à deux hordes ou tribus & demi ; tout y est mystère & prophétie, parce que ce peuple est le précurseur des chrétiens. Tout y est prodige, parce que c'est DIEU qui est à la tête de cette nation sacrée. En un mot, l'histoire juive est celle de DIEU même, & n'a rien de commun avec la faible raison de toutes les nations de l'univers. Il faut quand on lit l'ancien & le nouveau testament, commencer par imiter le père *Canaye*.

DES VILLES SACRÉES.

Ce qu'il eût fallu bien remarquer dans l'histoire ancienne, c'est que toutes les capitales & même plusieurs villes médiocres furent appellées *sacrées*, *villes de* DIEU. La raison en est qu'elles étaient fondées sous les auspices de quelque dieu protecteur.

Babylone signifiait la *ville de* DIEU, du père DIEU. Combien de villes dans la Syrie, dans la Parthie, dans l'Arabie, dans l'Egypte n'eurent point d'autre nom que celui de *ville sacrées* ? Les Grecs les appellèrent *Diospolis*, *Hierapolis*, en traduisant leur nom exactement. Il y avait même jusqu'à des villages, jusqu'à des collines sacrées, *Hieracome*, *Hierabolis*, *Hierapetra*. Les forteresses, surtout *Hieragerma*, étaient habitées par quelque Dieu.

Illion, la citadelle de Troye, était toute divine ; elle fut bâtie par *Neptune*. Le Palladium lui assurait la victoire sur tous ses ennemis. La Mecque devenue si fameuse, plus ancienne que Troye, était sacrée. Aden ou Eden

sur le bord méridional de l'Arabie, était aussi sacrée que la Mecque, & plus antique.

Chaque ville avait ses oracles, ses prophéties, qui lui promettaient une durée éternelle, un empire éternel, des prospérités éternelles ; & toutes furent trompées.

Outre le nom particulier que chaque métropole s'était donné, & auquel elle joignait toujours les épithètes de divin, de sacré, elles avaient un nom secret & plus sacré encore, qui n'était connu que d'un petit nombre de prêtres auxquels il n'était permis de le prononcer que dans d'extrêmes dangers ; de peur que ce nom connu des ennemis ne fût invoqué par eux, ou qu'ils ne l'employassent à quelque conjuration, ou qu'ils ne s'en servissent pour engager le Dieu tutélaire à se déclarer contre la ville.

Macrobe nous dit, que le secret fut si bien gardé chez les Romains, que lui-même n'avait pu le découvrir. L'opinion qui lui paraît la plus vraisemblable est que ce nom était, *Opis consivia*, ou *Ops consivia*, (*a*) Angelo Politiano prétend que ce nom était *Amarillis*. Mais il en faut croire plutôt Macrobe qu'un étranger du seizième siècle.

Les Romains ne furent pas plus instruits du nom secret de Carthage, que les Carthaginois de celui de Rome. On nous a seulement conservé l'évocation secrète prononcée par Scipion contre Carthage : *S'il est un dieu ou une déesse qui ait pris sous sa protection le peuple & la ville de Carthage, je vous vénère, je vous demande pardon, je vous prie de quitter Carthage, ses places, ses temples, de leur laisser la crainte, la terreur & le vertige, & de venir à Rome avec moi & les miens. Puissent nos temples, nos sacrifices, notre ville, notre peuple, nos soldats, vous être plus agréables que ceux de*

(*a*) *Macrob.* liv. III. chap. IX.

Carthage ! Si vous en uſez ainſi, je vous promets des temples & des jeux.

Le dévouement des villes ennemies était encore d'un uſage très-ancien. Il ne fut point inconnu aux Romains. Ils dévouèrent en Italie Veies, Fidène, Gabie, & d'autres villes; hors de l'Italie Carthage & Corinthe. Ils dévouèrent même quelquefois des armées. On invoquait dans ces dévouemens *Jupiter* en levant la main droite au ciel, & la déeſſe *Tellus* en poſant la main à terre.

C'était l'empereur ſeul, c'eſt-à-dire le général d'armée ou le dictateur qui faiſait la cérémonie du dévouement; il priait les dieux d'*envoyer la fuite*, *la crainte*, *la terreur*, &c. & il promettait d'immoler trois brebis noires.

Il ſemble que les Romains aient pris ces coutumes des anciens Etruſques, les Etruſques des Grecs, & les Grecs des Aſiatiques. Il n'eſt pas étonnant qu'on en trouve tant de traces chez le peuple Juif.

Outre la ville ſacrée de Jéruſalem ils en avaient encore pluſieurs autres; par exemple, Lydda, parce qu'il y avait une école de rabins. Samarie ſe regardait auſſi comme une ville ſainte. Les Grecs donnèrent auſſi à pluſieurs villes le nom de *Sebaſtos*, *auguſte*, *ſacrée*.

DES AUTRES PEUPLES NOUVEAUX.

La Grèce & Rome ſont des républiques nouvelles en comparaiſon des Caldéens, des Indiens, des Chinois, des Egyptiens.

L'hiſtoire de l'empire romain eſt ce qui mérite le plus notre attention, parce que les Romains ont été nos maîtres & nos légiſlateurs. Leurs loix ſont encore en vigueur dans la plupart de nos provinces: leur langue ſe parle encore; & long-tems après leur chûte elle a été la

ſeule langue dans laquelle on rédigeât les actes publics en Italie, en Allemagne, en Eſpagne, en France, en Angleterre, en Pologne.

Au démembrement de l'empire romain en Occident, commence un nouvel ordre de choſes, & c'eſt ce qu'on appelle l'*hiſtoire du moyen âge*; hiſtoire barbare des peuples barbares, qui devenus chrétiens n'en deviennent pas meilleurs

Pendant que l'Europe eſt ainſi bouleverſée, on voit paraître au ſeptième ſiècle les Arabes juſques-là renfermés dans leurs déſerts. Ils étendent leur puiſſance & leur domination dans la haute Aſie, dans l'Afrique, envahiſſent l'Eſpagne : les Turcs leur ſuccèdent, & établiſſent le ſiége de leur empire à Conſtantinople au milieu du quinzième ſiècle.

C'eſt ſur la fin de ce ſiècle qu'un nouveau monde eſt découvert; & bientôt après la politique de l'Europe & les arts prennent une forme nouvelle. L'art de l'imprimerie & la reſtauration des ſciences, font qu'enfin on a quelques hiſtoires aſſez fidelles, au-lieu des chroniques ridicules renfermées dans les cloîtres depuis *Grégoire* de Tours. Chaque nation dans l'Europe à bientôt ſes hiſtoriens. L'ancienne indigence ſe tourne en ſuperflu : il n'eſt point de ville qui ne veuille avoir ſon hiſtoire particulière. On eſt accablé ſous le poids des minuties. Un homme qui veut s'inſtruire eſt obligé de s'en tenir au fil des grands événemens, & d'écarter tous les petits faits particuliers qui viennent à la traverſe; il ſaiſit dans la multitude des révolutions, l'eſprit des tems & les mœurs des peuples.

Il faut ſurtout s'attacher à l'hiſtoire de ſa patrie, l'étudier, la poſſéder, réſerver pour elle les détails, & jeter une vue plus générale ſur les autres nations. Leur hiſtoire n'eſt intéreſſante que par les raports qu'elles ont avec nous, ou par les grandes choſes qu'elles ont faites: les premiers âges depuis la chûte de l'empire romain,

ne ſont, comme on l'a remarqué ailleurs, que des aventures barbares ſous des noms barbares, excepté le tems de *Charlemagne*. Et que d'obſcurités encore dans cette grande époque !

L'Angleterre reſte preſque iſolée juſqu'au règne d'*Edouard III*. Le Nord eſt ſauvage juſqu'au ſeizième ſiècle; l'Allemagne eſt long-tems une anarchie. Les querelles des empereurs & des papes déſolent ſix cents ans l'Italie, & il eſt difficile d'appercevoir la vérité à travers les paſſions des écrivains peu inſtruits, qui ont donné les chroniques informes de ces tems malheureux.

La monarchie d'Eſpagne n'a qu'un événement ſous les rois Viſigoths; & cet événement eſt celui de ſa deſtruction. Tout eſt confuſion juſqu'au règne d'*Iſabelle* & de *Ferdinand*.

La France juſqu'à *Louis XI* eſt en proie à des malheurs obſcurs ſous un gouvernement ſans règle. *Daniel* & après lui le préſident *Hénault*, ont beau prétendre que les premiers tems de la France ſont plus intéreſſans que ceux de Rome : ils ne s'apperçoivent pas que les commencemens d'un ſi vaſte empire ſont d'autant plus intéreſſans qu'ils ſont plus faibles, & qu'on aime à voir la petite ſource d'un torrent qui a inondé près de la moitié de l'hémiſphère.

Pour pénétrer dans le labyrinthe ténébreux du moyen âge, il faut les ſecours des archives, & on n'en a preſque point. Quelques anciens couvens ont conſervé des chartes, des diplômes qui contiennent des donations, dont l'autorité eſt très-ſuſpecte. L'abbé de *Longuerue* dit que de quinze cents chartes il y en a mille de fauſſes, & qu'il ne garantit pas les autres.

Ce n'eſt pas là un recueil où l'on puiſſe s'éclairer ſur l'hiſtoire politique & ſur le droit public de l'Europe.

L'Angleterre eſt de tous les pays, celui qui a, ſans contredit, les archives les plus anciennes & les plus ſuivies. Ces actes recueillis par *Rimer*, ſous les auſpices de

la reine *Anne*, commencent avec le douzième siècle, & sont continués sans interruption jusqu'à nos jours. Ils répandent une grande lumière sur l'histoire de France. Ils font voir, par exemple, que la Guienne appartenait au *Prince noir* fils d'*Edouard III* en souveraineté absolue, quand le roi de France *Charles V* la confisqua par un arrêt, & s'en empara par les armes. On y apprend quelles sommes considérables & quelle espèce de tribut paya *Louis XI* au roi *Edouard IV* qu'il pouvait combattre; & combien d'argent la reine *Elizabeth* prêta à *Henri le grand*, pour l'aider à monter sur son trône, &c.

DE L'UTILITÉ DE L'HISTOIRE.

Cet avantage consiste dans la comparaison qu'un homme d'état, un citoyen peut faire des loix & des mœurs étrangères avec celles de son pays : c'est ce qui excite les nations modernes à enchérir les unes sur les autres dans les arts, dans le commerce, dans l'agriculture. Les grandes fautes passées servent beaucoup en tout genre. On ne saurait trop remettre devant les yeux les crimes & les malheurs causés par des querelles absurdes. Il est certain qu'à force de renouveller & d'exposer à l'horreur publique la mémoire de ces querelles, on les empêche de renaître.

Les exemples servent : c'est pour avoir lu les détails des batailles de Creci, de Poitiers, d'Azincourt, de Saint-Quentin, de Gravelines, &c. que le célèbre maréchal de *Saxe* se déterminait à chercher, autant qu'il pouvait, ce qu'il appellait *des affaires de poste*.

Les exemples surtout doivent faire effet sur l'esprit d'un prince qui lit avec attention. Il verra qu'*Henri IV* n'entreprenait sa grande guerre, qui devait changer le système de l'Europe, qu'après s'être assez assuré du nerf de la guerre, pour la pouvoir soutenir plusieurs années sans aucun secours de finances.

Il verra que la reine *Elizabeth*, par les seules reſſources du commerce & d'une ſage économie, réſiſta au puiſſant *Philippe II*, & que de cent vaiſſeaux qu'elle mit en mer contre la flotte invincible, les trois quarts étaient fournis par les villes commerçantes d'Angleterre.

La France non entamée ſous *Louis XIV* après neuf ans de la guerre la plus malheureuſe, montrera évidemment l'utilité des places frontières qu'il conſtruiſit. En vain l'auteur des *Cauſes de la chûte de l'empire romain* blâme-t-il *Juſtinien* d'avoir eu la même politique que *Louis XIV*. Il ne devait blâmer que les empereurs qui négligèrent ces places frontières, & qui ouvrirent les portes de l'empire aux barbares.

Enfin, la grande utilité de l'hiſtoire moderne, & l'avantage qu'elle a ſur l'ancienne, eſt d'apprendre à tous les potentats, que depuis le quinzième ſiècle on s'eſt toujours réuni contre une puiſſance trop prépondérante. Ce ſyſtême d'équilibre a toujours été inconnu des anciens; & c'eſt la raiſon des ſuccès du peuple romain, qui ayant formé une milice ſupérieure à celle des autres peuples, les ſubjugua l'un après l'autre, du Tibre juſqu'à l'Euphrate.

DE LA CERTITUDE DE L'HISTOIRE.

Toute certitude qui n'eſt pas démonſtration mathématique, n'eſt qu'une extrême probabilité. Il n'y a pas d'autre certitude hiſtorique.

Quand *Marc-Paul* parla le premier, mais le ſeul, de la grandeur & de la population de la Chine, il ne fut pas cru, & il ne put exiger de croyance. Les Portugais qui entrèrent dans ce vaſte empire pluſieurs ſiècles après, commencèrent à rendre la choſe probable. Elle eſt aujourd'hui certaine, de cette certitude qui naît de la dépoſition unanime de mille témoins oculaires de différen-

tes nations, ſans que perſonne ait réclamé contre leur témoignage.

Si deux ou trois hiſtoriens ſeulement avaient écrit l'aventure du roi *Charles XII*, qui s'obſtinant à reſter dans les états du Sultan ſon bienfaiteur, malgré lui, ſe battit avec ſes domeſtiques contre une armée de janiſſaires & de Tartares, j'aurais ſuſpendu mon jugement. Mais ayant parlé à pluſieurs témoins oculaires, & n'ayant jamais entendu révoquer cette action en doute, il a bien fallu la croire, parce qu'après tout, ſi elle n'eſt ni ſage ni ordinaire, elle n'eſt contraire ni aux loix de la nature, ni au caractère du héros.

Ce qui répugne au cours ordinaire de la nature ne doit point être cru, à moins qu'il ne ſoit atteſté par des hommes animés viſiblement de l'eſprit divin, & qu'il ſoit impoſſible de douter de leur inſpiration. Voilà pourquoi à l'article *Certitude* du dictionnaire encyclopédique, c'eſt un grand paradoxe de dire qu'on devrait croire auſſi bien tout Paris qui affirmerait avoir vu reſſuſciter un mort, qu'on croit tout Paris quand il dit qu'on a gagné la bataille de Fontenoi. Il paraît évident que le témoignage de tout Paris ſur une choſe improbable, ne ſaurait être égal au témoignage de tout Paris ſur une choſe probable. Ce ſont-là les premières notions de la ſaine logique. Un tel dictionnaire ne devait être conſacré qu'à la vérité. (Voyez *Certitude.*)

INCERTITUDE DE L'HISTOIRE.

On a diſtingué les tems en fabuleux & hiſtoriques. Mais les hiſtoriques auraient dû être diſtingués eux-mêmes en vérités & en fables. Je ne parle pas ici des fables reconnues aujourd'hui pour telles; il n'eſt pas queſtion, par exemple, des prodiges dont *Tite-Live* a embelli ou gâté ſon hiſtoire. Mais dans les faits les plus reçus, que de raiſons de douter!

Qu'on faſſe attention que la république romaine a été cinq cents ans ſans hiſtoriens, & que *Tite-Live* lui-même déplore la perte des autres monumens qui périrent preſque tous dans l'incendie de Rome, *pleraque interiere*; qu'on ſonge que dans les trois cents premières années, l'art d'écrire était très-rare, *raræ per eadem tempora litteræ*; il ſera permis alors de douter de tous les événemens qui ne ſont pas dans l'ordre ordinaire des choſes humaines

Sera-t-il bien probable que *Romulus*, le petit-fils du roi des Sabins, aura été forcé d'enlever des Sabines pour avoir des femmes? L'hiſtoire de *Lucrèce* ſera-t-elle bien vraiſemblable? Croira-t-on aiſément ſur la foi de *Tite-Live*, que le roi *Porſenna* s'enfuit plein d'admiration pour les Romains, parce qu'un fanatique avait voulu l'aſſaſſiner? Ne ſera-t-on pas porté au contraire, à croire *Polybe* qui était antérieur à *Tite-Live* de deux cents années. *Polybe* dit que *Porſenna* ſubjugua les Romains? cela eſt bien plus probable que l'aventure de *Scevola*, qui ſe brûla entiérement la main parce qu'elle s'était mépriſe. J'aurais défié *Poltrot* d'en faire autant.

L'aventure de *Regulus*, enfermé par les Carthaginois dans un tonneau garni de pointes de fer, mérite-t-elle qu'on la croie? *Polybe* contemporain n'en aurait-il pas parlé, ſi elle avait été vraie? Il n'en dit pas un mot. N'eſt-ce pas une grande préſomption que ce conte ne fut inventé que long-tems après pour rendre les Carthaginois odieux?

Ouvrez le dictionnaire de Moréri à l'article *Regulus*, il vous aſſure que le ſupplice de ce Romain eſt rapporté dans *Tite-Live*. Cependant la décade où *Tite-Live* aurait pu en parler, eſt perdue; on n'a que le ſupplément de *Freinſemius*; & il ſe trouve que ce dictionnaire n'a cité qu'un Allemand du dix-ſeptième ſiècle, croyant citer un Romain du tems d'*Auguſte*. On ferait des volumes immenſes de tous les faits célèbres & reçus dont il faut

douter. Mais les bornes de cet article ne permettent pas de s'étendre.

LES TEMPLES, LES FÊTES, LES CÉRÉMONIES ANNUELLES, LES MEDAILLES MÊMES, SONT-ELLES DES PREUVES HISTORIQUES?

On eſt naturellement porté à croire qu'un monument érigé par une nation pour célébrer un événement, en atteſte la certitude. Cependant, ſi ces monumens n'ont pas été élevés par des contemporains, s'ils célèbrent quelques faits peu vraiſemblables, prouvent-ils autre choſe, ſinon qu'on a voulu conſacrer une opinion populaire?

La colonne roſtrale érigée dans Rome par les comtemporains de *Duillius*, eſt ſans doute une preuve de la victoire navale de *Duillius*. Mais la ſtatue de l'augure *Navius* qui coupait un caillou avec un raſoir, prouvait-elle que *Navius* avait opéré ce prodige? Les ſtatues de *Cérès* & de *Triptolème*, dans Athènes, étaient-elles des témoignages inconteſtables que *Cérès* était deſcendue de je ne ſais quelle planète pour venir enſeigner l'agriculture aux Athéniens? Le fameux Laocoon, qui ſubſiſte aujourd'hui ſi entier, atteſte-t-il bien la vérité de l'hiſtoire du cheval de Troye?

Les cérémonies, les fêtes annuelles établies par toute une nation, ne conſtatent pas mieux l'origine à laquelle on les attribue. La fête d'*Arion* porté ſur un dauphin, ſe célébrait chez les Romains comme chez les Grecs. Celle de *Faune* rappellait ſon aventure avec *Hercule* & *Omphale*, quand ce dieu amoureux d'*Omphale* prit le lit d'*Hercule* pour celui de ſa maîtreſſe.

La fameuſe fête des lupercales était établie en l'honneur de la louve qui allaita *Romulus* & *Remus*.

Sur quoi était fondée la fête d'*Orion*, célébrée le cinq des ides de Mai? Le voici. *Hirée* reçut chez lui *Jupiter*,

Neptune & *Mercure*; & quand ſes hôtes prirent congé, ce bon homme qui n'avait point de femme, & qui voulait avoir un enfant, témoigna ſa douleur aux trois dieux. On n'oſe exprimer ce qu'ils firent ſur la peau du bœuf qu'*Hirée* leur avait ſervi à manger; ils couvrirent enſuite cette peau d'un peu de terre, & delà naquit *Orion* au bout de neuf mois.

Preſque toutes les fêtes romaines, ſyriennes, grecques, égyptiennes, étaient fondées ſur de pareils contes, ainſi que les temples & les ſtatues des anciens héros. C'étaient des monumens que la crédulité conſacrait à l'erreur.

Un de nos plus anciens monumens eſt la ſtatue de *St. Denis* portant ſa tête dans ſes bras.

Une médaille, même contemporaine, n'eſt pas quelquefois une preuve. Combien la flatterie n'a-t-elle pas frappé de médailles ſur des batailles très-indéciſes, qualifiées de victoires, & ſur des entrepriſes manquées, qui n'ont été achevées que dans la légende? N'a-t-on pas, en dernier lieu, pendant la guerre de 1740 des Anglais contre le roi d'Eſpagne, frappé une médaille qui atteſtait la priſe de Carthagène par l'amiral *Vernon*, tandis que cet amiral levait le ſiége?

Les médailles ne ſont des témoignages irréprochables que lorſque l'événement eſt atteſté par des auteurs contemporains; alors ces preuves ſe ſoutenant l'une par l'autre, conſtatent la vérité.

DE QUELQUES FAITS RAPPORTÉS DANS TACITE ET DANS SUÉTONE

Je me ſuis dit quelquefois en liſant *Tacite* & *Suétone*; toutes ces extravagances atroces imputées à *Tibère*, à *Caligula*, à *Néron*, ſont-elles bien vraies? Croirai-je ſur le rapport d'un ſeul homme qui vivait long-tems après *Tibère*, que cet empereur preſque octogénaire, qui avait toujours eu des mœurs décentes juſqu'à l'auſtérité, ne

s'occupa dans l'iſle de Caprée que des débauches qui auraient fait rougir un jeune giton ? Serai-je bien sûr qu'il changea le trône du monde connu en un lieu de proſtitution, tel qu'on n'en a jamais vu chez les jeunes gens les plus diſſolus ? Eſt-il bien certain qu'il nageait dans ſes viviers ſuivi de petits enfans à la mammelle, qui ſavaient déjà nager auſſi, qui le mordaient aux feſſes quoiqu'ils n'euſſent pas encore de dents, & qui lui léchaient ſes vieilles & dégoûtantes parties honteuſes ? Croirai-je qu'il ſe fit entourer de *ſpintriæ*, c'eſt-à-dire, de bandes des plus abandonnés débauchés, hommes & femmes, partagés trois à trois, une fille ſous un garçon & ce garçon ſous un autre ?

Ces turpitudes abominables ne ſont guère dans la nature. Un vieillard, un empereur épié de tout ce qui l'approche, & ſur qui la terre entière porte des yeux d'autant plus attentifs qu'il ſe cache davantage, peut-il être accuſé d'une infamie ſi inconcevable, ſans des preuves convainquantes ? Quelles preuves rapporte *Suétone* ? aucune. Un vieillard peut avoir encore dans la tête des idées d'un plaiſir que ſon corps lui refuſe. Il peut tâcher d'exciter en lui les reſtes de ſa nature languiſſante par des reſſources honteuſes, dont il ſerait au déſeſpoir qu'il y eût un ſeul témoin. Il peut acheter les complaiſances d'une proſtituée *cui ore & manibus allaborandum eſt* ; engagée elle-même au ſecret par ſa propre infamie. Mais a-t-on jamais vu un vieux premier préſident, un vieux chancelier, un vieux archevêque, un vieux roi aſſembler une centaine de leurs domeſtiques pour partager avec eux ces obſcénités dégoûtantes, pour leur ſervir de jouet, pour être à leurs yeux l'objet le plus ridicule & le plus mépriſable ? On haïſſait *Tibère* ; & certe ſi j'avais été citoyen de Rome je l'aurais déteſté lui & *Octave*, puiſqu'ils avaient détruit ma république : on avait en exécration le dur & fourbe *Tibère* ; & puiſqu'il s'était retiré à Caprée dans ſa vieilleſſe, il fallait bien que ce fût pour ſe livrer

aux plus indignes débauches ; mais le fait eſt-il avéré ? J'ai entendu dire des choſes plus horribles d'un très-grand prince & de ſa fille, je n'en ai jamais rien cru ; & le tems a juſtifié mon incrédulité.

Les folies de *Caligula* ſont-elles beaucoup plus vraiſemblables ? Que *Caligula* ait critiqué *Homère* & *Virgile*, je le croirai ſans peine. *Virgile* & *Homère* ont des défauts. S'il a mépriſé ces deux grands hommes, il y a beaucoup de princes qui en fait de goût n'ont pas le ſens commun. Ce mal eſt très-médiocre : mais il ne faut pas inférer de là qu'il ait couché avec ſes trois ſœurs, & qu'il les ait proſtituées à d'autres. De telles affaires de famille ſont d'ordinaire fort ſecrètes. Je voudrais du moins que nos compilateurs modernes, en reſſaſſant les horreurs romaines pour l'inſtruction de la jeuneſſe, ſe bornaſſent à dire modeſtement, *on rapporte*, *le bruit court*, *on prétendait à Rome*, *on ſoupçonnait*. Cette manière de s'énoncer me ſemble infiniment plus honnête & plus raiſonnable.

Il eſt bien croyable encore que *Caligula* ait inſtitué une de ſes ſœurs, *Julia Druſilla*, héritière de l'empire. La coutume de Rome ne permettait pas plus que la coutume de Paris, de donner le trône à une femme.

Je penſe bien que dans le palais de *Caligula* il y avait beaucoup de galanterie & de rendez-vous, comme dans tous les palais du monde ; mais qu'il ait établi dans ſa propre maiſon des bordels ou la fleur de la jeuneſſe allait pour ſon argent, c'eſt ce qu'on me perſuadera difficilement.

On nous raconte que ne trouvant point un jour d'argent dans ſa poche pour mettre au jeu, il ſortit un moment & alla faire aſſaſſiner trois ſénateurs fort riches, & revint enſuite en diſant, *J'ai à préſent de quoi jouer*. Croira tout cela qui voudra ; j'ai toujours quelque petit doute.

Je conçois que tout Romain avait l'ame républicaine dans ſon cabinet, & qu'il ſe vengeait quelquefois la plume à la main, de l'uſurpation de l'empereur. Je préſume que

le malin *Tacite*, & que le faiſeur d'anecdotes *Suétone* goûtaient une grande conſolation en décriant leurs maîtres dans un tems où perſonne ne s'amuſait à diſcuter la vérité. Nos copiſtes de tous les pays répètent encore tous les jours ces contes ſi peu avérés. Ils reſſemblent un peu aux hiſtoriens de nos peuples barbares du moyen âge qui ont copié les rêveries des moines. Ces moines flétriſſaient tous les princes qui ne leur avaient rien donné; comme *Tacite* & *Suétone* s'étudiaient à rendre odieuſe toute la famille de l'oppreſſeur *Octave*.

Mais, me dira-on, *Suétone* & *Tacite* ne rendaient-ils pas ſervice aux Romains, en faiſant déteſter les *Céſars?* .... Oui, ſi leurs écrits avaient pu reſſuſciter la république.

DE NÉRON ET D'AGRIPPINE.

Toutes les fois que j'ai lu l'abominable hiſtoire de *Néron* & de ſa mère *Agrippine*, j'ai été tenté de n'en rien croire. L'intérêt du genre humain eſt que tant d'horreurs aient été exagérées; elles font trop de honte à la nature.

Tacite commence par citer *Cluvius*. Ce Cluvius rapporte que vers le milieu du jour, *medio diei*, Agrippine ſe préſentait ſouvent à ſon fils, déjà échauffé par le vin pour l'engager à un inceſte avec elle; qu'elle lui donnait des baiſers laſcifs, *laſciva oſcula;* qu'elle l'excitait par des careſſes auxquelles il ne manquait que la conſommation du crime, *prænuntias flagitii, blanditias*, & cela en préſence des convives, *annotantibus proximis*; qu'auſſi-tôt l'habile Sénèque préſentait le ſecours d'une autre femme contre les empreſſemens d'une femme. *Senecam contrà muliebres ſubſidium à fœminâ petiviſſe;* & ſubſtituait ſur le champ la jeune affranchie *Acté* à l'impératrice-mère *Agrippine*.

Voilà un ſage précepteur que ce *Sénèque!* quel philoſophe! vous obſerverez qu'*Agrippine* avait alors environ

cinquante ans. Elle était la seconde des six enfans de *Germanicus*, que *Tacite* prétend, sans aucune preuve, avoir été empoisonné. Il mourut l'an 19 de notre ère, & laissa *Agrippine* âgée de dix ans.

Agrippine eut trois maris. *Tacite* dit que bientôt après l'époque de ces caresses incestueuses, *Néron* prit la résolution de tuer sa mère. Elle périt en effet l'an 59 de notre ère vulgaire. Son père *Germanicus* était mort il y avait déjà quarante ans. *Agrippine* en avait donc à-peu-près cinquante, lorsqu'elle était supposée solliciter son fils à l'inceste. Moins un fait est vraisemblable, plus il exige de preuves. Mais ce *Cluvius* cité par *Tacite*, prétend que c'était une grande politique, & qu'*Agrippine* comptait par-là fortifier sa puissance & son crédit. C'était au contraire s'exposer au mépris & à l'horreur. Se flattait-elle de donner à *Néron* plus de plaisirs & de desirs que de jeunes maîtresses ? son fils bientôt dégoûté d'elle, ne l'aurait-il pas accablée d'opprobre ? n'aurait-elle pas été l'exécration de toute la cour ? comment d'ailleurs ce *Cluvius* peut-il dire qu'*Agrippine* voulait se prostituer à son fils en présence de *Sénèque* & des autres convives ? de bonne foi une mère couche-t-elle avec son fils devant son gouverneur & son précepteur en présence des convives & des domestiques ?

Un autre historien véridique de ces tems-là, nommé *Fabius Rusticus*, dit que c'était *Néron* qui avait des desirs pour sa mère, & qu'il était sur le point de coucher avec elle, lorsqu'*Acté* vint se mettre à sa place. Cependant ce n'était point *Acté* qui était alors la maîtresse de *Néron*, c'était *Poppée ;* & soit *Poppée*, soit *Acté*, soit une autre, rien de tout cela n'est vraisemblable.

Il y a dans la mort d'*Agrippine* des circonstances qu'il est impossible de croire. D'où a-t-on su que l'affranchi *Anicet*, préfet de la flotte de Misène, conseilla de faire construire un vaisseau qui, en se démontant en pleine mer, y ferait périr *Agrippine ?* je veux qu'*Anicet* se soit

chargé de cette étrange invention; mais il me semble qu'on ne pouvait construire un tel vaisseau, sans que les ouvriers se doutassent qu'il était destiné à faire périr quelque personnage important. Ce prétendu secret devait être entre les mains de plus de cinquante travailleurs. Il devait bientôt être connu de Rome entière; *Agrippine* devait en être informée. Et quand *Néron* lui proposa de monter sur ce vaisseau, elle devait bien sentir que c'était pour la noyer.

Tacite se contredit certainement lui-même dans le récit de cette aventure inexplicable. Une partie de ce vaisseau, dit-il, se démontant avec art, devait la précipiter dans les flots, *cujus pars ipso in mari per artem soluta effunderet ignaram.*

Ensuite il dit qu'à un signal donné, le toit de la chambre, où était *Agrippine*, étant chargé de plomb, tomba tout-à-coup, & écrasa *Crepereius*, l'un des domestiques de l'impératrice: *cum dato signo ruere tectum loci*, &c.

Or si ce fut le toit, le plafond de la chambre d'*Agrippine* qui tomba sur elle, le vaisseau n'était donc pas construit de manière qu'une partie se détachant de l'autre, dût jeter dans la mer cette princesse.

Tacite ajoute, qu'on ordonna alors aux rameurs de se pencher d'un côté pour submerger le vaisseau; *unum in latus inclinare atque ità navem submergere.* Mais des rameurs, en se penchant, peuvent-ils faire renverser une galère, un bateau même de pêcheurs? & d'ailleurs ces rameurs se feraient-ils volontiers exposés au naufrage? ces mêmes matelots assomment à coups de rames une favorite d'*Agrippine* qui étant tombée dans la mer, criait qu'elle était *Agrippine.* Ils étaient donc dans le secret. Or confie-t-on un tel secret à une trentaine de matelots? De plus, parle-t-on quand on est dans l'eau?

Tacite ne manque pas de dire *que la mer était tranquille, que le ciel brillait d'étoiles, comme si les dieux*

avaient

avaient voulu que le crime fût plus manifeste : noctem sideribus illustrem, &c.

En vérité, n'est-il pas plus naturel de penser que cette aventure était un pur accident ; & que la malignité humaine en fit un crime à *Néron*, à qui on croyait ne pouvoir rien reprocher de trop horrible ? quand un prince s'est souillé de quelques crimes, il les a commis tous. Les parens, les amis des proscrits, les seuls mécontens entassent accusations sur accusations ; on ne cherche plus la vraisemblance. Qu'importe qu'un *Néron* ait commis un crime de plus ? celui qui les raconte y ajoute encore ; la postérité est persuadée ; & le méchant prince a mérité jusqu'aux imputations improbables dont on charge sa mémoire. Je crois avec horreur que *Néron* donna son consentement au meurtre de sa mère ; mais je ne crois point à l'histoire de la galère. Je crois encore moins aux Caldéens qui, selon *Tacite*, avaient prédit que *Néron* tuerait *Agrippine*, parce que ni les Caldéens, ni les Syriens, ni les Egyptiens n'ont jamais rien prédit, non plus que *Nostradamus* & ceux qui ont voulu exalter leur ame.

Presque tous les historiens d'Italie ont accusé le pape *Alexandre VI* de forfaits qui égalent au moins ceux de *Néron* ; mais *Alexandre VI* était coupable lui-même des erreurs dans lesquelles ces historiens sont tombés.

On nous raconte des atrocités non moins exécrables de plusieurs princes Asiatiques. Les voyageurs se donnent une libre carrière sur tout ce qu'ils ont entendu dire en Turquie & en Perse. J'aurais voulu à leur place mentir d'une façon toute contraire. Je n'aurais jamais vu que des princes justes & clémens, des juges sans passion, des financiers désintéressés ; & j'aurais présenté ces modèles aux gouvernemens de l'Europe. La *Cyropédie* de Xénophon est un roman ; mais des fables qui enseignent la vertu, valent mieux que des histoires mêlées de fables qui ne racontent que des forfaits.

SUITE DE L'ARTICLE CONCERNANT LES DIFFAMATIONS.

Dès qu'un empereur romain a été aſſaſſiné par les gardes prétoriennes, les corbeaux de la littérature fondent ſur le cadavre de ſa réputation. Ils ramaſſent tous les bruits de ville, ſans faire ſeulement réflexion que ces bruits ſont preſque toujours les mêmes. On dit d'abord que *Caligula* avait écrit ſur ſes tablettes les noms de ceux qu'il devait faire mourir inceſſamment; & que ceux qui, ayant vu ces tablettes, s'y trouvèrent eux-mêmes au nombre des proſcrits, le prévinrent & le tuèrent.

Quoique ce ſoit une étrange folie d'écrire ſur ſes tablettes, *nota benè que je dois faire aſſaſſiner un tel jour, tels & tels ſénateurs*, cependant il ſe pourrait à toute force que *Caligula* ait eu cette imprudence. Mais on en dit autant de *Domitien*; on en dit autant de *Commode*. La choſe devient alors ridicule & indigne de toute croyance.

Tout ce qu'on raconte de ce *Commode* eſt bien ſingulier. Comment imaginer que lorſqu'un citoyen romain voulait ſe défaire d'un ennemi, il donnait de l'argent à l'empereur qui ſe chargeait de l'aſſaſſinat pour le prix convenu? comment croire que *Commode*, ayant vu paſſer un homme extrêmement gros, il ſe donna le plaiſir de lui faire ouvrir le ventre, pour lui rendre la taille plus légère?

Il faut être imbécille pour croire d'*Héliogabale* tout ce que raconte *Lampride*. Selon lui, cet empereur ſe fait circoncire pour avoir plus de plaiſir avec les femmes. Quelle pitié! enſuite il ſe fait châtrer, pour en avoir davantage avec les hommes. Il tue, il pille, il maſſacre, il empoiſonne. Qui était cet *Héliogabale*? un enfant de treize à quatorze ans, que ſa mère & ſa grand'mère avaient fait nommer empereur, & ſous le nom duquel ces deux intrigantes ſe diſputaient l'autorité ſuprême.

L'auteur de l'*Eſſai ſur l'hiſtoire générale des mœurs & de l'eſprit des nations*, a dit qu'avant que les livres fuſſent communs, la réputation d'un prince dépendait d'un ſeul hiſtorien. Rien n'eſt plus vrai. Un *Suétone* ne pouvait rien ſur les vivans ; mais il jugeait les morts ; & perſonne ne ſe ſouciait d'appeller de ſes jugemens. Au contraire, tout lecteur les confirmait, parce que tout lecteur eſt malin.

Il n'en eſt pas tout-à-fait de même aujourd'hui. Que la ſatyre couvre d'opprobres un prince ; cent échos répètent la calomnie, je l'avoue, mais il ſe trouve toujours quelque voix qui s'élève contre les échos, & qui à la fin les fait taire. C'eſt ce qui eſt arrivé à la mémoire du duc d'Orléans, régent de France. Les *Philippines* de la Grange, & vingt libelles ſecrets lui imputaient les plus grands crimes. Sa fille était traitée comme l'a été *Meſſaline* par *Suétone*. Qu'une femme ait deux ou trois amans, on lui en donne bientôt des centaines. En un mot, des hiſtoriens contemporains n'ont pas manqué de répéter ces menſonges ; & ſans l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, ils ſeraient encore aujourd'hui accrédités dans l'Europe.

On a écrit que *Jeanne de Navarre*, femme de *Philippe le bel*, fondatrice du collège de Navarre, admettait dans ſon lit les écoliers les plus beaux, & les faiſait jeter enſuite dans la rivière avec une pierre au cou. Le public aime paſſionnément ces contes ; & les hiſtoriens le ſervaient ſelon ſon goût. Les uns tirent de leur imagination les anecdotes qui pourront plaire, c'eſt-à-dire les plus ſcandaleuſes. Les autres de meilleure foi ramaſſent des contes qui ont paſſé de bouche ; ils penſent tenir de la première main les ſecrets de l'état, & ne font nulle difficulté de décrier un prince & un général d'armée pour gagner dix piſtoles. C'eſt ainſi qu'en ont uſé *Gratien de Courtils*, *Le Noble*, la *Dunoier*, *La Baumelle* & cent malheureux correcteurs d'imprimerie refugiés en Hollande.

Si les hommes étaient raiſonnables, ils ne voudraient

d'hiſtoires que celles qui mettraient les droits des peuples ſous leurs yeux, les loix ſuivant leſquelles chaque père de famille peut diſpoſer de ſon bien, les événemens qui intéreſſent toute une nation, les traités qui les lient aux nations voiſines, les progrès des arts utiles, les abus qui expoſent continuellement le grand nombre à la tyrannie du petit. Mais cette manière d'écrire l'hiſtoire eſt auſſi difficile que dangereuſe. Ce ſerait une étude pour le lecteur, & non un délaſſement. Le public aime mieux des fables; on lui en donne.

DES ÉCRIVAINS DE PARTI.

Aubi alteram partem eſt la loi de tout lecteur, quand il lit l'hiſtoire des princes qui ſe ſont diſputé une couronne, ou des communions qui ſe ſont réciproquement anathématiſées.

Si la faction de la ligue avait prévalu, *Henri IV* ne ſerait connu aujourd'hui que comme un petit prince de Béarn débauché & excommunié par les papes.

Si *Arius* l'avait emporté ſur *Athanaſe* au concile de Nicée; ſi *Conſtantin* avait pris ſon parti, *Athanaſe* ne paſſerait aujourd'hui que pour un novateur, un hérétique, un homme d'un zèle outré, qui attribuait à JESUS ce qui ne lui appartenait pas.

Les Romains ont décrié la foi carthaginoiſe; les Carthaginois ne ſe louaient pas de la foi romaine. Il faudrait lire les archives de la famille d'*Annibal* pour juger. Je voudrais avoir juſqu'aux mémoires de *Caïphe* & de *Pilate*; je voudrais avoir ceux de la cour de *Pharaon*; nous verrions comment elle ſe défendait d'avoir ordonné à toutes les accoucheuſes égyptiennes de noyer tous les petits mâles hébreux, & à quoi ſervait cet ordre pour des juives qui n'employaient jamais que des ſages-femmes juives.

Je voudrais avoir les piéces originales du premier

ſchiſme des papes de Rome entre *Novatien* & *Corneille*, de leurs intrigues, de leurs calomnies, de l'argent donné de part & d'autre, & ſurtout des emportemens de leurs dévotes.

C'eſt un plaiſir de lire les livres des *Whigs* & des *Toris*. Ecoutez les *Whigs ;* les *Toris* ont trahi l'Angleterre. Ecoutez les *Toris ;* tout *Whig* a ſacrifié l'état à ſes intérêts. De ſorte qu'à en croire les deux partis, il n'y a pas un ſeul honnête homme dans la nation.

C'était bien pis du tems de la Roſe rouge & de la Roſe blanche. M. de *Walpole* a dit un grand mot dans la préface de ſes *Doutes hiſtoriques* ſur Richard III : *Quand un roi heureux eſt juge, tous les hiſtoriens ſervent de témoins.*

Henri VII dur & avare, fut vainqueur de *Richard III.* Auſſi-tôt toutes les plumes, qu'on commençait à tailler en Angleterre, peignent *Richard III* comme un monſtre pour la figure & pour l'ame. Il avait une épaule un peu plus haute que l'autre ; & d'ailleurs il était aſſez joli, comme ſes portraits le témoignent, on en fait un vilain boſſu, & on lui donne un viſage affreux. Il a fait des actions cruelles ; on le charge de tous les crimes, de ceux même qui auraient été viſiblement contre ſes intérêts.

La même choſe eſt arrivée à *Pierre de Caſtille* ſurnommé *le cruel.* Six bâtards de feu ſon père excitent contre lui une guerre civile, & veulent le détrôner. Notre *Charles le ſage* ſe joint à eux, & envoie contre lui ſon *Bertrand du Gueſclin.* Pierre, à l'aide du fameux *Prince noir*, bat les bâtards & les Français ; *Bertrand* eſt fait priſonnier un des bâtards eſt puni. *Pierre* eſt alors un grand homme.

La fortune change ; le grand *Prince noir* ne donne plus de ſecours au roi *Pierre.* Un des bâtards remène *du Gueſclin* ſuivi d'une troupe de brigands qui même ne portaient pas d'autre nom ; *Pierre* eſt pris à ſon tour :

le bâtard *Henri de Tranſtamare* l'aſſaſſine indignement dans ſa tente : voilà *Pierre* condamné par les contemporains. Il n'eſt plus connu de la poſtérité que par le ſurnom de *cruel ;* & les hiſtoriens tombent ſur lui comme des chiens ſur un cerf aux abois.

Donnez-vous la peine de lire les mémoires de *Marie de Médicis ;* le cardinal de *Richelieu* eſt le plus ingrat des hommes, le plus fourbe & le plus lâche des tyrans. Liſez, ſi vous pouvez, les épîtres dédicatoires adreſſées à ce miniſtre, c'eſt le premier des mortels, c'eſt un héros ; c'eſt même un ſaint. Et le petit flatteur *Sarazin*, ſinge de *Voiture*, l'appelle le *divin cardinal* dans ſon ridicule éloge de la ridicule tragédie de l'*Amour tyrannique*, compoſée par le grand *Scudéri* ſur les ordres du cardinal divin.

La mémoire du Pape *Grégoire VII* eſt en exécration en France & en Allemagne. Il eſt canoniſé à Rome.

De telles réflexions ont porté pluſieurs princes à ne ſe point ſoucier de leur réputation. Mais ceux-là ont eu plus grand tort que tous les autres ; car il vaut mieux pour un homme d'état avoir une réputation conteſtée, que de n'en point avoir du tout.

Il n'en eſt pas des rois & des miniſtres comme des femmes dont on dit, que celles dont on parle le moins ſont les meilleures, Il faut qu'un prince, un premier miniſtre aime l'état & la gloire. Certaines gens diſent que c'eſt un défaut en morale ; mais s'il n'a pas ce défaut, il ne fera jamais rien de grand.

DOIT-ON DANS L'HISTOIRE INSÉRER DES HARANGUES, ET FAIRE DES PORTRAITS ?

Si dans une occaſion importante un général d'armée, un homme d'état a parlé d'une manière ſingulière & forte qui caractériſe ſon génie & celui de ſon ſiècle, il faut ſans doute rapporter ſon diſcours mot pour mot :

de telles harangues ſont peut-être la partie de l'hiſtoire la plus utile. Mais pourquoi faire dire à un homme ce qu'il n'a pas dit ? il vaudrait preſque autant lui attribuer ce qu'il n'a pas fait. C'eſt une fiction imitée d'*Homère* ! Mais ce qui eſt fiction dans un poëme, devient à la rigueur menſonge dans un hiſtorien. Pluſieurs anciens ont eu cette méthode ! Cela ne prouve autre choſe, ſinon que pluſieurs anciens ont voulu faire parade de leur éloquence aux dépens de la vérité.

DES PORTRAITS.

Les portraits montrent encore bien ſouvent plus d'envie de briller que d'inſtruire. Des contemporains ſont en droit de faire le portrait des hommes d'état avec leſquels ils ont négocié, des généraux ſous qui ils ont fait la guerre. Mais qu'il eſt à craindre que le pinceau ne ſoit guidé par la paſſion ! Il paraît que les portraits qu'on trouve dans *Clarendon* ſont faits avec plus d'impartialité, de gravité & de ſageſſe que ceux qu'on lit avec plaiſir dans le cardinal de *Retz*.

Mais vouloir peindre les anciens, s'efforcer de développer leurs ames, regarder les événemens comme des caractères avec leſquels on peut lire sûrement dans le fond des cœurs, c'eſt une entrepriſe bien délicate, c'eſt dans pluſieurs une puérilité.

DE LA MAXIME DE CICERON CONCERNANT L'HISTOIRE ; QUE L'HISTORIEN N'OSE DIRE UNE FAUSSETÉ, NI CACHER UNE VÉRITÉ.

La première partie de ce précepte eſt inconteſtable ; il faut examiner l'autre. Si une vérité peut être de quelque utilité à l'état, votre ſilence eſt condamnable. Mais je ſuppoſe que vous écriviez l'hiſtoire d'un prince qui

vous aura confié un secret, devez-vous le révéler ? Devez-vous dire à la postérité ce que vous seriez capable de dire en secret à un seul homme ? Le devoir d'un historien l'emportera-t-il sur un devoir plus grand ?

Je suppose encore que vous ayez été témoin d'une faiblesse qui n'a point influé sur les affaires publiques, devez-vous révéler cette faiblesse ? En ce cas l'histoire serait une satyre.

Il faut avouer que la plupart des écrivains d'anecdotes sont plus indiscrets qu'utiles. Mais que dire de ces compilateurs insolens, qui se faisant un mérite de médire, impriment & vendent des scandales comme la *Voisin* vendait des poisons !

DE L'HISTOIRE SATYRIQUE.

Si *Plutarque* a repris *Hérodote* de n'avoir pas assez relevé la gloire de quelques villes grecques, & d'avoir omis plusieurs faits connus dignes de mémoire, combien sont plus répréhensibles aujourd'hui ceux qui sans avoir aucun des mérites d'*Hérodote*, imputent aux princes, aux nations, des actions odieuses, sans la plus légère apparence de preuve ? La guerre de 1741 a été écrite en Angleterre. On trouve dans cette histoire, qu'à la bataille de Fontenoi *les Français tirèrent sur les Anglais avec des balles empoisonnées & des morceaux de verre venimeux, & que le duc de Cumberland envoya au roi de France une boîte pleine de ces prétendus poisons trouvés dans les corps des Anglais blessés.* Le même auteur ajoute que les Français ayant perdu quarante mille hommes à cette bataille, le parlement de Paris rendit un arrêt par lequel il était défendu d'en parler sous des peines corporelles.

Les mémoires frauduleux imprimés depuis peu, sous le nom de madame de *Maintenon*, sont remplis de pareilles absurdités. On y trouve qu'au siége de Lille les

alliés jetaient des billets dans la ville conçus en ces termes : *Français, consolez-vous, la Maintenon ne sera pas votre reine.*

Presque chaque page est souillée d'impostures & de termes offensans contre la famille royale & contre les familles principales du royaume, sans alléguer la plus légère vraisemblance qui puisse donner la moindre couleur à ces mensonges. Ce n'est point écrire l'histoire, c'est écrire au hasard des calomnies qui méritent le carcan.

On a imprimé en Hollande, sous le nom d'*Histoire*, une foule de libelles, dont le style est aussi grossier que les injures, & les faits aussi faux qu'ils sont mal écrits. C'est, dit-on, un mauvais fruit de l'excellent arbre de la liberté. Mais si les malheureux auteurs de ces inepties ont eu la liberté de tromper les lecteurs, il faut user ici de la liberté de les détromper.

L'appas d'un vil gain, joint à l'insolence des mœurs abjectes, furent les seuls motifs qui engagèrent ce réfugié, Languedochien protestant nommé *Langlevieux* dit *La Baumelle*, à tenter la plus infame manœuvre qui ait jamais déshonoré la littérature. Il vend pour dix-sept louis d'or au libraire *Eslinger* de Francfort en 1753 l'histoire du siècle de *Louis XIV*, qui ne lui appartient point ; & soit pour s'en faire croire le propriétaire, soit pour gagner son argent, il la charge de notes abominables contre *Louis XIV*, contre son fils, contre le duc de Bourgogne son petit-fils, qu'il traite sans façon de perfide & de traître envers son grand-père & la France. Il vomit contre le duc d'Orléans régent les calomnies les plus horribles & les plus absurdes ; personne n'est épargné, & cependant il n'a jamais connu personne. Il débite sur les maréchaux de *Villars*, de *Villeroi*, sur les ministres, sur les femmes, des historiettes ramassées dans des

cabarets ; & il parle des plus grands princes comme de ſes juſticiables. Il s'exprime en juge des rois : *Donnez-moi*, dit-il, *un Stuart, & je le fais roi d'Angleterre.*

Cet excès de ridicule dans un inconnu n'a pas été relevé. Il eût été ſévérement puni dans un homme dont les paroles auraient eu quelque poids. Mais il faut remarquer que ſouvent ces ouvrages de ténèbres ont du cours dans l'Europe ; ils ſe vendent aux foires de Francfort & de Leipſick, tout le Nord en eſt inondé. Les étrangers qui ne ſont pas inſtruits croient puiſer dans ces libelles les connaiſſances de l'hiſtoire moderne. Les auteurs Allemands ne ſont pas toujours en garde contre ces mémoires, ils s'en ſervent comme de matériaux ; c'eſt ce qui eſt arrivé aux mémoires de *Pontis*, de *Montbrun*, de *Rochefort*, de *Vordac* ; à tous ces prétendus teſtamens politiques des miniſtres d'état compoſés par des fauſſaires ; à la *Dixme royale* de Boiſguilbert impudemment donnée ſous le nom du maréchal de *Vauban*, & à tant de compilations d'ana & d'anecdotes.

L'hiſtoire eſt quelquefois encore plus mal traitée en Angleterre. Comme il y a toujours deux partis aſſez violens qui s'acharnent l'un contre l'autre juſqu'à ce que le danger commun les réuniſſe, les écrivains d'une faction condamnent tout ce que les autres approuvent. Le même homme eſt repréſenté comme un *Caton* & comme un *Catilina*. Comment démêler le vrai entre l'adulation & la ſatyre ? Il n'y a peut-être qu'une règle sûre, c'eſt de croire le bien qu'un hiſtorien de parti oſe dire des héros de la faction contraire, & le mal qu'il oſe dire des chefs de la ſienne, dont il n'aura pas à ſe plaindre.

A l'égard des mémoires réellement écrits par les perſonnages intéreſſés, comme ceux de *Clarendon* de *Ludlow*, de *Burnet* en Angleterre, de *La Rochefou-*

cault, de *Retz* en France ; s'ils s'accordent, ils ſont vrais ; s'ils ſe contrarient, doutez.

Pour les ana & les anecdotes, il y en a un ſur cent qui peut contenir quelque ombre de vérité.

DE LA MÉTHODE, DE LA MANIÈRE D'ECRIRE L'HISTOIRE, ET DU STYLE.

On en a tant dit ſur cette matière, qu'il faut ici en dire très-peu. On ſait aſſez que la méthode & le ſtyle de *Tite-Live*, ſa gravité, ſon éloquence ſage, conviennent à la majeſté de la république romaine ; que *Tacite* eſt plus fait pour peindre des tyrans, *Polybe* pour donner des leçons de la guerre, *Denis* d'Haliçarnaſſe pour développer les antiquités.

Mais en ſe modelant en général ſur ces grands maîtres, on a aujourd'hui un fardeau plus peſant que le leur à ſoutenir. On exige des hiſtoriens modernes plus de détails, des faits plus conſtatés, des dates préciſes, des autorités, plus d'attention aux uſages, aux loix, aux mœurs, au commerce, à la finance, à l'agriculture, à la population : il en eſt de l'hiſtoire comme des mathématiques & de la phyſique ; la carrière s'eſt prodigieuſement accrue. Autant il eſt aiſé de faire un recueil de gazettes, autant il eſt difficile aujourd'hui d'écrire l'hiſtoire.

Daniel ſe crut un hiſtorien parce qu'il tranſcrivait des dates & des récits de bataille où l'on n'entend rien. Il devait m'apprendre les droits de la nation ; les droits des principaux corps de cette nation, ſes loix, ſes uſages, ſes mœurs, & comment ils ont changé. Cette nation eſt en droit de lui dire, je vous demande mon hiſtoire encore plus que celle de *Louis le gros* & de *Louis Hutin* ; vous me dites d'après une vieille chronique écrite au haſard, que *Louis VIII* étant attaqué d'une maladie mortelle, exténué, languiſſant, n'en pouvant plus, les médecins ordonnèrent à ce corps ca-

davereux de coucher avec une jolie fille pour ſe refaire ; & que le ſaint roi rejetta bien loin cette vilenie. Ah ! *Daniel*, vous ne ſaviez donc pas le proverbe italien, *donna ignuda manda l'vomo ſotto la terra*. Vous deviez avoir un peu plus de teinture de l'hiſtoire politique & de l'hiſtoire naturelle.

On exige que l'hiſtoire d'un pays étranger ne ſoit point jetée dans le même moule que celle de votre patrie.

Si vous faites l'hiſtoire de France, vous n'êtes pas obligé de détruire le cours de la Seine & de la Loire ; mais ſi vous donnez au public les conquêtes des Portugais en Aſie, on exige une topographie des pays découverts. On veut que vous meniez votre lecteur par la main le long de l'Afrique & des côtes de la Perſe & de l'Inde ; on attend de vous des inſtructions ſur les mœurs, les loix, les uſages de ces nations nouvelles pour l'Europe.

Nous avons vingt hiſtoires de l'établiſſement des Portugais dans les Indes ; mais aucune ne nous a fait connaître les divers gouvernemens de ce pays, ſes religions, ſes antiquités, les brames, les diſciples de St. Jean, les guèbres, les Banians. On nous a conſervé, il eſt vrai, les lettres de *Xavier* & de ſes ſucceſſeurs. On nous a donné des hiſtoires de l'Inde, faites à Paris d'après ces miſſionnaires qui ne ſavaient pas la langue des brames. On nous répète dans cent écrits que les Indiens adorent le diable. Des aumôniers d'une compagnie de marchands partent dans ce préjugé ; & dès qu'ils voient ſur les côtes du Coromandel des figures ſymboliques, ils ne manquent pas d'écrire que ce ſont des portraits du diable, qu'ils ſont dans ſon empire, qu'ils vont le combattre. Ils ne ſongent pas que c'eſt nous qui adorons le diable *Mammon*, & qui lui allons porter nos vœux à ſix mille lieues de notre patrie pour en obtenir de l'argent.

Pour ceux qui ſe mettent dans Paris aux gages d'un libraire de la rue St. Jacques, & à qui l'on commande une hiſtoire du Japon, du Canada, des iſles Canaries, ſur des mémoires de quelques capucins, je n'ai rien à leur dire.

C'eſt aſſez qu'on ſache que la méthode convenable à l'hiſtoire de ſon pays n'eſt point propre à décrire les découvertes du nouveau monde, qu'il ne faut pas écrire ſur une petite ville comme ſur un grand empire; qu'on ne doit point faire l'hiſtoire privée d'un prince comme celle de France ou d'Angleterre.

Si vous n'avez autre choſe à nous dire ſinon qu'un barbare a ſuccédé à un autre barbare ſur les bords de l'Oxus & de l'Iaxarte, en quoi êtes-vous utile au public?

Ces règles ſont aſſez connues; mais l'art de bien écrire l'hiſtoire ſera toujours très-rare. On ſait aſſez qu'il faut un ſtyle grave, pur, varié, agréable. Il en eſt des loix pour écrire l'hiſtoire comme de celles de tous les arts de l'eſprit; beaucoup de préceptes, & peu de grands artiſtes.

DE L'HISTOIRE ECCLESIASTIQUE DE FLEURI.

J'ai vu un édifice d'or & de boue. J'ai ſéparé l'or, & j'ai jeté la boue. Cette ſtatue eſt l'hiſtoire eccléſiaſtique compilée par *Fleuri*, ornée de quelques diſcours détachés, dans leſquels on voit briller des traits de liberté & de vérité, tandis que le corps de l'hiſtoire eſt ſouillé de contes qu'une vieille femme rougirait de répéter aujourd'hui.

C'eſt-là que nous revoyons la légende de *Théodore*. C'eſt ce *Théodore* dont on changea le nom en celui de *Grégoire-Thaumaturge*, qui dans ſa jeuneſſe étant preſſé publiquement par une fille de joie de lui

payer l'argent de leurs rendez-vous, vrais ou faux, lui fait entrer le diable dans le corps pour ſon ſalaire. *St. Jean* & la Ste. Vierge viennent enſuite de l'empirée expliquer à Théodore, *Grégoire-Thaumaturge*, les myſtères du chriſtianiſme. Dès qu'il eſt inſtruit, il écrit une lettre au diable, la met ſur un autel payen; la lettre eſt rendue à ſon adreſſe, & le diable fait ponctuellement ce que *Grégoire* lui a commandé. Au ſortir de là il fait marcher des pierres comme *Amphion*. Il eſt pris pour juge par deux frères qui ſe diſputaient un étang; & il ſéche l'étang pour les accorder. Il ſe change en arbre comme *Prothée*. Pour ſurcroît, il change encore en arbre ſon compagnon. Il rencontre un charbonnier, nommé *Alexandre*, & le fait évêque. Voilà probablement l'origine de *la foi du charbonnier*.

C'eſt-là que nous retrouvons ce *St. Romain* que *Dioclétien* fait jeter au feu, qui en ſort comme d'un bain. On lui coupe la langue, & il n'en parle que mieux.

C'eſt ce fameux cabaretier chrétien nommé *Théodote* qui prie DIEU de faire mourir ſept vierges chrétiennes de ſoixante & dix ans chacune, condamnées à coucher avec les jeunes gens de la ville d'Ancire l'abbé de *Fleuri* devait au moins s'appercevoir que les jeunes gens étaient plus condamnés qu'elles. Ce ſont cent contes de cette force. (Voyez *miracles*.)

Tout cela ſe trouve dans le ſecond tome de l'hiſtoire de *Fleuri*; & tous ſes volumes ſont remplis de pareilles inepties. Diſons pour ſa juſtification qu'il les rapporte comme il les a trouvés, & qu'il ne dit jamais qu'il les croie. Il ſavait trop que des abſurdités monacales ne ſont pas des articles de foi, & que la religion conſiſte dans l'adoration de DIEU, dans une vie pure, dans les bonnes œuvres, & non dans une crédulité imbécille pour des ſottiſes du *Pédago-*

gue chrétien. Enfin, il faut pardonner au savant *Fleuri* d'avoir payé ce tribut honteux. Il en a fait une assez belle amende honorable par ses discours.

L'abbé de *Longuerue* dit, que lorsque *Fleuri* commença à écrire l'histoire ecclésiastique, il la savait fort peu. Sans doute il s'instruisit en travaillant; & cela est très-ordinaire. Mais ce qui n'est pas ordinaire, c'est de faire des discours aussi politiques & aussi sensés après avoir écrit tant de sottises. Aussi qu'est-il arrivé? On a condamné à Rome ses excellens discours, & on y a très-bien accueilli ses stupidités. Quand je dis qu'elles y sont bien accueillies, ce n'est pas qu'elles y soient lues; car on ne lit point à Rome.

HOMME.

POUR connaître le physique de l'espèce humaine, il faut lire les ouvrages d'anatomie, les articles du dictionnaire encyclopédique par M. *Venel*, ou plutôt faire un cours d'anatomie.

Pour connaître l'homme qu'on appelle *moral*, il faut surtout avoir vécu, & réfléchi.

Tous les livres de morale ne sont-ils pas renfermés dans ces paroles de Job? *Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis, qui quasi flos egreditur, & conteritur, & fugit velut umbra.* L'homme né de la femme vit peu; il est rempli de misère; il est comme une fleur qui s'épanouit, se flétrit, & qu'on écrase; il passe comme une ombre.

Nous avons déjà vu que la race humaine n'a qu'environ vingt-deux ans à vivre, en comptant ceux qui meurent sur le sein de leurs nourrices, & ceux qui

traînent juſqu'à cent ans les reſtes d'une vie imbécille & miſérable. (Voyez *Age.*)

C'eſt un bel apologue que cette ancienne fable du premier homme, qui était deſtiné d'abord à vivre vingt ans tout au plus : ce qui ſe réduiſait à cinq ans, en évaluant une vie avec une autre. L'homme était déſeſpéré ; il avait auprès de lui une chenille, un papillon, un paon, un cheval, un renard, & un ſinge.

Prolonge ma vie, dit-il à *Jupiter* ; je vaux mieux que tous ces animaux-là : il eſt juſte que moi & mes enfans nous vivions très-long-tems, pour commander à toutes les bêtes. Volontiers, dit *Jupiter* ; mais je n'ai qu'un certain nombre de jours à partager entre tous les êtres à qui j'ai accordé la vie. Je ne puis te donner, qu'en retranchant aux autres. Car ne t'imagine pas, parce que je ſuis *Jupiter*, que je ſois infini & tout-puiſſant. J'ai ma nature & ma meſure. Çà, je veux bien t'accorder quelques années de plus, en les ôtant à ces ſix animaux dont tu es jaloux, à condition que tu auras ſucceſſivement leurs manières d'être. L'homme ſera d'abord chenille, en ſe traînant, comme elle, dans ſa première enfance. Il aura juſqu'à quinze ans la légéreté d'un papillon ; dans ſa jeuneſſe la vanité d'un paon. Il faudra dans l'âge viril, qu'il ſubiſſe autant de travaux que le cheval. Vers les cinquante ans, il aura les ruſes du renard ; & dans ſa vieilleſſe, il ſera laid & ridicule comme un ſinge. C'eſt aſſez là en général le deſtin de l'homme.

Remarquez encore que, malgré les bontés de *Jupiter*, cet animal, toute compenſation faite, n'ayant que vingt-deux à vingt-trois ans à vivre tout au plus, en prenant le genre humain en général, il en faut ôter le tiers pour le tems du ſommeil, pendant lequel on eſt mort ; reſte à quinze, ou environ : de ces quinze retranchons au moins huit pour la première enfance, qui eſt,

eſt, comme on l'a dit, le veſtibule de la vie. Le produit net ſera ſept ans; de ces ſept ans la moitié, au moins, ſe conſume dans les douleurs de toute eſpèce; poſe trois ans & demi pour travailler, s'ennuyer & pour avoir un peu de ſatisfaction: & que de gens n'en ont point du tout! Eh bien, pauvre animal, feras-tu encore le fier?

Malheureuſement, dans cette fable, DIEU oublia d'habiller cet animal comme il avait vêtu le ſinge, le renard, le cheval, le paon, & juſqu'à la chenille. L'eſpèce humaine n'eut que ſa peau raze, qui continuellement expoſée au ſoleil, à la pluie, à la grêle, devint gerſée, tannée, truitée. Le mâle dans notre continent, fut défiguré par des poils épars ſur ſon corps, qui le rendirent hideux ſans le couvrir. Son viſage fut caché ſous ſes cheveux. Son menton devint un ſol raboteux, qui porta une forêt de tiges menues, dont les racines étaient en-haut, & les branches en-bas. Ce fut dans cet état, & d'après cette image, que cet animal oſa peindre DIEU, quand dans la ſuite des tems il apprit à peindre.

La femelle, étant plus faible, devint encore plus dégoûtante & plus affreuſe dans ſa vieilleſſe. L'objet de la terre le plus hideux eſt une décrépite. Enfin, ſans les tailleurs & les couturières, l'eſpèce humaine n'aurait jamais oſé ſe montrer devant les autres. Mais avant d'avoir des habits, avant même de ſavoir parler, il dut s'écouler bien des ſiècles. Cela eſt prouvé: mais il faut le redire ſouvent.

Cet animal non civiliſé, abandonné à lui-même, dut être le plus ſale & le plus pauvre de tous les animaux.

Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon père,
Que faiſais-tu dans les jardins d'Eden?

Travaillais-tu pour ce ſot genre humain ?
Careſſais-tu madame Eve ma mère ?
Avouez-moi que vous aviez tous deux
Les ongles longs, un peu noirs & craſſeux,
La chevelure aſſez mal ordonnée,
Le teint bruni, la peau rude & tannée.
Sans propreté l'amour le plus heureux
N'eſt plus amour, c'eſt un beſoin honteux.
Bientôt laſſés de leur belle aventure,
Deſſous un chêne ils ſoupent galamment
Avec de l'eau, du millet & du gland.
Le repas fait, ils dorment ſur la dure.
Voilà l'état de la pure nature.

Il eſt un peu extraordinaire qu'on ait harcelé, honni, levraudé un philoſophe de nos jours très-eſtimable, l'innocent, le bon *Helvétius*, pour avoir dit que ſi les hommes n'avaient pas de mains, ils n'auraient pu bâtir des maiſons & travailler en tapiſſerie de haute-liſſe. Apparemment que ceux qui ont condamné cette propoſition ont un ſecret pour couper les pierres & les bois, & pour travailler à l'aiguille avec les pieds.

J'aimais l'auteur du livre de *l'Eſprit*. Cet homme valait mieux que tous ſes ennemis enſemble ; mais je n'ai jamais approuvé ni les erreurs de ſon livre, ni les vérités triviales qu'il débite avec emphaſe. J'ai pris ſon parti hautement, quand des hommes abſurdes l'ont condamné pour ces vérités mêmes.

Je n'ai point de terme pour exprimer l'excès de mon mépris pour ceux qui, par exemple, ont voulu proſcrire magiſtralement cette propoſition, *Les Turcs peuvent être regardés comme des déiſtes*. Eh ! cuiſtres, comment voulez-vous donc qu'on les regarde ? comme des athées, parce qu'ils n'adorent qu'un ſeul DIEU.

Vous condamnez cette autre propoſition-ci : *L'homme d'eſprit ſait que les hommes ſont ce qu'ils doivent être, que toute haine contr'eux eſt injuſte, qu'un ſot porte des ſottiſes comme un ſauvageon porte des fruits amers.* Ah ! ſauvageons de l'école, vous perſécutez un homme parce qu'il ne vous hait pas.

Laiſſons-là l'école & pourſuivons.

De la raiſon, des mains induſtrieuſes, une tête capable de généraliſer des idées, une langue aſſez ſouple pour les exprimer, ce ſont-là les grands bienfaits accordés par l'Etre ſuprême à l'homme, à l'excluſion des autres animaux.

Le mâle, en général, vit un peu moins long-tems que la femelle.

Il eſt toujours plus grand, proportion gardée. L'homme de la plus haute taille a d'ordinaire deux ou trois pouces pardeſſus la plus grande femme.

Sa force eſt preſque toujours ſupérieure, il eſt plus agile ; & ayant tous les organes plus forts, il eſt plus capable d'une attention ſuivie. Tous les arts ont été inventés par lui & non par la femme. On doit remarquer que ce n'eſt pas le feu de l'imagination, mais la méditation perſévérante & la combinaiſon des idées qui ont fait inventer les arts, comme les mécaniques, la poudre à canon, l'imprimerie, l'horlogerie, &c.

L'eſpèce humaine eſt la ſeule qui ſache qu'elle doit mourir, & elle ne le ſait que par l'expérience. Un enfant élevé ſeul & tranſporté dans une iſle déſerte, ne s'en douterait pas plus qu'une plante & un chat.

Un homme à ſingularités (*a*) a imprimé que le corps humain eſt un fruit qui eſt verd juſqu'à la vieilleſſe, & que le moment de la mort eſt la maturité. Etrange maturité que la pourriture & la cendre ! la tête de ce philoſophe n'était pas mûre. Combien la rage de dire

(*a*) *Maupertuis.*

des choſes nouvelles a-t-elle fait dire de choſes extravagantes !

Les principales occupations de notre eſpèce ſont le logement, la nourriture & le vêtement ; tout le reſte eſt acceſſoire : & c'eſt ce pauvre acceſſoire qui a produit tant de meurtres & de ravages.

DIFFÉRENTES RACES D'HOMMES.

Nous avons vu ailleurs combien ce globe porte de races d'hommes différentes, & à quel point le premier nègre & le premier blanc qui ſe rencontrèrent, durent être étonnés l'un de l'autre.

Il eſt même aſſez vraiſemblable, que pluſieurs eſpèces d'hommes & d'animaux trop faibles ont péri. C'eſt ainſi qu'on ne retrouve plus de murex, dont l'eſpèce a été dévorée probablement par d'autres animaux, qui vinrent après pluſieurs ſiècles ſur les rivages habités par ce petit coquillage.

Saint Jérôme, dans ſon *Hiſtoire des pères du déſert*, parle d'un centaure qui eut une converſation avec *ſaint Antoine* l'hermite. Il rend compte enſuite d'un entretien beaucoup plus long, que le même *Antoine* eut avec un ſatyre.

Saint Auguſtin, dans ſon XXXIIIe ſermon, intitulé, *A ſes frères dans le déſert*, dit des choſes auſſi extraordinaires que Jérôme. « J'étais déjà évêque d'Hippone » quand j'allai en Ethiopie avec quelques ſerviteurs du » CHRIST pour y prêcher l'évangile. Nous vîmes » dans ce pays beaucoup d'hommes & de femmes » ſans tête, qui avaient deux gros yeux ſur la poi» trine ; nous vîmes dans des contrées encore plus » méridionales, un peuple qui n'avait qu'un œil au » front, &c. «

Apparemment qu'*Auguſtin* & *Jérôme* parlaient alors par économie ; ils augmentaient les œuvres de la créa-

tion pour manifeſter davantage les œuvres de DIEU. Ils voulaient étonner les hommes par des fables, afin de les rendre plus ſoumis au joug de la foi. (Voyez *Economie.*)

Nous pouvons être de très-bons chrétiens ſans croire aux centaures, aux hommes ſans tête, à ceux qui n'avaient qu'un œil ou qu'une jambe, &c. Mais nous ne pouvons douter que la ſtructure intérieure d'un nègre ne ſoit différente de celle d'un blanc, puiſque le rézeau muqueux ou graiſſeux eſt blanc chez les uns, & noir chez les autres. Je vous l'ai déjà dit; mais vous êtes ſourds.

Les Albinois & les Dariens : les premiers originaires de l'Afrique, & les ſeconds du milieu de l'Amérique, ſont auſſi différens de nous que les nègres. Il y a des races jaunes, rouges, griſes. Nous avons déjà vu que tous les Américains ſont ſans barbe & ſans aucun poil ſur le corps, excepté les ſourcils & les cheveux. Tous ſont également hommes; mais comme un ſapin, un chêne & un poirier ſont également arbres; le poirier ne vient point du ſapin, & le ſapin ne vient point du chêne.

Mais d'où vient qu'au milieu de la mer Pacifique, dans une iſle nommée *Taïti*, les hommes ſont barbus? C'eſt demander pourquoi nous le ſommes, tandis que les Péruviens, les Mexicains & les Canadiens ne le ſont pas. C'eſt demander pourquoi les ſinges ont des queues, & pourquoi la nature nous a refuſé cet ornement, qui du moins eſt parmi nous d'une rareté extrême.

Les inclinations, les caractères des hommes diffèrent autant que leurs climats & leurs gouvernemens. Il n'a jamais été poſſible de compoſer un régiment de Lappons & de Samoyèdes, tandis que les Sibériens leurs voiſins, deviennent des ſoldats intrépides.

Vous ne parviendrez pas davantage à faire de bons

grenadiers d'un pauvre Darien ou d'un Albino. Ce n'eſt pas parce qu'ils ont des yeux de perdrix ; ce n'eſt pas parce que leurs cheveux & leurs ſourcils ſont de la ſoie la plus fine & la plus blanche : mais c'eſt parce que leurs corps, & par conſéquent leur courage eſt de la plus extrême faibleſſe. Il n'y a qu'un aveugle, & même un aveugle obſtiné qui puiſſe nier l'exiſtence de toutes ces différentes eſpèces. Elle eſt auſſi grande & auſſi remarquable que celles des ſinges.

QUE TOUTES LES RACES D'HOMMES ONT TOUJOURS VÉCU EN SOCIÉTÉ.

Tous les hommes qu'on a découverts dans les pays les plus incultes & les plus affreux, vivent en ſociété, comme les caſtors, les fourmis, les abeilles, & pluſieurs autres eſpèces d'animaux.

On n'a jamais vu de pays où ils vécuſſent ſéparés, où le mâle ne ſe joignît à la femelle que par haſard, & l'abandonnât le moment d'après par dégoût ; où la mère méconnût ſes enfans après les avoir élevés, où l'on vécût ſans famille & ſans aucune ſociété. Quelques mauvais plaiſans ont abuſé de leur eſprit juſqu'au point de haſarder le paradoxe étonnant que l'homme eſt originairement fait pour vivre ſeul comme un loup cervier, & que c'eſt la ſociété qui a dépravé la nature. Autant vaudrait-il dire que dans la mer les harengs ſont originairement faits pour nager iſolés, & que c'eſt par un excès de corruption qu'ils paſſent en troupe de la mer Glaciale ſur nos côtes. Qu'anciennement les grues volaient en l'air chacune à part, & que par une violation du droit naturel elles ont pris le parti de voyager en compagnie.

Chaque animal a ſon inſtinct ; & l'inſtinct de l'homme, fortifié par la raiſon, le porte à la ſociété comme au manger & au boire. Loin que le beſoin de la ſociété ait

dégradé l'homme, c'eſt l'éloignement de la ſociété qui le dégrade. Quiconque vivrait abſolument ſeul perdrait bientôt la faculté de penſer & de s'exprimer ; il ſerait à charge à lui-même ; il ne parviendrait qu'à ſe métamorphoſer en bête. L'excès d'un orgueil impuiſſant qui s'élève contre l'orgueil des autres, peut porter une ame mélancolique à fuir les hommes. C'eſt alors qu'elle s'eſt dépravée. Elle s'en punit elle-même. Son orgueil fait ſon ſupplice ; elle ſe ronge dans la ſolitude du dépit ſecret d'être mépriſée & oubliée ; elle s'eſt miſe dans le plus horrible eſclavage pour être libre.

On a franchi les bornes de la folie ordinaire juſqu'à dire, *qu'il n'eſt pas naturel qu'un homme s'attache à une femme pendant les neuf mois de ſa groſſeſſe ; l'appétit ſatisfait*, dit l'auteur de ces paradoxes, *l'homme n'a plus beſoin de telle femme, ni la femme de tel homme ; celui-ci n'a pas le moindre ſouci, ni peut-être la moindre idée des ſuites de ſon action. L'un s'en va d'un côté, l'autre de l'autre ; & il n'y a pas d'apparence qu'au bout de neuf mois ils aient la mémoire de s'être connus. Pourquoi la ſecourera-t-il après l'accouchement ? pourquoi lui aidera-t-il à élever un enfant qu'il ne ſait pas ſeulement lui appartenir ?*

Tout cela eſt exécrable ; mais heureuſement rien n'eſt plus faux. Si cette indifférence barbare était le véritable inſtinct de la nature, l'eſpèce humaine en aurait preſque toujours uſé ainſi. L'inſtinct eſt immuable ; ſes inconſtances ſont très-rares. Le père aurait toujours abandonné la mère ; la mère aurait abandonné ſon enfant, & il y aurait bien moins d'hommes ſur la terre qu'il n'y a d'animaux carnaſſiers : car les bêtes farouches mieux pourvues, mieux armées, ont un inſtinct plus prompt, des moyens plus sûrs, & une nourriture plus aſſurée que l'eſpèce humaine.

Notre nature eſt bien différente de l'affreux roman que cet énergumène a fait d'elle. Excepté quelques ames bar-

bares entièrement abruties, ou peut-être un philosophe plus abruti encore, les hommes les plus durs aiment par un instinct dominant l'enfant qui n'est pas encore né, le ventre qui le porte, & la mère qui redouble d'amour pour celui dont elle a reçu dans son sein le germe d'un être semblable à elle.

L'instinct des charbonniers de la Forêt-noire leur parle aussi haut, les anime aussi fortement en faveur de leurs enfans, que l'instinct des pigeons & des rossignols les force à nourrir leurs petits. On a donc bien perdu son tems à écrire ces fadaises abominables.

Le grand défaut de tous ces livres à paradoxes, n'est-il pas de supposer toujours la nature autrement qu'elle n'est ? Si les satyres de l'homme & de la femme, écrites par *Boileau*, n'étaient pas des plaisanteries, elles pécheraient par cette faute essentielle de supposer tous les hommes fous & toutes les femmes impertinentes.

Le même auteur ennemi de la société, semblable au renard sans queue, qui voulait que tous ses confrères se coupassent la queue, s'exprime ainsi d'un style magistral.

« Le premier qui ayant enclos un terrain, s'avisa de » dire, *ceci est à moi*, & trouva des gens assez simples » pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. » Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de mi- » sères & d'horreurs n'eût point épargné au genre » humain celui qui arrachant les pieux ou comblant le » fossé, eût crié à ses semblables, gardez-vous d'écouter » cet imposteur ; vous êtes perdus si vous oubliez que » les fruits sont à tous, & que la terre n'est à per- » sonne ! »

Ainsi, selon ce beau philosophe, un voleur, un destructeur aurait été le bienfaicteur du genre humain, & il aurait fallu punir un honnête homme qui aurait dit à ses enfans : « Imitons notre voisin, il a enclos

» ſon champ, les bêtes ne viendront plus le ravager ; » ſon terrain deviendra plus fertile ; travaillons le » nôtre comme il a travaillé le ſien, il nous aidera & » nous l'aiderons. Chaque famille cultivant ſon en- » clos, nous ſerons mieux nourris, plus ſains, plus » paiſibles, moins malheureux. Nous tâcherons d'éta- » blir une juſtice diſtributive qui conſolera notre pauvre » eſpèce, & nous vaudrons mieux que les renards & » les fouines à qui cet extravagant veut nous faire » reſſembler. »

Ce diſcours ne ſerait-il pas plus ſenſé & plus honnête que celui du fou ſauvage qui voulait détruire le verger du bon homme ?

Quelle eſt donc l'eſpèce de philoſophie qui fait dire des choſes que le ſens commun réprouve du fond de la Chine juſqu'au Canada ? n'eſt-ce pas celle d'un gueux qui voudrait que tous les riches fuſſent volés par les pauvres, afin de mieux établir l'union fraternelle entre les hommes ?

Il eſt vrai que ſi toutes les haies, toutes les forêts, toutes les plaines étaient couvertes de fruits nourriſſans & délicieux, il ſerait impoſſible, injuſte & ridicule de les garder.

S'il y a quelques iſles où la nature prodigue les alimens & tout le néceſſaire ſans peine, allons-y vivre loin du fatras de nos loix. Mais dès que nous les aurons peuplées, il faudra revenir au tien & au mien, & à ces loix qui très-ſouvent ſont fort mauvaiſes, mais dont on ne peut ſe paſſer.

L'HOMME EST-IL NÉ MÉCHANT.

Ne paraît-il pas démontré que l'homme n'eſt point né pervers & enfant du diable ? ſi telle était ſa nature, il commettrait des noirceurs, des barbaries ſi-tôt qu'il pourrait marcher ; il ſe ſervirait du premier couteau qu'il

trouverait pour bleſſer quiconque lui déplaîrait. Il reſſemblerait néceſſairement aux petits louvetaux, aux petits renards qui mordent dès qu'ils le peuvent.

Au contraire, il eſt par toute la terre du naturel des agneaux tant qu'il eſt enfant. Pourquoi donc, & comment devient-il ſi ſouvent loup & renard ? n'eſt-ce pas que n'étant né ni bon ni méchant, l'éducation, l'exemple, le gouvernement dans lequel il ſe trouve jeté, l'occaſion enfin, le détermine à la vertu ou au crime.

Peut-être la nature humaine ne pouvait-elle être autrement. L'homme ne pouvait avoir toujours des penſées fauſſes, ni toujours des penſées vraies, des affections toujours douces, ni toujours cruelles.

Il paraît démontré que la femme vaut mieux que l'homme; vous voyez cent *frères ennemis* contre une Clytemneſtre.

Il y a des profeſſions qui rendent néceſſairement l'ame impitoyable; celle de ſoldat, celle de boucher, d'archer, de geolier, & tous les métiers qui ſont fondés ſur le malheur d'autrui.

L'archer, le ſatellite, le geolier, par exemple, ne ſont heureux qu'autant qu'ils font de miſérables. Ils ſont, il eſt vrai, néceſſaires contre les malfaiteurs, & par-là utiles à la ſociété. Mais ſur mille mâles de cette eſpèce il n'y en a pas un qui agiſſe par le motif du bien public, & qui même connaiſſe qu'il eſt un bien public.

C'eſt ſurtout une choſe curieuſe de les entendre parler de leurs proueſſes, comme ils comptent le nombre de leurs victimes, leurs ruſes pour les attraper, les maux qu'ils leur ont fait ſouffrir, & l'argent qui leur en eſt revenu.

Quiconque a pu deſcendre dans le détail ſubalterne du barreau, quiconque a entendu ſeulement des procureurs raiſonner familiérement entr'eux, & s'applaudir des misères de leurs cliens, peut avoir une très-mauvaiſe opinion de la nature.

Il eſt des profeſſions plus affreuſes, & qui ſont briguées pourtant comme un canonicat.

Il en eſt qui changent un honnête homme en fripon, & qui l'accoutument malgré lui à mentir, à tromper, ſans qu'à peine il s'en apperçoive; à ſe mettre un bandeau devant les yeux, à s'abuſer par l'intérêt & par la vanité de ſon état, à plonger ſans remords l'eſpèce humaine dans un aveuglement ſtupide.

Les femmes ſans ceſſe occupées de l'éducation de leurs enfans, & renfermées dans leurs ſoins domeſtiques, ſont exclues de toutes ces profeſſions qui pervertiſſent la nature humaine, & qui la rendent atroce. Elles ſont partout moins barbares que les hommes

Le phyſique ſe joint au moral pour les éloigner des grands crimes; leur ſang eſt plus doux; elles aiment moins les liqueurs fortes qui inſpirent la férocité. Une preuve évidente, c'eſt que ſur mille victimes de la juſtice, ſur mille aſſaſſins exécutés, vous comptez à peine quatre femmes, ainſi que nous l'avons prouvé ailleurs. Je ne crois pas même qu'en Aſie il y ait deux exemples de femmes condamnées à un ſupplice public. (Voyez l'article *Femme.*)

Il paraît donc que nos coutumes, nos uſages ont rendu l'eſpèce mâle très-méchante.

Si cette vérité était générale & ſans exception, cette eſpèce ſerait plus horrible que ne l'eſt à nos yeux celle des araignées, des loups & des fouines. Mais malheureuſement les profeſſions qui endurciſſent le cœur & le rempliſſent de paſſions odieuſes, ſont très-rares. Obſervez que dans une nation d'environ vingt millions de têtes, il y a tout-au-plus deux cent mille ſoldats. Ce n'eſt qu'un ſoldat par deux cents individus. Ces deux cent mille ſoldats ſont tenus dans la diſcipline la plus ſévère. Il y a parmi eux de très-honnêtes gens qui reviennent dans leur village achever leur vieilleſſe en bons pères & en bons maris.

Les autres métiers dangereux aux mœurs ſont en petit nombre.

Les laboureurs, les artiſans, les artiſtes, ſont trop occupés pour ſe livrer ſouvent au crime.

La terre portera toujours des méchans déteſtables. Les livres exagéreront toujours le nombre, qui, bien que trop grand, eſt moindre qu'on ne le dit.

Si le genre humain avait été ſous l'empire du diable, il n'y aurait plus perſonne ſur la terre.

Conſolons-nous, on a vu, on verra toujours de belles ames depuis Pekin juſqu'à la Rochelle. Et quoiqu'en diſent des licenciés & des bacheliers, les *Titus*, les *Trajan*, les *Antonins* & *Pierre Bayle* ont été de fort honnêtes gens.

DE L'HOMME DANS L'ETAT DE PURE NATURE.

Que ſerait l'homme dans l'état qu'on nomme de *pure nature*? un animal fort au-deſſous des premiers Iroquois qu'on trouva dans le nord de l'Amérique.

Il ſerait très-inférieur à ces Iroquois, puiſque ceux-ci ſavaient allumer du feu & ſe faire des flèches. Il fallut des ſiècles pour parvenir à ces deux arts.

L'homme abandonné à la pure nature, n'aurait pour tout langage que quelques ſons mal articulés. L'eſpèce ſerait réduite à un très-petit nombre, par la difficulté de la nourriture & par le défaut des ſecours. Du moins, dans nos triſtes climats, il n'aurait pas plus de connaiſſance de DIEU & de l'ame que des mathématiques; ſes idées ſeraient renfermées dans le ſoin de ſe nourrir. L'eſpèce des caſtors ſerait très-préférable.

C'eſt alors que l'homme ne ſerait préciſément qu'un enfant robuſte; & on a vu beaucoup d'hommes qui ne ſont pas fort au-deſſus de cet état.

Les Lappons, les Samoyèdes, les habitans du Kamſhatka, les Cafres, les Hottentots ſont à l'égard de l'homme

en l'état de pure nature, ce qu'étaient autrefois les cours de *Cyrus* & de *Sémiramis*, en comparaiſon des habitans des Cevennes. Et cependant ces habitans du Kamshatka & ces Hottentots de nos jours, ſi ſupérieurs à l'homme entièrement ſauvage, ſont des animaux qui vivent ſix mois de l'année dans des cavernes, où ils mangent à pleines mains la vermine dont ils ſont mangés.

En général l'eſpèce humaine n'eſt pas de deux ou trois degrés plus civiliſée que les gens du Kamshatka. La multitude des bêtes brutes appellées *hommes*, comparée avec le petit nombre de ceux qui penſent, eſt au moins dans la proportion de cent à un chez beaucoup de nations.

Il eſt plaiſant de conſidérer d'un côté le père *Malle-branche* qui s'entretient familiérement avec le verbe, & de l'autre ces millions d'animaux ſemblables à lui, qui n'ont jamais entendu parler de verbe, & qui n'ont pas une idée métaphyſique.

Entre les hommes à pur inſtinct & les hommes de génie, flotte ce nombre immenſe occupé uniquement de ſubſiſter.

Cette ſubſiſtance coûte des peines ſi prodigieuſes, qu'il faut ſouvent dans le nord de l'Amérique qu'une image de DIEU courre cinq ou ſix lieues pour avoir à dîner, & que chez nous l'image de DIEU arroſe la terre de ſes ſueurs toute l'année pour avoir du pain.

Ajoutez à ce pain ou à l'équivalent, une hutte & un méchant habit; voilà l'homme tel qu'il eſt en général d'un bout de l'univers à l'autre. Et ce n'eſt que dans une multitude de ſiècles qu'il a pu arriver à ce haut degré.

Enfin, après d'autres ſiècles les choſes viennent au point où nous les voyons. Ici on repréſente une tragédie en muſique, là on ſe tue ſur la mer dans un autre hémiſphère avec mille piéces de bronze: l'opéra & un vaiſſeau de guerre du premier rang étonnent toujours mon imagination. Je doute qu'on puiſſe aller plus loin dans aucun des globes dont l'étendue eſt ſémée. Cependant, plus de

la moitié de la terre habitable eſt encore peuplée d'animaux à deux pieds qui vivent dans cet horrible état qui approche de la pure nature, ayant à peine le vivre & le vêtir ; jouiſſant à peine du don de la parole ; s'appercevant à peine qu'ils ſont malheureux ; vivans & mourans ſans preſque le ſavoir.

EXAMEN D'UNE PENSÉE DE PASCAL SUR L'HOMME.

Je puis concevoir un homme ſans mains, ſans pieds, & je le concevrais même ſans tête, ſi l'expérience ne m'apprenait que c'eſt par-là qu'il penſe. C'eſt donc la penſée qui fait l'être de l'homme, & ſans quoi on ne peut le concevoir. (Penſées de Paſcal.)

Comment concevoir un homme ſans pieds, ſans mains, & ſans tête ? ce ſerait un être auſſi différent d'un homme que d'une citrouille.

Si tous les hommes étaient ſans tête, comment la vôtre concevrait-elle que ce ſont des animaux comme vous, puiſqu'ils n'auraient rien de ce qui conſtitue principalement votre être? une tête eſt quelque choſe, les cinq ſens s'y trouvent ; la penſée auſſi. Un animal qui reſſemblerait de la nuque du cou en-bas à un homme, ou à un de ces ſinges qu'on nomme *oran outan*, ou l'homme des bois, ne ſerait pas plus un homme qu'un ſinge ou qu'un ours à qui on aurait coupé la tête & la queue.

C'eſt donc la penſée qui fait l'être de l'homme &c. En ce cas la penſée ſerait ſon eſſence, comme l'étendue & la ſolidité ſont l'eſſence de la matière. L'homme penſerait eſſentiellement & toujours, comme la matière eſt toujours étendue & ſolide. Il penſerait dans un profond ſommeil cent rêves, dans un évanouiſſement, dans une létargie, dans le ventre de ſa mère. Je ſais bien que jamais je n'ai penſé dans aucun de ces états ; je l'avoue ſouvent, & je me doute que les autres ſont comme moi.

Si la penſée était eſſentielle à l'homme, comme l'étendue à la matière, il s'enſuivrait que DIEU n'a pu priver cet animal d'entendement, puiſqu'il ne peut priver la matière d'étendue. Car alors elle ne ſerait plus matière. Or ſi l'entendement eſt eſſentiel à l'homme, il eſt donc penſant par ſa nature, comme DIEU eſt Dieu par ſa nature.

Si je voulais eſſayer de définir DIEU, autant qu'un être auſſi chétif que nous peut le définir, je dirais que la penſée eſt ſon être, ſon eſſence : mais l'homme !

Nous avons la faculté de penſer, de marcher, de parler, de manger, de dormir ; mais nous n'uſons pas toujours de ces facultés, cela n'eſt pas dans notre nature.

La penſée chez nous n'eſt-elle pas un attribut ? & ſi bien un attribut, qu'elle eſt tantôt faible, tantôt forte, tantôt raiſonnable, tantôt extravagante ? elle ſe cache ; elle ſe montre ; elle fuit, elle revient ; elle eſt nulle ; elle eſt reproduite. L'eſſence eſt tout autre choſe ; elle ne varie jamais. Elle ne connaît pas le plus ou le moins.

Que ſerait donc l'animal ſans tête ſuppoſé par *Paſcal* ? un être de raiſon. Il aurait pu ſuppoſer tout auſſi bien un arbre à qui DIEU aurait donné la penſée, comme on a dit que les dieux avaient accordé la voix aux arbres de Dodone.

RÉFLEXION GÉNÉRALE SUR L'HOMME.

Il faut vingt ans pour mener l'homme de l'état de plante où il eſt dans le ventre de ſa mère, & de l'état de pur animal, qui eſt le partage de ſa première enfance, juſqu'à celui où la maturité de la raiſon commence à poindre. Il a fallu trente ſiècles pour connaître un peu ſa ſtructure. Il faudrait l'éternité pour connaître quelque choſe de ſon ame. Il ne faut qu'un inſtant pour le tuer.

HONNEUR.

L'AUTEUR des ſynonymes de la langue françaiſe dit, *qu'il eſt d'uſage dans le diſcours de mettre la gloire en antithèſe avec l'intérêt, & le goût avec l'honneur.*

Mais on croit que cette définition ne ſe trouve que dans les dernières éditions, lorſqu'il eut gâté ſon livre.

On lit ces vers-ci dans la ſatyre de Boileau ſur l'honneur:

Entendons diſcourir ſur les bancs des galères
Ce forçat abhorré même de ſes confrères,
Il plaint par un arrêt injuſtement donné
L'honneur en ſa perſonne à ramer condamné.

Nous ignorons s'il y a beaucoup de galériens qui ſe plaignent du peu d'égard qu'on a eu pour leur honneur.

Ce terme nous a paru ſuſceptible de pluſieurs acceptions différentes, ainſi que tous les mots qui expriment des idées métaphyſiques & morales.

Mais je ſais ce qu'on doit de bontés & d'honneur
A ſon ſexe, à ſon âge, & ſurtout au malheur.

Honneur ſignifie là *égard*, *attention.*

L'amour n'eſt qu'un plaiſir, l'honneur eſt un devoir,

ſignifie dans cet endroit, *c'eſt un devoir de venger ſon père.*

Il a été reçu avec beaucoup d'honneur.

Cela

Cela veut dire avec des marques de reſpect.

Soutenir l'honneur du corps.

C'eſt ſoutenir les prééminences, les priviléges de ſon corps, de ſa compagnie, & quelquefois ſes chimères.

Se conduire en homme d'honneur.

C'eſt agir avec juſtice, franchiſe & généroſité.

Avoir des honneurs, être comblé d'honneurs,

C'eſt avoir des diſtinctions, des marques de ſupériorité.

Mais l'honneur en effet qu'il faut que l'on admire,
Quel eſt-il, Valincour, pourras-tu me le dire?
L'ambition le met ſouvent à tout brûler,
Un vrai fourbe à jamais ne garder ſa parole.

Comment *Boileau* a-t-il pu dire qu'un fourbe fait conſiſter l'honneur à tromper? il nous ſemble qu'il met ſon intérêt à manquer de foi, & ſon honneur à cacher ſes fourberies.

L'auteur de l'*eſprit des loix* a fondé ſon ſyſtême ſur cette idée, que la vertu eſt le principe du gouvernement républicain, & l'honneur le principe des gouvernemens monarchiques. Y a-t-il donc de la vertu ſans honneur? & comment une république eſt-elle établie ſur la vertu?

Mettons ſous les yeux du lecteur ce qui a été dit ſur ce ſujet dans un petit livre. Les brochures ſe perdent en peu de tems. La vérité ne doit point ſe perdre, il faut la conſigner dans des ouvrages de longue haleine.

« On n'a jamais aſſurément formé des républiques par » vertu. L'intérêt public s'eſt oppoſé à la domination d'un » ſeul; l'eſprit de propriété, l'ambition de chaque par- » ticulier, ont été un frein à l'ambition & à l'eſprit de » rapine. L'orgueil de chaque citoyen a veillé ſur l'or-

» gueil de ſon voiſin. Perſonne n'a voulu être l'eſclave de » la fantaiſie d'un autre. Voilà ce qui établit une répu- » blique, & ce qui la conſerve. Il eſt ridicule d'imagi- » ner qu'il faille plus de vertu à un Griſon qu'à un » Eſpagnol.

» Que l'honneur ſoit le principe des ſeules monarchies, » ce n'eſt pas une idée moins chimérique ; & il le fait bien » voir lui-même ſans y penſer. *La nature de l'honneur*, » dit-il au chap. VII. du liv. III. *eſt de demander des pré-* » *férences, des diſtinctions. Il eſt donc par la choſe* « *même placé dans le gouvernement monarchique.*

» Certainement par la choſe même, on demandait dans » la république romaine, la préture, le conſulat, l'ova- » tion, le triomphe, ce ſont-là des préférences, des » diſtinctions qui valent bien les titres qu'on achète » ſouvent dans les monarchies & dont le tarif eſt » fixé. »

Cette remarque prouve à notre avis que le livre de l'*eſprit des loix*, quoiqu'étincelant d'eſprit, quoique recommandable par l'amour des loix, par la haine de la ſuperſtition & la rapine, porte entiérement à faux. (Voyez *Loix.*)

Ajoutons que c'eſt préciſément dans les cours qu'il y a toujours le moins d'honneur.

L'ingannare, il mentir, la frode, il furto,
E la rapina di pieta veſtita,
Creſcer col' danno e precipizio altrui,
E far a ſe de l'altrui biaſmo onore
Son' le virtu di quella gente infida.

(Paſtor Fido, atto V, ſcèna prima.)

Ceux qui n'entendent pas l'italien peuvent jeter les yeux ſur ces quatre vers français, qui ſont un précis de

tous les lieux communs qu'on a débités sur les cours depuis trois mille ans.

Ramper avec bassesse en affectant l'audace,
S'engraisser de rapine en attestant les loix,
Etouffer en secret son ami qu'on embrasse,
Voilà l'honneur qui règne à la suite des rois.

C'est en effet dans les cours que des hommes sans honneur parviennent souvent aux plus hautes dignités ; & c'est dans les républiques qu'un citoyen déshonoré n'est jamais nommé par le peuple aux charges publiques.

Le mot célèbre du duc d'Orléans régent suffit pour détruire le fondement de l'esprit des loix. *C'est un parfait courtisan il n'a ni humeur ni honneur*

Honorable, *honnêteté*, *honnête*, signifient souvent la même chose qu'honneur. *Une compagnie honorable*, *de gens d'honneur. On lui fit beaucoup d'honnêteté*, *on lui dit des choses honnêtes.* C'est-à-dire, on le traita de façon à le faire penser honorablement de lui-même.

D'honneur on a fait *honoraire.* Pour honorer une profession au-dessus des arts mécaniques, on donne à un homme de cette profession un honoraire au lieu de salaire & de gages qui offenseraient son amour-propre. Ainsi *honneur*, *faire honneur*, *honorer*, signifient faire accroire à un homme qu'il est quelque chose, qu'on le distingue.

Il me vola pour prix de mon labeur
Mon honoraire en me parlant d'honneur.

HORLOGE.

HORLOGE D'ACHAS.

IL eſt aſſez connu que tout eſt prodige dans l'hiſtoire des Juifs. Le miracle fait en faveur du roi *Ezéchias* ſur ſon horloge appellée l'*horloge d'Achas*, eſt un des plus grands qui ſe ſoient jamais opérés. Il dut être apperçu de toute la terre, avoir dérangé à jamais tout le cours des aſtres & particuliérement les momens des éclipſes du ſoleil & de la lune; il dut brouiller toutes les éphémérides. C'eſt pour la ſeconde fois que ce prodige arriva. *Joſué* avait arrêté à midi le ſoleil ſur Gabaon, & la lune ſur Aialon pour avoir le tems de tuer une troupe d'Amorrhéens déjà écraſée par une pluie de pierres tombées du ciel.

Le ſoleil, au lieu de s'arrêter pour le roi *Ezéchias*, retourna en arrière, ce qui eſt à-peu-près la même aventure, mais différemment combinée.

D'abord Iſaïe dit à Ezéchias qui était malade, (*a*) *Voici ce que dit le Seigneur* DIEU, *mettez ordre à vos affaires, car vous mourrez, & alors vous ne vivrez plus.*

Ezéchias pleura, DIEU en fut attendri. Il lui fit dire par Iſaïe qu'il vivrait encore quinze ans, & que dans trois jours il irait au temple. *Alors Iſaïe ſe fit apporter un cataplaſme de figues, on l'appliqua ſur les ulcères du roi, & il fut guéri;* & curatus eſt.

Calmet n'a point traduit l'*& curatus eſt.*

Ezéchias demanda un ſigne comme quoi il ſerait guéri. *Iſaïe lui dit: Voulez-vous que l'ombre du ſoleil s'avance de dix degrés, ou qu'elle recule de dix degrés? Ezéchias dit: il eſt aiſé que l'ombre avance de dix degrés; je veux*

(*a*) Rois, liv. IV. chap. XX.

qu'elle recule. Le prophète Isaïe invoqua le Seigneur, & il ramena l'ombre en arrière dans l'horloge d'Achas, par les dix degrés par lesquels elle était déjà descendue.

On demande ce que pouvait être cet horloge d'Achas, s'il était de la façon d'un horloger nommé *Achas*, ou si c'était un présent fait autrefois au roi du même nom. Ce n'est-là qu'un objet de curiosité. On a disputé beaucoup sur cet horloge ; les savans ont prouvé que les Juifs n'avaient jamais connu ni horloge, ni gnomon avant leur captivité à Babylone, seul tems où ils apprirent quelque chose des Caldéens, & où même le gros de la nation commença, dit-on, à lire & à écrire. On sait même que dans leur langue ils n'avaient aucun terme pour exprimer horloge, cadran, géométrie, astronomie ; & dans le texte du livre des rois, l'horloge d'Achas est appellée *l'heure de la pierre.*

Mais la grande question est de savoir comment le roi *Ezéchias*, possesseur de ce gnomon ou de ce cadran au soleil, de cette heure de la pierre, pouvait dire qu'il était aisé de faire avancer le soleil de dix degrés. Il est certainement aussi difficile de le faire avancer contre l'ordre du mouvement ordinaire, que de le faire reculer.

La proposition du prophète paraît aussi étrange que le propos du roi. Voulez-vous que l'ombre avance en ce moment ou recule de dix heures ? Cela eût été bon à dire dans quelque ville de la Lapponie, où le plus long jour de l'année eût été de vingt heures : mais à Jérusalem où le plus long jour de l'année est d'environ quatorze heures & demi, cela est absurde. Le roi & le prophète se trompaient tous deux grossiérement. Nous ne nions pas le miracle, nous le croyons très-vrai ; nous remarquons seulement qu'*Ezéchias* & *Isaïe* ne disaient pas ce qu'ils devaient dire. Quelque heure qu'il fût alors, c'était une chose impossible qu'il fût égal de faire reculer ou avancer l'ombre du cadran de dix heures. S'il était deux heures après midi, le prophète pouvait très-bien, sans doute,

faire reculer l'ombre à quatre heures du matin. Mais en ce cas il ne pouvait pas la faire avancer de dix heures, puiſqu'alors il eût été minuit, & qu'à minuit il eſt rare d'avoir l'ombre du ſoleil.

Il eſt difficile de deviner le tems où cette hiſtoire fut écrite, mais ce ne peut être que vers le tems où les Juifs apprirent confuſément qu'il y avait des gnomons & des cadrans au ſoleil. Or il eſt de fait qu'ils n'eurent une connaiſſance très-imparfaite de ces ſciences qu'à Babylone.

Il y a encore une plus grande difficulté, c'eſt que les Juifs ne comptaient point par heures comme nous ; c'eſt à quoi les commentateurs n'ont pas penſé.

Le même miracle était arrivé en Grèce le jour qu'*Atrée* fit ſervir les enfans de *Thieſte* pour le ſouper de leur père.

Le même miracle s'était fait encore plus ſenſiblement lorſque *Jupiter* coucha avec *Alcmène*. Il fallait une nuit double de la nuit naturelle pour former *Hercule*. Ces aventures ſont communes dans l'antiquité ; mais fort rares de nos jours, où tout dégénère.

HUMILITÉ.

DES philosophes ont agité si l'humilité est une vertu ; mais vertu ou non, tout le monde convient que rien n'est plus rare. Cela s'appellait chez les Grecs *Tepeinesis* ou *Tapeineia*. Elle est fort recommandée dans le quatrième livre des loix de *Platon* ; il ne veut point d'orgueilleux ; il veut des humbles.

Epictete en vingt endroits prêche l'humilité. Si tu passes pour un personnage dans l'esprit de quelques-uns, défie-toi de toi-même.

Point de sourcil superbe.

Ne sois rien à tes yeux.

Si tu cherches à plaire, te voilà déchu.

Cède à tous les hommes, préfère-les tous à toi ; supporte-les tous.

Vous voyez par ces maximes que jamais capucin n'alla si loin qu'*Epictete*.

Quelques théologiens qui avaient le malheur d'être orgueilleux, ont prétendu que l'humilité ne coûtait rien à *Epictete* qui était esclave ; & qu'il était humble par état comme un docteur ou un jésuite peut être orgueilleux par état.

Mais que diront-ils de *Marc-Antonin* qui sur le trône recommande l'humilité ? Il met sur la même ligne *Alexandre* & son muletier.

Il dit que la vanité des pompes n'est qu'un os jeté au milieu des chiens.

Que faire du bien & s'entendre calomnier, est une vertu de roi.

Ainsi le maître de la terre connue veut qu'un roi soit humble. Proposez seulement l'humilité à un musicien, vous verrez comme il se moquera de *Marc-Aurèle*.

Deſcartes, dans ſon traité des *paſſions de l'ame*, met dans leur rang l'humilité. Elle ne s'attendait pas à être regardée comme une paſſion.

Il diſtingue entre l'humilité vertueuſe & la vicieuſe. Voici comme *Deſcartes* raiſonnait en metaphyſique & en morale.

« Il n'y a rien en la généroſité qui ne ſoit compatible » avec l'humilité vertueuſe, (*a*) ni rien ailleurs qui » puiſſe changer; ce qui fait que leurs mouvemens ſont » fermes, conſtans & toujours fort ſemblables à eux- » mêmes. Mais ils ne viennent pas tant de ſurpriſe, » pour ce que ceux qui ſe connaiſſent en cette façon, » connaiſſent aſſez quelles ſont les cauſes qui font qu'ils » s'eſtiment. Toutefois on peut dire que ces cauſes ſont » ſi merveilleuſes (à ſavoir la puiſſance d'uſer de ſon » libre arbitre qui fait qu'on ſe priſe ſoi-même, & les » infirmités du ſujet en qui eſt cette puiſſance, qui font » qu'on ne s'eſtime pas trop,) qu'à toutes les fois qu'on » ſe les repréſente de nouveau, elles donnent toujours » une nouvelle admiration. »

Voici maintenant comme il parle de l'humilité vicieuſe:

« Elle conſiſte principalement en ce qu'on ſe ſent » faible & peu réſolu, & comme ſi on n'avait pas l'uſage » entier de ſon libre arbitre. On ne ſe peut empêcher de » faire des choſes dont on ſait qu'on ſe repentira par après. » Puis auſſi en ce qu'on croit ne pouvoir ſubſiſter par » ſoi-même, ni ſe paſſer de pluſieurs choſes dont l'ac- » quiſition dépend d'autrui; ainſi elle eſt directement » oppoſée à la généroſité, &c. »

C'eſt puiſſamment raiſonner.

Nous laiſſons aux philoſophes plus ſavans que nous le ſoin d'éclaircir cette doctrine. Nous nous bornerons à dire que l'humilité eſt la modeſtie de l'ame.

C'eſt le contre-poiſon de l'orgueil. L'humilité ne pou-

(*a*) Deſcartes, *Traité des paſſions*.

vait pas empêcher *Rameau* de croire qu'il ſavait plus de muſique que ceux auxquels il l'enſeignait ; mais elle pouvait l'engager à convenir qu'il n'était pas ſupérieur à *Lulli* dans le récitatif.

Le révérend père *Viret* cordelier, théologien & prédicateur, tout humble qu'il eſt, croira toujours fermement qu'il en ſait plus que ceux qui apprennent à lire & à écrire. Mais ſon humilité chrétienne, ſa modeſtie de l'ame l'obligera d'avouer dans le fond de ſon cœur, qu'il n'a écrit que des ſottiſes. O frères *Nonotte*, *Guyon*, *Patouillet*, écrivains des halles, ſoyez bien humbles ! ayez toujours la modeſtie de l'ame en recommandation !

JAPON.

JE ne fais point de queſtion ſur le Japon pour ſavoir ſi cet amas d'iſles eſt beaucoup plus grand que l'Angleterre, l'Ecoſſe, l'Irlande & les Orcades enſemble ; ſi l'empereur du Japon eſt plus puiſſant que l'empereur d'Allemagne, & ſi les bonzes Japonois ſont plus riches que les moines Eſpagnols.

J'avouerai même ſans héſiter que, tout relégués que nous ſommes aux bornes de l'Occident, nous avons plus de génie qu'eux, tout favoriſés qu'ils ſont du ſoleil levant. Nos tragédies & nos comédies paſſent pour être meilleures ; nous avons pouſſé plus loin l'aſtronomie, les mathématiques, la peinture, la ſculpture & la muſique. De plus, ils n'ont rien qui approche de nos vins de Bourgogne & de Champagne.

Mais pourquoi avons-nous ſi long-tems ſollicité la permiſſion d'aller chez eux, & que jamais aucun Japonois n'a ſouhaité ſeulement faire un voyage chez nous ? Nous avons couru à Meako, à la terre d'Yeſſo, à la

Californie ; nous irions à la Lune avec *Aſtolphe* ſi nous avions un hypogriphe. Eſt-ce curioſité, inquiétude d'eſprit ? eſt-ce beſoin réel ?

Dès que les Européens eurent franchi le Cap de Bonne-Eſpérance, la Propagande ſe flatta de ſubjuguer tous les peuples voiſins des mers orientales, & de les convertir. On ne fit plus le commerce d'Aſie que l'épée à la main ; & chaque nation de notre Occident fit partir tour-à-tour des marchands, des ſoldats & des prêtres.

Gravons dans nos cervelles turbulentes, ces mémorables paroles de l'empereur *Yontchin* quand il chaſſa tous les miſſionnaires jéſuites & autres de ſon empire ; qu'elles ſoient écrites ſur les portes de tous nos couvens. *Que diriez-vous ſi nous allions ſous le prétexte de trafiquer dans vos contrées, dire à vos peuples que votre religion ne vaut rien, & qu'il faut abſolument embraſſer la nôtre.*

C'eſt-là cependant ce que l'égliſe latine a fait par toute la terre. Il en coûta cher au Japon ; il fut ſur le point d'être enſeveli dans les flots de ſon ſang comme le Mexique & le Pérou.

Il y avait dans les iſles du Japon douze religions qui vivaient enſemble très-paiſiblement. Des miſſionnaires arrivèrent de Portugal ; ils demandèrent à faire la treizième ; on leur répondit qu'ils ſeraint les très-bien venus, & qu'on n'en ſaurait trop avoir.

Voilà bientôt des moines établis au Japon avec le titre d'*évêques*. A peine leur religion fut-elle admiſe pour la treizième qu'elle voulut être la ſeule. Un de ces évêques ayant rencontré dans ſon chemin un conſeiller d'état, lui diſputa le pas ; (*a*) il lui ſoutint qu'il était du premier ordre de l'état, & que le conſeiller n'étant que du ſecond lui devait beaucoup de reſpect. L'affaire fit du bruit. Les Japonois ſont encore

(*a*) Ce fait eſt avéré par toutes les relations.

plus fiers qu'indulgens. On chaſſa le moine évêque & quelques chrétiens dès l'année 1586. Bientôt la religion chrétienne fut proſcrite. Les miſſionnaires s'humilièrent, demandèrent pardon, obtinrent grace & en abusèrent.

Enfin en 1637, les Hollandais ayant pris un vaiſſeau eſpagnol qui faiſait voile du Japon à Lisbonne, ils trouvèrent dans ce vaiſſeau des lettres d'un nommé *Moro*, conſul d'Eſpagne à Nangazaqui. Ces lettres contenaient le plan d'une conſpiration des chrétiens du Japon pour s'emparer du pays. On y ſpécifiait le nombre des vaiſſeaux qui devaient venir d'Europe & d'Aſie appuyer cette entrepriſe.

Les Hollandais ne manquèrent pas de remettre les lettres au gouvernement. On ſaiſit *Moro*; il fut obligé de reconnaître ſon écriture, & condamné juridiquement à être brûlé.

Tous les néophites des jéſuites & des dominicains prirent alors les armes, au nombre de trente mille. Il y eut une guerre civile affreuſe. Ces chrétiens furent tous exterminés.

Les Hollandais pour prix de leur ſervice obtinrent ſeuls, comme on ſait, la liberté de commercer au Japon, à condition qu'ils n'y feraient jamais aucun acte de chriſtianiſme; & depuis ce tems ils ont été fideles à leur promeſſe.

Qu'il me ſoit permis de demander à ces miſſionnaires, quelle était leur rage après avoir ſervi à la deſtruction de tant de peuples en Amérique, d'en aller faire autant aux extrémités de l'Orient pour la plus grande gloire de DIEU?

S'il était poſſible qu'il y eût des diables déchaînés de l'enfer pour venir ravager la terre, s'y prendraient-ils autrement? Eſt-ce donc là le commentaire du *Contraint-les d'entrer?* eſt-ce là le chemin de la vie éternelle?

Lecteur, joignez cette aventure à tant d'autres, réflechissez & jugez.

IDÉE.

SECTION PREMIÈRE.

QU'EST-ce qu'une idée ?

C'est une image qui se peint dans mon cerveau.

Toutes vos pensées sont donc des images ?

Assurément ; car les idées les plus abstraites ne sont que les suites de tous les objets que j'ai apperçus. Je ne prononce le mot d'*être* en général que parce que j'ai connu des êtres particuliers. Je ne prononce le nom d'*infini* que parce que j'ai vu des bornes & que je recule ces bornes dans mon entendement autant que je le puis ; je n'ai des idées que parce que j'ai des images dans la tête.

Et quel est le peintre qui fait ce tableau ?

Ce n'est pas moi ; je ne suis pas assez bon dessinateur : c'est celui qui m'a fait, qui fait mes idées.

Et d'où savez-vous que ce n'est pas vous qui faites des idées ?

De ce qu'elles me viennent très-souvent malgré moi quand je veille, & toujours malgré moi quand je rêve en dormant.

Vous êtes donc persuadé que vos idées ne vous appartiennent que comme vos cheveux qui croissent, qui blanchissent, & qui tombent sans que vous vous en mêliez ?

Rien n'est plus évident ; tout ce que je puis faire c'est de les friser, de les couper, de les poudrer, mais il ne m'appartient pas de les produire.

Vous ſeriez donc de l'avis de *Mallebranche*, qui diſait que nous voyons tout en DIEU ?

Je ſuis bien sûr au moins que ſi nous ne voyons pas les choſes dans le grand-Etre, nous les voyons par ſon action puiſſante & préſente.

Et comment cette action ſe fait-elle ?

Je vous ai dit cent fois dans nos entretiens que je n'en ſavais pas un mot, & que DIEU n'a dit ſon ſecret à perſonne. J'ignore ce qui fait battre mon cœur, courir mon ſang dans mes veines : j'ignore le principe de tous mes mouvemens ; & vous voulez que je vous diſe comment je ſens, & comment je penſe ? cela n'eſt pas juſte.

Mais vous ſavez au moins ſi votre faculté d'avoir des idées eſt jointe à l'étendue ?

Pas un mot. Il eſt bien vrai que *Tatien*, dans ſon diſcours aux Grecs, dit que l'ame eſt compoſée manifeſtement d'un corps. *Irénée*, dans ſon chap. XXVI du ſecond livre, dit, que le Seigneur a enſeigné que nos ames gardent la figure de notre corps pour en conſerver la mémoire. *Tertullien* aſſure, dans ſon ſecond livre de l'*Ame*, qu'elle eſt un corps. *Arnobe*, *Lactance*, *Hilaire*, *Grégoire* de Nice, *Ambroiſe* n'ont point une autre opinion. On prétend que d'autres pères de l'égliſe aſſurent que l'ame eſt ſans aucune étendue, & qu'en cela ils ſont de l'avis de *Platon*, ce qui eſt très-douteux. Pour moi, je n'oſe être d'aucun avis je ne vois qu'incompréhenſibilité dans l'un & dans l'autre ſyſtême ; & après y avoir rêvé toute ma vie, je ſuis auſſi avancé que le premier jour.

Ce n'était donc pas la peine d'y penſer ?

Il eſt vrai ; celui qui jouit, en ſait plus que celui qui réfléchit, ou du moins il ſait mieux, il eſt plus heureux ; mais que voulez-vous ? il n'a pas dépendu de moi ni de recevoir, ni de rejetter dans ma cervelle toutes les idées qui ſont venues y combattre les unes contre les autres, & qui ont pris mes cellules médul-

laires pour leur champ de bataille. Quand elles ſe ſont bien battues, je n'ai recueilli de leurs dépouilles que l'incertitude.

Il eſt bien triſte d'avoir tant d'idées, & de ne ſavoir pas au juſte la nature des idées !

Je l'avoue ; mais il eſt bien plus triſte, & beaucoup plus ſot de croire ſavoir ce qu'on ne ſait pas.

Mais ſi vous ne ſavez pas poſitivement ce que c'eſt qu'une idée, ſi vous ignorez d'où elles vous viennent, vous ſavez du moins par où elles vous viennent ?

Oui, comme les anciens Egyptiens qui ne connaiſſaient pas la ſource du Nil, ſavaient très-bien que les eaux du Nil leur arrivaient par le lit de ce fleuve. Nous ſavons très-bien que les idées nous viennent par les ſens ; mais nous ignorons toujours d'où elles partent. La ſource de ce Nil ne ſera jamais découverte.

S'il eſt certain que toutes les idées vous ſont données par les ſens, pourquoi donc la ſorbonne qui a ſi long-tems embraſſé cette doctrine d'*Ariſtote*, l'a-t-elle condamnée avec tant de virulence dans *Helvétius* ?

C'eſt que la ſorbonne eſt compoſée de théologiens.

SECTION SECONDE.

Tout en DIEU.

In Deo vivimus, movemur & ſumus.

Tout ſe meut, tout reſpire, & tout exiſte en Dieu.

Aratus cité & approuvé par *ſaint Paul*, fit donc cette confeſſion de foi chez les Grecs.

Le vertueux Caton dit la même choſe, *Jupiter eſt quodcumque vides, quocumque moveris.*

Mallebranche eſt le commentateur d'*Aratus*, de *ſaint Paul* & de *Caton.* Il réuſſit d'abord en montrant

les erreurs des ſens & de l'imagination ; mais quand il voulut développer ce grand ſyſtême que tout eſt en DIEU, tous les lecteurs dirent que le commentaire eſt plus obſcur que le texte. Enfin, en creuſant cet abyme, la tête lui tourna ; il eut des converſations avec le Verbe, il ſut ce que le Verbe a fait dans les autres planètes ; il devint tout-à-fait fou. Cela doit nous donner de terribles alarmes, à nous autres chétifs qui faiſons les entendus.

Pour bien entrer au moins dans la penſée de *Mallebranche*, dans le tems qu'il était ſage, il faut d'abord n'admettre que ce que nous concevons clairement, & rejetter ce que nous n'entendons pas. N'eſt-ce pas être imbécille que d'expliquer une obſcurité par des obſcurités ?

Je ſens invinciblement que mes premières idées & mes ſenſations me ſont venues malgré moi. Je conçois très-clairement que je ne puis me donner aucune idée. Je ne puis me rien donner ; j'ai tout reçu. Les objets qui m'entourent ne peuvent me donner ni idée, ni ſenſation par eux-mêmes ; car comment ſe pourrait-il qu'un morceau de matière eût en ſoi la vertu de produire dans moi une penſée ?

Donc je ſuis mené malgré moi à penſer que l'Etre éternel qui donne tout, me donne mes idées, de quelque manière que ce puiſſe être.

Mais, qu'eſt-ce qu'une idée ? qu'eſt-ce qu'une ſenſation, une volonté &c. ? c'eſt moi appercevant, moi ſentant, moi voulant.

On ſait enfin qu'il n'y a pas plus d'être réel appellé *idée*, que d'être réel nommé *mouvement ;* mail il y a des corps mus.

De même il n'y a point d'être parciculier nomme *mémoire*, *imagination*, *jugement* : mais nous nous ſouvenons, nous imaginons, nous jugeons.

Tout cela eſt d'une vérité triviale ; mais il eſt néceſſaire

de rebattre souvent cette vérité ; car les erreurs contraires sont plus triviales encore.

LOIX DE LA NATURE.

Maintenant, comment l'Etre éternel & formateur produirait-il tous ces modes dans des corps organisés ?

A-t-il mis deux êtres dans un grain de froment dont l'un fera germer l'autre ? a-t-il mis deux êtres dans un cerf, dont l'un fera courir l'autre ? non sans doute. Tout ce qu'on en sait est que le grain est doué de la faculté de végéter, & le cerf de celle de courir.

C'est évidemment une mathématique générale qui dirige toute la nature, & qui opére toutes les productions. Le vol des oiseaux, le nagement des poissons, la course des quadrupèdes, sont des effets démontrés des règles du mouvement connues. *Mens agitat molem.*

Les sensations, les idées de ces animaux peuvent-elles être autre chose que des effets plus admirables des loix mathématiques plus cachées ?

MÉCANIQUE DES SENS, ET DES IDÉES.

C'est par ces loix que tout animal se meut pour chercher sa nourriture. Vous devez donc conjecturer qu'il y a une loi par laquelle il a l'idée de sa nourriture, sans quoi il n'irait pas la chercher.

L'intelligence éternelle a fait dépendre d'un principe toutes les actions de l'animal. Donc l'intelligence éternelle a fait dépendre du même principe les sensations qui causent ces actions.

L'auteur de la nature aura-t-il disposé avec un art si divin les instrumens merveilleux des sens ? aura-t-il mis des rapports si étonnans entre les yeux & la lumière

mière, entre l'atmosphère & les oreilles, pour qu'il ait encore besoin d'accomplir son ouvrage par un autre secours ? La nature agit toujours par les voies les plus courtes. La longueur du procédé est impuissance ; la multiplicité des secours est faiblesse. Donc il est à croire que tout marche par le même ressort.

LE GRAND ÊTRE FAIT TOUT.

Non-seulement nous ne pouvons nous donner aucune sensation ; nous ne pouvons même en imaginer au-delà de celles que nous avons éprouvées. Que toutes les académies de l'Europe proposent un prix pour celui qui imaginera un nouveau sens ; jamais on ne gagnera ce prix. Nous ne pouvons donc rien purement par nous-mêmes, soit qu'il y ait un être invisible & intangible dans notre cervelet, ou répandu dans notre corps, soit qu'il n'y en ait pas. Et il faut convenir que dans tous les systêmes l'auteur de la nature nous a donné tout ce que nous avons, organes, sensations, idées qui en sont la suite.

Puisque nous sommes ainsi sous sa main, *Mallebranche*, malgré toutes ses erreurs, aurait donc raison de dire philosophiquement, que nous sommes dans DIEU, & que nous voyons tout dans DIEU ; comme *saint Paul* le dit dans le langage de la théologie, & *Aratus* & *Caton* dans celui de la morale.

Que pouvons-nous donc entendre par ces mots, *voir tout en* DIEU ?

Ou ce sont des paroles vides de sens, ou elles signifient que DIEU nous donne toutes nos idées.

Que veut dire, recevoir une idée ? ce n'est pas nous qui la créons quand nous la recevons ; donc il n'est pas si antiphilosophique qu'on l'a cru de dire. C'est DIEU qui fait des idées dans ma tête, de même qu'il fait le mou-

vement dans tout mon corps. Tout eſt donc une action de DIEU ſur les créatures.

COMMENT TOUT EST-IL ACTION DE DIEU ?

Il n'y a dans la nature qu'un principe univerſel, éternel & agiſſant ; il ne peut en exiſter deux ; car ils ſeraient ſemblables ou différens. S'ils ſont différens, ils ſe détruiſent l'un l'autre ; s'ils ſont ſemblables, c'eſt comme s'il n'y en avait qu'un. L'unité de deſſein dans le grand tout infiniment varié, annonce un ſeul principe ; ce principe doit agir ſur tout être ; ou il n'eſt plus principe univerſel.

S'il agit ſur tout être, il agit ſur tous les modes de tout être. Il n'y a donc pas un ſeul mouvement, un ſeul mode, une ſeule idée qui ne ſoit l'effet immédiat d'une cauſe univerſelle toujours préſente.

La matière de l'univers appartient donc à DIEU tout autant que les idées, & les idées tout autant que la matière.

Dire que quelque choſe eſt hors de lui, ce ſerait dire qu'il y a quelque choſe hors du grand tout. DIEU étant le principe univerſel de toutes les choſes, toutes exiſtent donc en lui & par lui.

Ce ſyſtême renferme celui de la *prémotion phyſique*, mais comme une roue immenſe renferme une petite roue qui cherche à s'en écarter. Le principe que nous venons d'expoſer eſt trop vaſte pour admettre aucune vue particulière.

La *prémotion phyſique* occupe l'être univerſel des changemens qui ſe paſſent dans la tête d'un janſéniſte & d'un moliniſte. Mais pour nous autres nous *n'occupons l'Etre des Etres que des loix de l'univers. La prémotion phyſique fait une affaire importante à* DIEU *de cinq propoſitions dont une ſœur converſe aura entendu parler ; & nous faiſons à* DIEU *l'affaire la plus ſimple de l'arrangement de tous les mondes.*

La prémotion physique est fondée sur ce principe à la grecque, que *si un être pensant se donnait une idée, il augmenterait son être.* Or nous ne savons ce que c'est qu'augmenter son être; nous n'entendons rien à cela. Nous disons qu'un être pensant se donnerait de nouveaux modes, & non pas une addition d'existence. De même que quand vous dansez, vos coulés, vos entrechats & vos attitudes ne vous donnent pas une existence nouvelle; ce qui nous semblerait absurde. Nous ne sommes d'accord avec la prémotion physique, qu'en étant convaincus que nous ne nous donnons rien.

On crie contre le système de la prémotion, & contre le nôtre, que nous ôtons aux hommes la liberté. DIEU nous en garde. Il n'y a qu'à s'entendre sur ce mot *Liberté.* Nous en parlerons en son lieu. En attendant, le monde ira comme il est allé toujours, sans que les thomistes ni leurs adversaires, ni tous les disputeurs du monde y puissent rien changer; & nous aurons toujours des idées, sans savoir préciſément ce que c'est qu'une idée.

IDENTITÉ.

CE terme scientifique ne signifie que *même chose.* Il pourrait être rendu en français par mêmeté. Ce sujet est bien plus intéressant qu'on ne pense On convient qu'on ne doit jamais punir que la personne coupable, le même individu, & point un autre. Mais un homme de cinquante ans n'est réellement point le même individu que l'homme de vingt; il n'a plus aucune des parties qui formaient son corps; & s'il a perdu la mémoire du passé, il est certain que rien ne lie son existence actuelle à une existence qui est perdue pour lui.

Vous n'êtes le même que par le sentiment continu de

ce que vous avez été & de ce que vous êtes. Vous n'avez le ſentiment de votre être paſſé que par la mémoire. Ce n'eſt donc que la mémoire qui établit l'identité, la mêmeté de votre perſonne.

Nous ſommes réellement phyſiquement comme un fleuve dont toutes les eaux coulent dans un flux perpétuel. C'eſt le même fleuve par ſon lit, ſes rives, ſa ſource, ſon embouchure, par tout ce qui n'eſt pas lui; mais changeant à tout moment ſon eau qui conſtitue ſon être, il n'y a nulle identité, nulle mêmeté pour ce fleuve.

S'il y avait un *Xerxès* tel que celui qui fouettait l'Helleſpont pour lui avoir déſobéi, & qui lui envoyait une paire de menottes; ſi le fils de ce *Xerxès* s'était noyé dans l'Euphrate, & que *Xerxès* voulût punir ce fleuve de la mort de ſon fils, l'Euphrate aurait raiſon de lui répondre, prenez-vous-en aux flots qui roulaient dans le tems que votre fils ſe baignait. Ces flots ne m'appartiennent point du tout, ils ſont allés dans le golphe perſique, une partie s'y eſt ſalée, une autre s'eſt convertie en vapeurs, & s'en eſt allée dans les Gaules par un vent de ſud-eſt; elle eſt entrée dans les chicorées & dans les laitues que les Gaulois ont mangées: prenez le coupable où vous le trouverez.

Il en eſt ainſi d'un arbre dont une branche caſſée par le vent aurait fendu la tête de votre grand-père. Ce n'eſt plus le même arbre, toutes ſes parties ont fait place à d'autres. La branche qui a tué votre grand-père n'eſt point à cet arbre: elle n'exiſte plus.

On a donc demandé comment un homme qui aurait abſolument perdu la mémoire avant ſa mort, & dont les membres ſeraient changés en d'autres ſubſtances, pourrait être puni de ſes fautes, ou recompenſé de ſes vertus quand il ne ſerait plus lui-même? j'ai lu dans un livre connu cette demande & cette réponſe.

Demande.

Comment pourrai-je être récompensé ou puni quand je ne serai plus, quand il ne restera rien de ce qui aura constitué ma personne ? ce n'est que par ma mémoire que je suis toujours moi. Je perds ma mémoire dans ma dernière maladie ; il faudra donc après ma mort un miracle pour me la rendre ; pour me faire rentrer dans mon existence perdue ?

Réponse.

C'est-à-dire, que si un prince avait égorgé sa famille pour règner, s'il avait tyrannisé ses sujets, il en serait quitte pour dire à DIEU, ce n'est pas moi, j'ai perdu la mémoire, vous vous méprenez, je ne suis plus la même personne. Pensez-vous que DIEU fût bien content de ce sophisme ?

Cette réponse est très-louable, mais elle ne résout pas entiérement la question.

Il s'agit d'abord de savoir si l'entendement & la sensation sont une faculté donnée de DIEU à l'homme, ou une substance créée ; ce qui ne peut guère se décider par la philosophie qui est si faible & si incertaine.

Ensuite il faut savoir si l'ame étant une substance, & ayant perdu toute connaissance du mal qu'elle a pu faire, étant aussi étrangère à tout ce qu'elle a fait avec son corps qu'à tous les autres corps de notre univers, peut & doit, selon notre manière de raisonner, répondre dans un autre univers des actions dont elle n'a aucune connaissance ; s'il ne faudrait pas en effet un miracle pour donner à cette ame le souvenir qu'elle n'a plus, pour la rendre présente aux délits anéantis dans son entendement, pour la faire la même personne qu'elle était sur terre ; ou bien, si DIEU la jugerait à-peu-près comme nous condamnons sur la terre un coupable, quoiqu'il ait absolument oublié ses crimes manifestes. Il ne s'en souvient plus ; mais nous

nous en souvenons pour lui; nous le punissons pour l'exemple. Mais DIEU ne peut punir un mort pour qu'il serve d'exemple aux vivans. Personne ne sait si ce mort est condamné ou absous. DIEU ne peut donc le punir que parce qu'il sentit & qu'il exécuta autrefois le désir de mal faire. Mais si quand il se présente mort au tribunal de DIEU il n'a plus rien de ce désir, s'il l'a entiérement oublié depuis vingt ans, s'il n'est plus du tout la même personne, qui DIEU punira-t-il en lui ?

Ces questions ne paraissent guère du ressort de l'esprit humain. Il paraît qu'il faut dans tous ces labyrinthes recourir à la foi seule; c'est toujours notre dernier asyle.

Lucrèce avait en partie senti ces difficultés, quand il peint, dans son troisième livre, un homme qui craint ce qui lui arrivera lorsqu'il ne sera plus le même homme.

Non radicitus e vita se tollit & evit;
Sed facit esse sui quiddam super inscius ipse.

Sa raison parle en vain; sa crainte le dévore
Comme si n'étant plus il pouvait être encore.

Mais ce n'est pas à *Lucrèce* qu'il faut s'adresser pour connaître l'avenir.

Le célèbre *Toland* qui fit sa propre épitaphe, la finit par ces mots : *idem futurus Tolandus nunquam :* il ne sera jamais le même Toland. Cependant il est à croire que DIEU l'aurait bien su retrouver s'il avait voulu; mais il est à croire aussi que l'Etre qui existe nécessairement est nécessairement bon.

IDOLE, IDOLATRE, IDOLATRIE.

IDOLE, du grec *Eidos*, figure, *Eidolos*, représentation d'une figure. *Latreuein*, servir, révérer, adorer. Ce mot adorer a, comme on sait, beaucoup d'acceptions différentes ; il signifie porter la main à la bouche en parlant avec respect : se courber, se mettre à genoux, saluer, & enfin communément, rendre un culte suprême. Toujours des équivoques.

Il est utile de remarquer ici que le dictionnaire de Trévoux commence cet article par dire que tous les payens étaient idolâtres, & que les Indiens sont encore des peuples idolâtres. Premièrement, on n'appella personne *payen* avant *Théodose le jeune*. Ce nom fut donné alors aux habitans des bourgs d'Italie, *Pagorum incolæ Pagani*, qui conservèrent leur ancienne religion. Secondement, l'Indoustan est mahométan : & les mahométans sont les implacables ennemis des images & de l'idolâtrie. Troisièmement, on ne doit point appeller *idolâtres* beaucoup de peuples de l'Inde qui sont de l'ancienne religion des Parsis, ni certaines castes qui n'ont point d'idole.

SECTION PREMIÈRE.

Y a-t-il jamais eu un gouvernement idolâtre ?

Il paraît que jamais il n'y a eu aucun peuple sur la terre qui ait pris ce nom d'*idolâtre*. Ce mot est une injure, un terme outrageant, tel que celui de *gavache* que les Espagnols donnaient autrefois aux Français, & celui de *Maranes* que les Français donnaient aux Espagnols. Si on avait demandé au sénat de Rome, à l'aréopage d'A-

thènes à la cour des rois de Perſe, *Etes-vous idolâtres* ? ils auraient à peine entendu cette queſtion. Nul n'aurait répondu, Nous adorons des images, des idoles. On ne trouve ce mot, *idolâtre*, *idolâtrie*, ni dans *Homère*, ni dans *Héſiode*, ni dans *Hérodote*, ni dans aucun auteur de la religion des gentils. Il n'y a jamais eu aucun édit, aucune loi qui ordonnât qu'on adorât des idoles, qu'on les ſervît en dieux, qu'on les regardât comme des dieux.

Quand les capitaines Romains & Carthaginois faiſaient un traité, ils atteſtaient tous leurs dieux. C'eſt en leur préſence, diſaient-ils, que nous jurons la paix. Or les ſtatues de tous ces dieux, dont le dénombrement était très-long, n'étaient pas dans la tente des généraux. Ils regardaient ou feignaient les dieux comme préſens aux actions des hommes, comme témoins, comme juges. Et ce n'eſt pas aſſurément le ſimulacre qui conſtituait la divinité.

De quel œil voyaient-ils donc les ſtatues de leurs fauſſes divinités dans les temples ? Du même œil, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, que les catholiques voient les images, objets de leur vénération. L'erreur n'était pas d'adorer un morceau de bois ou de marbre, mais d'adorer une fauſſe divinité repréſentée par ce bois & ce marbre. La différence entr'eux & les catholiques n'eſt pas qu'ils euſſent des images & que les catholiques n'en aient point. La différence eſt que leurs images figuraient des êtres fantaſtiques dans une religion fauſſe, & que les images chrétiennes figurent des êtres réels dans une religion véritable. Les Grecs avaient la ſtatue d'*Hercule*, & nous celle de *ſaint Chriſtophe* : ils avaient *Eſculape* & ſa chèvre, & nous *ſaint Roch* & ſon chien ; ils avaient *Mars* & ſa lance, & nous *ſaint Antoine* de Padoue, & *ſaint Jacques* de Compoſtelle.

Quand le conſul *Pline* adreſſe les prières *aux dieux immortels*, dans l'exorde du panégyrique de Trajan, ce

n'eſt pas à des images qu'il les adreſſe. Ces images n'étaient pas immortelles.

Ni les derniers tems du paganiſme, ni les plus reculés, n'offrent un ſeul fait qui puiſſe faire conclure qu'on adorât une idole. *Homère* ne parle que des dieux qui habitent le haut olympe. Le Palladium ; quoique tombé du ciel, n'était qu'un gage ſacré de la protection de *Pallas* ; c'était elle qu'on vénérait dans le Palladium. C'était notre ſainte ampoule.

Mais les Romains & les Grecs ſe mettaient à genoux devant des ſtatues, leur donnaient des couronnes, de l'encens, des fleurs, les promenaient en triomphe dans les places publiques. Les catholiques ont ſanctifié ces coutumes, & ne ſe diſent point idolâtres.

Les femmes en tems de ſéchereſſe portaient les ſtatues des dieux, après avoir jeûné. Elles marchaient pieds nuds, les cheveux épars ; & auſſi-tôt il pleuvait à ſeaux, comme dit Pétrone, *& ſtatim urceatim pluebat.* N'a-t-on pas conſacré cet uſage illégitime chez les Gentils, & légitime parmi les catholiques ? Dans combien de villes ne porte-t-on pas nuds pieds des charognes pour obtenir les bénédictions du ciel par leur interceſſion ? Si un Turc, un lettré Chinois était témoin de ces cérémonies, il pourrait par ignorance accuſer les Italiens de mettre leur confiance dans les ſimulacres qu'ils promènent ainſi en proceſſion.

SECTION SECONDE.

Examen de l'idolâtrie ancienne.

Du tems de *Charles I* on déclara la religion catholique, idolâtre en Angleterre. Tous les presbytériens ſont perſuadés que les catholiques adorent un pain qu'ils mangent & des figures qui ſont l'ouvrage de leurs ſculpteurs & de leurs peintres. Ce qu'une partie de l'Europe repro-

che aux catholiques, ceux-ci le reprochent eux-mêmes aux gentils.

On eſt ſurpris du nombre prodigieux de déclamations débitées dans tous les tems contre l'idolâtrie des Romains, & des Grecs ; & enſuite on eſt ſurpris encore quand on voit qu'ils n'étaient pas idolâtres.

Il y avait des temples plus privilégiés que les autres. La grande *Diane* d'Ephèſe avait plus de réputation qu'une *Diane* de village. Il ſe faiſait plus de miracles dans le temple d'*Eſcupale* à Epidaure que dans un autre de ſes temples. La ſtatue de *Jupiter Olimpien* attirait plus d'offrandes que celle de *Jupiter Paphlagonien*. Mais puiſqu'il faut toujours oppoſer ici les coutumes d'une religion vraie, à celles d'une religion fauſſe, n'avons-nous pas eu depuis pluſieurs ſiècles plus de dévotion à certains autels qu'à d'autres ? Ne portons-nous pas plus d'offrandes à Notre-Dame de Lorette qu'à Notre-Dame des Neiges ? C'eſt à nous à voir ſi on doit ſaiſir ce prétexte pour nous accuſer d'idolâtrie ?

On n'avait imaginé qu'une ſeule *Diane*, un ſeul *Apollon*, un ſeul *Eſculape* ; non pas autant d'*Appollons*, de *Dianes* & d'*Eſculapes* qu'ils avaient de temples & de ſtatues. Il eſt donc prouvé, autant qu'un point d'hiſtoire peut l'être, que les anciens ne croyaient pas qu'une ſtatue fût une divinité, que le culte ne pouvait être rapporté à cette ſtatue, à cette idole, & que par conſéquent les anciens n'étaient point idolâtres.

Les Grecs & les Romains augmentèrent le nombre de leurs dieux par des apothéoſes ; les Grecs diviniſaient les conquérans, comme *Bacchus*, *Hercule*, *Perſée*. Rome dreſſa des autels à ſes empereurs. Les apothéoſes de Rome moderne ſont d'un genre différent. Elle a des ſaints au-lieu de ſes demi-lieux, & même elle a beaucoup plus de ſaints adorés du culte de dulie, ſans compter l'iperdulie, qu'il n'en fut jamais dans la Rome des *Scipions*. Outre ces ſaints, nous avons juſte ici-bas deux fois autant d'an-

ges qu'il y a d'hommes sur la terre; car nous avons chacun notre bon & notre mauvais ange; & il faut bien les prier tous deux, l'un pour qu'il nous serve, l'autre pour qu'il ne nuise pas.

Les anciennes apothéoses sont encore une preuve convaincante que les Grecs & les Romains n'étaient point proprement idolâtres. Il est clair qu'ils n'admettaient pas plus une vertu divine dans la statue d'*Auguste* & de *Claudius*, que dans leurs médailles.

Ciceron dans ses ouvrages philosophiques, ne laisse pas soupçonner seulement qu'on puisse se méprendre aux statues des dieux & les confondre avec les dieux mêmes. Ses interlocuteurs foudroient la religion établie; mais aucun d'eux n'imagine d'accuser les Romains de prendre du marbre & de l'airain pour des divinités. *Lucrèce* ne reproche cette sottise à personne, lui qui reproche tout aux superstitieux. Donc, encore une fois, cette opinion n'existait pas; on n'en avait aucune idée. Il n'y avait point d'idolâtre.

Horace fait parler une statue de Priape; il lui fait dire, *J'étais autrefois un tronc de figuier; un charpentier ne sachant s'il ferait de moi un Dieu ou un banc, se détermina enfin à me faire Dieu*, &c. Que conclure de cette plaisanterie? Priape était de ces petites divinités subalternes, abandonnées aux railleurs; & cette plaisanterie même est la preuve la plus forte que cette figure de *Priape* qu'on mettait dans les potagers pour effrayer les oiseaux, n'était pas fort révérée.

Dacier en se livrant à l'esprit commentateur, n'a pas manqué d'observer que Baruch avait prédit cette aventure, en disant, *Ils ne feront que ce que voudront les ouvriers*; mais il pouvait observer aussi qu'on en peut dire autant de toutes les statues. *Baruch* aurait-il eu une vision sur les satyres d'*Horace*?

On peut d'un bloc de marbre tirer tout aussi bien une cuvette qu'une figure d'Alexandre, ou de Jupiter, ou de

quelqu'autre chose plus respectable. La matière dont étaient formés les chérubins du Saint des saints aurait pu servir également à faire des pots de chambre. Un trône, un autel en sont-ils moins révérés, parce que l'ouvrier en pouvait faire une table de cuisine ?

Dacier au-lieu de conclure que les Romains adoraient la statue de *Priape*, & que *Baruch* l'avait prédit, devait donc conclure que les Romains s'en moquaient. Consultez tous les auteurs qui parlent des statues de leurs dieux, vous n'en trouverez aucun qui parle d'idolâtrie; ils disent expressément le contraire. Vous voyez dans Martial :

Qui finxit sacros auro vel marmore vultus,
Non facit ille Deos : qui colit ille facit.

L'artisan ne fait point les dieux,
C'est celui qui les prie.

Dans Ovide :

Colitur pro Jove forma Jovis.

Dans l'image de Dieu c'est Dieu seul qu'on adore.

Dans Stace :

Nulla autem effigies, nulli commissa matello.
Forum Dei mentes habitare ac numina gaudet.

Les dieux ne sont jamais dans une arche enfermés :
Ils habitent nos cœurs.

Dans Lucain :

Est ne Dei sedes, nisi terra & pontus & aër ?

L'univers est de dieu la demeure & l'empire,

On ferait un volume de tous les passages qui déposent que des images n'étaient que des images.

Il n'y a que le cas où les statues rendaient des oracles, qui ait pu faire penser que ces statues avaient en elles quelque chose de divin. Mais certainement l'opinion régnante était que les dieux avaient choisi certains autels, certains simulacres pour y venir résider quelquefois, pour y donner audience aux hommes, pour leur répondre. On ne voit dans *Homère* & dans les chœurs des tragédies grecques, que des prières à *Apollon* qui rend ses oracles sur les montagnes, en tel temple, en telle ville; il n'y a pas dans toute l'antiquité la moindre trace d'une prière adressée à une statue.

Ceux qui professaient la magie, qui la croyaient une science, ou qui feignaient de croire, prétendaient avoir le secret de faire descendre les dieux dans les statues, non pas les grands dieux, mais les dieux secondaires, les génies. C'est ce que *Mercure Trismégiste* appellait faire des dieux; & c'est ce que saint Augustin réfute dans sa *Cité de Dieu*. Mais cela même montre évidemment que les simulacres n'avaient rien en eux de divin, puisqu'il fallait qu'un magicien les animât. Et il me semble qu'il arrivait bien rarement qu'un magicien fût assez habile pour donner une ame à une statue pour la faire parler.

En un mot, les images des dieux n'étaient point des dieux; *Jupiter*, & non pas son image, lançait le tonnerre; ce n'était pas la statue de *Neptune* qui soulevait les mers, ni celle d'*Apollon* qui donnait la lumière. Les Grecs & les Romains étaient des gentils, des polythéistes, & n'étaient point des idolâtres.

SECTION TROISIEME.

Si les Perſes, les Sabéens, les Egyptiens, les Tartares, les Turcs ont été idolâtres ? & de quelle antiquité eſt l'origine des ſimulacres appellés idoles. *Hiſtoire de leur culte.*

C'eſt une grande erreur d'appeller *idolâtres* les peuples qui rendirent un culte au ſoleil & aux étoiles. Ces nations n'eurent long-tems ni ſimulacres ni temples. Si elles ſe trompèrent, c'eſt en rendant aux aſtres ce qu'ils devaient au créateur des aſtres. Encor le dogme de *Zoroaſtre* ou *Zerduſt*, recueilli dans le Sadder, enſeigne-t-il un Etre ſuprême, vengeur & rémunérateur : & cela eſt bien loin de l'idolâtrie. Le gouvernement de la Chine n'a jamais eu aucune idole ; il a toujours conſervé le culte ſimple du maître du ciel *Kingtien*.

Gengis-Kan chez les Tartares n'était point idolâtre, & n'avait aucun ſimulacre. Les muſulmans qui rempliſſent la Grèce, l'Aſie mineure, la Syrie, la Perſe, l'Inde & l'Afrique, appellent les chrétiens idolâtres, *giaours*, parce qu'ils croient que les chrétieas rendent un culte aux images. Ils brisèrent pluſieurs ſtatues qu'ils trouvèrent à Conſtantinople dans Ste. Sophie, & dans l'égliſe des Sts. apôtres, & dans d'autres qu'ils convertirent en moſquées. L'apparence les trompa comme elle trompe toujours les hommes, & leur fit croire que des temples dédiés à des ſaints qui avaient été hommes autrefois, des images de ces ſaints révérées à genoux, des miracles opérés dans ces temples, étaient des preuves invincibles de l'idolâtrie la plus complette.

On ne ſait pas qui inventa les habits & les chauſ-

ſures, & on veut ſavoir qui le premier inventa les *idoles*? Qu'importe un paſſage de *Sanchoniaton* qui vivait avant la guerre de Troye? que nous apprend-il, quand il dit que le chaos, l'eſprit, c'eſt-à-dire *le ſouffle*, amoureux de ſes principes, en tira le limon, qu'il rendit l'air lumineux, que le vent *colp* & ſa femme *Baïi* engendrèrent *Eon*, qu'*Eon* engendra *Genos*? que *Cronos* leur deſcendant avait deux yeux par derrière comme pardevant, qu'il devint dieu, & qu'il donna l'Egypte à ſon fils *Thaut*? Voilà un des plus reſpectables monumens de l'antiquité.

Orphée ne nous en apprendra pas davantage dans ſa théologie, que *Damaſcius* nous a conſervée. Il repréſente le principe du monde ſous la figure d'un dragon à deux têtes, l'une de taureau, l'autre de lion, un viſage au milieu, qu'il appelle *viſage-dieu*, & des ailes dorées aux épaules.

Mais vous pouvez de ces idées bizarres tirer deux grandes vérités, l'une que les images ſenſibles & les hiéroglyphes ſont de l'antiquité la plus haute; l'autre que tous les anciens philoſophes ont reconnu un premier principe.

Quant au polythéiſme, le bon ſens vous dira que dès qu'il y a eu des hommes, c'eſt-à-dire des animaux faibles, capables de raiſon & de folie, ſujets à tous les accidens, à la maladie & à la mort, ces hommes ont ſenti leur faibleſſe & leur dépendance. Ils ont reconnu aiſément qu'il eſt quelque choſe de plus puiſſant qu'eux. Ils ont ſenti une force dans la terre qui fournit leurs alimens, une dans l'air qui ſouvent les détruit; une dans le feu qui conſume, & dans l'eau qui ſubmerge. Quoi de plus naturel dans des hommes ignorans que d'imaginer des êtres qui préſidaient à ces élémens? Quoi de plus naturel que de révérer la force inviſible qui faiſait luire aux yeux le ſoleil & les étoiles? & dès qu'on voulut ſe former une idée de ces puiſſances

ſupérieures à l'homme, quoi de plus naturel encore que de les figurer d'une manière ſenſible ? Pouvait-on s'y prendre autrement ? La religion juive qui précéda la nôtre, & qui fut donnée par DIEU même, était toute remplie de ces images ſous leſquelles DIEU eſt repréſenté. Il daigne parler dans un buiſſon le langage humain ; il paraît ſur une montagne. Les eſprits céleſtes qu'il envoie, viennent tous avec une forme humaine ; enfin le ſanctuaire eſt couvert de chérubins, qui ſont des corps d'hommes avec des ailes & des têtes d'animaux. C'eſt ce qui a donné lieu à l'erreur de *Plutarque*, de *Tacite*, d'*Appien*, & de tant d'autres, de reprocher aux Juifs d'adorer une tête d'âne. DIEU, malgré ſa défenſe de peindre & de ſculpter aucune figure, a donc daigné ſe proportionner a la faibleſſe humaine, qui demandait qu'on parlât aux ſens par des images.

Iſaïe dans le chap. VI. voit le ſeigneur aſſis ſur un trône, & le bas de ſa robe qui remplit le temple. Le ſeigneur étend ſa main, & touche la bouche de *Jérémie* au chap. I. de ce prophète. *Ezéchiel* au chap. III. voit un trône de ſaphir, & DIEU lui paraît comme un homme aſſis ſur ce trône. Ces images n'altèrent point la pureté de la religion juive, qui jamais n'employa les tableaux, les ſtatues, les idoles, pour repréſenter DIEU aux yeux du temple.

Les lettrés Chinois, les Parſis, les anciens Egyptiens n'eurent point d'idoles ; mais bientôt *Iſis* & *Oſiris* furent figurés ; bientôt *Bel* à Babylone fut un gros coloſſe. *Brama* fut un monſtre bizarre dans la preſqu'iſle de l'Inde. Les Grecs ſurtout multiplièrent les noms des dieux, les ſtatues & les temples ; mais en attribuant toujours la ſuprême puiſſance à leur *Zeus* nommé par les latins *Jupiter*, maître des dieux & des hommes. Les Romains imitèrent les Grecs. Ces peuples placèrent toujours tous les dieux dans le ciel, ſans ſavoir ce qu'ils entendaient par le ciel. (Voyez *ciel.*)

Les

Les Romains eurent leurs douze grands dieux ; ſix mâles & ſix femelles, qu'ils nommèrent *Dii majorum gentium*. Jupiter, Neptune, Apollon, Vulcain, Mars, Mercure; Junon, Veſta, Minerve, Cérès, Vénus, Diane. Pluton fut alors oublié; Veſta prit ſa place.

Enſuite venaient les dieux *minorum gentium*, les dieux indigètes, les héros, comme Bacchus, Hercule, Eſculape; les dieux infernaux, Pluton, Proſerpine; ceux de la mer, comme Thétis, Amphitrite, les Néréïdes, Glaucus; puis les Driades, les Naïades; les dieux des jardins, ceux des bergers; il y en avait pour chaque profeſſion, pour chaque action de la vie, pour les enfans, pour les filles nubiles, pour les mariées, pour les accouchées; on eut le dieu *Pet*. On diviniſa enfin les empereurs. Ni ces empereurs, ni le dieu *Pet*, ni la déeſſe Pertunda, ni Priape, ni Rumilia la déeſſe des tetons, ni Stercutius le dieu de la garderobe, ne furent à la vérité regardés comme les maîtres du ciel & de la terre. Les empereurs eurent quelquefois des temples, les petits dieux pénaires n'en eurent point; mais tous eurent leur figure, leur idole.

C'étaient de petits magots dont on ornait ſon cabinet. C'étaient les amuſemens des vieilles femmes & des enfans, qui n'étaient autoriſés par aucun culte public. On laiſſait agir à ſon gré la ſuperſtition de chaque particulier. On retrouve encore ces petites idoles dans les ruines des anciennes villes.

Si perſonne ne ſait quand les hommes commencèrent à ſe faire des idoles, on ſait qu'elles ſont de l'antiquité la plus haute. *Tharé* père d'*Abraham* en faiſait à Ur en Caldée. *Rachel* déroba & emporta les idoles de ſon beau-père *Laban*. On ne peut remonter plus haut.

Les idoles parlaient aſſez ſouvent. On faiſait commémoration à Rome le jour de la fête de *Cibèle*, des belles paroles que la ſtatue avait prononcées, lorſqu'on en fit la tranſlation du palais du roi *Attale*.

Ipsa pati volui, ne sit mora, mitte volentem,
Dignus Roma locus, quò Deus omnis eat.

« J'ai voulu qu'on m'enlevât, emmenez-moi vîte ; » Rome est digne que tout dieu s'y établisse. »

La statue de la fortune avait parlé; les *Scipions*, les *Cicerons*, les *Césars*, à la vérité, n'en croyaient rien; mais la vieille à qui *Enclope* donna un écu pour acheter des oies & des dieux, pouvait fort bien le croire.

Les idoles rendaient aussi des oracles, & les prêtres cachés dans le creux des statues parlaient au nom de la divinité.

Comment au milieu de tant de dieux & de tant de théogonies différentes, & de cultes particuliers, n'y eut-il jamais de guerre de religion chez les peuples nommés *idolâtres*? Cette paix fut un bien qui naquit d'un mal, de l'erreur même. Car chaque nation reconnaissant plusieurs dieux inférieurs, trouva bon que ses voisins eussent aussi les leurs. Si vous exceptez *Cambyse* à qui on reprocha d'avoir tué le bœuf *Apis*, on ne voit dans l'histoire profane aucun conquérant qui ait maltraité les dieux d'un peuple vaincu. Les gentils n'avaient aucune religion exclusive, & les prêtres ne songèrent qu'à multiplier les offrandes & les sacrifices.

Nous parlons ailleurs des victimes humaines sacrifiées dans toutes les religions.

Pour consoler le genre humain de cet horrible tableau, de ces pieux sacrilèges, il est important de savoir que chez presque toutes les nations nommées *idolâtres*, il y avait la théologie sacrée & l'erreur populaire, le culte secret & les cérémonies publiques, la religion des sages & celle du vulgaire. On n'enseignait qu'un seul dieu aux initiés dans les mystères : il n'y a qu'à jeter les yeux sur

l'hymne attribuée à l'ancien *Orphée*, qu'on chantait dans les myſtères de *Cérès Eleuſine*, ſi célèbre en Europe & en Aſie. « Contemple la nature divine, illumine ton » eſprit, gouverne ton cœur, marche dans la voie de » la juſtice, que le DIEU du ciel & de la terre ſoit tou- » jours préſent à tes yeux; il eſt unique, il exiſte ſeul » par lui-même, tous les êtres tiennent de lui leur exiſ- » tence: il les ſoutient tous; il n'a jamais été vu des » mortels, & il voit toutes choſes. »

Qu'on liſe encore ce paſſage du philoſophe *Maxime* de Madaure, que nous avons déjà cité: « Quel homme eſt » aſſez groſſier, aſſez ſtupide pour douter qu'il ſoit un » DIEU ſuprême, éternel, infini, qui n'a rien engendré » de ſemblable à lui-même, & qui eſt le père commun » de toutes choſes? »

Il y a mille témoignages que les ſages abhorraient non-ſeulement l'idolâtrie, mais encor le polythéiſme.

Epictète ce modèle de réſignation & de patience, cet homme ſi grand dans une condition ſi baſſe, ne parle jamais que d'un ſeul Dieu. Reliſez encore cette maxime: « DIEU m'a créé, DIEU eſt au-dedans de » moi, je le porte partout. Pourrais-je le ſouiller par » des penſées obſcènes, par des actions injuſtes, par » d'infames deſirs? Mon devoir eſt de remercier DIEU » de tout, de le louer de tout, & de ne ceſſer de » le bénir, qu'en ceſſant de vivre. » Toutes les idées d'*Epictète* roulent ſur ce principe. Eſt-ce-là un idolâtre?

Marc-Aurèle, auſſi grand peut-être ſur le trône de l'empire romain, qu'*Epictète* dans l'eſclavage, parle ſouvent, à la vérité, des dieux, ſoit pour ſe conformer au langage reçu, ſoit pour exprimer des êtres mitoyens entre l'Etre ſuprême & les hommes; mais en combien d'endroits ne fait-il pas voir qu'il ne reconnaît qu'un DIEU éternel, infini? « Notre » ame, dit-il, eſt une émanation de la divinité. Mes

» enfans, mon corps, mes esprits me viennent de » DIEU. »

Les stoïciens, les platoniciens admettaient une nature divine & universelle : les épicuriens la niaient. Les pontifes ne parlaient que d'un seul DIEU dans les mystères. Où étaient donc les idolâtres ? Tous nos déclamateurs crient à l'idolâtrie comme de petits chiens qui jappent quand ils entendent un gros chien aboyer.

Au reste, c'est une des plus grandes erreurs du dictionnaire de Moréri, de dire que du tems de *Théodose le jeune*, il ne resta plus d'idolâtres que dans les pays reculés de l'Asie & de l'Afrique. Il y avait dans l'Italie beaucoup de peuples encore Gentils, même au septième siècle. Le nord de l'Allemagne depuis le Vézer, n'était pas chrétien du tems de *Charlemagne*. La Pologne & tout le septentrion restèrent long-tems après lui dans ce qu'on appelle *idolâtrie*. La moitié de l'Afrique, tous les royaumes au-delà du Gange, le Japon, la populace de la Chine, cent hordes de Tartares ont conservé leur ancien culte. Il n'y a plus en Europe que quelques Lappons, quelques Samoyèdes, quelques Tartares qui aient persévéré dans la religion de leurs ancêtres.

Finissons par remarquer que dans les tems qu'on appelle parmi nous *le moyen âge*, nous appelions le pays des mahométans *la Paganie*. Nous traitions d'*idolâtres*, d'*adorateurs* d'*images*, un peuple qui a les images en horreur. Avouons encore une fois, que les Turcs sont plus excusables de nous croire idolâtres, quand ils voient nos autels chargés d'images & de statues.

Un gentilhomme du prince *Ragotsky* m'a assuré sur son honneur qu'étant entré dans un café à Constantinople, la maîtresse ordonna qu'on ne le servît point parce qu'il était idolâtre. Il était protestant ; il lui jura

qu'il n'adorait ni hoſtie ni image. Ah ! ſi cela eſt, lui dit cette femme, venez chez moi tous les jours, vous ſerez ſervi pour rien.

JEOVA.

JEOVAH, ancien nom de DIEU. Aucun peuple n'a jamais prononcé *Geova*, comme font les ſeuls Français, ils diſaient *Ievo* ; c'eſt ainſi que vous le trouvez écrit dans Sanchoniaton cité par Eusèbe prep. liv. 10. dans Diodore liv. 2. dans Macrobe ſati. liv. 1er. &c. toutes les nations ont prononcé ïe & non pas *g*. C'eſt du nom des quatre voyelles, i, e, o, u, que ſe forma ce nom ſacré dans l'Orient. Les uns prononçaient ï a o h, en aſpirant, ï, e, o, va ; les autres *yeaou*. Il fallait toujours quatre lettres ; quoique nous en mettions ici cinq, faute de pouvoir exprimer ces quatre caractères.

Nous avons déjà obſervé que ſelon *Clément* d'Alexandrie, en ſaiſiſſant la vraie prononciation de ce nom, on pouvait donner la mort à un homme. *Clement* en rapporte un exemple.

Long-tems avant *Moyſe*, Seth avait prononcé le nom de *Jeova*, comme il eſt dit dans la genèſe chap. 4 ; & même ſelon l'hébreu, Seth s'appella *Jeova*. Abraham fit ſerment au roi de Sodome par Jeova ch. 14. v. 22.

Du mot ïova les latins firent ïov, jovis, joviſpiter, jupiter. Dans le buiſſon l'Eternel dit à Moyſe, mon nom eſt ïoüa. Dans les ordres qu'il lui donna pour la cour de Pharaon, il lui dit, *j'apparus à Abraham, Iſaac & Jacob dans le Dieu puiſſant, & je ne leur*

révélai point mon nom Adonaï, & je fis un pacte avec eux. (*a*)

Les Juifs ne prononcent point ce nom depuis longtems. Il était commun aux Phéniciens & aux Egyptiens. Il signifiait ce qui est ; & delà vient probablement l'inscription d'Isis. *Je suis tout ce qui est.*

JEPHTÉ.

IL y a donc des gens à qui rien ne coûte, qui falsifient un passage de l'écriture aussi hardiment que s'ils en rapportaient les propres mots ; & qui sur leur mensonge qu'ils ne peuvent méconnaître, espèrent qu'ils tromperont les hommes. Et s'il y a aujourd'hui de tels fripons, il est à présumer qu'avant l'invention de l'imprimerie il y en avait cent fois davantage.

Un des plus impudens falsificateurs a été l'auteur d'un infame libelle intitulé *Dictionnaire antiphilosophique*, & justement intitulé. Les lecteurs me diront : Ne te fâches pas tant, que t'importe un mauvais livre ? Messieurs, il s'agit de *Jephté ;* il s'agit des victimes humaines, c'est du sang des hommes sacrifiés à DIEU que je veux vous entretenir.

L'auteur quel qu'il soit, traduit ainsi le 39e. verset du chapitre II de l'histoire de Jephté ;

Elle retourna dans la maison de son père qui fit la consécration qu'il avait promise par son vœu, & sa fille resta dans l'état de virginité.

Oui, falsificateur de bible, j'en suis fâché ; mais vous avez menti au St. Esprit, & vous devez savoir que cela ne se pardonne pas.

(*a*) Exode, chap. VI. v. 3.

Il y a dans la vulgate, *Et reversa est ad patrem suum, & fecit ei sicut voverat quæ ignorabat virum. Exindè mos increbuit in Israël & consuetudo servata est ut post anni circulum conveniant in unum filiæ Israël, & plangant filiam Jephté Galaaditæ.*

Elle revint à son père, & il lui fit comme il avait voué, à elle qui n'avait point connu d'homme ; delà est venu l'usage, & la coutume s'est conservé, que les filles d'Israël s'assemblent tous les ans pour pleurer la fille de Jephté le Galadite, pendant quatre jours.

Or, dites-nous, homme antiphilosophe, si on pleure tous les ans pendant quatre jours une fille pour avoir été consacrée ?

Dites-nous, s'il y avait des religieuses chez un peuple qui regardait la virginité comme un opprobe ?

Dites-nous, ce que signifie, il lui fit comme il avait voué, *fecit ei sicut voverat ?* Qu'avait voué *Jephté ?* qu'avait-il promis par serment ? D'égorger sa fille, de l'immoler en holocauste ; & il l'égorgea.

Lisez la dissertation de *Calmet* sur la témérité du vœu de *Jephté* & sur son accomplissement ; lisez la loi qu'il cite, cette loi terrible du lévitique au chapitre XXVII, qui ordonne que tout ce qui sera dévoué au Seigneur ne sera point racheté, mais mourra de mort ; *non redimetur sed morte morietur.*

Voyez les exemples en foule attester cette vérité épouvantable. Voyez les Amalécites & les Cananéens. Voyez le roi d'Arad & tous les siens soumis à ce dévouement. Voyez le prêtre *Samuel* égorger de ses mains le roi *Agag* & le couper en morceaux comme un boucher débite un bœuf dans sa boucherie. Et puis corrompez, falsifiez, niez l'écriture sainte pour soutenir votre paradoxe ; insultez à ceux qui la révèrent, quelque chose étonnante qu'ils y trouvent. Donnez un démenti à l'historien *Joseph* qui la transcrit, & qui dit positivement que *Jephté* immola sa fille. En-

taſſez injure ſur menſonge, & calomnie ſur ignorance ; les ſages en riront ; & ils ſont aujourd'hui en grand nombre ces ſages. Oh ! ſi vous ſaviez comme ils mépriſent les *Routh* quand ils corrompent la ſainte écriture, & qu'ils ſe vantent d'avoir diſputé avec le préſident de *Monteſquieu* à ſa dernière heure, & de l'avoir convaincu qu'il faut penſer comme les frères jéſuites !

JÉSUITES, ou ORGUEIL.

ON a tant parlé des jéſuites, qu'après avoir occupé l'Europe pendant deux cents ans, ils finiſſent par l'ennuyer, ſoit qu'ils écrivent eux-mêmes, ſoit qu'on écrive pour ou contre cette ſingulière ſociété, dans laquelle il faut avouer qu'on a vu & qu'on voit encore des hommes d'un rare mérite.

On leur a reproché dans ſix mille volumes leur morale relâchée, qui n'était pas plus relâchée que celle des capucins, & leur doctrine ſur la ſûreté de la perſonne des rois ; doctrine qui après tout n'approche ni du manche de corne du couteau de *Jacques Clément*, ni de l'hoſtie ſaupoudrée qui ſervit ſi bien frère *Ange* de Montepulciano autre jacobin, & qui empoiſonna l'empereur *Henri VII.*

Ce n'eſt point la grace verſatile qui les a perdus, ce n'eſt pas la banqueroute frauduleuſe du révérend père *La Valette* préfet des miſſions apoſtoliques. On ne chaſſe point un ordre entier de France, d'Eſpagne, des deux Siciles, parce qu'il y a eu dans cet ordre un banqueroutier. Ce ne ſont pas les fredaines du jéſuite *Giot Desfontaines*, ni du jéſuite *Fréron*, ni du révé-

rend père *Marſi*, lequel eſtropia par ſes énormes talens un enfant charmant de la première nobleſſe du royaume. On ferma les yeux ſur ces imitations grecques & latines d'*Anacréon* & d'*Horace*.

Qu'eſt-ce donc qui les a perdus ? L'orgueil.

Quoi ! les jéſuites étaient-ils plus orgueilleux que les autres moines ? Oui, ils l'étaient au point qu'ils firent donner une lettre de cachet à un eccléſiaſtique qui les avait appellés *moines*. Le frère *Crouſt*, le plus brutal de la ſociété, frère du confeſſeur de la ſeconde dauphine, fut prêt de battre en ma préſence le fils de M. *G.* depuis prêteur royal à Strasbourg, pour lui avoir dit qu'il irait le voir dans ſon couvent.

C'était une choſe incroyable que leur mépris pour toutes les univerſités dont ils n'étaient pas, pour tous les livres qu'ils n'avaient pas faits, pour tout eccléſiaſtique qui n'était pas *un homme de qualité* ; c'eſt de quoi j'ai été témoin cent fois. Ils s'expriment ainſi dans leur libelle intitulé, (*a*) Il eſt tems de parler : « *Que dire à un magiſtrat qui dit que les jéſuites* » *ſont des orgueilleux, il faut les humilier?* » Ils étaient ſi orgueilleux qu'ils ne voulaient pas qu'on blâmât leur orgueil.

D'où leur venait ce péché de la ſuperbe ? De ce que frère *Guignard* avait été pendu. Cela eſt vrai à la lettre.

Il faut remarquer qu'après le ſupplice de ce jéſuite ſous *Henri IV*, & après leur banniſſement du royaume, il ne furent rappellés qu'à condition qu'il y aurait toujours à la cour un jéſuite qui répondrait de la conduite des autres. *Coton* fut donc mis en ôtage auprès de *Henri IV* ; & ce bon roi qui ne laiſſait pas d'avoir ſes petites fineſſes

(*a*) Page 341.

crut gagner le pape en prenant son ôtage pour son confesseur.

Dès-lors chaque frère jésuite se crut solidairement confesseur du roi. Cette place de premier médecin de l'ame d'un monarque, devint un ministère sous *Louis XIII*, & surtout sous *Louis XIV*. Le frère *Vadblé* valet de chambre du père *la Chaise*, accordait sa protection aux évêques de France; & le père *Le Tellier* gouvernait avec un sceptre de fer ceux qui voulaient bien être gouvernés ainsi. Il était impossible que la plupart des jésuites ne s'enflassent du vent de ces deux hommes, & qu'ils ne fussent aussi insolens que les laquais du marquis de *Louvois*. Il y eut parmi eux des savans, des hommes éloquens, des génies; ceux-là furent modestes, mais les médiocres faisant le grand nombre, furent atteints de cet orgueil attaché à la médiocrité & à l'esprit de collège.

Depuis leur père *Garasse*, presque tous leurs livres polémiques respirèrent une hauteur indécente qui souleva toute l'Europe. Cette hauteur tomba souvent dans la bassesse du plus énorme ridicule; de sorte qu'ils trouvèrent le secret d'être à la fois l'objet de l'envie & du mépris. Voici, par exemple, comme ils s'exprimaient sur le célèbre *Páquier* avocat-général de la chambre des comptes.

« *Páquier* est un porte-panier, un maraud de Paris, » petit galant bouffon, plaisanteur, petit compagnon ven- » deur de sornettes, simple regage qui ne mérite pas » d'être le valeton des laquais; bélitre, coquin qui rote, » pète & rend sa gorge, fort suspect d'hérésie ou bien » hérétique, ou bien pire, un sale & vilain satyre, un ar- » chimaître, sot par nature, par béquarre, par bémol, » sot à la plus haute gamme, sot à triple semelle, sot à » double teinture, & teint en cramoisi, sot en toutes » sortes de sottises. »

Ils polirent depuis leur style; mais l'orgueil, pour être moins grossier, n'en fut que plus révoltant.

On pardonne tout hors l'orgueil. Voilà pourquoi tous les parlemens du royaume, dont les membres avaient été pour la plupart leurs disciples, ont saisi la première occasion de les anéantir : & la terre entière s'est réjouie de leur chûte.

Cet esprit d'orgueil était si fortement enraciné dans eux, qu'il se déployait avec la fureur la plus indécente dans le tems même qu'ils étaient tenus à terre sous la main de la justice, & que leur arrêt n'était pas encore prononcé. On n'a qu'à lire le fameux mémoire intitulé : *Il est tems de parler*, imprimé dans Avignon en 1762, sous le nom supposé d'Anvers. Il commence par une requête ironique aux gens tenant la cour de parlement. On leur parle dans cette requête avec autant de mépris que si on faisait une réprimande à des clercs de procureur. On traite continuellement l'illustre M. de *Montclar* procureur-général, l'oracle du parlement de Provence, de *maître Riper* ; & on lui parle comme un régent en chaire parlerait à un écolier mutin & ignorant. On pousse l'audace jusqu'à dire (*a*) que M. de Montclar *a blasphémé* en rendant compte de l'institut des jésuites.

Dans leur mémoire qui a pour titre, *Tout se dira*, ils insultent encore plus effrontément le parlement de Metz, & toujours avec ce style qu'on puise dans les écoles.

Ils ont conservé le même orgueil sous la cendre dans laquelle la France, l'Espagne les ont plongés. Le serpent coupé en tronçons a levé encore la tête du fond de cette cendre. On a vu je ne sais quel misérable, nommé *Nonotte*, s'ériger en critique de ses maîtres, & cet homme fait pour prêcher la canaille dans un cimetière, parler à tort & à travers des choses dont il n'avait pas la plus légère notion. Un autre insolent de cette société nommé *Patouillet*, insultait dans des mandemens d'évêque, des

(*a*) Tome II. pag. 399.

citoyens, des officiers de la maison du roi, dont les laquais n'auraient pas souffert qu'il leur parlât

Une de leurs principales vanités était de s'introduire chez les grands dans leurs dernières maladies, comme des ambassadeurs de DIEU, qui venaient leur ouvrir les portes du ciel sans les faire passer par le purgatoire. Sous *Louis XIV* il n'était pas du bon air de mourir sans passer par les mains d'un jésuite ; & le croquant allait ensuite se vanter à ses dévotes qu'il avait converti un duc & pair, lequel sans sa protection aurait été damné.

Le mourant pouvait lui dire ; de quel droit, excrément de collège, viens-tu chez moi quand je me meurs ? me voit-on venir dans ta cellule quand tu as la fistule ou la cangrène & que ton corps crasseux est prêt à être rendu à la terre. DIEU a-t-il donné à ton ame quelques droits sur la mienne ? ai-je un précepteur à soixante & dix ans ? portes-tu les clefs du paradis à ta ceinture ? Tu oses dire que tu es ambassadeur de DIEU ; montre-moi tes patentes ; & si tu n'en as point, laisse-moi mourir en paix. Un bénédictin, un chartreux, un prémontré ne viennent point troubler mes derniers momens ; ils n'érigent point un trophée à leur orgueil sur le lit d'un agonisant ; ils restent dans leur cellule ; reste dans la tienne ; qu'y a-t-il entre toi & moi ?

Ce fut une chose comique dans une triste occasion, que l'empressement de ce jésuite anglais nommé *Routh*, à venir s'emparer de la dernière heure du célèbre *Montesquieu*. Il vint, dit-il, rendre cette ame vertueuse à la religion, comme si *Montesquieu* n'avait pas mieux connu la religion qu'un *Routh*, comme si DIEU eut voulu que *Montesquieu* pensât comme un *Routh*. On le chassa de la chambre, & il alla crier dans tout Paris : J'ai converti cet homme illustre, je lui ai fait jeter au feu ses *lettres persanes* & son *esprit des loix*. On eut soin d'imprimer la relation de la conversion du président de *Montesquieu*

par le révérend père *Routh*, dans ce libelle intitulé *Antiphiloſophique.*

Un autre orgueil des jéſuites était de faire des miſſions dans les villes comme s'il avaient été chez des Indiens & chez des Japonois. Ils ſe faiſaient ſuivre dans les rues par la magiſtrature entière. On portait une croix devant eux, on la plantait dans la place publique ; ils dépoſſédaient le curé, ils devenaient les maîtres de la ville. Un jéſuite nommé *Aubert*, fit une pareille miſſion à Colmar, & obligea l'avocat-général du conſeil ſouverain de brûler à ſes pieds ſon Bayle, qui lui avait coûté cinquante écus. J'aurais mieux aimé brûler frère *Aubert.* Jugez comme l'orgueil de cet *Aubert* fut gonflé de ce ſacrifice, comme il s'en vanta le ſoir avec ſes confrères, comme il en écrivit à ſon général.

O moines ! ô moines ! ſoyez modeſtes, je vous l'ai déjà dit ; ſoyez modérés ſi vous ne voulez pas que malheur vous arrive.

IGNACE DE LOYOLA.

VOULEZ-vous acquérir un grand nom, être fondateur ? ſoyez complétement fou ; mais d'une folie qui convienne à votre ſiècle. Ayez dans votre folie un fond de raiſon qui puiſſe ſervir à diriger vos extravagances ; & ſoyez exceſſivement opiniâtre. Il pourra arriver que vous ſoyez pendu ; mais ſi vous ne l'êtes pas, vous pourrez avoir des autels.

En conſcience y a-t-il jamais eu un homme plus digne des petites-maiſons que *St. Ignace*, ou *St. Inigo* le Biſcayen, car c'eſt ſon véritable nom : la tête lui tourne à la lecture de la *légende dorée*, comme elle tourna depuis à

Dom Quichotte de la Manche pour avoir lu des romans de chevalerie. Voilà mon Biscayen qui se fait d'abord chevalier de la Vierge, & qui fait la veille des armes à l'honneur de sa dame. La sainte Vierge lui apparaît, & accepte ses services; elle revient plusieurs fois, elle lui amène son fils. Le diable qui est aux aguets, & qui prévoit tout le mal que les jésuites lui feront un jour, vient faire un vacarme de lutin dans la maison, casse toutes les vitres; le Biscayen le chasse avec un signe de croix; le diable s'enfuit à travers la muraille & y laisse une grande ouverture que l'on montrait encore aux curieux cinquante ans après ce bel événement.

Sa famille voyant le dérangement de son esprit, veut le faire enfermer & le mettre au régime : il se débarrasse de sa famille ainsi que du diable, & s'enfuit sans savoir où il va. Il rencontre un Maure & dispute avec lui sur l'immaculée conception. Le Maure qui le prend pour ce qu'il est, le quitte au plus vîte. Le Biscayen ne sait s'il tuera le Maure ou s'il priera DIEU pour lui; il en laisse la décision à son cheval, qui, plus sage que lui, reprit la route de son écurie.

Mon homme après cette aventure prend le parti d'aller en pélérinage à Bethléem en mendiant son pain; sa folie augmente en chemin; les dominicains prennent pitié de lui à Menrèse, ils le gardent chez eux pendant quelques jours; & le renvoient sans l'avoir pu guérir.

Il s'embarque à Barcelone, arrive à Venise, on le chasse de Venise, il revient à Barcelone toujours mandiant son pain, toujours des extases, & voyant fréquemment la sainte Vierge & JESUS-CHRIST.

Enfin, on lui fait entendre que pour aller dans la Terre-sainte convertir les Turcs, les chrétiens de l'église grecque, les Arméniens & les Juifs, il fallait commencer par étudier un peu de théologie. Mon Biscayen ne demande pas mieux; mais pour être théologien, il faut savoir un peu

de grammaire & un peu de latin ; cela ne l'embarraſſe point ; il va au collège à l'âge de trente-trois ans ; on ſe moque de lui, & il n'apprend rien.

Il était déſeſpéré de ne pouvoir aller convertir des infideles : le diable eut pitié de lui cette fois-là, il lui apparut, & lui jura foi de chrétien que s'il voulait ſe donner à lui, il le rendrait le plus ſavant homme de l'égliſe de DIEU. *Ignace* n'eut garde de ſe mettre ſous la diſcipline d'un tel maître : il retourna en claſſe, on lui donna le fouet quelquefois, & il n'en fut pas plus ſavant.

Chaſſé du collège de Barcelone, perſécuté par le diable qui le puniſſait de ſes refus, abandonné par la Vierge *Marie*, qui ne ſe mettait point du tout en peine de ſecourir ſon chevalier, il ne ſe rebute pas ; il ſe met à courir le pays avec des pélerins de ſaint Jacques, il prêche dans les rues de ville en ville. On l'enferme dans les priſons de l'inquiſition. Délivré de l'inquiſition, on le met en priſon dans Alcala ; il s'enfuit après à Salamanque, & on l'y enferme encore. Enfin, voyant qu'il n'était pas prophête dans ſon pays, *Ignace* prend la réſolution d'aller étudier à Paris ; il fait le voyage à pied précédé d'un âne, qui portait ſon bagage, ſes livres & ſes écrits. *Dom Quichotte* du moins eut un cheval & un écuyer ; mais *Ignace* n'avait ni l'un, ni l'autre.

Il eſſuie à Paris les mêmes avanies qu'en Eſpagne : on lui fait mettre culottes bas au collège de Ste. Barbe, & on veut le fouetter en cérémonie. Sa vocation l'appelle enfin à Rome.

Comment s'eſt-il pu faire qu'un pareil extravagant ait joui enfin à Rome de quelque conſidération, ſe ſoit fait des diſciples, & ait été le fondateur d'un ordre puiſſant, dans lequel il y a eu des hommes très-eſtimables ? C'eſt qu'il était opiniâtre & enthouſiaſte. Il trouva des enthouſiaſtes comme lui, auxquels il s'aſſocia. Ceux-là ayant plus de raiſon que lui, rétablirent un peu la

sienne : il devint plus avisé sur la fin de sa vie ; & il mit même quelque habileté dans sa conduite.

Peut-être *Mahomet* commença-t-il à être aussi fou qu'*Ignace* dans les premières conversations qu'il eut avec l'ange *Gabriel* ; & peut-être *Ignace* à la place de *Mahomet* aurait fait d'aussi grandes choses que le prophète. Car il était tout aussi ignorant, aussi visionnaire & aussi courageux.

On dit d'ordinaire que ces choses-là n'arrivent qu'une fois : cependant il n'y a pas long-tems qu'un rustre anglais plus ignorant que l'Espagnol *Ignace*, a établi la société de ceux qu'on nomme *quakers*, société fort au-dessus de celle d'*Ignace*. Le comte de *Sinzendorf* a de nos jours fondé la secte des Moraves ; & les convulsionnaires de Paris ont été sur le point de faire une révolution. Ils ont été bien fous, mais ils n'ont pas été assez opiniâtres.

IGNORANCE.

Il y a bien des espèces d'ignorances ; la pire de toutes est celle des critiques. Ils sont obligés, comme on sait, d'avoir doublement raison, comme gens qui affirment, & comme gens qui condamnent. Ils sont donc doublement coupables quand ils se trompent.

PREMIÈRE IGNORANCE.

Par exemple, un homme fait deux gros volumes sur quelques pages d'un livre utile qu'il n'a pas entendu. Il examine d'abord ces paroles ;

La mer a couvert des terrains immenses. --- Les lits profonds

profonds de coquillages qu'on trouve en Touraine & ailleurs, ne peuvent y avoir été déposés que par la mer.

Oui, si ces lits de coquillages existent en effet. Mais le critique devait savoir que l'auteur lui-même a découvert ou cru découvrir que ces lits réguliers de coquillages n'existent point, qu'il n'y en a nulle part dans le milieu des terres; mais soit que le critique le sût, soit qu'il ne le sût pas, il ne devait pas imputer (généralement parlant) des couches de coquilles supposées régulièrement placées les unes sur les autres à un déluge universel qui aurait détruit toute régularité; c'est ignorer absolument la physique.

Il ne devait pas dire, *le déluge universel est raconté par Moyse avec le consentement de toutes les nations* 1°. Parce que le pentateuque fut long-tems ignoré, non-seulement des nations, mais des Juifs eux-mêmes.

2°. Parce qu'on ne trouva qu'un exemplaire de la loi au fond d'un vieux coffre du tems du roi *Josias*.

3°. Parce que ce livre fut perdu pendant la captivité.

4°. Parce qu'il fut restauré par *Esdras*.

5°. Parce qu'il fut toujours inconnu à toute autre nation jusqu'au tems de la traduction des Septante.

6°. Parce que même depuis la traduction attribuée aux Septante, nous n'avons pas un seul auteur parmi les Gentils qui cite un seul endroit de ce livre, jusqu'à *Longin* qui vivait sous l'empereur *Aurélien*.

7°. Parce que nulle autre nation n'a jamais admis un déluge universel jusqu'aux métamorphoses d'*Ovide*, & qu'encore dans *Ovide* il ne s'étend qu'à la Méditerranée.

8°. Parce que *St. Augustin* avoue expressément que le déluge universel fut ignoré de toute l'antiquité.

9°. Parce que le premier déluge dont il est question chez les Gentils, est celui dont parle *Béroſe*, & qu'il fixe à quatre mille quatre cents ans environ avant notre ère vulgaire, ce déluge qui ne s'étendit que vers le Pont-Euxin.

10°. Parce qu'enfin il ne nous eſt reſté aucun monument d'un déluge univerſel chez aucune nation du monde.

Il faut ajouter à toutes ces raiſons, que le critique n'a pas ſeulement compris l'état de la queſtion. Il s'agit uniquement de ſavoir ſi nous avons des preuves phyſiques que la mer ait abandonné ſucceſſivement pluſieurs terrains. Et ſur cela, M. l'abbé *François* dit des injures à des hommes qu'il ne peut ni connaître ni entendre. Il eût mieux valu ſe taire, & ne pas groſſir la foule des mauvais livres.

SECONDE IGNORANCE.

Le même critique, pour appuyer de vieilles idées aſſez univerſellement mépriſées, mais qui n'ont pas le plus léger rapport à Moyſe, s'aviſe de dire, (*a*) *que Béroſe eſt parfaitement d'accord avec Moyſe dans le nombre des générations avant le déluge.*

Remarquez, mon cher lecteur, que ce *Béroſe* eſt celui-là même qui nous apprend que le poiſſon *Oannès* ſortait tous les jours de l'Euphrate pour venir prêcher les Caldéens; & que le même poiſſon écrivit avec une de ſes arêtes un beau livre ſur l'origine des choſes. Voilà l'écrivain que M. l'abbé *François* prend pour le garant de *Moyſe*.

TROISIÈME IGNORANCE.

(*b*) *N'eſt-il pas conſtant qu'un grand nombre de familles européanes tranſplantées dans les côtes d'Afrique, y ſont devenues, ſans aucun mélange auſſi noires que les naturelles du pays?*

Monſieur l'abbé, c'eſt le contraire qui eſt conſtant. Vous ignorez que les nègres ont le *reticulum muſcoſum* noir, quoique je l'aie dit vingt fois. Sachez que vous

(*a*) Page 6. (*b*) Page 5.

auriez beau faire des enfans en Guinée, vous ne feriez jamais que des Welches qui n'auraient ni cette belle peau noire huileuse, ni ces lèvres noires & lippues, ni ces yeux ronds, ni cette laine frisée sur la tête qui font la différence spécifique des nègres. Sachez que votre famille welche, établie en Amérique, aura toujours de la barbe, tandis qu'aucun Américain n'en aura. Après cela tirez-vous d'affaire comme vous pourrez avec *Adam* & *Eve*.

QUATRIÈME IGNORANCE.

(*a*) *Le plus idiot ne dit point, moi pied, moi tête, moi main; il sent donc qu'il y a en lui-même quelque chose qui s'approprie son corps.*

Hélas! mon cher abbé, cet idiot ne dit pas non plus, moi ame.

Que pouvez-vous conclure vous & lui? qu'il dit, mon pied parce qu'on peut l'en priver; car alors il ne marchera plus. Qu'il dit ma tête; on peut la lui couper; alors il ne pensera plus. Eh bien, que s'ensuit-il? ce n'est pas ici une ignorance des faits.

CINQUIÈME IGNORANCE.

(*b*) *Quest-ce que ce Melchom qui s'était emparé du pays de Gad? plaisant Dieu que le* DIEU *de Jérémie devait faire enlever pour être traîné en captivité.*

Ah ah! monsieur l'abbé, vous faites le plaisant. Vous demandez quel est ce *Melchom*; je vais vous le dire. *Melk* ou *Melchom* signifiait le Seigneur, ainsi qu'*Adoni* ou *Adonaï*, *Baal* ou *Bel*, *Adad*, *Shadaï*, *Eloi* ou *Eloa*. Presque tous les peuples de Syrie donnaient de tels noms à leurs dieux. Chacun avait son seigneur, son protecteur, son dieu. Le nom même de *Jehova* était un nom phénicien & particulier; témoin *Sanchoniaton* antérieur certainement à *Moyse*; témoin *Diodore*.

(*a*) Page 10. (*b*) Page 20.

Nous savons bien que DIEU est également le DIEU le maître absolu des Egyptiens & des Juifs, & de tous les hommes, & de tous les mondes ; mais ce n'est pas ainsi qu'il est représenté quand *Moyse* paraît devant *Pharaon*. Il ne lui parle jamais qu'au nom du DIEU des Hébreux, comme un ambassadeur apporte les ordres du roi son maître. Il parle si peu au nom du maître de toute la nature, que Pharaon lui répond, *Je ne le connais pas*. Moyse fait des prodiges au nom de ce DIEU ; mais les sorciers de *Pharaon* font précisément les mêmes prodiges au nom des leurs. Jusques-là tout est égal. On combat seulement à qui sera le plus puissant, mais non pas à qui sera le seul puissant. Enfin, le DIEU des Hébreux l'emporte de beaucoup ; il manifeste une puissance beaucoup plus grande, mais non pas une puissance unique. Ainsi, humainement parlant, l'incrédulité de *Pharaon* semble très-excusable. C'est la même incrédulité que celle de *Motezuma* devant *Cortez*, & d'*Atabalipa* devant les *Pizaro*.

Quand Josué assemble les Juifs ; *Choisissez*, leur dit-il, (*a*) *ce qu'il vous plaira, ou les dieux auxquels ont servi vos pères dans la Mésopotamie, ou les dieux des Amorrhéens au pays desquels vous habitez. Mais pour ce qui est de moi & de ma maison, nous servirons Adonaï.*

Le peuple s'était donc déjà donné à d'autres dieux, & pouvait servir qui il voulait.

Quand la famille de *Michas* dans Ephraïm prend un prêtre lévite pour servir un dieu étranger ; (*b*) quand toute la tribu de Dan sert le même dieu que la famille *Michas* ; lorsqu'un petit-fils même de *Moyse* se fait prêtre de ce dieu étranger pour de l'argent, personne n'en murmure. Chacun a son dieu paisiblement ; & le petit-fils de *Moyse* est idolâtre sans que personne y

(*a*) Josué, ch. XXIV.
(*b*) Juges, chap. VIII & IX.

trouve à redire ; donc alors chacun choisissait son dieu local, son protecteur.

Les mêmes Juifs après la mort de *Gédéon*, adorent *Baal-bérith*, qui signifie précisément la même chose qu'*Adonaï*, le *Seigneur*, le *protecteur*. Ils changent de protecteur.

Adonaï, du tems de *Josué*, se rend maître des montagnes ; (*a*) mais il ne peut vaincre les habitans des vallées, parce qu'ils avaient des chariots armés de faulx.

Y a-t-il rien qui ressemble plus à un dieu local, qui est puissant en un lieu, & qui ne l'est point en un autre ?

Jephté, fils de Galaad & d'une concubine, dit aux Moabites ; (*b*) *Ce que votre dieu Chamos possède ne vous est-il pas dû de droit ? & ce que le nôtre s'est acquis par ses victoires ne doit-il pas être à nous ?*

Il est donc prouvé invinciblement que les Juifs grossiers, quoique choisis par le DIEU de l'univers, le regardèrent pourtant comme un dieu local, un dieu particulier tel que le dieu des Ammonites, celui des Moabites, celui des montagnes, celui des vallées.

Il est clair qu'il était malheureusement indifférent au petit-fils de *Moyse* de servir le dieu de *Michas* ou celui de son grand-père. Il est clair, & il faut en convenir, que la religion juive n'était point formée ; qu'elle ne fut uniforme qu'après *Esdras* ; il faut encore en excepter les Samaritains.

Vous pouvez savoir maintenant ce que c'est que le seigneur *Melchom*. Je ne prends point son parti, DIEU m'en garde ; mais quand vous dites que c'était *un plaisant dieu que Jérémie menaçait de mettre en esclavage* ; je vous répondrai, monsieur l'abbé, de votre maison de

(*a*) Josué, chap. I. (*b*) Juges, chap. XI.

verre vous ne devriez pas jeter des pierres à celle de votre voisin.

C'étaient les Juifs qu'on menait alors en esclavage à Babylone ; c'était le bon *Jérémie* lui-même qu'on accusait d'avoir été corrompu par la cour de Babylone, & d'avoir prophétisé pour elle. C'était lui qui était l'objet du mépris public, & qui finit, à ce qu'on croit, par être lapidé par les Juifs mêmes. Croyez-moi, ce *Jérémie* n'a jamais passé pour un rieur.

Le DIEU des Juifs, encore une fois, est le DIEU de toute la nature. Je vous le redis afin que vous n'en prétendiez cause d'ignorance, & que vous ne me déféreriez pas à votre official. Mais je vous soutiens que les Juifs grossiers ne connurent très-souvent qu'un dieu local.

SIXIÈME IGNORANCE.

(*a*) *Il n'est pas naturel d'attribuer les marées aux phases de la lune. Ce ne sont pas les grandes marées en pleine lune qu'on attribue aux phases de cette planète.*

Voici des ignorances d'une autre espèce.

Il arrive quelquefois à certaines gens d'être si honteux du rôle qu'ils jouent dans le monde, que tantôt ils veulent se déguiser en beaux esprits, & tantôt en philosophes.

Il faut d'abord apprendre à monsieur l'abbé, que rien n'est plus naturel que d'attribuer un effet à ce qui est toujours suivi de cet effet. Si un tel vent est toujours suivie de la pluie, il est naturel d'attribuer la pluie à ce vent. Or sur toutes les côtes de l'Océan, les marées sont

(*a*) Page 20.

toujours plus fortes dans les ſigigées de la lune que dans ſes quadratures. (Savez-vous ce que c'eſt que ſigigées, ou ſiſigies!) La lune retarde tous les jours ſon levé ; la marée retarde auſſi tous les jours. Plus la lune approche de notre zénith, plus la marée eſt grande, plus la lune approche de ſon périgée, plus la marée s'élève encore. Ces expériences & beaucoup d'autres, ces rapports continuels avec les phaſes de la lune, ont donc fondé l'opinion ancienne & vraie, que cet aſtre eſt une principale cauſe du flux & du reflux.

Après tant de ſiècles le grand *Newton* eſt venu. Connaiſſez-vous *Newton* ? avez-vous jamais oui, dire qu'ayant calculé le quarré de la vîteſſe de la lune autour de ſon orbite dans l'eſpace d'une minute, & ayant diviſé ce quarré par le diamètre de l'orbite lunaire, il trouva que le quotien était quinze pieds ; que delà il démontra que la lune gravite ſur la terre trois mille ſix cents fois moins que ſi elle était près de la terre ; que delà il démontra que ſa gravitation eſt la cauſe des trois quarts de l'élévation de la mer au tems du flux, & que la gravitation du ſoleil fait l'élévation de l'autre quart ? Vous voilà tout étonné ; vous n'avez jamais rien lu de pareil dans le *Pédagogue chrétien*. Tâchez, dorénavant, vous & les loueurs de chaiſe de votre paroiſſe, de ne jamais parler des choſes dont vous n'avez pas la plus légère idée.

Vous ne ſauriez croire quel tort vous faites à la religion par votre ignorance, & encore plus par vos raiſonnemens. On devrait vous défendre d'écrire, à vous & à vos pareils, pour conſerver le peu de foi qui reſte dans ce monde.

Je vous ferais ouvrir de plus grands yeux, ſi je vous diſais que ce *Newton* était perſuadé & a écrit que *Samuel* eſt l'auteur du pentateuque. Je ne dis pas qu'il l'ait démontré comme il a calculé la gravitation. Mais apprenez à douter, & ſoyez modeſte. Je crois au pentateuque ;

entendez-vous, mais je crois que vous avez imprimé des ſottiſes énormes.

Je pourrais tranſcrire ici un gros volume de vos ignorances, & pluſieurs de celles de vos confrères. Je ne m'en donnerai pas la peine. Pourſuivons nos queſtions.

IMAGINATION.

LEs bêtes en ont comme vous, témoin votre chien qui chaſſe dans ſes rêves.

Les choſes ſe peignent en la fantaiſie, dit Deſcartes, comme les autres. Oui; mais qu'eſt-ce que c'eſt que la fantaiſie? & comment les choſes s'y peignent-elles? eſt-ce avec de la matière ſubtile? *Que ſais-je!* eſt la réponſe à toutes les queſtions touchant les premiers reſſorts.

Rien ne vient dans l'entendement ſans une image. Il faut pour que vous acquériez cette idée ſi confuſe d'un eſpace infini, que vous ayez eu l'image d'un eſpace de quelques pieds. Il faut pour que vous ayez l'idée de DIEU, que l'image de quelque choſe de plus puiſſant que vous, ait long-tems remué votre cerveau.

Vous ne créez aucune idée; aucune image, je vous en défie. L'*Arioſte* n'a fait voyager *Aſtolphe* dans la lune que long-tems après avoir entendu parler de la lune, de *ſaint Jean* & des Paladins.

On ne fait aucune image, on les aſſemble, on les combine. Les extravagances des *Mille & une nuit* & des contes des fées, &c. &c. ne ſont que des combinaiſons.

Celui qui prend le plus d'images dans le magasin de la mémoire, est celui qui a le plus d'imagination.

La difficulté n'est pas d'assembler ces images avec prodigalité & sans choix. Vous pourriez passer un jour entier à représenter sans effort & sans presque aucune attention un beau vieillard avec une grande barbe blanche, vêtu d'une ample draperie, porté au milieu d'un nuage sur des enfans jouflus qui ont de belles paires d'ailes, ou sur un aigle d'une grandeur énorme, tous les dieux & tous les animaux autour de lui, des trépieds d'or qui courent pour arriver à son conseil, des roues qui tournent d'elles-mêmes, qui marchent en tournant, qui ont quatre faces, qui sont couvertes d'yeux, d'oreilles, de langues & de nez, entre ces trépieds & ces roues une foule de morts qui ressuscitent au bruit du tonnerre, les sphères célestes qui dansent & qui font entendre un concert harmonieux &c. &c. &c.; les hôpitaux des fous sont remplis de pareilles imaginations.

On distingue l'imagination qui dispose les événemens d'un poëme, d'un roman, d'une tragédie, d'une comédie, qui donne aux personnages des caractères, des passions; c'est ce qui demande le plus profond jugement & la connaissance la plus fine du cœur humain; talens nécessaires avec lesquels pourtant on n'a encore rien fait, ce n'est que le plan de l'édifice.

L'imagination qui donne à tous ces personnages l'éloquence propre de leur état, & convenable à leur situation, c'est-là le grand art & ce n'est pas encore assez.

L'imagination dans l'expression, par laquelle chaque mot peint une image à l'esprit sans l'étonner, comme dans Virgile;

Remigium alarum
Mœrentem abjungens fraterna morte juventum

Velorum pandimus alas.
Pendent circum oſcula nati,
Immortale jecur tundens, fecundaque pœnis, viſcera.
Et caligantem nigra formidine lucum.
Fata vocant conditque natantia lumina lethum.

Virgile eſt plein de ces expreſſions pittoreſques dont il enrichit la belle langue latine, & qu'il eſt ſi difficile de bien rendre dans nos jargons d'Europe, enfans boſſus & boiteux d'un grand homme de belle taille, mais qui ne laiſſent pas d'avoir leur mérite, & d'avoir fait de très-bonnes choſes dans leur genre.

Il y a une imagination étonnante dans la mathématique-pratique. Il faut commencer par ſe peindre nettement dans l'eſprit la machine qu'on invente & ſes effets. Il y avait beaucoup plus d'imagination dans la tête d'*Archimède* que dans celle d'*Homère*.

De même que l'imagination d'un grand mathématicien doit être d'une exactitude extrême, celle d'un grand poëte doit être très-châtiée. Il ne doit jamais préſenter d'images incompatibles, incohérentes, trop exagérées, trop peu convenables au ſujet.

Pulcherie dans la tragédie d'*Héraclius*, dit à Phocas :

La vapeur de mon ſang ira groſſir la foudre
Que Dieu tient déjà prête à te réduire en poudre.

Cette exagération forcée ne paraît pas convenable à une jeune princeſſe qui, ſuppoſé qu'elle ait oui dire que le tonnerre ſe forme des exhalaiſons de la terre, ne doit pas préſumer que la vapeur d'un peu de ſang répandu dans une maiſon ira former la foudre. C'eſt le poëte qui parle, & non la jeune princeſſe. *Racine* n'a point de ces imaginations déplacées; cependant, comme il faut mettre chaque choſe à ſa place, on ne doit pas regarder

cette image exagérée comme un défaut insupportable, ce n'est que la fréquence de ces figures qui peut gâter entiérement un ouvrage.

Il serait difficile de ne pas rire de ces vers :

Quelques noires vapeurs que puissent concevoir
Et la mère & la fille ensemble au désespoir,
Tout ce qu'elles pourront enfanter de tempêtes
Sans venir jusqu'à nous crévera sur nos têtes,
Et nous érigerons dans cet heureux séjour
De leur haine impuissante un trophée à l'amour.

Ces vapeurs de la mère & de la fille qui enfantent des tempêtes, ces tempêtes qui ne viennent point jusqu'à Placide, & qui crèvent sur les têtes pour ériger un trophée d'une rage, sont assurément des imaginations aussi incohérentes, aussi étranges que mal exprimées. *Racine*, *Boileau*, *Molière*, les bons auteurs du siècle de *Louis XIV*, ne tombent jamais dans ce défaut puérile.

Le grand défaut de quelques auteurs qui sont venus après le siècle de *Louis XIV*, c'est de vouloir toujours avoir de l'imagination & de fatiguer le lecteur par cette vicieuse abondance d'images recherchées, autant que par des rimes redoublées, dont la moitié au moins est inutile. C'est ce qui a fait tomber enfin tant de petits poëmes comme *Verd verd*, la *Chartreuse*, les *Ombres*, qui eurent la vogue pendant quelque-tems.

Omne super vacuum pleno de pectore manat.

On a distingué dans le grand dictionnaire encyclopédique l'imagination active & la passive. L'active est celle dont nous avons traité ; c'est ce talent de former des peintures neuves de toutes celles qui sont dans notre mémoire.

La paſſive n'eſt preſque autre choſe que la mémoire, même dans un cerveau vivement ému. Un homme d'une imagination active & dominante, un prédicateur de la ligue en France, ou des puritains en Angleterre, harangue la populace d'une voix tonnante, d'un œil enflammé & d'un geſte d'énergumène, repréſente JESUS-CHRIST demandant juſtice au Père éternel des nouvelles plaies qu'il a reçu des royaliſtes, des clous que ces impies viennent de lui enfoncer une ſeconde fois dans les pieds & dans les mains. Vengez DIEU le père; vengez le ſang de Dieu le fils, marchez ſous les drapeaux du St. Eſprit; c'était autrefois une colombe; c'eſt aujourd'hui un aigle qui porte la foudre. Les imaginations paſſives ébranlées par ces images, par la voix, par l'action de ces charlatans ſanguinaires, courent du prône & du prêche, tuer des royaliſtes & ſe faire pendre.

Les imaginations paſſives vont s'émouvoir tantôt aux ſermons, tantôt aux ſpectacles, tantôt à la Grève, tantôt au ſabbat.

IMPIE.

QUEL eſt l'impie? c'eſt celui qui donne une barbe blanche, des pieds & des mains à l'Etre des Etres, au grand *Demiourgos*, à l'intelligence éternelle par laquelle la nature eſt gouvernée. Mais ce n'eſt qu'un impie excuſable, un pauvre impie contre lequel on ne doit pas ſe fâcher.

Si même il peint le grand Etre incompréhenſible porté ſur un nuage qui ne peut rien porter; s'il eſt aſſez bête pour mettre DIEU dans un brouillard, dans la pluie ou ſur une montagne, & pour l'entourer de

petites faces rondes jouflues enluminées, accompagnées de deux ailes, je ris & je lui pardonne de tout mon cœur.

L'impie qui attribue à l'Etre des Etres des prédictions déraiſonnables & des injuſtices, me fâcherait, ſi ce grand Etre ne m'avait fait préſent d'une raiſon qui réprime ma colère. Ce ſot fanatique me répète après d'autres, que ce n'eſt pas à nous à juger de ce qui eſt raiſonnable & juſte dans le grand Etre, que ſa raiſon n'eſt pas comme notre raiſon, que ſa juſtice n'eſt pas comme notre juſtice. Eh ! comment veux-tu, mon fou d'énergumène, que je juge autrement de la juſtice & de la raiſon que par les notions que j'en ai ? veux-tu que je marche autrement qu'avec mes pieds, & que je te parle autrement qu'avec ma bouche ?

L'impie qui ſuppoſe le grand Etre jaloux, orgueilleux, malin, vindicatif, eſt plus dangereux. Je ne voudrais pas coucher ſous même toit avec cet homme.

Mais comment traiterez vous l'impie qui vous dit : Ne vois que par mes yeux, ne penſe point ; je t'annonce un dieu tyran qui m'a fait pour être ton tyran ; je ſuis ſon bien-aimé ; il tourmentera pendant toute l'éternité des millions de ſes créatures qu'il déteſte pour me réjouir ; je ſerai ton maître dans ce monde, & je rirai de tes ſupplices dans l'autre.

Ne vous ſentez-vous pas une démangeaiſon de roſſer ce cruel impie ? & ſi vous êtes né doux, ne courez-vous pas de toutes vos forces à l'Occident quand ce barbare débite ſes rêveries atroces à l'Orient ?

A l'égard des impies qui manquent à ſe laver le coude vers Alep & vers Erivan, ou qui ne ſe mettent pas à genoux devant une proceſſion de capucins à Perpignan, ils ſont coupables ſans doute, mais je ne crois pas qu'on doive les empaler.

IMPÔT.

SECTION PREMIÈRE.

ON a fait tant d'ouvrages philoſophiques ſur la nature de l'impôt, qu'il faut bien en dire ici un petit mot. Il eſt vrai que rien n'eſt moins philoſophique que cette matière ; mais elle peut rentrer dans la philoſophie morale, en repréſentant à un ſurintendant des finances, ou à un tefterdar turc qu'il n'eſt pas ſelon la morale univerſelle de prendre l'argent de ſon prochain, & que tous les receveurs, douaniers, commis des aides & gabelles, ſont maudits dans l'évangile.

Tout maudits qu'ils ſont, il faut pourtant convenir qu'il eſt impoſſible qu'une ſociété ſubſiſte ſans que chaque membre paie quelque choſe pour les frais de cette ſociété. Et puiſque tout le monde doit payer, il eſt néceſſaire qu'il y ait un receveur. On ne voit pas pourquoi ce receveur eſt maudit, & regardé comme un idolâtre. Il n'y a certainement nulle idolâtrie à recevoir l'argent des convives pour payer leur ſouper.

Dans les républiques, & dans les états qui avec le nom de *royaume*, ſont des républiques en effet, chaque particulier eſt taxé ſuivant ſes forces, & ſuivant les beſoins de la ſociété.

Dans les royaumes deſpotiques, ou pour parler plus poliment, dans les états monarchiques, il n'en eſt pas tout-à-fait de même. On taxe la nation ſans la conſulter. Un agriculteur qui a douze cents livres de revenu eſt tout étonné qu'on lui en demande quatre cents. Il en eſt même pluſieurs qui ſont obligés de payer plus de la moitié de ce qu'ils recueillent.

A quoi eſt employé tout cet argent ? l'uſage le plus honnête qu'on puiſſe en faire, eſt de le donner à d'autres citoyens.

Le cultivateur demande, pourquoi on lui ôte la moitié de ſon bien pour payer des ſoldats tandis que la centième partie ſuffirait ? on lui répond, qu'outre les ſoldats il faut payer les arts & le luxe, que rien n'eſt perdu, que chez les Perſes on aſſignait à la reine des villes & des villages pour payer ſa ceinture, ſes pantoufles & ſes épingles.

Il replique qu'il ne ſait point l'hiſtoire de Perſe, & qu'il eſt très-fâché qu'on lui prenne la moitié de ſon bien pour une ceinture, des épingles & des ſouliers, qu'il les fournirait à bien meilleur marché, & que c'eſt une véritable écorcherie.

On lui fait entendre raiſon en le mettant dans un cachot, & en faiſant vendre ſes meubles. S'il réſiſte aux exacteurs que le nouveau teſtament a damnés, on le fait pendre ; & cela rend tous ſes voiſins infiniment accommodans.

Si tout cet argent n'était employé par le ſouverain qu'à faire venir des épiceries de l'Inde, du café de Moka, des chevaux anglais & arabes, des ſoies du Levant, des colifichets de la Chine, il eſt clair qu'en peu d'années il ne reſterait pas un ſou dans le royaume. Il faut donc que l'impôt ſerve à entretenir les manufactures, & que ce qui a été verſé dans les coffres du prince retourne aux cultivateurs. Ils ſouffrent, ils ſe plaignent. Les autres parties de l'état ſouffrent & ſe plaignent auſſi ; mais au bout de l'année il ſe trouve que tout le monde a travaillé & a vécu bien ou mal.

Si par haſard l'homme agreſte va dans la capitale, il voit avec des yeux étonnés une belle dame vêtue d'une robe de ſoie brochée d'or traînée dans un carroſſe magnifique par deux chevaux de prix, ſuivie de quatre laquais, habillés d'un drap à vingt francs l'au-

ne, il s'adreſſe à un des laquais de cette belle dame, & lui dit, Monſeigneur, où cette dame prend-elle tant d'argent pour faire une ſi grande dépenſe ? Mon ami, lui dit le laquais, le roi lui fait une penſion de quarante mille livres. Hélas ! dit le ruſtre, c'eſt mon village qui paie cette penſion. Oui, répond le laquais ; mais la ſoie que tu as recueillie, & que tu as vendue, a ſervi à l'étoffe dont elle eſt habillée, mon drap eſt en partie de la laine de tes moutons ; mon boulanger a fait mon pain de ton bled, tu as vendu au marché les poulardes que nous mangeons ; ainſi la penſion de madame eſt revenue à toi & à tes camarades.

Le payſan ne convient pas tout-à-fait des axiomes de ce laquais philoſophe. Cependant, une preuve qu'il y a quelque choſe de vrai dans ſa réponſe, c'eſt que le village ſubſiſte, & qu'on y fait des enfans, qui tout en ſe plaignant feront auſſi des enfans qui ſe plaindront encore.

SECTION SECONDE.

Si on était obligé d'avoir tous les édits des impôts, & tous les livres faits contr'eux, ce ſerait l'impôt le plus rude de tous.

On ſait bien que les taxes ſont néceſſaires, & que la malédiction prononcée dans l'évangile contre les publicains, ne doit regarder que ceux qui abuſent de leur emploi pour vexer le peuple. Peut-être le copiſte oublia-t-il un mot, comme l'épithète de *pravus*. On aurait pu dire *pravus publicanus*. Ce mot était d'autant plus néceſſaire, que cette malédiction générale eſt une contradiction formelle avec les paroles qu'on met dans la bouche de JESUS-CHRIST, *Rendez à Céſar ce qui eſt à Céſar*. Certainement celui qui recueille les droits de *Céſar* ne doit pas être en horreur ; c'eût été

inſulter

insulter l'ordre des chevaliers romains, & l'empereur lui-même. Rien n'aurait été plus mal avisé.

Dans tous les pays policés les impôts sont très-forts, parce que les charges de l'état sont très-pesantes. En Espagne, les objets de commerce qu'on envoie à Cadix & delà en Amérique, paient plus de trente pour cent avant qu'on ait fait votre compte.

En Angleterre, tout impôt sur l'importation est très-considérable; cependant on le paie sans murmure; on se fait même une gloire de le payer. Un négociant se vante de faire entrer quatre à cinq mille guinées par an dans le trésor public.

Plus un pays est riche, plus les impôts y sont lourds.

Des spéculateurs voudraient que l'impôt ne tombât que sur les productions de la campagne. Mais quoi! j'aurai semé un champ de lin qui m'aura rapporté deux cents écus; & un gros manufacturier aura gagné deux cent mille écus en faisant convertir mon lin en dentelles; ce manufacturier ne paiera rien, & ma terre paiera tout, parce que tout vient de la terre? La femme de ce manufacturier fournira la reine & les princesses de beau point d'Alençon; elle aura de la protection; son fils deviendra intendant de justice, police & finance, & augmentera ma taille dans ma misérable vieillesse! Ah! messieurs les spéculateurs, vous calculez mal; & vous êtes injustes.

Le point capital serait qu'un peuple entier ne fût point dépouillé par une armée d'alguazils, pour qu'une vingtaine de sangsues de la cour ou de la ville s'abreuvât de leur sang.

Le duc de Sulli raconte dans ses *Economies politiques*, qu'en 1585 il y avait juste vingt seigneurs intéressés au bail des fermes, à qui les adjudicataires donnaient trois millions deux cent quarante-huit mille écus.

C'était encore pis sous *Charles IX* & sous *François I*; ce fut encore pis sous *Louis XIII*. Il n'y eut

pas moins de déprédation dans la minorité de *Louis XIV*. La France, malgré tant de bleſſures, eſt en vie. Oui ; mais ſi elle ne les avait pas reçues, elle ſerait en meilleure ſanté. Il en eſt ainſi de pluſieurs autres états.

SECTION TROISIÈME.

Il eſt juſte que ceux qui jouiſſent des avantages de l'état, en ſupportent les charges. Les eccléſiaſtiques & les moines qui poſsèdent de grands biens, devraient par cette raiſon contribuer aux impôts en tout pays comme les autres citoyens.

Dans des tems que nous appellons *barbares*, les grands bénéfices & les abbayes ont été taxés en France au tiers de leurs revenus. (*a*)

Par une ordonnance de l'an 1188, *Philippe-Auguſte* impoſa le dixième des revenus de tous les bénéfices.

Philippe le bel fit payer le cinquième, enſuite le cinquantième, & enfin le vingtième de tous les biens du clergé.

Le roi *Jean* par une ordonnance de 12 Mars 1355, taxa au dixième des revenus de leurs bénéfices & de leurs patrimoines, les évêques, les abbés, les chapitres & généralement tous les eccléſiaſtiques. (*b*)

Le même prince confirma cette taxe par deux autres ordonnances, l'une du 3 Mars, l'autre du 28 Décembre 1358. (*c*)

Dans les lettres-patentes de *Charles V* du 22 Juin 1372, il eſt ſtatué que les gens d'égliſe paieront les tailles & les autres impoſitions réelles & perſonnelles. (*d*)

Ces lettres-patentes furent renouvellées par *Charles VI* en 1390.

(*a*) *Aimon*, liv. V. chap. LIV. *Lebret*, plaid. II.
(*b*) *Ord. du Louvre*, tom. IV.
(*c*) Ibid.
(*d*) Ibid. tom. V.

Comment ces loix ont-elles été abolies, tandis que l'on a conservé tant de coutumes monstrueuses, & d'ordonnances sanguinaires ?

Le clergé paie à la vérité une taxe sous le nom de *don gratuit*; &, comme l'on sait, c'est principalement la partie la plus utile & la plus pauvre de l'église, les curés, qui paient cette taxe. Mais pourquoi cette différence & cette inégalité de contributions entre les citoyens d'un même état ? Pourquoi ceux qui jouissent des plus grandes prérogatives & qui sont quelquefois inutiles au bien public, paient-ils moins que le laboureur qui est si nécessaire ?

La république de Venise vient de donner des réglemens sur cette matière, qui paraissent faits pour servir d'exemple aux autres états de l'Europe.

SECTION QUATRIÈME.

Non-seulement les gens d'église se prétendent exempts d'impôts, ils ont encore trouvé le moyen dans plusieurs provinces, de mettre des taxes sur le peuple, & de se les faire payer comme un droit légitime.

Dans quelques pays les moines s'y étant emparés des dixmes au préjudice des curés, les payſans ont été obligés de se taxer eux-mêmes pour fournir à la subsistance de leurs pasteurs; & ainsi dans plusieurs villages, surtout en Franche-Comté, outre la dixme que les paroissiens paient à des moines ou à des chapitres, ils paient encore par feux trois ou quatre mesures de bled à leurs curés.

On appelle cette taxe *droit de moisson* dans quelques provinces, *boisselage* dans d'autres.

Il est juste sans doute que les curés soient bien rétribués; mais il vaudrait beaucoup mieux leur rendre une partie de la dixme que les moines leur ont enlevée, que de surcharger de pauvres payſans.

Depuis que le roi de France a fixé les portions congrues par son édit du mois de Mai 1766, & qu'il a chargé les décimateurs de les payer, il semble que les payſans ne devraient plus être tenus de payer une seconde dixme à leurs curés; taxe à laquelle ils ne s'étaient obligés que volontairement & dans le tems où le crédit & la violence des moines avaient ôté aux pasteurs tous les moyens de subsister.

Le roi a aboli cette seconde dixme dans le Poitou par des lettres-patentes du mois de Juillet 1769, enrégistrées au parlement de Paris le 11 du même mois.

Il serait bien digne de la justice & de la bienfaisance de sa majesté, de faire une loi semblable pour les autres provinces qui se trouvent dans le même cas que celle du Poitou, comme la Franche-Comté, &c.

Par M. Chr. avocat de Besançon.

IMPUISSANCE.

JE commence par cette question en faveur des pauvres impuissans *frigidi & maleficiati*, comme disent les décrétales. Y a-t-il un médecin, une matrone experte qui puisse assurer qu'un jeune homme bien conformé, qui ne fait point d'enfans à sa femme, ne lui en pourra pas faire un jour? la nature le sait; mais certainement les hommes n'en savent rien. Si donc il est impossible de décider que le mariage ne sera pas consommé, pourquoi le dissoudre?

On attendait deux ans chez les Romains. Justinien, dans ses *Novelles*, (*a*) veut qu'on attende trois ans.

(*a*) *Collat.* IV. tit. I. *Novel.* XXII. chap. VI.

Mais si on accorde trois ans à la nature pour se guérir, pourquoi pas quatre, pourquoi pas dix, ou même vingt?

On a connu des femmes qui ont reçu dix années entières les embrassemens de leurs maris sans aucune sensibilité, & qui ensuite ont éprouvé les stimulations les plus violentes. Il peut se trouver des mâles dans ce cas; il y en a eu quelques exemples.

La nature n'est en aucune de ses opérations si bizarre que dans la copulation de l'espèce humaine; elle est beaucoup plus uniforme dans celle des autres animaux.

C'est chez l'homme seul que le physique est dirigé & corrompu par le moral; la variété & la singularité de ses appétits & de ses dégoûts est prodigieuse. On a vu un homme qui tombait en défaillance à la vue de ce qui donne des desirs aux autres. Il est encore dans Paris quelques personnes témoins de ce phénomène.

Un prince, héritier d'une grande monarchie, n'aimait que les pieds. On a dit qu'en Espagne ce goût avait été assez commun. Les femmes, par le soin de les cacher, avaient tourné vers eux l'imagination de plusieurs hommes.

Cette imagination passive a produit des singularités dont le détail est à peine compréhensible. Souvent une femme, par son incomplaisance, repousse le goût de son mari & déroute la nature. Tel homme qui ferait un Hercule avec des facilités, devient un eunuque par des rebuts. C'est à la femme seule qu'il faut alors s'en prendre. Elle n'est pas en droit d'accuser son mari d'une impuissance dont elle est cause. Son mari peut lui dire, si vous m'aimez, vous devez me faire les caresses dont j'ai besoin pour perpétuer ma race. Si vous ne m'aimez pas, pourquoi m'avez-vous épousé.

Ceux qu'on appellait les *maléficiés* étaient souvent réputés ensorcelés. Ces charmes étaient fort anciens. Il y

en avait pour ôter aux hommes leur virilité, il en était de contraires pour la leur rendre. Dans Pétrone, *Crisis* croit que *Polienos* qui n'a pu jouir de *Circé*, a succombé sous les enchantemens des magiciennes appellées *Manicæ*, & une vieille veut le guérir par d'autres sortilèges.

Cette illusion se perpétua long-tems parmi nous ; on exorcisa au-lieu de désenchanter ; & quand l'exorcisme ne réussissait pas, on démariait.

Il s'éleva une grande question dans le droit canon sur les maléficiés. Un homme que les sortilèges empêchaient de consommer le mariage avec sa femme, en épousait une autre & devenait père. Pouvait-il, s'il perdait cette seconde femme, r'épouser la première ? la négative l'emporta suivant tous les grands canonistes, *Alexandre* de Nevo, *André Albéric*, *Turrecramata*, *Soto*, *Ricard*, *Henriquès*, *Rozella* & cinquante autres.

On admire avec quelle sagacité les canonistes, & surtout des religieux de mœurs irréprochables, ont fouillé dans les mystères de la jouissance. Il n'y a point de singularité qu'ils n'aient dévinée. Ils ont discuté tous les cas où un homme pouvait être impuissant dans une situation, & opérer dans une autre. Ils ont recherché tout ce que l'imagination pouvait inventer pour favoriser la nature : & dans l'intention d'éclaircir ce qui est permis & ce qui ne l'est pas, ils ont révélé de bonne foi tout ce qui devait être caché dans le secret des nuits. On a pu dire d'eux, *nox nocti indicat scientiam.*

Sanchez surtout, a recueilli & mis au grand jour tous ces cas de conscience, que la femme la plus hardie ne confierait qu'en rougissant à la matrone la plus discrete. Il recherche attentivement.

Utrum liceat extrà vas naturale semen emittere. -- *De altera femina cogitare in coitu cum sua uxore.* -- *Seminare consulto separatim.* -- *Congredi cum uxore sine spe seminandi.* -- *Impotentiæ tactibus & illecebris opitulari.* -- *Se retrahere quando mulier seminavit.* --

Virgam alibi intromittere dum in vaſe debito ſemen effundat, &c.

Chacune de ces queſtions en amène d'autres ; & enfin, Sanchez va juſqu'à diſcuter, *utrum Virgo Maria ſemen emiſerit in copulatione cum Spiritu Sancto.*

Ces étonnantes recherches n'ont jamais été faites dans aucun lieu du monde que par nos théologiens ; & les cauſes d'impuiſſance n'ont commencé que du tems de *Théodoſe.* Ce n'eſt que dans la religion chrétienne que les tribunaux ont retenti de ces querelles entre les femmes hardies & les maris honteux.

Il n'eſt parlé de divorce dans l'évangile que pour cauſe d'adultère. La loi juive permettait au mari de renvoyer celle de ſes femmes qui lui déplaiſait, ſans ſpécifier la cauſe. (*a*) *Si elle ne trouve pas grace devant ſes yeux, cela ſuffit.* C'eſt la loi du plus fort. C'eſt le genre humain dans ſa pure & barbare nature. Mais d'impuiſſance, il n'en eſt jamais queſtion dans les loix juives. Il ſemble, dit un caſuiſte, que DIEU ne pouvait permettre qu'il y eût des impuiſſans chez un peuple ſacré qui devait ſe multiplier comme les ſables de la mer, à qui DIEU avait promis par ſerment de lui donner le pays immenſe qui eſt entre le Nil & l'Euphrate, & à qui ſes prophêtes faiſaient eſpérer qu'il dominerait un jour ſur toute la terre. Il était néceſſaire pour remplir ces promeſſes divines que tout digne juif fût occupé ſans relâche au grand œuvre de la propagation. Il y a certainement de la malédiction dans l'impuiſſance ; le tems n'était pas encore venu de ſe faire eunuque pour le royaume des cieux.

Le mariage ayant été dans la ſuite des tems élevé à la dignité de ſacrement, de myſtère, les eccléſiaſtiques devinrent inſenſiblement les juges de tout ce qui ſe paſſait entre mari & femme ; & même de tout ce qui ne s'y paſſait pas.

(*a*) Deuteron. chap. XXIV. v. 1.

Les femmes eurent la liberté de préſenter requête pour être *embeſognées*, c'était le mot dont elles ſe ſervaient dans notre gaulois; car d'ailleurs on inſtruiſait les cauſes en latin. Des clercs plaidaient; des prêtres jugeaient. Mais de quoi jugeaient-ils ? des objets qu'ils devaient ignorer; & les femmes portaient des plaintes qu'elles ne devaient pas proférer.

Ces procès roulaient toujours ſur ces deux objets. Sorciers qui empêchaient un homme de conſommer ſon mariage, femmes qui voulaient ſe remarier.

Ce qui ſemble très-extraordinaire, c'eſt que tous les canoniſtes conviennent qu'un mari à qui on a jeté un ſort pour le rendre impuiſſant, (*a*) ne peut en conſcience détruire ce ſort, ni même prier le magicien de le détruire. Il fallait abſolument du tems des ſorciers exorciſer. Ce ſont des chirurgiens qui ayant été reçus à ſaint Côme, ont le privilége excluſif de vous mettre un emplâtre, & vous déclarent que vous mourrez ſi vous êtes guéri par la main qui vous a bleſſé. Il eût mieux valu d'abord ſe bien aſſurer ſi un ſorcier peut ôter & rendre la virilité à un homme. On pouvait encore faire une autre obſervation. Il s'eſt trouvé beaucoup d'imaginations faibles qui redoutaient plus un ſorcier qu'ils n'eſpéraient en un exorciſte. Le ſorcier leur avait noué l'aiguilette, & l'eau bénite ne la dénouait pas. Le diable en impoſait plus que l'exorciſme ne raſſurait.

Dans les cas d'impuiſſance dont le diable ne ſe mêlait pas, les juges eccléſiaſtiques n'étaient pas moins embarraſſés. Nous avons dans les décrétales le titre fameux *de frigidis & maleficiatis*, qui eſt fort curieux, mais qui n'éclaircit pas tout.

Le premier cas diſcuté par *Brocardié* ne laiſſe aucune difficulté; les deux parties conviennent qu'il y en a une impuiſſante; le divorce eſt prononcé.

(*a*) Voyez Pontas, *empêchement de l'impuiſſance*.

Le pape *Alexandre III* décide une queſtion plus délicate. (*a*) Une femme mariée tombe malade. *Inſtrumentum ejus impeditum eſt.* Sa maladie eſt naturelle; les médecins ne peuvent la ſoulager; *nous donnons à ſon mari la liberté d'en prendre une autre.* Cette décrétale paraît d'un juge plus occupé de la néceſſité de la population que de l'indiſſolubilité du ſacrement. Comment cette loi papale eſt-elle ſi peu connue ? comment tous les maris ne la ſavent-ils pas par cœur ?

La décrétale d'*Innocent III* n'ordonne des viſites de matrones qu'à l'égard de la femme que ſon mari a déclarée en juſtice être trop étroite pour le recevoir ? c'eſt peut-être pour cette raiſon que la loi n'eſt pas en vigueur.

Honorius III ordonne qu'une femme qui ſe plaindra de l'impuiſſance du mari, demeurera huit ans avec lui juſqu'à divorce.

On n'y fit pas tant de façon pour déclarer le roi de Caſtille *Henri IV* impuiſſant dans le tems qu'il était entouré de maîtreſſes, & qu'il avait de ſa femme une fille héritière de ſon royaume. Mais ce fut l'archevêque de Tolède qui prononça cet arrêt : le pape ne s'en mêla pas.

On ne traita pas moins mal *Alphonſe*, roi de Portugal, au milieu du dix-ſeptième ſiècle. Ce prince n'était connu que par ſa férocité, ſes débauches & ſa force de corps prodigieuſe. L'excès de ſes fureurs révolta la nation. La reine ſa femme, princeſſe de Nemours, qui voulait le détrôner & épouſer l'infant *Don Pedre* ſon frère, ſentit combien il ſerait difficile d'épouſer les deux frères l'un après l'autre, après avoir couché publiquement avec l'aîné. L'exemple de *Henri VIII* d'Angleterre l'intimidait : elle prit le parti de faire déclarer ſon mari impuiſſant par le chapitre de la cathédrale de Liſbonne en 1667; après quoi elle épouſa au plus vîte ſon beau-frère, avant même d'obtenir une diſpenſe du pape.

(*a*) Décrétales, liv. IV. tit. XV.

La plus grande épreuve à laquelle on ait mis les gens accusés d'impuissance, a été le congrés. Le président *Bouhier* prétend que ce combat en champ-clos fut imaginé en France au quatorzième siècle. Il est sûr qu'il n'a jamais été connu qu'en France.

Cette épreuve dont on a fait tant de bruit, n'était point ce qu'on imagine. On se persuade que les deux époux procédaient, s'ils pouvaient, au devoir matrimonial sous les yeux des médecins, chirurgiens & sages-femmes. Mais non, ils étaient dans leur lit à l'ordinaire, les rideaux fermés. Les inspecteurs retirés dans un cabinet voisin, n'étaient appellés qu'après la victoire ou la défaite du mari. Ainsi ce n'était au fond qu'une visite de la femme dans le moment le plus propre à juger l'état de la question. Il est vrai qu'un mari vigoureux pouvait combattre & vaincre en présence de témoins. Mais peu avaient ce courage.

Si le mari en sortait à son honneur, il est clair que sa virilité était démontrée. S'il ne réussissait pas, il est évident que rien n'était décidé, puisqu'il pouvait gagner un second combat; que s'il le perdait, il pouvait en gagner un troisième, & enfin un centième.

On connaît le fameux procès du marquis de *Langeais*, jugé en 1659; (par appel à la chambre de l'édit, parce que lui & sa femme *Marie de saint Simon*, étaient de la religion protestante,) il demanda le congrès. Les impertinences rebutantes de sa femme le firent succomber. Il présenta un second cartel. Les juges fatigués des cris des superstitieux, des plaintes des prudes & des railleries des plaisans, refusèrent la seconde tentative, qui pourtant était de droit naturel. Puisqu'on avait ordonné un conflit, on ne pouvait légitimement, ce semble, en refuser un autre.

La chambre déclara le marquis impuissant & son mariage nul, lui défendit de se marier jamais, & permit à sa femme de prendre un autre époux.

La chambre pouvait-elle empêcher un homme qui n'avait pu être excité à la jouiſſance par une femme, d'y être excité par une autre? il vaudrait autant défendre à un convive qui n'aurait pu manger d'une perdrix griſe, d'eſſayer d'une perdrix rouge. Il ſe maria malgré cet arrêt avec *Diane de Navailles*, & lui fit ſept enfans.

Sa première femme étant morte, le marquis ſe pourvut en requête civile à la grand-chambre, contre l'arrêt qui l'avait déclaré impuiſſant, & qui l'avait condamné aux dépens. La grand-chambre ſentant le ridicule de tout ce procès & celui de ſon arrêt de 1659, confirma le nouveau mariage qu'il avait contracté avec *Diane de Navailles*, malgré la cour, le déclara très-puiſſant, refuſa les dépens, mais abolit le congrès.

Il ne reſta donc pour juger de l'impuiſſance des maris, que l'ancienne cérémonie de la viſite des experts, épreuve fautive à tous égards; car une femme peut avoir été déflorée ſans qu'il y paraiſſe; & elle peut avoir ſa virginité avec les prétendues marques de la défloration. Les juriſconſultes ont jugé pendant quatorze cents ans des pucelages, comme ils ont jugé des ſortilèges & de tant d'autres cas, ſans y rien connaître.

Le préſident *Bouhier* publia l'apologie du congrès quand il fut hors d'uſage; il ſoutint que les juges n'avaient eu le tort de l'abolir que parce qu'ils avaient eu le tort de le refuſer pour la ſeconde fois au marquis de *Langeais*.

Mais ſi ce congrès peut manquer ſon effet, ſi l'inſpection des parties génitales de l'homme & de la femme peut ne rien prouver du tout, à quel témoignage s'en rapporter dans la plupart des procès d'impuiſſance? ne pourrait-on pas répondre, à aucun? ne pourrait-on pas, comme dans Athènes, remettre la cauſe à cent ans? ces procès ne ſont que honteux pour les femmes, ridicules pour les maris, & indignes des juges. Le mieux ſerait de ne les pas ſouffrir. Mais voilà un mariage qui ne donnera pas de

lignée. Le grand malheur! tandis que vous avez dans l'Europe trois cent mille moines & quatre-vingt mille nonnes qui étouffent leur poſtérité.

INALIÉNATION, INALIÉNABLE.

LE domaine des empereurs romains étant autrefois inaliénable, c'était le ſacré domaine; les barbares vinrent, & il fut très-aliéné. Il eſt arrivé même aventure au domaine impérial grec.

Après le rétabliſſement de l'empire romain en Allemagne, le ſacré domaine fut déclaré inaliénable par les juriſtes, de façon qu'il ne reſte pas aujourd'hui un écu de domaine aux empereurs.

Tous les rois de l'Europe qui imitèrent autant qu'ils purent les empereurs, eurent leur domaine inaliénable. *François I*, ayant racheté ſa liberté par la conceſſion de la Bourgogne, ne trouve point d'autre expédient que de faire déclarer cette Bourgogne incapable d'être aliénée; & il fut aſſez heureux pour violer ſon traité & ſa parole d'honneur impunément. Suivant cette juriſprudence, chaque prince pouvant acquérir le domaine d'autrui, & ne pouvant jamais rien perdre du ſien, tous auraient à la fin le bien des autres; la choſe eſt abſurde; donc la loi non reſtrainte eſt abſurde auſſi. Les rois de France & d'Angleterre n'ont preſque plus de domaine particulier; les contributions ſont leur vrai domaine; mais avec des formes très-différentes.

INCESTE.

LES *Tartares*, dit l'Eſprit des loix, *qui peuvent épouſer leurs filles, n'épouſent jamais leurs mères.*

On ne ſait de quels Tartares l'auteur veut parler. Il cite trop ſouvent au haſard. Nous ne connaiſſons aujourd'hui aucun peuple depuis la Crimée juſqu'aux frontières de la Chine, où l'on ſoit dans l'uſage d'épouſer ſa fille. Et s'il était permis à la fille d'épouſer ſon père, on ne voit pas pourquoi il ſerait défendu au fils d'épouſer ſa mère.

Monteſquieu cite un auteur nommé *Priſcus*. Il s'appellait *Priſcus Panetes*. C'était un ſophiſte qui vivait du tems d'*Attila*, & qui dit qu'*Attila* ſe maria avec ſa fille *Eſca*, ſelon l'uſage des Scythes. Ce *Priſcus* n'a jamais été imprimé, il pourit en manuſcrit dans la bibliothèque du vatican; & il n'y a que *Jornandès* qui en faſſe mention. Il ne convient pas d'établir la légiſlation des peuples ſur de telles autorités. Jamais on n'a connu cette *Eſca:* jamais on n'entendit parler de ſon mariage avec ſon père *Attila*.

J'avoue que la loi qui prohibe de tels mariages eſt une loi de bienſéance, & voilà pourquoi je n'ai jamais cru que les Perſes aient épouſé leurs filles. Du tems des *Céſars*, quelques Romains les en accuſaient pour les rendre odieux. Il ſe peut que quelque prince de Perſe eût commis un inceſte, & qu'on imputât à la nation entière la turpitude d'un ſeul. C'eſt peut-être le cas de dire *quidquid delirant reges plectuntur achivi.*

Je veux croire qu'il était permis aux anciens Perſes de ſe marier avec leurs ſœurs, ainſi qu'aux Athéniens, aux Egyptiens, aux Syriens, & même aux Juifs. Delà on aura conclu qu'il était commun d'épouſer ſon père & ſa mère. Mais le fait eſt que le mariage entre couſins eſt défendu chez les Guèbres aujourd'hui; & ils paſſent pour avoir

conservé la doctrine de leurs pères aussi scrupuleusement que les Juifs. Voyez *Tavernier*, si pourtant vous vous en rapportez à *Tavernier*.

Vous me direz que tout est contradiction dans ce monde ; qu'il était défendu par la loi juive de se marier aux deux sœurs, que cela était fort indécent, & que cependant *Jacob* épousa *Rachel* du vivant de sa sœur aînée, & que cette *Rachel* est évidemment le type de l'église catholique, apostolique & romaine. Vous avez raison ; mais cela n'empêche pas que si un particulier couchait en Europe avec les deux sœurs, il ne fût griévement censuré. Pour les hommes puissans constitués en dignité, ils peuvent prendre pour leurs états toutes les sœurs de leurs femmes, & même leurs propres sœurs de père & de mère, selon leur bon plaisir.

C'est bien pis quand vous aurez à faire avec votre commère ou avec votre marraine ; c'était un crime irrémissible par les capitulaires de *Charlemagne*. Cela s'appelle un inceste spirituel.

Une *Andovère* qu'on appelle reine de France, parce qu'elle était femme d'un *Chilpéric Régule* de Soissons, fut vilipendée par la justice ecclésiastique, censurée, dégradée, divorcée, pour avoir tenu son propre enfant sur les fonts baptismaux, & s'être faite ainsi la commère de son propre mari. Ce fut un péché mortel, un sacrilège, un inceste spirituel ; elle en perdit son lit & sa couronne. Cela contredit un peu ce que je disais tout-à-l'heure, que tout est permis aux grands en fait d'amour, mais je parlais de notre tems présent & non pas du tems d'*Andovère*.

Quant à l'inceste charnel, lisez l'avocat *Vouglan*, partie VIII. titre III. chap. IX ; il veut absolument qu'on brûle le cousin & la cousine qui auront eu un moment de faiblesse. L'avocat *Vouglan* est rigoureux. Quel terrible Welche !

INCUBES.

Y A-t-il eu des incubes & des ſuccubes? tous nos ſavans juriſconſultes démonographes admettaient également les uns & les autres.

Ils prétendaient que le diable toujours alerte, inſpirait des ſonges laſcifs aux jeunes meſſieurs & aux jeunes demoiſelles ; qu'il ne manquait pas de recueillir le réſultat des ſonges maſculins, & qu'il le portait proprement & tout chaud dans le réſervoir féminin qui leur eſt naturellement deſtiné. C'eſt ce qui produiſit tant de héros & de demi-dieux dans l'antiquité.

Le diable prenait-là une peine fort ſuperflue ; il n'avait qu'à laiſſer faire les garçons & les filles. Ils auraient bien ſans lui fourni le monde de héros.

On conçoit les incubes par cette explication du grand *Del Rio*, de *Boguet*, & des autres ſavans en ſorcellerie ; mais elle ne rend point raiſon des ſuccubes. Une fille peut faire accroire qu'elle a couché avec un génie, avec un dieu, & que ce dieu lui a fait un enfant. L'explication de *Del Rio* lui eſt très-favorable. Le diable a dépoſé chez elle la matière d'un enfant priſe du rêve d'un jeune garçon ; elle eſt groſſe, elle accouche ſans qu'on ait rien à lui reprocher ; le diable a été ſon incube. Mais ſi le diable ſe fait ſuccube, c'eſt toute autre choſe ; il faut qu'il ſoit diableſſe, il faut que la ſemence de l'homme entre dans elle ; c'eſt alors cette diableſſe qui eſt enſorcelée par un homme, c'eſt elle à qui nous faiſons un enfant.

Que les dieux & les déeſſes de l'antiquité s'y prenaient d'une manière bien plus nette & plus noble ! *Jupiter* en perſonne avait été l'incube d'*Alcmène* & de *Sémelé*. *Thétis* en perſonne avait été la ſuccube de *Pelée*, &

Vénus la ſuccube d'*Archiſe*, ſans avoir recours à tous les ſubterfuges de notre diablerie.

Remarquons ſeulement que les dieux ſe déguiſaient fort ſouvent pour venir à bout de nos filles, tantôt en aigle, tantôt en pigeon ou en cygne, en cheval, en pluie d'or; mais les déeſſes ne ſe déguiſaient jamais: elles n'avaient qu'à ſe montrer pour plaire. Or je ſoutiens que ſi les dieux ſe métamorphosèrent pour entrer ſans ſcandale dans les maiſons de leurs maîtreſſes, ils reprirent leur forme naturelle dès qu'ils y furent admis. *Jupiter* ne put jouir de *Danaé* quand il n'était que de l'or; il aurait été bien embarraſſé avec *Léda* & elle auſſi, s'il n'avait été que cygne; mais il redevint dieu, c'eſt-à-dire, un beau jeune homme; & il jouit.

Quant à la maniere nouvelle d'engroſſer les filles par le miniſtère du diable, nous ne pouvons en douter, car la Sorbonne décida la choſe dès l'an 1318.

Per tales artes & ritus impios & invocationes dæmonum, nullus unquam ſequatur effectus miniſterio dæmonum; error.

C'eſt une erreur de croire que ces arts magiques & ces invocations des diables ſoient ſans effet.

Elle n'a jamais révoqué cet arrêt; ainſi nous devons croire aux incubes & aux ſuccubes, puiſque nos maîtres y ont toujours cru.

Il y a bien d'autres maîtres. *Bodin*, dans ſon livre des ſorciers, (*a*) dédié à *Chriſtophe de Thou*, premier préſident du parlement de Paris, rapporte que *Jeanne Hervilier* native de Verberie; fut condamnée par ce parlement à être brûlée vive pour avoir proſtitué ſa fille au diable qui était un grand homme noir, dont la ſemence était à la glace. Cela paraît contraire à la nature du diable. Mais enfin notre juriſprudence a toujours admis que le ſperme du diable eſt froid; & le nombre prodigieux des ſorcières

(*a*) Page 104. édition *in-4°*.

ſorcières qu'il a fait brûler ſi long-tems eſt toujours convenu de cette vérité.

Le célèbre *Pic de la Mirandole* (un prince ne ment point) dit (*a*) qu'il a connu un vieillard de quatre-vingts ans qui avait couché la moitié de ſa vie avec une diableſſe, & un autre de ſoixante & dix qui avait eu le même avantage. Tous deux furent brûlés à Rome. Il ne nous apprend pas ce que devinrent leurs enfans.

Voilà les incubes & les ſuccubes démontrés.

Il eſt impoſſible du moins de prouver qu'il n'y en a point ; car s'il eſt de foi qu'il y a des diables qui entrent dans nos corps, qui les empêchera de nous ſervir de femmes, & d'entrer dans nos filles ? S'il eſt des diables, il eſt probablement des diableſſes. Ainſi pour être conſéquent, on doit croire que les diables maſculins font des enfans à nos filles, & que nous en faiſons aux diables féminins.

Il n'y a jamais eu d'empire plus univerſel que celui du diable. Qui l'a détrôné ? la raiſon. (Voyez l'article *Beker.*)

(*a*) *In libro de promotione.*

INFINI.

QUI me donnera une idée nette de l'infini ? je n'en ai jamais eu qu'une idée très-confuſe. N'eſt-ce pas parce que je ſuis exceſſivement fini ?

Qu'eſt-ce que marcher toujours ſans avancer jamais ? compter toujours ſans faire ſon compte ? diviſer toujours pour ne jamais trouver la dernière partie ?

Il ſemble que la notion de l'infini ſoit dans le fond du tonneau des Danaïdes.

Cependant il eſt impoſſible qu'il n'y ait pas un infini. Il eſt démontré qu'une durée infinie eſt écoulée.

Commencement de l'être eſt abſurde ; car le rien ne peut commencer une choſe. Dès qu'un atome exiſte, il faut conclure qu'il y a quelque être de toute éternité. Voilà donc un infini en durée rigoureuſement démontré. Mais qu'eſt-ce qu'un infini qui eſt paſſé ; un infini que j'arrête dans mon eſprit au moment que je veux ? Je dis, voilà une éternité écoulée ; allons à une autre. Je diſtingue deux éternités, l'une ci-devant, & l'autre ci-après.

Quand j'y réfléchis, cela me paraît ridicule. Je m'apperçois que j'ai dit une ſottiſe en prononçant ces mots ; une éternité eſt paſſée, j'entre dans une éternité nouvelle.

Car au moment que je parlais ainſi, l'éternité durait, la fluente du tems courait. Je ne pourrais la croire arrêtée. La durée ne peut ſe ſéparer. Puiſque quelque choſe a été toujours, quelque choſe eſt & ſera toujours.

L'infini en durée eſt donc lié d'une chaîne non interrompue. Cet infini ſe perpétue dans l'inſtant même où je

dis qu'il eſt paſſé. Le tems a commencé & finira pour moi ; mais la durée eſt infinie.

Voilà déjà un infini de trouvé ſans pouvoir pourtant nous en former une notion claire.

On nous préſente un infini en eſpace. Qu'entendez-vous par eſpace ? eſt-ce un être ? eſt-ce rien ?

Si c'eſt un être, de quelle eſpèce eſt-il ? vous ne pouvez me le dire. Si c'eſt *rien*, ce rien n'a aucune propriété : & vous dites qu'il eſt pénétrable, immenſe ! Je ſuis ſi embarraſſé que je ne puis ni l'appeller néant, ni l'appeller quelque choſe.

Je ne ſais cependant aucune choſe qui ait plus de propriétés que le *rien*, le néant. Car en partant des bornes du monde, s'il y en a, vous pouvez vous promener dans le rien, y penſer, y bâtir ſi vous avez des matériaux ; & ce rien, ce néant ne pourra s'oppoſer à rien de ce que vous voudrez faire ; car n'ayant aucune propriété il ne peut vous apporter aucun empêchement. Mais auſſi puiſqu'il ne peut vous nuire en rien, il ne peut vous ſervir.

On prétend que c'eſt ainſi que DIEU créa le monde dans le rien, & de rien. Cela eſt abſtrus ; il vaut mieux ſans doute penſer à ſa ſanté qu'à l'eſpace infini.

Mais nous ſommes curieux, & il y a un eſpace. Notre eſprit ne peut trouver ni la nature de cet eſpace, ni ſa fin. Nous l'appellons *immenſe*, parce que nous ne pouvons le meſurer. Que réſulte-t-il de tout cela ? que nous avons prononcé des mots.

Etranges queſtions, qui confondent ſouvent
Le profond s'Graveſande & le ſubtil Mairant.

DE L'INFINI EN NOMBRE.

Nous avons beau déſigner l'infini arithmétique par un las d'amour en cette façon ∞, nous n'aurons pas une

idée plus claire de cet infini numeraire. Cet infini n'eſt comme les autres que l'impuiſſance de trouver le bout. Nous appellons l'*infini en grand*, un nombre quelconque qui ſurpaſſera quelque nombre que nous puiſſions ſuppoſer.

Quand nous cherchons l'infiniment petit, nous diviſons; & nous appellons *infini* une quantité moindre qu'aucune quantité aſſignable. C'eſt encore un autre nom donné à notre impuiſſance.

LA MATIÈRE EST-ELLE DIVISIBLE A L'INFINI?

Cette queſtion revient préciſément à notre incapacité de trouver le dernier nombre. Nous pourrons toujours diviſer par la penſée un grain de ſable, mais par la penſée ſeulement. Et l'incapacité de diviſer toujours ce grain, eſt appellée *infini*.

On ne peut nier que la matière ne ſoit toujours diviſible par le mouvement qui peut la broyer toujours. Mais s'il diviſait le dernier atome, ce ne ſerait plus le dernier, puiſqu'on le diviſerait en deux. Et s'il était le dernier, il ne ſerait plus diviſible. Et s'il était diviſible, où ſeraient les germes, où ſeraient les élémens des choſes? cela eſt encore fort abſtrus.

DE L'UNIVERS INFINI.

L'univers eſt-il borné? ſon étendue eſt-elle immenſe? les ſoleils & les planètes ſont-ils ſans nombres? quel priviléges aurait l'eſpace qui contient une quantité de ſoleils & de globes ſur une autre partie de l'eſpace qui n'en contiendrait pas? Que l'eſpace ſoit un être ou qu'il ſoit rien quelle dignité a eu l'eſpace où nous ſommes pour être préféré à d'autres?

Si notre univers matériel n'eſt pas infini; il n'eſt qu'un

point dans l'étendue. S'il eſt infini, qu'eſt-ce qu'un infini actuel auquel je puis toujours ajouter par la penſée ?

DE L'INFINI EN GÉOMÉTRIE.

On admet en géométrie, comme nous l'avons indiqué, non-ſeulement des grandeurs infinies, c'eſt-à-dire plus grandes qu'aucune aſſignable, mais encore des infinis infiniment plus grands les uns que les autres. Cela étonne d'abord notre cerveau qui n'a qu'environ ſix pouces de long ſur cinq de large, & trois de hauteur dans les plus groſſes têtes. Mais cela ne veut dire autre choſe, ſinon qu'un quarré plus grand qu'aucun quarré aſſignable, l'emporte ſur une ligne conçue plus longue qu'aucune ligne aſſignable, & n'a point de proportion avec elle.

C'eſt une manière d'opérer; c'eſt la manipulation de la géométrie, & le mot d'*infini* eſt l'enſeigne.

DE L'INFINI EN PUISSANCE, EN ACTION, EN SAGESSE, EN BONTÉ, &c.

De même que nous ne pouvons nous former aucune idée poſitive d'un infini en durée, en nombre, en étendue, nous ne pouvons nous en former une en puiſſance phyſique, ni même en morale.

Nous concevons aiſément qu'un être puiſſant arrangea la matière, fit circuler des mondes dans l'eſpace, forma les animaux, les végétaux, les métaux. Nous ſommes menés à cette concluſion par l'impuiſſance où nous voyons tous ces êtres de s'être arrangés eux-mêmes. Nous ſommes forcés de convenir que ce grand Etre exiſte éternellement par lui-même, puiſqu'il ne peut être ſorti du néant. Mais nous ne découvrons pas ſi bien ſon infini en étendue, en pouvoir, en attributs moraux.

Comment concevoir une étendue infinie dans un être qu'on dit ſimple ? & s'il eſt ſimple, quelle notion pou-

vons-nous avoir d'une nature ſimple ? Nous connaiſſons DIEU par ſes effets, nous ne pouvons le connaître par ſa nature.

S'il eſt évident que nous ne pouvons avoir l'idée de ſa nature, n'eſt-il pas évident que nous ne pouvons connaître ſes attributs ?

Quand nous diſons qu'il eſt infini en puiſſance, avons-nous d'autre idée ſinon que ſa puiſſance eſt très-grande ? Mais de ce qu'il y a des pyramides de ſix cents pieds de haut, s'enſuit-il qu'on ait pu en conſtruire de la hauteur de ſix cent milliards de pieds ?

Rien ne peut borner la puiſſance de l'être éternel exiſtant néceſſairement par lui-même ; d'accord, il ne peut avoir d'antagoniſte qui l'arrête. Mais comment me prouverez-vous qu'il n'eſt pas circonſcrit par ſa propre nature ?

Tout ce qu'on a dit ſur ce grand objet eſt-il bien prouvé ?

Nous parlons de ſes attributs moraux, mais nous ne les avons jamais imaginés que ſur le modèle des nôtres ; & il nous eſt impoſſible de faire autrement. Nous ne lui avons attribué la juſtice, la bonté, &c. que d'après les idées du peu de juſtice & de bonté que nous appercevons autour de nous.

Mais au fond, quel rapport de quelques-unes de nos qualités ſi incertaines & ſi variables avec les qualités de l'Etre ſuprême éternel ?

Notre idée de juſtice n'eſt autre choſe que l'intérêt d'autrui reſpecté par notre intérêt. Le pain qu'une femme a pêtri de la farine dont ſon mari a ſemé le froment, lui appartient. Un ſauvage affamé lui prend ſon pain & l'emporte ; la femme crie que c'eſt une injuſtice énorme : le ſauvage dit tranquillement qu'il n'eſt rien de plus juſte, & qu'il n'a pas dû ſe laiſſer mourir de faim lui & ſa famille pour l'amour d'une vieille.

Au moins il ſemble que nous ne pouvons guère at-

tribuer à DIEU une juſtice infinie, ſemblable à la juſtice contradictoire de cette femme & de ce ſauvage. Et cependant quand nous diſons DIEU eſt juſte, nous ne pouvons prononcer ces mots que d'après nos idées de juſtice.

Nous ne connaiſſons point de vertu plus agréable que la franchiſe, la cordialité. Mais ſi nous allions admettre dans DIEU une franchiſe, une cordialité infinie, nous riſquerions de dire une grande ſottiſe.

Nous avons des notions ſi confuſes des attributs de l'Etre ſuprême, que des écoles admettent en lui une préſcience, une préviſion infinie, qui exclut tout événement contingent, & d'autres écoles admettent une préviſion qui n'exclut pas la contingence.

Enfin, depuis que la ſorbonne a déclaré que DIEU peut faire qu'un bâton n'ait pas deux bouts, qu'une choſe peut être à la fois & n'être pas, on ne ſait plus que dire. On craint toujours d'avancer une héréſie. (*a*)

Ce qu'on peut affirmer ſans crainte, c'eſt que DIEU eſt infini, & que l'eſprit de l'homme eſt bien borné.

L'eſprit de l'homme eſt ſi peu de choſe, que Paſcal a dit : *Croyez-vous qu'il ſoit impoſſible que* DIEU *ſoit infini & ſans parties ? Je veux vous faire voir une choſe infinie & indiviſible ; c'eſt un point mathématique ſe mouvant partout d'une vîteſſe infinie, car il eſt en tous lieux & tout entier dans chaque endroit.*

On n'a jamais rien avancé de plus complétement abſurde ; & cependant c'eſt l'auteur des *lettres provinciales* qui a dit cette énorme ſottiſe. Cela doit faire trembler tout homme de bon ſens.

(*a*) *Hiſtoire de l'univerſité* par Duboulai.

INFLUENCE.

TOUT ce qui vous entoure, influe sur vous, en physique, en morale. Vous le savez assez.

Peut-on influer sur un être sans toucher, sans remuer cet être ?

On a démontré enfin cette étonnante propriété de la matière de graviter sans contact, d'agir à des distances immenses.

Une idée influe sur une idée ; chose non moins compréhensible.

Je n'ai point au mont Krapac le livre de l'*empire du soleil & de la lune*, composé par le célèbre médecin Meade qu'on prononce *Mid*. Mais je sais bien que ces deux astres sont la cause des marées ; & ce n'est point en touchant les flots de l'Océan qu'ils opérent ce flux & ce reflux, il est démontré que c'est par les loix de la gravitation.

Mais quand vous avez la fièvre, le soleil & la lune influent-ils sur vos jours critiques ? votre femme n'a-t-elle ses règles qu'au premier quartier de la lune ? les arbres que vous coupez dans la pleine lune pourrissent-ils plutôt que s'ils avaient été coupés dans le décours ? non pas que je sache ; mais des bois coupés quand la sève circulait encore ont éprouvé la putréfaction plutôt que les autres ; & si par hasard c'était en pleine lune qu'on les coupa, on aura dit, c'est cette pleine lune qui a fait tout le mal.

Votre femme aura eu ses menstrues dans le croissant ; mais votre voisine a les siens dans le dernier quartier.

Les jours critiques de la fièvre que vous avez pour avoir trop mangé, arrivent vers le premier quartier : votre voisin a les siens vers le décours.

Il faut bien que tout ce qui agit ſur les animaux & ſur les végétaux agiſſe pendant que la lune marche.

Si une femme de Lyon a remarqué qu'elle a eu trois ou quatre fois ſes règles les jours que la diligence arrivait de Paris, ſon apoticaire, homme à ſyſtême, ſera-t-il en droit de conclure que la diligence de Paris a une influence admirable ſur les canaux excrétoires de cette dame?

Il a été un tems où tous les habitans des ports de mer de l'Océan, étaient perſuadés qu'on ne mourait jamais quand la marée montait, & que la mort attendait toujours le reflux.

Pluſieurs médecins ne manquaient pas de fortes raiſons pour expliquer ce phénomène conſtant. La mer en montant communiqne aux corps la force qui l'élève. Elle apporte des particules vivifiantes qui raniment tous les malades. Elle eſt ſalée, & le ſel préſerve de la pourriture attachée à la mort. Mais quand la mer s'affaiſſe & s'en retourne, tout s'affaiſſe comme elle; la nature languit, le malade n'eſt plus vivifié, il part avec la marée. Tout cela eſt bien expliqué, comme on le voit, & n'en eſt pas plus vrai.

Les élémens, la nourriture, la veille, le ſommeil, les paſſions, ont ſur vous de continuelles influences. Tandis que ces influences exercent leur empire ſur votre corps, les planètes marchent & les étoiles brillent. Direz-vous que leur marche & leur lumière ſont la cauſe de votre rhume, de votre indigeſtion, de votre inſomnie, de la colère ridicule où vous venez de vous mettre contre un mauvais raiſonneur, de la paſſion que vous ſentez pour cette femme?

Mais la gravitation du ſoleil & de la lune a rendu la terre un peu plate au pole, & élève deux fois l'Océan entre les tropiques en vingt-quatre heures; donc elle peut régler vos accès de fiévre & gouverner toute votre machine. Attendez au moins que cela ſoit prouvé, pour le dire.

Le ſoleil agit beaucoup ſur nous par ſes rayons qui

nous touchent & qui entrent dans nos pores. C'eſt une très-ſûre & très-bénigne influence. Il me ſemble que nous ne devons admettre en phyſique aucune action ſans contact, juſqu'à ce que nous ayons trouvé quelque puiſſance bien reconnue qui *agiſſe en diſtance*, comme celle de la gravitation, & comme celle de vos penſées ſur les miennes quand vous me fourniſſez des idées. Hors de là je ne vois juſqu'à préſent que des influences de la matière qui touche à la matière.

Le poiſſon de mon étang & moi nous exiſtons chacun dans notre ſéjour. L'eau qui le touche de la tête à la queue agit continuellement ſur lui. L'atmoſphère qui m'environne & qui me preſſe, agit ſur moi. Je ne dois attribuer à la lune qui eſt à quatre-vingt-dix mille lieues de moi, rien de ce que je dois naturellement attribuer à ce qui touche ſans ceſſe ma peau. C'eſt pis que ſi je voulais rendre la cour de la Chine reſponſable d'un procès que j'aurais en France. N'allons jamais au loin quand ce que nous cherchons eſt tout auprès.

Je vois que le ſavant M. *Menuret* eſt d'un avis contraire dans l'Encyclopédie à l'article *Influence*. C'eſt ce qui m'oblige à me défier de tout ce que je viens de propoſer. L'abbé de *St. Pierre* diſait qu'il ne faut jamais avoir raiſon, mais dire, *Je ſuis de cette opinion quant à préſent.*

INFLUENCE DES PASSIONS DES MÈRES SUR LEUR FŒTUS.

Je crois, quant à préſent, que les affections violentes des femmes enceintes font quelquefois un prodigieux effet ſur l'embrion qu'elles portent dans leur matrice, & je crois que je le croirai toujours ; ma raiſon eſt que je l'ai vu. Si je n'avais pour garant de mon opinion que le témoignage des hiſtoriens qui rapportent l'exemple de *Marie Stuart* & de ſon fils *Jacques I*, je ſuſpendrais mon jugement, parce qu'il y a deux cents ans entre cette

aventure & moi ; (ce qui affaiblit ma croyance) parce que je puis attribuer l'impreſſion faite ſur le cerveau de *Jacques* à d'autres cauſes qu'à l'imagination de *Marie*. Des aſſaſſins royaux, à la tête deſquels eſt ſon mari, entrent l'épée à la main dans le cabinet où elle ſoupe avec ſon amant, & le tuent à ſes yeux : la révolution ſubite qui s'opère dans ſes entrailles paſſe juſqu'à ſon fruit, & *Jacques I* avec beaucoup de courage, ſentit toute ſa vie un frémiſſement involontaire quand on tirait un épée du fourreau. Il ſe pourrait après tout que ce petit mouvement dans ſes organes eût une autre cauſe.

Mais on amène en ma préſence, dans la cour d'une femme groſſe, un bateleur qui fait danſer un petit chien coëffé d'une eſpèce de toque rouge; la femme s'écrie qu'on faſſe retirer cette figure ; elle nous dit que ſon enfant en ſera marqué ; elle pleure, rien ne la raſſure. C'eſt la ſeconde fois, dit-elle, que ce malheur m'arrive. Mon premier enfant porte l'empreinte d'une terreur pareille que j'ai éprouvée ; je ſuis faible, je ſens qu'il m'arrivera un malheur. Elle n'eut que trop raiſon. Elle accoucha d'un enfant qui reſſemblait à cette figure dont elle avait été tant épouvantée. La toque ſurtout était très-aiſée à reconnaître ; ce petit animal vécut deux jours.

Du tems de *Mallebranche*, perſonne ne doutait de l'aventure qu'il rapporte de cettte femme qui ayant vu rouer un malfaiteur, mit au jour un fils dont les membres étaient briſés aux mêmes endroits où le patient avait été frappé. Tous les phyſiciens convenaient alors que l'imagination de cette mère avait eu ſur ſon fœtus une influence funeſte.

On a cru depuis être plus rafiné ; on a nié cette influence. On a dit comment voulez-vous que les affections d'une mère aillent déranger les membres du fœtus ? Je n'en ſais rien ; mais je l'ai vu. Philoſophes nouveaux, vous cherchez envain comment un enfant ſe forme, & vous voulez que je ſache comment il ſe déforme !

INITIATION.

ANCIENS MYSTÈRES.

L'ORIGINE des anciens myſtères ne ſerait-elle pas dans cette même faibleſſe qui fait parmi nous les confréries, & qui établiſſait des congrégations ſous la direction des jéſuites ? n'eſt-ce pas ce beſoin d'aſſociation qui forma tant d'aſſemblées ſecrètes d'artiſans dont il ne nous reſte preſque plus que celle des francs-maçons ? Il n'y avait pas juſqu'aux gueux qui n'euſſent leurs confréries, leur jargon particulier, dont j'ai vu un petit dictionnaire imprimé au ſeizième ſiècle.

Cette inclination naturelle de s'aſſocier, de ſe cantonner, de ſe diſtinguer des autres, de ſe raſſurer contr'eux, produiſit probablement toutes ces bandes particulières, toutes ces initiations myſtérieuſes qui firent enſuite tant de bruit, & qui tombèrent enfin dans l'oubli, où tout tombe avec le tems.

Que les dieux Cabires, les hiérophantes de Samothrace, *Iſis, Orphée, Cérès-Eleuſine* me le pardonnent ; je ſoupçonne que leurs ſecrets ſacrés ne méritaient pas au fond plus de curioſité que l'intérieur des couvens de carmes & de capucins.

Ces myſtères étant ſacrés, les participans le furent bientôt. Et tant que le nombre fut petit, il fut reſpecté, juſqu'à ce qu'enfin s'étant trop accru, il n'eut pas plus de conſidération que les barons Allemands quand le monde s'eſt vu rempli de barons.

On payait ſon initiation comme tout récipiendaire paie ſa bien-venue ; mais il n'était pas permis de parler pour ſon argent. Dans tous les tems ce fut un grand crime de révéler le ſecret de ces ſimagrées religieuſes.

Ce ſecret ſans doute ne méritait pas d'être connu, puiſque l'aſſemblée n'était pas une ſociété de philoſophes, mais d'ignorans, dirigés par un hiérophante. On faiſait ſerment de ſe taire ; & tout ſerment fut toujours un lien ſacré. Aujourd'hui même encore nos pauvres franc-maçons jurent de ne point parler de leurs myſtères. Ces myſtères ſont bien plats, mais on ne ſe parjure preſque jamais.

Diagoras fut proſcrit par les Athéniens pour avoir fait de l'hymne ſecrète d'*Orphée* un ſujet de converſation. *Ariſtote* nous apprend (*a*) qu'*Eſchyle* riſqua d'être déchiré par le peuple, ou du moins bien battu, pour avoir donné dans une de ſes piéces quelque idée de ces mêmes myſtères, auxquels alors preſque tout le monde était initié.

Il parait qu'*Alexandre* ne faiſait pas grand cas de ces facéties révérées ; elles ſont fort ſujettes à être mépriſées par les héros. Il révéla le ſecret à ſa mère *Olimpias*, mais il lui recommanda de n'en rien dire ; tant la ſuperſtition enchaîne juſqu'aux héros même.

On frappe dans la ville de Buſiris, dit Hérodote, (*b*) *les hommes & les femmes après le ſacrifice ; mais de dire où on les frappe, c'eſt ce qui ne m'eſt pas permis.* Il le fait pourtant aſſez entendre.

Je crois voir une deſcription des myſtères de *Cérès-Eleuſine* dans le poëme de *Claudien*, du rapt de Proſerpine, beaucoup plus que dans le ſixième livre de l'*Enéide*. Virgile vivait ſous un prince qui joignait à toutes ſes méchancetés celle de vouloir paſſer pour dévot, qui était probablement initié lui-même, pour en impoſer au peuple, & qui n'aurait pas toléré cette prétendue profanation. Vous voyez qu'*Horace* ſon favori regarde cette révélation comme un ſacrilège.

Vetabo qui Cereris ſacrum

(*a*) *Suidas Athenagoras Meurſius eleus.*
(*b*) *Herod.* liv. II. chap. XLI.

Vulgarit arcanæ ſub iiſdem
Sit trabibus, vel fragilem mecum
Solvat phazelum.

Je me garderai bien de loger ſous mes toits
Celui qui de Cérès a trahi les myſtères.

D'ailleurs, la ſibylle de Cumes, & cette deſcente aux enfers, imitée d'*Homère* beaucoup moins qu'embellie, la belle prédiction des deſtins des *Céſars* & de l'empire romain, n'ont aucun rapport aux fables de *Cérès*, de *Proſerpine* & de *Triptolême*. Ainſi il eſt fort vraiſemblable que le ſixième livre de l'*Enéïde* n'eſt point une deſcription des myſtères. Si je l'ai dit je me dédis; mais je tiens que *Claudien* les a révélés tout au long. Il floriſſait dans un tems où il était permis de divulguer les myſtères d'*Eleuſis* & tous les myſtères du monde. Il vivait ſous *Honorius* dans la décadence totale de l'ancienne religion grecque & romaine, à laquelle *Théodoſe I* avait déjà porté des coups mortels.

Horace n'aurait pas craint alors d'habiter ſous le même toit avec un révélateur des myſtères. *Claudien* en qualité de poëte était de cette ancienne religion, plus faite pour la poéſie que la nouvelle. Il peint les facéties des myſtères de *Cérès* telles qu'on les jouait encore révérencieuſement en Grèce juſqu'à *Théodoſe II*. C'était une eſpèce d'opéra en pantomimes, tels que nous en avons vu de très-amuſans, où l'on repréſentait toutes les diableries du docteur *Fauſtus*, la naiſſance du monde & celle d'arlequin qui ſortaient tous deux d'un gros œuf aux rayons du ſoleil. C'eſt ainſi que toute l'hiſtoire de *Cérès* & de *Proſerpine* était repréſentée par tous les myſtagogues. Le ſpectacle était beau; il devait coûter beaucoup; & il ne faut pas s'étonner que les initiés payaſſent les comédiens. Tout le monde vit de ſon métier.

Voici les vers ampoulés de *Claudien.*

Inferni raptoris equos, afflataque curru
Sidera tenario, caligantesque profundæ
Junonis Thalamos audaci promere cantu
Mens congesta jubet. Gressus removete prophani.
Jam furor humanos nostro de pectore sensus
Expulit, & totum spirant præcordia phœbum.
Jam mihi cernuntur trepidis delubra moveri
Pedibus, & claram dispergere culmina lucem,
Adventum testata Dei: jam magnus ab imis
Auditur fremitus terris, templumque remugit
Cécropidum, sanctasque faces extollit Eleusis:
Angues Triptolemi strident & squammea curvis
Colla levant attrita jugis, lapsuque sereno
Erecti roseas tendunt ad carmina cristas.
Ecce procul ternis hecate variata figuris
Exoritur, lenisque simul procedit Iacchus,
Crinali florens hedera, quem Partica velat
Tigris, & auratos in nodum colligit angues.

Je vois les noirs coursiers du fier dieu des enfers ;
Ils ont percé la terre, ils font mugir les airs.
Voici ton lit fatal, ô triste Proserpine !
Tous mes sens ont frémi d'une fureur divine ;
Le temple est ébranlé jusqu'en ses fondemens ;
L'enfer a répondu par ses mugissemens :
Cérès a secoué ses torches menaçantes ;
D'un nouveau jour qui luit les clartés renaissantes
Annoncent Proserpine à nos regards contens.
Triptolême la suit. Dragons obéissans

Traînez ſur l'horiſon ſon char utile au monde.
Hecate, des enfers fuyez la nuit profonde.
Brillez, reine des tems. Et toi, divin Bacchus,
Bienfaicteur adoré de cent peuples vaincus,
Que ton ſuperbe thyrſe amène l'allègreſſe.

Chaque myſtère avait ſes cérémonies particulières, mais tous admettaient les veilles, les vigiles, où les garçons & les filles ne perdirent pas leur tems. Et ce fut en partie ce qui décrédita à la fin ces cérémonies nocturnes, inſtituées pour la ſanctification. On abrogea ces cérémonies de rendez vous en Grèce dans le tems de la guerre du Péloponèſe. On les abolit à Rome dans la jeuneſſe de *Ciceron*, dix-huit ans avant ſon conſulat. Elles étaient ſi dangereuſes que dans l'*Aulularia* de Plaute, Liconide dit à Euclion, *Je vous avoue que dans une vigile de Cérès je fis un enfant à votre fille.*

Notre religion qui purifia beaucoup d'inſtituts payens en les adoptant, ſanctifia le nom d'initiés, les fêtes nocturnes, les vigiles qui furent long-tems en uſage, mais qu'on fut enfin obligé de défendre quand la police fut introduite dans le gouvernement de l'égliſe, long-tems abandonnée à la piété & au zèle qui tenaient lieu de police.

La formule principale de tous les myſtères était partout, *Sortez, profanes.* Les chrétiens prirent auſſi dans les premiers ſiècles cette formule. Le diacre diſait, *Sortez, catéchumènes, poſſedés, & tous les non-initiés.*

C'eſt en parlant du baptême des morts que St. Chryſoſtome dit, *Je voudrais m'expliquer clairement, mais je ne le puis qu'aux initiés. On nous met dans un grand embarras. Il faut ou être inintelligibles, ou publier les ſecrets qu'on doit cacher.*

On

On ne peut désigner plus clairement la loi du secret & l'initiation. Tout est tellement changé que si vous parliez aujourd'hui d'initiation à la plupart de vos prêtres, à vos habitués de paroisse, il n'y en aurait pas un qui vous entendît, excepté ceux qui par hasard auraient lu ce chapitre.

Vous verrez dans *Minutius Felix* les imputations abominables dont les payens chargeaient les mystères chrétiens. On reprochait aux initiés de ne se traiter de frères & de sœurs que pour profaner ce nom sacré ; (*a*) ils baisaient, disait-on, les parties génitales de leurs prêtres ; (comme on en use encore avec les santons d'Afrique) ils se souillaient de toutes les turpitudes dont on a depuis flétri les templiers. Les uns & les autres étaient accusés d'adorer une espèce de tête d'âne.

Nous avons vu que les premières sociétés chrétiennes se reprochaient tour-à-tour les plus inconcevables infamies. Le prétexte de ces calomnies mutuelles était ce secret inviolable que chaque société faisait de ses mystères. C'est pourquoi dans Minutius Felix, *Cæcilius* l'accusateur des chrétiens s'écrie, pourquoi cachent-ils avec tant de soin ce qu'ils font & ce qu'ils adorent ? l'honnêteté veut le grand jour, le crime seul cherche les ténèbres. *Cur occultare & abscondere quidquid colunt magnopere nituntur ? cùm honesta semper publico gaudeant, scelera secreta sint.*

Il n'est pas douteux que ces accusations universellement répandues, n'aient attiré aux chrétiens plus d'une persécution. Dès qu'une société d'hommes, quelle qu'elle soit, est accusée par la voix publique, en vain l'imposture est avérée, on se fait un mérite de persécuter les accusés.

(*a*) *Minutius Felix*, page 22. édition *in*-4°.

Comment n'aurait-on pas eu les premiers chrétiens en horreur quand *saint Epiphane* lui-même les charge des plus exécrables imputations ? Il assure que les chrétiens phibionites offraient à trois cent soixante-cinq anges la semence qu'ils répandaient sur les filles & sur les garçons ; (*a*) & qu'après être parvenus sept cent trente fois à cette turpitude, ils s'écriaient, Je suis le CHRIST.

Selon lui, ces mêmes phibionites, les gnostiques & les stratiotistes, hommes & femmes répandant leur semence dans les mains les uns des autres, l'offraient à DIEU dans leurs mystères, en lui disant, Nous vous offrons le corps de JESUS-CHRIST. (*b*) Ils l'avalaient ensuite, & disaient, C'est le corps de CHRIST, c'est la pâque. Les femmes qui avaient leurs ordinaires en rempliſſaient aussi leurs mains, & disaient, C'est le sang du CHRIST.

Les carpocratiens selon le même père de l'église, (*c*) commettaient le péché de sodomie dans leurs assemblées, & abusaient de toutes les parties du corps des femmes, après quoi ils faisaient des opérations magiques.

Les cérinthiens ne se livraient pas à ces abominations, (*d*) mais ils étaient persuadés que JESUS-CHRIST était fils de *Joseph*.

Les ébionites, dans leur évangile, prétendaient que *saint Paul* ayant voulu épouser la fille de *Gamaliel*, & n'ayant pu y parvenir, s'était fait chrétien dans sa colère, & avait établi le christianisme pour se venger. (*e*)

Toutes ces accusations ne parvinrent pas d'abord au gouvernement. Les Romains firent peu d'attention aux

(*a*) *Epiphane*, édition de Paris, 1574. pag. 40.
(*b*) Page 38.
(*c*) Feuillet 46. au revers.
(*d*) Page 49.
(*e*) Feuillet 62. au revers.

querelles & aux reproches mutuels de ces petites sociétés de Juifs, de Grecs, d'Egyptiens, cachées dans la populace, de même qu'aujourd'hui à Londres le parlement ne s'embarrasse point de ce que font les memnonistes, les piétistes, les anabaptistes, les millenaires, les moraves, les méthodistes. On s'occupe d'affaires plus pressantes, & on ne porte des yeux attentifs sur ces accusations secrètes que lorsqu'elles paraissent enfin dangereuses par leur publicité.

Elles parvinrent avec le tems aux oreilles du sénat, soit par les Juifs qui étaient les ennemis implacables des chrétiens, soit par les chrétiens eux-mêmes; & delà vint qu'on imputa à toutes les sociétés chrétiennes les crimes dont quelques-unes étaient accusées. Delà vint que leurs initiations furent calomniées si long-tems. Delà vinrent les persécutions qu'ils essuyèrent. Ces persécutions même les obligèrent à la plus grande circonspection; ils se cantonnèrent, ils s'unirent, ils ne montrèrent jamais leurs livres qu'à leurs initiés. Nul magistrat romain, nul empereur n'en eut jamais la moindre connaissance, comme on l'a déjà prouvé. La providence augmenta pendant trois siècles leur nombre & leurs richesses, jusqu'à-ce qu'enfin *Constance-Clore* les protégea ouvertement, & *Constantin* son fils embrassa leur religion.

Cependant les noms d'*initiés* & de *mystères* subsistèrent, & on les cacha aux Gentils autant qu'on le put. Pour les mystères des Gentils, ils durèrent jusqu'au tems de *Théodose*.

INNOCENS.

MASSACRE DES INNOCENS.

QUAND on parle du massacre des innocens, on n'entend ni les vêpres siciliennes, ni les matines de Paris, connues sous le nom de St. Barthelemi, ni les habitans du nouveau monde égorgés parce qu'ils n'étaient pas chrétiens, ni les auto-da-fé d'Espagne & de Portugal, &c. &c. &c. On entend d'ordinaire les petits enfans qui furent tués dans la banlieue de Bethléem par ordre d'*Hérode le grand*, & qui furent ensuite transportés à Cologne, où l'on en trouve encore.

Toute l'église grecque a prétendu qu'ils étaient au nombre de quatorze mille.

Les difficultés élevées par les critiques sur ce point d'histoire, ont toutes été résolues par les sages & savans commentateurs.

On a incidenté sur l'étoile qui conduisit les mages du fond de l'Orient à Jérusalem. On a dit que le voyage étant long, l'étoile avait dû paraître fort long-tems sur l'horison. Que cependant aucun historien, excepté *saint Matthieu*, n'a jamais parlé de cette étoile extraordinaire; que si elle avait brillé si long-tems dans le ciel, *Hérode* & toute sa cour, & tout Jérusalem devaient l'avoir apperçue, aussi-bien que ces trois mages ou ces trois rois; que par conséquent Hérode n'avait pas pu *s'informer diligemment de ces rois en quel tems ils avaient vu cette étoile.* Que si ces trois rois avaient fait des présens d'or, de myrrhe & d'encens à l'enfant nouveau né, ses parens auraient dû être fort riches;

qu'*Hérode* n'avait pas pu croire que cet enfant né dans une étable à Bethléem fût roi des Juifs, puisque ce royaume appartenait aux Romains & était un don de *César*; que si trois rois des Indes venaient aujourd'hui en France, conduits par une étoile, & s'arrêtaient chez une femme de Vaugirard, on ne ferait pourtant jamais croire au roi régnant que le fils de cette villageoise fût roi de France.

On a répondu pleinement à ces difficultés, qui sont les préliminaires du massacre des innocens; & on a fait voir que ce qui est impossible aux hommes, n'est pas impossible à DIEU.

A l'égard du carnage des petits enfans, soit que le nombre ait été de quatorze mille, ou plus, ou moins grand, on a montré que cette horreur épouvantable & unique dans le monde, n'était pas incompatible avec le caractère d'*Hérode;* qu'à la vérité, ayant été confirmé roi de Judée par *Auguste*, il ne pouvait rien craindre d'un enfant né de parens obscurs & pauvres dans un petit village; mais qu'étant attaqué alors de la maladie dont il mourut, il pouvait avoir le sang tellement corrompu qu'il en eût perdu la raison & l'humanité; qu'enfin tous ces événemens incompréhensibles, qui préparaient des mystères plus incompréhensibles, étaient dirigés par une providence impénétrable.

On objecte que l'historien *Joseph* presque contemporain, & qui a raconté toutes les cruautés d'*Hérode*, n'a pourtant pas plus parlé du massacre des petits enfans que de l'étoile des trois rois. Que ni *Philon* le Juif, ni aucun autre Juif, ni aucun Romain n'en ont rien dit; que même trois évangélistes ont gardé un profond silence sur ces objets importans. On répond que *saint Matthieu* les a annoncés, & que le témoignage d'un homme inspiré est plus fort que le silence de toute la terre.

Les censeurs ne se sont pas rendus ; ils ont osé reprendre St. Matthieu lui-même sur ce qu'il dit que ces enfans furent massacrés, *afin que les paroles de Jérémie fussent accomplies. Une voix s'est entendue dans Rama, une voix de pleurs & de gémissemens, Rachel pleurant ses fils & ne se consolant point parce qu'ils ne sont plus.*

Ces paroles historiques, disent-ils, s'étaient accomplies à la lettre dans la tribu de Benjamin, descendante de *Rachel*, quand *Nabuzardam* fit périr une partie de cette tribu vers la ville de Rama. Ce n'était pas plus une prédiction, disent-ils, que ne le sont ces mots, *il sera appellé Nazaréen. Et il vint demeurer dans une ville nommée Nazareth, afin que s'accomplît ce qui a été dit par les prophêtes, il sera appellé Nazaréen.* Ils triomphent de ce que ces mots ne se trouvent dans aucun prophête, de même qu'ils triomphent de ce que *Rachel* pleurant les Benjamites dans Rama n'a aucun rapport avec le massacre des innocens sous *Hérode.*

Ils osent prétendre que ces deux allusions étant visiblement fausses, sont une preuve manifeste de la fausseté de cette histoire ; ils concluent qu'il n'y eut ni massacre des enfans, ni étoile nouvelle, ni voyage des trois rois.

Ils vont bien plus loin ; ils croient trouver une contradiction aussi grande entre le récit de *saint Matthieu* & celui de *saint Luc*, qu'entre les deux généalogies rapportées par eux. (Voyez l'article *Contradiction.*) St. Matthieu dit que *Joseph* & *Marie* transportèrent JESUS en Egypte, de crainte qu'il ne fût enveloppé dans le massacre. St. Luc au contraire dit, *qu'après avoir accompli toutes les cérémonies de la loi, Joseph & Marie retournèrent à Nazareth leur ville, & qu'ils allaient tous les ans à Jérusalem pour célébrer la pâque.*

Or, il fallait trente jours avant qu'une accouché ſe purifiât, & accomplît toutes les cérémonies de la loi. C'eût été expoſer pendant ces trente jours l'enfant à périr dans la proſcription générale. Et ſi ſes parens allèrent à Jéruſalem accomplir les ordonnances de la loi, ils n'allèrent donc pas en Egypte.

Ce ſont-là les principales objections des incrédules. Elles ſont aſſez réfutées par la croyance des égliſes grecque & latine. S'il fallait continuellement éclaircir les doutes de tous ceux qui liſent l'écriture, il faudrait paſſer ſa vie entière à diſputer ſur tous les articles. Rapportons-nous-en plutôt à nos maîtres, à l'univerſité de Salamanque, quand nous ſerons en Eſpagne; à celle de Coïmbre, ſi nous ſommes en Portugal; à la ſorbonne en France, à la ſacrée congrégation dans Rome. Soumettons-nous toujours de cœur & d'eſprit à ce qu'on exige de nous pour notre bien.

INSTINCT.

INSTINCTUS, *impulsus*, *impulsion*; mais quelle puissance nous pousse ?

Tout sentiment est *instinct*.

Une conformité secrète de nos organes avec les objets forme notre instinct.

Ce n'est que par instinct que nous faisons mille mouvemens involontaires : de même que c'est par instinct que nous sommes curieux, que nous courons après la nouveauté, que la menace nous effraie, que le mépris nous irrite, que l'air soumis nous appaise, que les pleurs nous attendrissent.

Nous sommes gouvernés par l'instinct, comme les chats & les chèvres. C'est encore une ressemblance que nous avons avec les animaux : ressemblance aussi incontestable que celle de notre sang, de nos besoins, des fonctions de notre corps.

Notre instinct n'est jamais aussi industrieux que le leur ; il n'en approche pas. Dès qu'un veau, un agneau est né, il court à la mamelle de sa mère : l'enfant périrait, si la sienne ne lui donnait pas son mamelon, en le serrant dans ses bras.

Jamais femme, quand elle est enceinte, ne fut déterminée invinciblement par la nature à préparer de ses mains un joli berceau d'osier pour son enfant, comme une fauvette en fait un avec son bec & ses pattes. Mais le don que nous avons de réfléchir, joint aux deux mains industrieuses, dont la nature nous a fait présent, nous élève jusqu'à l'instinct des animaux, & nous place avec le tems infiniment au-dessus d'eux, soit en bien, soit en mal : proposition condamnée par messieurs de l'ancien parlement, & par la sorbonne, grands philosophes na-

turalistes, & qui ont beaucoup contribué, comme on sait, à la perfection des arts.

Notre instinct nous porte d'abord à rosser notre frère qui nous chagrine, si nous sommes colères & si nous nous sentons plus forts que lui. Ensuite notre raison sublime nous fait inventer les flèches, l'épée, la pique, & enfin le fusil, avec lesquels nous tuons notre prochain.

L'instinct seul nous porte tous également à faire l'amour : *amor omnibus idem* ; mais Virgile, Tibulle & Ovide le chantent.

C'est par le seul instinct qu'un jeune manœuvre s'arrête avec admiration & respect devant le carrosse surdoré d'un receveur des finances. La raison vient au manœuvre ; il devient commis, il se polit, il vole, il devient grand-seigneur à son tour, il éclabousse ses anciens camarades, mollement étendu dans un char plus doré que celui qu'il admirait.

Qu'est-ce que cet instinct qui gouverne tout le règne animal, & qui est chez nous fortifié par la raison, ou réprimé par l'habitude ? Est-ce *divinæ particula auræ* ? Oui, sans doute, c'est quelque chose de divin ; car tout l'est. Tout est l'effet incompréhensible d'une cause incompréhensible. Tout est déterminé par la nature. Nous raisonnons de tout ; & nous ne nous donnons rien.

INTÉRÊT.

NOUS n'apprendrons rien aux hommes nos confrères quand nous leur dirons qu'ils font tout par intérêt. Quoi! c'eſt par intérêt que ce malheureux faquir ſe tient tout nud au ſoleil, chargé de fers, mourant de faim, mangé de vermine & la mangeant? Oui ſans doute, nous l'avons dit ailleurs; il compte aller au dix-huitième ciel, & il regarde en pitié celui qui ne ſera reçu que dans le neuvième.

L'intérêt de la Malabre qui ſe brûle ſur le corps de ſon mari eſt de le retrouver dans l'autre monde, & d'y être plus heureuſe que ce faquir. Car avec leur métempſycoſe les Indiens ont un autre monde; ils ſont comme nous; ils admettent les contradictoires.

Avez-vous connaiſſance de quelque roi ou de quelque république qui ait fait la guerre ou la paix, ou des édits, ou des conventions par un autre motif que celui de l'intérêt?

A l'égard de l'intérêt de l'argent, conſultez dans le grand dictionnaire encyclopédique cet article de M. d'*Alembert* pour le calcul, & celui de M. *Boucher* pour la juriſprudence. Oſons ajouter quelques réflexions.

1°. L'or & l'argent ſont-ils une marchandiſe? Oui; l'auteur de l'Eſprit des loix n'y penſe pas lorſqu'il dit, (*a*) *l'argent qui eſt le prix des choſes ſe loue & ne s'achète pas.*

Il ſe loue & s'achète. J'achète de l'or avec de l'argent, & de l'argent avec de l'or; & le prix en change tous les jours chez toutes les nations commerçantes.

La loi de la Hollande eſt qu'on paiera les lettres de

(*a*) Livre XXII. chap. XIX.

change en argent monnoyé du pays & non en or, ſi le créancier l'exige. Alors j'achète de la monnoie d'argent, & je la paie ou en or, ou en drap, ou en bled, ou en diamans.

J'ai beſoin de monnoie, ou de bled, ou de diamans pour un an : le marchand de bled, de monnoie ou de diamans, me dit : « Je pourrais pendant cette année » vendre avantageuſement ma monnoie, mon bled, mes » diamans. Evaluons à quatre, à cinq, à ſix pour cent, » ſelon l'uſage du pays, ce que vous me faites perdre. » Vous me rendrez par exemple, au bout de l'année » vingt-un karats de diamans pour vingt que je vous » prête, vingt-un ſacs de bled pour vingt ; vingt-» un mille écus pour vingt mille écus. Voilà l'intérêt. Il » eſt établi chez toutes les nations par la loi naturelle ; » le taux dépend de la loi particulière du pays. A Rome » on prête ſur gages à deux & demi pour cent ſuivant la » loi, & on vend vos gages ſi vous ne payez pas au tems » marqué. Je ne prête point ſur gages & je ne demande » que l'intérêt uſité en Hollande. Si j'étais à la Chine, je » vous demanderais l'intérêt en uſage à Macao & à » Kanton. ».

2°. Pendant qu'on fait ce marché à Amſterdam, arrive de ſaint Magloire un janſéniſte, (& le fait eſt très-vrai, il s'appellait l'abbé des *Iſſarts*) ce janſéniſte dit au négociant Hollandais ; prenez garde ; vous vous damnez ; l'argent ne peut produire de l'argent, *nummus nummum non parit.* Il n'eſt permis de recevoir l'intérêt de ſon argent que lorſqu'on veut bien perdre le fonds. Le moyen d'être ſauvé eſt de faire un contrat avec monſieur ; & pour vingt mille écus que vous ne reverrez jamais, vous & vos hoirs recevrez pendant toute l'éternité mille écus par an.

Vous faites le plaiſant, répond le Hollandais ; vous me propoſez là une uſure qui eſt tout juſte un infini du premier ordre. J'aurais déjà reçu moi ou les miens mon

capital au bout de vingt ans, le double en quarante, le quadruple en quatre-vingts ; vous voyez bien que c'eſt une ſérie infinie. Je ne puis d'ailleurs prêter que pour douze mois, & je me contente de mille écus de dédommagement.

L'ABBÉ DES ISSARTS.

J'en ſuis fâché pour votre ame hollandaiſe. DIEU défendit aux Juifs de prêter à intérêt ; & vous ſentez bien qu'un citoyen d'Amſterdam doit obéir ponctuellement aux loix du commerce, données dans un déſert à des fugitifs errans qui n'avaient aucun commerce.

LE HOLLANDAIS.

Cela eſt clair, tout le monde doit être Juif ; mais il me ſemble que la loi permet à la horde hébraïque la plus forte uſure avec les étrangers ; & cette horde y fit très-bien ſes affaires dans la ſuite.

D'ailleurs, il fallait que la défenſe de prendre de l'intérêt de Juif à Juif fût bien tombée en déſuétude, puiſque notre ſeigneur JESUS prêchant à Jéruſalem, dit expreſſément, que l'intérêt était de ſon tems à cent pour cent. Car dans la parabole des talens il dit, que le ſerviteur qui avait reçu cinq talens en gagna cinq autres dans Jéruſalem, que celui qui en avait deux en gagna deux, & que le troiſième qui n'en avait eu qu'un, qui ne le fit point valoir, fut mis au cachot par le maître pour n'avoir point fait travailler ſon argent chez les changeurs. Or ces changeurs étaient Juifs, donc c'était de Juifs à Juifs qu'on exerçait l'uſure à Jéruſalem ; donc cette parabole tirée des mœurs du tems, indique manifeſtement que l'uſure était à cent pour cent. Liſez ſaint Matthieu chap. XXV ; il s'y connaiſſait, il avait été commis de la douane en Galilée. Laiſſez-moi achever mon affaire avec monſieur ; & ne me faites perdre ni mon argent, ni mon tems.

L'ABBÉ DES ISSARTS.

Tout cela eſt bel & bon ; mais la ſorbonne a décidé que le prêt à intérêt eſt un péché mortel.

LE HOLLANDAIS.

Vous vous moquez de moi, mon ami, de citer la ſorbonne à un négociant d'Amſterdam. Il n'y a aucun de ces raiſonneurs qui ne faſſe valoir ſon argent quand il le peut à cinq ou ſix pour cent, en achetant ſur la place des billets des fermes, des actions de la compagnie des Indes, des reſcriptions, des billets du Canada. Le clergé de France en corps emprunte à intérêt. Dans pluſieurs provinces de France on ſtipule l'intérêt avec le principal. D'ailleurs, l'univerſité d'Oxford & celle de Salamanque ont décidé contre la ſorbonne; c'eſt ce que j'ai appris dans mes voyages. Ainſi, nous avons dieux contre dieux. Encore une fois ne me rompez pas la tête davantage.

L'ABBÉ DES ISSARTS.

Monſieur, monſieur, les méchans ont toujours de bonnes raiſons à dire. Vous vous perdez, vous dis-je. Car l'abbé de *ſaint Cyran* qui n'a point fait de miracles, & l'abbé *Páris* qui en a fait à ſaint Médard....

3°. Alors le marchand impatienté chaſſa l'abbé des *Iſſarts* de ſon comptoir; &, après avoir loyalement prêté ſon argent au denier vingt, alla rendre compte de ſa converſation aux magiſtrats, qui défendirent aux janſéniſtes de débiter une doctrine ſi pernicieuſe au commerce.

Meſſieurs, leur dit le premier échevin, de la grace efficace tant qu'il vous plaira; de la prédeſtination tant que vous en voudrez; de la communion auſſi peu que vous voudrez, vous êtes les maîtres; mais gardez-vous de toucher aux loix de notre état.

INTOLÉRANCE.

LISEZ l'article *Intolérance* dans le grand Dictionnaire encyclopédique. Lisez le livre de la *Tolérance* composé à l'occasion de l'affreux assassinat de *Jean Calas*, citoyen de Toulouse; & si après cela vous admettez la persécution en matière de religion, comparez-vous hardiment à *Ravaillac*. Vous savez que ce *Ravaillac* était fort intolérant.

Voici la substance de tous les discours que tiennent les intolérans.

Quoi! monstre, qui sera brûlé à tout jamais dans l'autre monde, & que je ferai brûler dans celui-ci dès que je le pourrai, tu as l'insolence de lire de *Thou* & *Bayle* qui sont mis à l'index à Rome? quand je te prêchais de la part de DIEU que *Samson* avait tué mille Philistins avec une mâchoire d'âne, ta tête plus dure que l'arsenal dont *Samson* avait tiré ses armes, m'a fait connaître par un léger mouvement de gauche à droite que tu n'en croyais rien. Et quand je disais que le diable *Asmodée* qui tordit le cou par jalousie aux sept maris de *Saraï* chez les Mèdes, était enchaîné dans la haute Egypte, j'ai vu une petite contraction de tes lèvres nommée en latin *cachinnus*, me signifier que dans le fond de l'ame l'histoire d'*Asmodée* t'était en dérision.

Et vous *Isaac Newton*, *Fréderic le grand*, roi de Prusse, électeur de Brandebourg; *Jean Locke*, impératrice de Russie, victorieuse des Ottomans; *Jean Milton*, bienfaisant monarque de Dannemarck; *Shakespear*, sage roi de Suède, *Leibnitz*, auguste maison de *Brunsvick*, *Tillotson*, empereur de la Chine; parlement d'Angleterre, conseil du grand-mogol, vous tous enfin qui ne croyez pas un mot de ce que j'ai enseigné dans mes cayers de théologie, je vous déclare que je vous regarde tous

comme des payens ou comme des commis de la douane, ainſi que je vous l'ai dit ſouvent pour le buriner dans votre dure cervelle. Vous êtes des ſcélérats endurcis; vous irez tous dans la gehenne où le ver ne meurt point, & où le feu ne s'éteint point; car j'ai raiſon, & vous avez tous tort; car j'ai la grace, & vous ne l'avez pas. Je confeſſe trois dévotes de mon quartier, & vous n'en confeſſez pas une. J'ai fait des mandemens d'évêques, & vous n'en avez jamais fait; j'ai dit des injures des halles aux philoſophes, & vous les avez protégés, ou imités, ou égalés; j'ai fait de pieux libelles diffamatoires farcis des plus infames calomnies, & vous ne les avez jamais lus. Je dis la meſſe tous les jours en latin pour douze ſous, & vous n'y aſſiſtez pas plus que *Ciceron*, *Caton*, *Pompée*, *Céſar*, *Horace* & *Virgile* n'y ont aſſiſté. Par conſéquent, vous méritez qu'on vous coupe le poing, qu'on vous arrache la langue, qu'on vous mette à la torture & qu'on vous brûle à petit feu; car DIEU eſt miſéricordieux.

Ce ſont-là, ſans en rien retrancher, les maximes des intolérans, & le précis de tous leurs livres. Avouons qu'il y a plaiſir à vivre avec ces gens-là.

JUIF.

LETTRE à meſſieurs Joſeph Ben Jonathan, Aaron Mathathaï, & David Wincker.

MESSIEURS,

LORSQUE M. *Medina* votre compatriote, me fit à Londres une banqueroute de vingt mille francs il y a quarante-quatre ans, il me dit, *que ce n'était pas ſa faute, qu'il était malheureux, qu'il n'avait jamais été enfant de Bélial, qu'il avait toujours tâché de vivre en fils de* DIEU, *c'eſt-à-dire, en honnête-homme, en bon Iſraélite.* Il m'attendrit, je l'embraſſai; nous louâmes DIEU enſemble; & je perdis quatre-vingts pour cent.

Vous devez ſavoir que je n'ai jamais haï votre nation. Je ne hais perſonne, pas même *Fréron.*

Loin de vous haïr, je vous ai toujours plaints. Si j'ai été quelquefois un peu goguenard, comme l'était le bon pape *Lambertini* mon protecteur, je n'en ſuis pas moins ſenſible. Je pleurais à l'âge de ſeize ans, quand on me diſait qu'on avait brûlé à Lisbonne une mère & une fille pour avoir mangé de bout un peu d'agneau cuit avec des laitues le quatorzième jour de la lune rouſſe; & je puis vous aſſurer que l'extrême beauté qu'on vantait dans cette fille, n'entra point dans la ſource de mes larmes, quoiqu'elle dût augmenter dans les ſpectateurs l'horreur pour les aſſaſſins, & la pitié pour la victime.

Je ne ſais comment je m'aviſai de faire un poëme épique à l'âge de vingt ans. (Savez-vous ce que c'eſt qu'un poëme épique? pour moi je n'en ſavais rien alors.) Le légiſlateur *Monteſquieu* n'avait point encore écrit ſes *Lettres perſanes*

perſanes que vous me reprochez d'avoir commentées, & j'avais déjà dit tout ſeul, en parlant d'un monſtre que vos ancêtres ont bien connu, & qui a même encore aujourd'hui quelques dévots :

Il vient; le fanatiſme eſt ſon horrible nom,
Enfant dénaturé de la religion,
Armé pour la défendre il cherche à la détruire;
Et reçu dans ſon ſein l'embraſſe & le déchire.
C'eſt lui qui dans Raba, ſur les bords de l'Arnon,
Guidait les deſcendans du malheureux Ammon,
Quand à Moloc leur dieu, des mères gémiſſantes
Offraient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le ſerment inhumain :
Dans le cœur de ſa fille il conduiſit ſa main.
C'eſt lui qui de Calcas ouvrant la bouche impie,
Demanda par ſa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes forêts il habita long-tems.
A l'affreux Teutatès il offrit ton encens.
Tu n'as point oublié ces ſacrés homicides,
Qu'à tes indignes dieux préſentaient tes druides.
Du haut du capitole il criait aux payens,
Frappez, exterminez, déchirez les chrétiens.
Mais lorſqu'au fils de dieu Rome enfin fut ſoumiſe,
Du capitole en cendre il paſſa dans l'égliſe;
Et dans les chœurs chrétiens inſpirant ſes fureurs,
De martyrs qu'ils étaient, les fit perſécuteurs.
Dans Londre il a formé la ſecte turbulente
Qui ſur un roi trop faible a mis ſa main ſanglante,
Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux,
Ces bûchers ſolemnels où des Juifs malheureux

Sont tous les ans en pompe envoyés par des prêtres
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.

Vous voyez bien que j'étais dès-lors votre ſerviteur, votre ami, votre frère, quoique mon père & ma mère m'euſſent conſervé mon prépuce.

Je ſais que l'inſtrument ou prépucé, ou déprépucé, a cauſé des querelles bien funeſtes. Je ſais ce qu'il en a coûté à *Páris* fils de *Priam*, & à *Menelas* frère d'*Agamemnon*. J'ai aſſez lu vos livres pour ne pas ignorer que *Sichem* fils d'*Hemor*, viola *Dina* fille de *Lia*, laquelle n'avait que cinq ans tout au plus, mais qui était fort avancée pour ſon âge. Il voulut l'épouſer; les enfans de *Jacob* frères de la violée, la lui donnèrent en mariage, à condition qu'il ſe ferait circoncire lui & tout ſon peuple. Quand l'opération fut faite, & que tous les Sichemites, ou Sichimites, étaient au lit dans les douleurs de cette beſogne, les ſaints patriarches *Simon* & *Lévi* les égorgèrent tous l'un après l'autre. Mais après tout, je ne crois pas qu'aujourd'hui le prépuce doive produire de ſi abominables horreurs. Je ne penſe pas ſurtout que les hommes doivent ſe haïr, ſe déteſter, s'anathématiſer, ſe damner réciproquement le ſamedi & le dimanche pour un petit bout de chair de plus ou de moins.

Si j'ai dit que quelques déprépucés ont rognés les eſpèces à Metz, à Francfort-ſur-l'Oder & à Varſovie, (ce dont je ne me ſouviens pas) je leur en demande pardon. Car étant prêt de finir mon pélerinage, je ne veux point me brouiller avec Iſraël.

J'ai l'honneur d'être comme on dit,

Votre, &c.

LETTRE SECONDE.

De l'antiquité des Juifs.

MESSIEURS,

Je ſuis toujours convenu, à meſure que j'ai lu quelques livres d'hiſtoire pour m'amuſer, que vous êtes une nation aſſez ancienne, & que vous datez de plus loin que les Teutons, les Celtes, les Welches, les Sicambres, les Bretons, les Slavons, les Angles & les Hurons. Je vous vois raſſemblés en corps de peuple dans une capitale nommée tantôt *Hershalaïm*, tantôt *Shebah* ſur la montagne Moriah, & ſur la montagne Sion, auprès d'un déſert, dans un terrain pierreux, près d'un petit torrent qui eſt à ſec ſix mois de l'année.

Lorſque vous commençâtes à vous affermir dans ce coin, (je ne dirai pas de terre, mais de cailloux,) il y avait environ deux ſiècles que Troye était détruite par les Grecs;

Medon était archonte d'Athènes;

Ekeſtrates régnait dans Lacédémone;

Latinus Silvius régnait dans le Latium;

Oſochor en Egypte.

Les Indes étaient floriſſantes depuis une longue ſuite de ſiècles.

C'était le tems le plus illuſtre de la Chine; l'empereur *Tchinvang* régnait avec gloire ſur ce vaſte empire; toutes les ſciences y étaient cultivées; & les annales publiques portent que le roi de la Cochinchine étant venu ſaluer cet empereur *Tchinvang*, il en reçut en préſent une bouſſole. Cette bouſſole aurait bien ſervi à votre *Salomon* pour les flottes qu'il envoyait au beau pays d'Ophir, que perſonne n'a jamais connu.

Ainſi après les Caldéens, les Syriens, les Perſes, les

Phéniciens, les Egyptiens, les Grecs, les Indiens, les Chinois, les Latins, les Toscans, vous êtes le premier peuple de la terre qui ait eu quelque forme de gouvernement connue.

Les Banians, les Guèbres, sont avec vous les seuls peuples, qui dispersés hors de leur patrie, ont conservé leurs anciens rites. Car je ne compte pas les petites troupes égyptiennes qu'on appellait *Zingari* en Italie, *Gipsi* en Angleterre, *Bohêmes* en France, lesquelles avaient conservé les antiques cérémonies du culte d'*Isis*, le cistre, les cimbales, les crotales, la danse d'*Isis*, la prophétie, & l'art de voler les poules dans les basses-cours. Ces troupes sacrées commencent à disparaître de la face de la terre, tandis que leurs pyramides appartiennent encore aux Turcs, qui n'en feront pas peut-être toujours les maîtres non plus que d'Hershalaïm, tant la figure de ce monde passe.

Vous dites que vous êtes établis en Espagne dès le tems de *Salomon*. Je le crois ; & même j'oserais penser que les Phéniciens purent y conduire quelques Juifs long-tems auparavant, lorsque vous fûtes esclaves en Phénicie après les horribles massacres que vous dites avoir été commis par *Cartouche Josué*, & par *Cartouche Caleb*.

Vos livres disent en effet (*a*) que vous fûtes réduits en servitude sous *Cusan Rashataïm* roi d'Aram-Naharaïm pendant huit ans, & sous *Eglon* (*b*) roi de Moab pendant dix-huit ans, puis sous *Jabin* (*c*) roi de Canaan pen-

(*a*) Juges, chap. III.

(*b*) C'est ce même *Eglon*, roi de Moab, qui fut si saintement assassiné au nom du Seigneur par *Aod* l'ambidextre, lequel lui avait fait serment de fidélité, & c'est ce même *Aod* qui fut si souvent réclamé à Paris par les prédicateurs de la Ligue. *Il nous faut un Aod, il nous faut un Aod* ; ils crièrent tant qu'ils en trouvèrent un.

(*c*) C'est sous ce *Jabin* que la bonne femme *Jahel* assassina le capitaine *Sizara*, en lui enfonçant un clou dans la cervelle, lequel clou le cloua fort avant dans la terre. Quel maître clou

dant vingt ans ; puis dans le petit canton de Madian dont vous étiez venus, & où vous vécûtes dans des cavernes pendant sept ans.

Puis en Galaad pendant dix-huit ans, (*a*) quoique *Jaïr* votre prince eût trente fils, montés chacun sur un bel ânon.

Puis sous les Phéniciens nommés par vous *Philistins* pendant quarante ans, jusqu'à-ce qu'enfin le seigneur *Adonaï* envoya *Samson* qui attacha trois cents renards l'un à l'autre par la queue, & tua mille Phéniciens avec une mâchoire d'âne, de laquelle il sortit une belle fontaine d'eau pure, qui a été très-bien représentée à la comédie italienne.

Voilà de votre aveu quatre-vingt-seize ans de captivité dans la terre promise. Or il est très-probable que les Tyriens qui étaient les facteurs de toutes les nations, & qui navigeaient jusques sur l'Océan, achetèrent plusieurs esclaves juifs, & les menèrent à Cadix qu'ils fondèrent. Vous voyez que vous êtes bien plus anciens que vous ne pensiez. Il est très-probable en effet que vous avez habité l'Espagne plusieurs siècles avant les Romains, les Goths, les Vandales & les Maures.

Non-seulement je suis votre ami, votre frère, mais de plus votre généalogiste.

Je vous supplie, messieurs, d'avoir la bonté de croire que je n'ai jamais cru, que je ne crois point, & que je ne croirai jamais que vous soyez descendus de ces voleurs de grand chemin à qui le roi *Actisan* fit couper le nez & les oreilles, & qu'il envoya, selon le rapport de *Diodore* de Sicile, (*b*) dans le désert qui est entre le lac Sirbon & le

& quelle maîtresse femme que cette *Jahel* ! on ne lui peut comparer, que *Judith*, mais *Judith* a paru bien supérieure, car elle coupa la tête à son amant dans son lit après lui avoir donné ses tendres faveurs. Rien n'est plus héroïque & plus édifiant.

(*a*) Juges, chap. X.

(*b*) *Diodore de Sicile*, liv. I. section II. chap. XII.

mont Sinaï ; désert affreux où l'on manque d'eau & de toutes les choses nécessaires à la vie. Ils firent des filets pour prendre des cailles qui les nourrirent pendant quelques semaines, dans le tems du passage des oiseaux.

Des savans ont prétendu que cette origine s'accorde parfaitement avec votre histoire. Vous dites vous-mêmes que vous habitâtes ce désert, que vous y manquâtes d'eau, que vous y vécûtes de cailles, qui en effet y sont très-abondantes. Le fond de vos récits semble confirmer celui de *Diodore* de Sicile ; mais je n'en crois que le pentateuque. L'auteur ne dit point qu'on vous ait coupé le nez & les oreilles. Il me semble même (autant qu'il m'en peut souvenir, car je n'ai pas *Diodore* sous ma main) qu'on ne vous coupa que le nez. Je ne me souviens plus où j'ai lu que les oreilles furent de la partie, je ne sais point si c'est dans quelques fragmens de *Manéthon*, cité par *St. Ephrem*.

Le secretaire qui m'a fait l'honneur de m'écrire en votre nom, a beau m'assurer que vous volâtes pour plus de neuf millions d'effets en or monnoyé ou orphévri, pour aller faire votre tabernacle dans le désert. Je soutiens que vous n'emportâtes que ce qui vous appartenait légitimement, en comptant les intérêts à quarante pour cent, ce qui était le taux légitime.

Quoi qu'il en soit, je certifie que vous êtes d'une très-bonne noblesse, & que vous étiez seigneurs d'Hershalaïm, long-tems avant qu'il fût question dans le monde de la maison de *Souabe*, de celle d'*Anhalt*, de *Saxe* & de *Bavière*.

Il se peut que les nègres d'Angola, & ceux de Guinée soient beaucoup plus anciens que vous, & qu'ils aient adoré un beau serpent avant que les Egyptiens aient connu leur *Isis*, & que vous ayez habité auprès du lac Sirbon ; mais les nègres ne nous ont pas encore communiqué leurs livres.

TROISIÈME LETTRE.

Sur quelques chagrins arrivés au peuple de DIEU.

Loin de vous accuſer, meſſieurs, je vous ai toujours regardés avec compaſſion. Permettez-moi de vous rappeller ici ce que j'ai lu dans le diſcours préliminaire de l'*eſſai ſur les mœurs des nations*, & ſur l'*hiſtoire générale*. On y trouve deux cent trente-neuf mille vingt Juifs égorgés les uns par les autres, depuis l'adoration du veau d'or juſqu'à la priſe de l'arche par les Philiſtins; laquelle coûta la vie à cinquante mille ſoixante & dix Juifs pour avoir oſé regarder l'arche, tandis que ceux qui l'avaient priſe ſi inſolemment à la guerre en furent quittes pour des hémorroïdes & pour offrir à vos prêtres cinq rats d'or, & cinq anus d'or. (*a*) Vous m'avouerez que deux cent trente-neuf mille vingt hommes maſſacrés par vos compatriotes, ſans compter tout ce que vous perdîtes dans vos alternatives de guerre & de ſervitude, devaient faire un grand tort à une colonie naiſſante.

Comment puis-je ne vous pas plaindre en voyant dix de vos tribus abſolument anéanties, ou peut-être réduites à deux cents familles, qu'on retrouve, dit-on, à la Chine & dans la Tartarie!

Pour les deux autres tribus, vous ſavez ce qui leur eſt arrivé. Souffrez donc ma compaſſion, & ne m'imputez pas de mauvaiſe volonté.

(*a*) Pluſieurs théologiens qui ſont la lumière du monde, ont fait des commentaires ſur ces rats d'or, & ſur ces anus d'or. Ils diſaient que les metteurs-en-œuvre Philiſtins étaient bien adroits, qu'il eſt très-difficile de ſculpter encore un trou du cu bien reconnoiſſable, ſans y joindre deux feſſes, & que c'était une étrange offrande au Seigneur qu'un trou du cu. D'autres théologiens diſaient que c'était aux Sodomites à préſenter cette offrande. Mais enfin ils ont abandonné cette diſpute. Ils s'occupent aujourd'hui de convulſions, de billets de confeſſion & d'extrême-onction donnés la bayonnete au bout du fuſil.

QUATRIÈME LETTRE.

Sur la femme à Michas.

Trouvez bon que je vous demande ici quelques éclairciſſemens ſur un fait ſingulier de votre hiſtoire. Il eſt peu connu des dames de Paris & des perſonnes du bon ton.

Il n'y avait pas trente-huit ans que votre *Moyſe* était mort, lorſque la femme à *Michas* de la tribu de Benjamin, perdit onze cents cycles, qui valent, dit-on, environ ſix cents livres de notre monnoie. Son fils les lui rendit, (*a*) ſans que le texte nous apprenne s'il ne les avait pas volés. Auſſi-tôt la bonne juive en fait faire des idoles, & leur conſtruiſit une petite chapelle ambulante ſelon l'uſage. Un lévite de Bethléem s'offrit pour la deſſervir moyennant dix francs par an, deux tuniques, & *bouche à cour*, comme on diſait autrefois.

Une tribu alors (qu'on appella depuis la *Tribu de Dan*) paſſa auprès de la maiſon de la Michas, en cherchant s'il n'y avait rien à piller dans le voiſinage. Les gens de Dan ſachant que la *Michas* avait chez elle un prêtre, un voyant, un devin, un rhoé, s'enquirent de lui ſi leur voyage ſerait heureux, s'il y aurait quelque bon coup à faire. Le lévite leur promit un plein ſuccès. Ils commencèrent par voler la chapelle de la *Michas*, & lui prirent juſqu'à ſon lévite. La Michas & ſon mari eurent beau crier : *Vous en emportez mes dieux, & vous me volez mon prêtre* ; on les fit taire, & on alla mettre tout à feu & à ſang par dévotion dans la petite bourgade de Dan, dont la tribu prit le nom.

Ces flibuſtiers conſervèrent une grande reconnaiſſance pour les dieux de la *Michas* qui les avaient ſi bien ſervis.

(*a*) Juges, chap. XXVII.

Ces idoles furent placées dans un beau tabernacle. La foule des dévots augmenta, il fallut un nouveau prêtre, il s'en préſenta un.

Ceux qui ne connaiſſent pas votre hiſtoire ne devineront jamais qui fut ce chapelain. Vous le ſavez, meſſieurs, c'était le propre petit-fils de *Moyſe*, un nommé *Jonathan*, fils de *Gerſon*, fils de *Moyſe* & de la fille à *Jéthro*.

Vous conviendrez avec moi que la famille de *Moyſe* était un peu ſingulière. Son frère à l'âge de cent ans jette un veau d'or en fonte & l'adore; ſon petit fils ſe fait aumônier des idoles pour de l'argent. Cela ne prouverait-il pas que votre religion n'était pas encore faite, & que vous tâtonnâtes long-tems avant d'être de parfaits Iſraélites tels que vous l'êtes aujourd'hui?

Vous répondez à ma queſtion que notre *St. Pierre Simon Barjone* en a fait autant, & qu'il commença ſon apoſtolat par renier ſon maître. Je n'ai rien à repliquer, ſinon qu'il faut toujours ſe défier de ſoi. Et je me défie ſi fort de moi-même, que je finis ma lettre en vous aſſurant de toute mon indulgence, & en vous demandant la vôtre.

CINQUIÈME LETTRE.

Aſſaſſinats juifs. Les juifs ont-ils été antropophages, leurs mères ont-elles couché avec des boucs? les pères & mères ont-ils immolé leurs enfans? & quelques autres belles actions du peuple de DIEU.

MESSIEURS,

J'ai un peu gourmandé votre ſecretaire. Il n'eſt pas dans la civilité de gronder les valets d'autrui devant

leurs maîtres ; mais l'ignorance orgueilleuse révolte dans un chrétien qui se fait valet d'un Juif. Je m'adresse directement à vous pour n'avoir plus à faire à votre livrée.

CALAMITÉS JUIVES, ET GRANDS ASSASSINATS.

Permettez-moi d'abord de m'attendrir sur toutes vos calamités, car outre les deux cent trente-neuf mille vingt Israélites, tués par l'ordre du Seigneur, je vois la fille de *Jephté* immolée par son père. *Il lui fit comme il l'avait voué.* Tournez-vous de tous les sens ; tordez le texte, disputez contre les pères de l'église. Il lui fit comme il avait voué ; & il avait voué d'égorger sa fille pour remercier le Seigneur. Belle action de graces !

Oui, vous avez immolé des victimes humaines au Seigneur ; mais consolez-vous : je vous ai dit souvent que nos Welches & toutes les nations en firent autant autrefois. Voilà M. de *Bougainville* qui revient de l'isle de Taïti, de cette isle de Cithère dont les habitans paisibles, doux, humains, hospitaliers, offrent aux voyageurs tout ce qui est en leur pouvoir, les fruits les plus délicieux, & les filles les plus belles, les plus faciles de la terre. Mais ces peuples ont leurs jongleurs ; & ces jongleurs les forcent à sacrifier leurs enfans à des magots qu'ils appellent leurs *dieux*.

Je vois soixante & dix frères d'*Abimelec* écrasés sur une même pierre par cet *Abimelec* fils de *Gédéon* & d'une coureuse. Ce fils de *Gédéon* était mauvais parent ; & ce *Gédéon* l'ami de DIEU était bien débauché.

Votre lévite qui vient sur son âne à Gabaa ; les Gabaonites qui veulent le violer, sa pauvre femme qui est violée à sa place & qui meurt à la peine ; la guerre civile qui en est la suite, toute votre tribu de Benjamin exter-

minée, à six cents hommes près, me font une peine que je ne puis vous exprimer.

Vous perdez tout-d'un-coup cinq belles villes que le Seigneur vous destinait au bout du lac de Sodome, & cela pour un attentat inconcevable contre la pudeur de deux anges. En vérité, c'est bien pis que ce dont on accuse vos mères avec les boucs. Comment n'aurais-je pas la plus grande pitié pour vous, quand je vois le meurtre, la bestialité constatés chez vos ancêtres qui sont nos premiers pères spirituels & nos proches parens selon la chair? Car enfin, si vous descendez de *Sem*, nous descendons de son frère *Japhet*. Nous sommes évidemment cousins.

ROITELETS, OU MELCHIM JUIFS.

Votre *Samuel* avait bien raison de ne pas vouloir que vous eussiez des roitelets; car presque tous vos roitelets sont des assassins, à commencer par *David* qui assassine Miphiboseth fils de Jonathas son tendre ami qu'*il aimait d'un amour plus grand que l'amour des femmes*, qui assassine Uriah le mari de sa Betzabé, qui assassine jusqu'aux enfans qui tettent dans les villages alliés de son protecteur *Achis*; qui commande en mourant qu'on assassine *Joab* son général, & *Semei* son conseiller; à commencer, dis-je, par ce *David* & par *Salomon* qui assassine son propre frère *Adonias* embrassant en vain l'autel, & à finir par *Hérode le grand* qui assassine son beau-frère, sa femme, tous ses parens & ses enfans même.

Je ne vous parle pas des quatorze mille petits garçons que votre roitelet, ce grand *Hérode*, fit égorger dans le village de Bethléem. Ils sont enterrés comme vous savez, à Cologne avec nos onze mille vierges, & on voit encore un de ces enfans tout entier. Vous ne croyez pas à cette histoire authentique parce qu'elle n'est pas dans

votre canon, & que votre *Flavien Joseph* n'en a rien dit. Je ne vous parle pas des onze cent mille hommes tués dans la seule ville de Jérusalem pendant le siége qu'en fit *Titus*.

Par ma foi, la nation chérie est une nation bien malheureuse.

SI LES JUIFS ONT MANGÉ DE LA CHAIR HUMAINE?

Parmi vos calamités qui m'ont fait tant de fois frémir, j'ai toujours compté le malheur que vous avez eu de manger de la chair humaine. Vous dites que cela n'est arrivé que dans les grandes occasions, que ce n'est pas vous que le Seigneur invitait à sa table pour manger le cheval & le cavalier, que c'étaient les oiseaux qui étaient les convives; je le veux croire. (Voyez l'article *Antropophages.*)

SI LES DAMES JUIVES COUCHÈRENT AVEC DES BOUCS?

Vous prétendez que vos mères n'ont pas couché avec des boucs, ni vos pères avec des chèvres. Mais, dites-moi, messieurs, pourquoi vous êtes le seul peuple de la terre à qui les loix aient jamais fait une pareille défense? Un législateur se serait-il jamais avisé de promulguer cette loi bizarre, si le délit n'avait pas été commun?

SI LES JUIFS IMMOLÈRENT DES HOMMES?

Vous osez assurer que vous n'immoliez pas des victimes humaines au Seigneur; & qu'est-ce donc que le meurtre de la fille de *Jepthé* réellement immolée, comme nous l'avons déjà prouvé par vos propres livres?

Comment expliquerez-vous l'anathême des trente-deux pucelles qui furent le partage du Seigneur quand vous prîtes chez les Madianites trente-deux mille pucelles & soixante-un mille ânes ? Je ne vous dirai pas ici qu'à ce compte il n'y avait pas deux ânes par pucelle ; mais je vous demanderai ce que c'était que cette part du Seigneur. Il y eut, selon votre livre des Nombres, seize mille filles pour vos soldats, seize mille filles pour vos prêtres ; & sur la part des soldats on préleva trente-deux filles pour le seigneur. Qu'en fit-on ? vous n'aviez point de religieuses. Qu'est-ce que la part du Seigneur dans toutes vos guerres, sinon du sang ?

Le prêtre *Samuel* ne hacha-t-il pas en morceaux le roitelet *Agag*, à qui le roitelet *Saül* avait sauvé la vie ? ne le sacrifia-t-il pas comme la part du Seigneur ?

Ou renoncez à vos livres auxquels je crois fermement, selon la décision de l'église ; ou avouez que vos pères ont offert à DIEU des fleuves de sang humain, plus que n'a jamais fait aucun peuple du monde.

DES TRENTE-DEUX MILLE PUCELLES, DES SOIXANTE ET QUINZE MILLE BŒUFS, ET DU FERTILE DÉSERT DE MADIAN.

Que votre secretaire cesse de tergiverser, d'équivoquer, sur le camp des Madianites & sur leurs villages. Je me soucie bien que ce soit dans un camp ou dans un village de cette petite contrée misérable & déserte que votre prêtre-boucher *Eléazar*, général des armées juives, ait trouvé soixante & douze mille bœufs, soixante-un mille ânes, six cent soixante & quinze mille brebis, sans compter les beliers & les agneaux !

Or, si vous prîtes trente-deux mille petites filles, il y avait apparemment autant de petits garçons, autant

de pères & de mères. Cela irait probablement à cent vingt-huit mille captifs, dans un désert où l'on ne boit que de l'eau saumache, où l'on manque de vivres, & qui n'est habité que par quelques Arabes vagabonds au nombre de deux ou trois mille tout-au-plus. Vous remarquerez d'ailleurs que ce pays affreux n'a pas plus de huit lieues de long & de large sur toutes les cartes.

Mais qu'il soit aussi grand, aussi fertile, aussi peuplé que la Normandie ou le Milanais, cela ne m'importe. Je m'en tiens au texte qui dit que la part du Seigneur fut de trente-deux filles. Confondez tant qu'il vous plaira le Madian près de la mer Rouge avec le Madian près de Sodome; je vous demanderai toujours compte de mes trente-deux pucelles.

Votre secretaire a-t-il été chargé par vous de supputer combien de bœufs & de filles peut nourrir le beau pays de Madian?

J'habite un canton, messieurs, qui n'est pas la terre promise; mais nous avons un lac beaucoup plus beau que celui de Sodome. Notre sol est d'une bonté très-médiocre. Votre secretaire me dit qu'un arpent de Madian peut nourrir trois bœufs. Je vous assure, messieurs, que chez moi un arpent ne nourrit qu'un bœuf. Si votre secretaire veut tripler le revenu de mes terres, je lui donnerai de bons gages; & je ne le paierai pas en rescriptions sur les receveurs-généraux. Il ne trouvera pas dans tout le pays de Madian une meilleure condition que chez moi. Mais malheureusement cet homme ne s'entend pas mieux en bœufs qu'en veaux d'or.

A l'égard des trente-deux mille pucelages, je lui en souhaite. Notre petit pays est environ de l'étendue de Madian; il contient environ quatre mille ivrognes, une douzaine de procureurs, deux hommes d'esprit, & environ quatre mille personnes du beau sexe, qui ne sont pas toutes jolies. Tout cela monte à environ huit mille personnes, supposé que le greffier qui m'a produit ce

compte n'ait pas exagéré de moitié selon la coutume. Vos prêtres & les nôtres auraient peine à trouver dans mon pays trente-deux mille pucelles pour leur usage. C'est ce qui me donne de grands scrupules sur les dénombremens du peuple romain, du tems que son empire s'étendait à quatre lieues du mont Tarpeïen, & que les Romains avaient une poignée de foin au haut d'une perche pour enseignes. Peut-être ne savez-vous pas que les Romains passèrent cinq cents années à piller leurs voisins avant d'avoir aucun historien ; & que leurs dénombremens sont fort suspects ainsi que leurs miracles.

A l'égard des soixante-un mille ânes qui furent le prix de vos conquêtes en Madian, c'est assez parler d'ânes.

DES ENFANS JUIFS IMMOLÉS PAR LEURS MÈRES.

Je vous dis que vos pères ont immolé leurs enfans, & j'appelle en témoignage vos prophêtes. *Isaïe* leur reproche ce crime de cannibales (*a*) *Vous immolez aux dieux vos enfans dans des torrens sous des pierres.*

Vous m'allez dire que ce n'était pas au seigneur *Adonaï* que les femmes sacrifiaient les fruits de leurs entrailles ; que c'était à quelque autre dieu. Il importe bien vraiment que vous ayez appellé *Melkom* ou *Sadai*, ou *Baal* ou *Adonaï*, celui à qui vous immoliez vos enfans ! ce qui importe, c'est que vous ayez été des parricides. C'était, dites-vous, à des idoles étrangères que vos pères faisaient ces offrandes ; eh bien, je vous plains encore davantage de descendre d'aïeux parricides & idolâtres. Je gémirai avec vous de ce que vos pères furent toujours idolâtres pendant quarante ans dans le désert de Sinaï, comme le disent expressément *Jérémie*, *Amos* & *saint Etienne*.

(*a*) Isaïe, chap. XLVII. v. 7.

Vous étiez idolâtres du tems des juges, & le petit-fils de *Moyſe* était prêtre de la tribu de Dan, idolâtre toute entière comme nous l'avons vu. Car il faut inſiſter, inculquer, ſans quoi tout s'oublie.

Vous étiez idolâtres ſous vos rois; vous n'avez été fidèles à un ſeul DIEU qu'après qu'*Eſdras* eut reſtauré vos livres. C'eſt-là que votre véritable culte non interrompu commence. Et par une providence incompréhenſible de l'Etre ſuprême, vous avez été les plus malheureux de tous les hommes depuis que vous avez été les plus fidèles, ſous les rois de Syrie, ſous les rois d'Egypte, ſous *Hérode* l'Iduméen, ſous les Romains, ſous les Perſans, ſous les Arabes, ſous les Turcs, juſqu'au tems où vous me faites l'honneur de m'écrire, & où j'ai celui de vous répondre.

SIXIÈME LETTRE.

Sur la beauté de la terre promiſe.

Ne me reprochez pas de ne vous point aimer. Je vous aime tant, que je voudrais que vous fuſſiez tous dans Hershalaïm au-lieu des Turcs qui dévaſtent tout votre pays, & qui ont bâti cependant une aſſez belle moſquée ſur les fondemens de votre temple, & ſur la plate-forme conſtruite par votre *Hérode*.

Vous cultiveriez ce malheureux déſert comme vous l'avez cultivé autrefois, vous porteriez encore de la terre ſur la croupe de vos montagnes arides; vous n'auriez pas beaucoup de bled, mais vous auriez d'aſſez bonnes vignes, quelques palmiers, des oliviers & des pâturages.

Quoique la Paleſtine n'égale pas la Provence, & que Marſeilles ſeule ſoit ſupérieure à toute la Judée qui n'avait pas un port de mer, quoique la ville d'Aix ſoit dans une ſituation incomparablement plus belle que Jéruſalem, vous pourriez faire de votre terrain à-peu-près ce que les

les Provençaux ont fait du leur. Vous exécuteriez à plaisir dans votre détestable jargon votre détestable musique.

Il est vrai que vous n'auriez point de chevaux, parce qu'il n'y a que des ânes vers Hershalaïm & qu'il n'y a jamais eu que des ânes. Vous manqueriez souvent de froment, mais vous en tireriez d'Egypte ou de la Syrie.

Vous pourriez voiturer des marchandises à Damas, à Séide sur vos ânes, ou même sur des chameaux que vous ne connûtes jamais du tems de vos melchim, & qui vous seraient d'un grand secours. Enfin un travail assidu, pour lequel l'homme est né, rendrait fertile cette terre que les seigneurs de Constantinople & de l'Asie mineure négligent.

Elle est bien mauvaise cette terre promise. Connaissez-vous *saint Jérôme*? C'était un prêtre chrétien; vous ne lisez point les livres de ces gens-là. Cependant il a demeuré très-long-tems dans votre pays; c'était un très-docte personnage, peu endurant à la vérité, & prodigue d'injures quand il était contredit; mais sachant votre langue mieux que vous, parce qu'il était bon grammairien. L'étude était sa passion dominante, la colère n'était que la seconde. Il s'était fait prêtre avec son ami *Vincent*, (*a*) à condition qu'ils ne diraient jamais la messe ni vêpres, de peur d'être trop interrompus dans leurs études. Car étant directeurs de femmes & de filles, s'ils avaient été obligés encore de vaquer aux œuvres presbytériales, il ne leur serait pas resté deux heures dans la journée pour le grec, le caldéen & l'idiome judaïque. Enfin, pour avoir plus de loisir, *Jérôme* se retira tout-à-fait chez les Juifs, à Bethléem, comme l'évêque d'Avranche *Huet* se retira chez les jésuites à la maison professe, rue saint Antoine à Paris.

Jérôme se brouilla, il est vrai, avec l'évêque de Jérusa-

(*a*) C'est-à-dire qu'ils ne feraient aucune fonction sacerdotale.

lem nommé *Jean*, avec le célèbre prêtre *Rufin*, avec plusieurs de ses amis. Car, ainsi que je l'ai déjà dit, *Jérôme* était colère & plein d'amour-propre; & *saint Augustin* l'accuse d'être inconstant & léger, (*a*) mais enfin il n'en était pas moins saint; il n'en était pas moins docte; son témoignage n'en est pas moins recevable sur la nature du misérable pays dans lequel son ardeur pour l'étude & sa mélancolie l'avaient confiné.

Ayez la complaisance de lire sa lettre à *Dardanus* écrite l'an 414 de notre ère vulgaire, qui est, suivant le comput juif, l'an du monde quatre mille, ou 4001, ou 4003, ou 4004, comme on voudra.

« (*b*) Je prie ceux qui prétendent que le peuple juif » après sa sortie d'Egypte, prit possession de ce pays, qui » est devenu pour nous, par la passion & la résurrection » du Sauveur, une véritable terre de promesse; je les » prie, dis-je, de nous faire voir ce que ce peuple en a » possédé. Tout son domaine ne s'étendait que depuis » Dan jusqu'à Bersabée, c'est-à-dire, l'espace de cent » soixante milles de longueur. L'écriture sainte n'en donne » pas davantage à *David* & à *Salomon*..... J'ai honte » de dire quelle est la largeur de la terre promise, & je » crains que les païens ne prennent delà occasion de » blasphêmer. On ne compte que quarante-six milles » depuis Joppé jusqu'à notre petit bourg de Bethléem, » après quoi on ne trouve plus qu'un affreux désert. »

Lisez aussi la lettre à une de ses dévotes où il dit, qu'il n'y a que des cailloux & point d'eau à boire de Jérusalem à Bethléem: mais plus loin, vers le Jourdain, vous auriez

(*a*) En récompense Jérôme écrit à Augustin dans sa cent quatorzième lettre: je n'ai point critiqué vos ouvrages, car je ne les ai jamais lus; & si je voulais les critiquer, je pourrais vous faire savoir que vous n'entendez point les pères Grecs.... Vous ne savez pas même ce dont vous parlez.

(*b*) Lettre très-importante de Jérôme.

d'assez bonnes vallées dans ce pays hérissé de montagnes pelées. C'était véritablement une contrée de lait & de miel ; comme vous disiez, en comparaison de l'abominable désert d'Oreb & de Sinaï dont vous êtes originaires. La Champagne pouilleuse est la terre promise par rapport à certains terrains des landes de Bordeaux. Les bords de l'Aar sont la terre promise en comparaison des petits cantons Suisses. Toute la Palestine est un fort mauvais terrain en comparaison de l'Egypte, dont vous dites que vous sortîtes en voleurs ; mais c'est un pays délicieux si vous le comparez aux déserts de Jérusalem, de Nazareth, de Sodome, d'Oreb, de Sinaï, de Cadès-barné, &c.

Retournez en Judée le plutôt que vous pourrez. Je vous demande seulement deux ou trois familles hébraïques pour établir au mont Krapac, où je demeure ; un petit commerce nécessaire. Car si vous êtes de très-ridicules théologiens, (& nous aussi) vous êtes des commerçans très-intelligens ; ce que nous ne sommes pas.

SEPTIÈME LETTRE.

Sur la charité que le peuple de DIEU *& les chrétiens doivent avoir les uns pour les autres.*

Ma tendresse pour vous n'a plus qu'un mot à vous dire. Nous vous avons pendus entre deux chiens pendant des siècles, nous vous avons arrachés les dents pour vous forcer à nous donner votre argent ; nous vous avons chassés plusieurs fois par avarice, nous vous avons rappellés par avarice & par bêtise ; nous vous faisons payer encore dans plus d'une ville la liberté de respirer l'air ; nous vous avons sacrifiés à DIEU dans plus d'un royaume ; nous vous avons brûlés en holocaustes : car je ne veux pas, à votre exemple, dissimuler que nous ayons offert à DIEU des sacrifices de sang humain. Toute la différence est que nos prêtres vous ont fait brûler par des

aïques, se contentant d'appliquer votre argent à leur profit, & que vos prêtres ont toujours immolé les victimes humaines de leurs mains sacrées. Vous fûtes des monstres de cruauté & de fanatisme en Palestine; nous l'avons été dans notre Europe. Oublions tout cela, mes amis.

Voulez-vous vivre paisibles? imitez les Banians & les Guèbres; ils sont beaucoup plus anciens que vous; ils sont dispersés comme vous; ils sont sans patrie comme vous. Les Guèbres surtout, qui sont les anciens Persans, sont esclaves comme vous après avoir été long-tems vos maîtres. Ils ne disent mot; prenez ce parti. Vous êtes des animaux calculans; tâchez d'être des animaux pensans.

JULIEN.

QUOIQUE nous ayons déjà parlé de *Julien* à l'article *apostat*, quoique nous ayons, à l'exemple de tous les sages, déploré le malheur horrible qu'il eut de n'être pas chrétien, & que d'ailleurs nous ayons rendu justice à toutes ses vertus, cependant nous sommes forcés d'en dire encore un mot.

C'est à l'occasion d'une imposture aussi absurde qu'atroce, que nous avons lue par hasard dans un de ces petits dictionnaires dont la France est inondée aujourd'hui, & qu'il est malheureusement trop aisé de faire. Ce dictionnaire théologique est d'un ex-jésuite nommé *Paulian*; il répète cette fable si décréditée, que l'empereur *Julien* blessé à mort en combattant contre les Perses, jeta son sang contre le ciel, en s'écriant, *tu as vaincu, Galiléen.* Fable qui se détruit d'elle-même, puisque *Julien* fut vainqueur dans le combat; & que certainement JESUS-CHRIST n'était pas le dieu des Perses.

Cependant, *Paulian* oſe affirmer que le fait eſt inconteſtable. Et ſur quoi l'affirme-t-il ? ſur ce que *Théodoret*, l'auteur de tant d'inſignes menſonges, le rapporte; encore ne le rapporte-t-il que comme un bruit vague ; il ſe ſert du mot, *On dit.* (*a*) Ce conte eſt digne des calomniateurs qui écrivirent que *Julien* avait ſacrifié une femme à la lune, & qu'on trouva après ſa mort un grand coffre rempli de têtes parmi ſes meubles.

Ce n'eſt pas le ſeul menſonge & la ſeule calomnie dont cet ex-jéſuite *Paulian* ſe ſoit rendu coupable. Si ces malheureux ſavaient quel tort ils font à notre ſainte religion en cherchant à l'appuyer par l'impoſture, & par les injures groſſières qu'ils vomiſſent contre les hommes les plus reſpectables, ils ſeraient moins audacieux & moins emportés ; mais ce n'eſt pas la religion qu'ils veulent ſoutenir ; ils veulent gagner de l'argent par leurs libelles ; & déſeſpérant d'être lus des gens du monde, ils compilent, compilent, compilent du fratras théologique dans l'eſpérance que leurs opuſcules feront fortune dans les ſéminaires. (Voyez *philoſophie.*)

On demande très-ſincèrement pardon aux lecteurs ſenſés d'avoir parlé d'un ex-jéſuite nommé *Paulian*, & d'un ex-jéſuite nommé *Nonotte*, & d'un ex-jéſuite nommé *Patouillet* ; mais après avoir écraſé des ſerpens, n'eſt-il pas permis auſſi d'écraſer des puces ?

(*a*) Théodoret, chap. XXV.

JUSTICE.

CE n'eſt pas d'aujourd'hui que l'on dit que la juſtice eſt bien ſouvent très-injuſte: *ſummum jus ſumma injuria*, eſt un des plus anciens proverbes. Il y a pluſieurs manières affreuſes d'être injuſte; par exemple, celle de rouer l'innocent *Calas* ſur des indices équivoques, & de ſe rendre coupable du ſang innocent pour avoir trop cru des vaines préſomptions.

Une autre manière d'être injuſte, eſt de condamner au dernier ſupplice, un homme qui mériterait tout-au-plus trois mois de priſon. Cette eſpèce d'injuſtice eſt celle des tyrans, & ſurtout des fanatiques, qui deviennent toujours tyrans dès qu'ils ont la puiſſance de mal faire.

Nous ne pouvons mieux démontrer cette vérité que par la lettre qu'un célèbre avocat au conſeil, écrivit en 1766 à Mr. le marquis de *Beccaria*, l'un des plus célèbres profeſſeurs de juriſprudence qui ſoient en Europe.

LETTRE DE MR. CASS..... A MR. BECCARIA.

Il ſemble, monſieur, que toutes les fois qu'un génie bienfaiſant cherche à rendre ſervice au genre humain, un démon funeſte s'élève auſſi-tôt pour détruire l'ouvrage de la raiſon.

A peine eûtes-vous inſtruit l'Europe par votre excellent livre ſur les *délits & les peines*, qu'un homme qui ſe dit juriſconſulte, écrivit contre vous en France. Vous aviez ſoutenu la cauſe de l'humanité, & il fut l'avocat de la barbarie. C'eſt peut-être ce qui a préparé la cataſtrophe du jeune chevalier de *la Barre* âgé de dix-neuf ans, & du

fils du préſident de *Talonde* qui n'en avait pas encore dix-huit.

Avant que je vous raconte, monſieur, cette horrible aventure qui excite l'étonnement & la pitié de l'Europe entière, (excepté peut-être de quelques fanatiques ennemis de la nature humaine) permettez-moi de poſer ici deux principes que vous trouverez inconteſtables.

1°. Quand une nation eſt encore aſſez attachée aux anciens uſages pour faire ſubir aux accuſés le ſupplice de la torture, c'eſt-à-dire, pour leur faire ſouffrir mille morts au-lieu d'une, ſans ſavoir s'ils ſont innocens ou coupables : il eſt clair au moins qu'on ne doit point exercer cette cruauté contre un accuſé quand il convient de ſon crime, & qu'on n'a plus beſoin d'aucune preuve.

2° Il eſt contre la nature des choſes de punir les violation s des uſages reçus dans un pays, les délits commis contre l'opinion régnante, & qui n'ont opéré aucun mal phyſique, du même ſupplice dont on punit les parricides & les empoiſonneurs.

Si ces deux règles ne ſont pas démontrées, il n'y a plus de loix, il n'y a plus de raiſon ſur la terre; les hommes ſont abandonnés à la plus capricieuſe tyrannie; & leur ſort eſt fort au-deſſous de celui des bêtes.

Ces deux principes établis, je viens, monſieur, à la funeſte hiſtoire que je vous ai promiſe.

Il y avait dans Abbeville, petite cité de Picardie, une abbeſſe, fille d'un conſeiller d'état très-eſtimé; c'eſt une dame aimable, de mœurs au fonds très-régulières, d'une humeur douce & enjouée, bienfaiſante & ſage ſans ſuperſtition.

Un nommé *Saucourt*, eſpèce de juriſconſulte d'Abbeville, était ulcéré contre cette dame, parce que lui ayant demandé pour ſon fils, une demoiſelle riche & de qualité, penſionnaire dans ce couvent, elle l'avait mariée à un

autre. Ce *Saucourt* venait encore de perdre un procès contre un citoyen d'Abbeville, père d'un des jeunes gens qui furent impliqués dans l'horrible aventure du chevalier de *la Barre*. *Saucourt* cherchait à se venger. Il avait tout le fanatisme du capitoul de Toulouse *David*, principal assassin des *Calas*, & il joignait l'hypocrisie à ce fanatisme.

Madame l'abbesse avait fait venir chez elle dans ce tems-là, en 1764, le chevalier de *la Barre* son neveu, petit-fils d'un lieutenant-général des armées, mais dont le père avait dissipé une fortune de plus de quarante mille livres de rente. Elle prit soin de ce jeune homme, comme de son fils, & elle était prête de lui faire obtenir une compagnie de cavalerie : il fut logé dans l'extérieur du couvent, & madame sa tante lui donnait souvent à souper, ainsi qu'à quelques jeunes gens de ses amis. Le sieur *Saucourt* commença d'abord par accuser ce chevalier, auprès de l'évêque d'Amiens, de s'être habillé en fille dans le couvent.

Il fut que le chevalier de *la Barre* & le jeune *Talonde* fils du président de la ville, avaient passé depuis peu à quarante pas d'une procession de capucins, sans ôter leur chapeau : c'était au mois de Juillet 1765. Il chercha dès ce moment a faire regarder cet oubli momentané des bienséances comme une insulte préméditée faite à la religion. Tandis qu'il ourdissait secrétement cette trame, il arriva malheureusement que le 9 Août de la même année on s'apperçut que le crucifix de bois posé sur le pont neuf d'Abbeville était endommagé, & l'on soupçonna que des soldats ivres avaient commis cette insolence impie.

Je ne puis m'empêcher, monsieur, de remarquer ici qu'il est peut-être indécent & dangereux d'exposer sur un pont ce qui doit être révéré dans un temple catholique ; les voitures publiques peuvent aisément le briser ou le renverser par terre. Des ivrognes peuvent l'insulter au sortir d'un cabaret, sans savoir même quel excès ils com-

mettent. Il faut remarquer encore que ces ouvrages groſſiers, ces crucifix de grand chemin, ces images de la Vierge-*Marie*, ces enfans JESUS qu'on voit dans des niches de plâtre au coin des rues de pluſieurs villes, ne ſont pas un objet d'adoration tels qu'ils le ſont dans nos égliſes : cela eſt ſi vrai, qu'il eſt permis de paſſer devant ces images ſans les ſaluer. Ce ſont des monumens d'une piété mal éclairée : & au jugement de tous les hommes ſenſés, ce qui eſt ſaint ne doit être que dans le lieu ſaint.

Malheureuſement l'évêque d'Amiens érant auſſi évêque d'Abbeville, donna à cette aventure une célébrité, & une importance qu'elle ne méritait pas. Il fit lancer des monitoires ; il vint faire une proceſſion ſolemnelle auprès de ce crucifix, & on ne parla dans Abbeville que de ſacrilèges pendant une année entière. On diſait qu'il ſe formait une nouvelle ſecte qui briſait tous les crucifix, qui jetait par terre toutes les hoſties & les perçait à coups de couteaux. On aſſurait qu'elles avaient répandu beaucoup de ſang. Il y eut des femmes qui crurent en avoir été témoins. On renouvella tous les contes calomnieux répandus contre les Juifs dans tant de villes de l'Europe. Vous connaiſſez, monſieur, à quel excès la populace porte la crédulité & le fanatiſme, trop ſouvent encouragés par quelques moines.

Saucourt voyant les eſprits échauffés, confondit malicieuſement enſemble l'aventure du crucifix & celle de la proceſſion, qui n'avaient aucune connexité. Il rechercha toute la vie du chevalier de *la Barre* : il fit venir chez lui valets, ſervantes, manœuvres ; il leur dit d'un ton d'inſpiré qu'ils étaient obligés en vertu des monitoires, de révéler tout ce qu'ils avaient pu apprendre à la charge de ce jeune homme ; ils répondirent tous qu'ils n'avaient jamais entendu dire que le chevalier de *la Barre* eût la moindre part à l'endommagement du crucifix.

On ne découvrit aucun indice touchant cette mutila-

tion, & même alors il parut fort douteux que la crucifix eût été mutilé exprès. On commença à croire (ce qui est assez vraisemblable) que quelque charrette chargée de bois avait causé cette accident

Mais, dit *Saucourt* à ceux qu'il voulait faire parler, si vous n'êtes pas sûrs que le chevalier de *la Barre* ait mutilé un crucifix en passant sur le pont, vous savez au moins que cette année au mois de Juillet, il a passé dans une rue avec deux de ses amis à trente pas d'une procession sans ôter son chapeau. Vous avez oui dire qu'il a chanté une fois des chansons libertines; vous êtes obligés de l'accuser sous peine de péché mortel.

Après avoir aiguisé ainsi le poignard qu'on appelle le glaive de la justice, il tint la place de lieutenant-criminel, pour frapper des enfans innocens avec ce poignard.

La procédure une fois commencée, il y eut une foule de délations; chacun disait ce qu'il avait vu ou cru voir, ce qu'il avait entendu ou cru entendre. Le trouble, la désolation étaient dans toute la ville. Elle tremblait sous trois juges qui jugèrent cet affreux procès. Et qui étaient ces trois juges? ce *Saucourt*, un nommé *Broutel*, autrefois procureur, depuis marchand de bois, de vin & de cochons, qui ne fut jamais reconnu pour un avocat; j'ignore quel était le troisième. C'est de ce petit aréopage que dépendait l'honneur & la vie de plusieurs gentilshommes dont le plus vieux avait dix-neuf ans, & les autres sortaient de l'enfance.

Voici, monsieur, quelles sont les charges.

Le 13 Août 1765, six témoins déposent qu'ils ont vu passer trois jeunes gens à trente pas d'une procession, que les sieurs de *la Barre* & de *Talonde* avaient leur chapeau sur la tête, & le sieur *Moinel* le chapeau sous le bras.

Dans une addition d'information, une *Elizabeth La-*

crivel, dépose avoir entendu dire à un de ses cousins, que ce cousin avait entendu dire au chevalier de *la Barre* qu'il n'avait pas ôté son chapeau.

Le 26 Septembre une femme du peuple, nommée *Ursule Gondalier*, dépose qu'elle a entendu dire que le chevalier de *la Barre* voyant une image de *St. Nicolas* en plâtre chez la sœur *Marie*, tourière du couvent, il demanda à cette tourière si elle avait acheté cette image pour avoir celle d'un homme chez elle.

La nommée *Bauvalet* dépose que le chevalier de *la Barre* a proféré un mot impie en parlant de la Vierge *Marie*.

Claude, dit *Sélinconrt*, témoin unique, dépose que l'accusé lui a dit que les commandemens de DIEU ont été faits par des prêtres; mais à la confrontation l'accusé soutient que *Sélincourt* est un calomniateur, & qu'il n'a été question que des commandemens de l'église.

Le nommé *Héquet*, témoin unique, dépose que l'accusé lui a dit ne pouvoir comprendre comment on avait adoré un DIEU de pâte. L'accusé, dans la confrontation, soutient qu'il a parlé des Egyptiens.

Nicolas la Vallée dépose qu'il a entendu chanter au chevalier de *la Barre* deux chansons libertines de corps-de-garde. L'accusé avoue qu'un jour étant ivre il les a chantées avec le sieur de *Talonde* sans savoir ce qu'il disait, que dans cette chanson on appelle à la vérité la Ste. Marie-Magdelaine *putain*; mais qu'avant sa conversion elle avait mené une vie débordée. Il est convenu d'avoir récité l'ode à Priape du sieur *Pyrrhon*.

Le nommé *Héquet* dépose encore dans une addition, qu'il a vu le chevalier de *la Barre* faire une petite génuflexion devant les livres intitulés *Thérèse philosophe*, la *Tourière des carmélites* & le *Portier des chartreux*. Il ne désigne aucun autre livre; mais au récolement & à la con-

frontation, il dit qu'il n'eſt pas sûr que ce fût le chevalier de *la Barre* qui fit ces génuflexions.

Le nommé *la Cour*, dépoſe qu'il a entendu dire à l'accuſé *au nom du C....* au-lieu de dire au nom du père, &c. Le chevalier, dans ſon interrogatoire ſur la ſcellette, a nié ce fait.

Le nommé *Petignot* dépoſe qu'il a entendu l'accuſé réciter les litanies du *C....* telles à-peu-près qu'on les trouve dans *Rabelais*, & que je n'oſe rapporter ici. L'accuſé le nie dans ſon interrogatoire ſur la ſcellette ; il avoue qu'il a en effet prononcé C.... ; mais il nie tout le reſte.

Ce ſont-là, monſieur, toutes les accuſations que j'ai vues portées contre le chevalier de *la Barre*, le ſieur *Moinel*, le ſieur de *Talonde*, *Jean-François Douville de Maillefeu*, & le ſieur de *Saveuſe*.

Il eſt conſtaté qu'il n'y avait eu aucun ſcandale public ; puiſque *la Barre* & *Moinel* ne furent arrêtés que ſur des monitoires lancés à l'occaſion de la mutilation du crucifix, dont ils ne furent chargés par aucun témoin. On rechercha toutes les actions de leur vie, leur converſations ſecrètes, des paroles échappées un an auparavant ; on accumula des choſes qui n'avaient aucun rapport enſemble, & en cela même la procédure fut très-vicieuſe.

Sans ces monitoires & ſans les mouvemens violens que ſe donna le fanatiſme, il n'y aurait jamais eu de la part de ces enfans infortunés ni ſcandale, ni procès criminel. Le ſcandale public a été ſurtout dans le procès même.

Le monitoire d'Abbeville fit préciſément le même effet que celui de Toulouſe contre les *Calas* ; il troubla les cervelles & les conſciences. Les témoins exités par un juge même, comme ceux de Toulouſe l'avaient été par le ca-

pitoul *David*, rappellèrent dans leur mémoire des faits, des discours vagues, dont il n'était guère possible qu'on pût se rappeller exactement les circonstances ou favorables ou aggravantes.

Il faut avouer, monsieur, que s'il y a quelques cas où un monitoire est nécessaire, il y en a beaucoup d'autres où il est très-dangereux. Il invite les gens de la lie du peuple à porter des accusations contre les personnes élevées au-dessus d'eux, dont ils sont toujours jaloux. C'est alors un ordre intime par l'église de faire le métier infame de délateur. Vous êtes menacés de l'enfer, si vous ne mettez pas votre prochain en péril de sa vie.

Il n'y a peut-être rien de plus illégal dans les tribunaux de l'inquisition ; & une grande preuve de l'illégalité de ces monitoires, c'est qu'ils n'émanent point directement des magistrats, c'est le pouvoir ecclésiastique qui les décerne. Chose étrange qu'un ecclésiastique qui ne peut juger à mort, mette ainsi dans la main des juges le glaive qu'il lui est défendu de porter.

Il n'y eut d'interrogés que le chevalier & le sieur *Moinel*, enfant d'environ quinze ans. *Moinel* tout intimidé & entendant prononcer au juge le mot d'attentat contre la religion, fut si hors de lui, qu'il se jeta à genoux & fit une confession générale, comme s'il eût été devant un prêtre. Le chevalier de *la Barre* plus instruit & d'un esprit plus ferme, répondit toujours avec beaucoup de raison, & disculpa *Moinel* dont il avait pitié. Cette conduite qu'il eut jusqu'au dernier moment, prouve qu'il avait une belle ame. Cette preuve aurait dû être comptée pour beaucoup aux yeux des juges intelligens, & ne lui servit de rien.

Dans ce procès, monsieur, qui a eu des suites si affreuses, vous ne voyez que des indécences réprimables, & pas une action noire ; vous n'y trouvez pas un seul de ces délits qui sont des crimes chez toutes les nations,

point de brigandage, point de violence, point de lâcheté; rien de ce qu'on reproche à ces enfans ne ferait même un délit dans les autres communions chrétiennes. Je suppose que le chevalier de *la Barre* & Mr. *Talonde* aient dit que *l'on ne doit pas adorer un Dieu de pâte*, ils ont commis une très-grande faute parmi nous; mais c'est précisément, & mot-à-mot ce que disent tous ceux de la religion réformée.

Le chancelier d'Angleterre prononcerait ces mots en plein parlement, sans qu'ils fussent relevés par personne. Lorsque mylord *Lockart* était ambassadeur à Paris, un habitué de paroisse porta furtivement l'eucharistie dans son hôtel à un domestique malade qui était catholique; mylord *Lockart* qui le sut, chassa l'habitué de sa maison; il dit au cardinal *Mazarin* qu'il ne souffrirait pas cette insulte. Il traita en propres termes l'eucharistie de Dieu de pâte & d'idolâtrie. Le cardinal *Mazarin* lui fit des excuses.

Le grand archevêque *Tillotson*, le meilleur prédicateur de l'Europe, & presque le seul qui n'ait point déshonoré l'éloquence par de fades lieux communs, ou par de vaines phrases fleuries comme *Cheminais*, ou par de faux raisonnemens comme *Bourdaloue*; l'archevêque *Tillotson*, dis-je, parle précisément de notre eucharistie comme le chevalier de *la Barre*. Les mêmes paroles respectées dans mylord *Lockart* à Paris, & dans la bouche de mylord *Tillotson* à Londres, ne peuvent donc être en France qu'un délit local, un délit de lieu & de tems, un mépris de l'opinion vulgaire, un discours échappé au hasard devant une ou deux personnes. N'est-ce pas le comble de la cruauté de punir ces discours secrets, du même supplice dont on punirait celui qui aurait empoisonné son père & sa mère, & qui aurait mis le feu aux quatre coins de sa ville?

Remarquez, monsieur, je vous en supplie, combien

on a deux poids & deux mesures. Vous trouverez dans la XXIVe. lettre persanne de Mr. de *Montesquieu*, président à mortier du parlement de Bordeaux, de l'académie française, ces propres paroles : *Ce magicien s'appelle le pape ; tantôt il fait croire que trois ne font qu'un, tantôt que le pain qu'on mange n'est pas du pain, & que le vin qu'on boit n'est pas du vin ;* & mille autres traits de cette espèce.

Mr. de *Fontenelle* s'était exprimé de la même manière dans sa relation de Rome & de Genève, sous le nom de *Mero* & d'*Egenu*. Il y avait dix mille fois plus de scandale dans ces paroles de Mrs. de *Fontenelle* & de *Montesquieu*, exposées par la lecture aux yeux du public, qu'il n'y en avait dans deux ou trois mots échappés au chevalier de *la Barre* devant un seul témoin ; paroles perdues dont il ne restait aucune trace. Les discours secrets devraient être regardés comme des pensées ; c'est une axiome dont la plus détestable barbarie doit convenir.

Je vous dirai plus, monsieur ; il n'y a point en France de loi expresse qui condamne à mort pour des blasphêmes. L'ordonnance de 1666 prescrit une amende pour la première fois, le double pour la seconde, &c. & le pilori pour la sixième récidive.

Cependant les juges d'Abbeville, par une ignorance & une cruauté inconcevable, condamnèrent le jeune de *Talonde* âgé de dix-huit ans, 1°. à souffrir le supplice de l'amputation de la langue jusqu'à la racine, ce qui s'exécute de manière que si le patient ne présente pas la langue lui-même, on la lui tire avec des tenailles de fer, & on la lui arrache.

2°. On devait lui couper la main droite à la porte de la principale église.

3°. Ensuite il devait être conduit dans un tombereau à la place du marché, être attaché à un poteau avec une chaîne de fer, & être brûlé à petit feu. Le sieur de *Ta-*

londe avait heureuſement épargné à ſes juges l'horreur de cette exécution par la fuite.

Le chevalier de *la Barre* étant entre leurs mains, ils eurent l'humanité d'adoucir la ſentence, en ordonnant qu'il ſerait décapité avant d'être jeté dans les flammes; mais s'ils diminuèrent le ſupplice d'un côté, ils l'augmentèrent de l'autre, en le condamnant à ſubir la queſtion ordinaire & extraordinaire pour lui faire déclarer ſes complices; comme ſi des extravagences de jeune homme, des paroles emportées dont il ne reſte pas le moindre veſtige, étaient un crime d'état, une conſpiration. Cette étonnante ſentence fut rendue le 28 Février de l'année 1766.

La juriſprudence de France eſt dans un ſi grand chaos, & conſéquemment l'ignorance des juges de province eſt quelquefois ſi grande, que ceux qui portèrent cette ſentence ſe fondèrent ſur une déclaration de *Louis XIV*, émanée en 1682, à l'occaſion des prétendus ſortilèges & des empoiſonnemens réels commis par la *Voiſin*, la *Vigoureux*, & les deux prêtres nommés *le Vigoureux* & *le Sage*. Cette ordonnance de 1682 preſcrit à la vérité la peine de mort pour le *ſacrilège joint à la ſuperſtition*; mais il n'eſt queſtion dans cette loi que de magie & de ſortilège; c'eſt-à-dire, de ceux qui en abuſant de la crédulité du peuple, & en ſe diſant magiciens, ſont à la fois profanes & empoiſonneurs. Voilà la lettre & l'eſprit de la loi; il s'agit dans cette loi de faits criminels pernicieux à la ſociété, & non pas de vaines paroles, d'imprudences, de légéretés, de ſottiſes commiſes ſans aucun deſſein prémédité, ſans aucun complot, ſans même aucun ſcandale public.

Que dirait-on d'un juge qui condamnerait aux galères perpétuelles une famille honnête pour avoir entrepris un pélérinage à Notre-Dame de Lorrette, ſous prétexte qu'en effet il y a une loi de *Louis XIV* enrégiſtrée, laquelle

laquelle condamne à cette peine les vagabonds, les artisans qui abandonnent leur profession, qui mènent une vie licencieuse, & qui vont en pélérinage à Notre-Dame de Lorette, sans une permission signée d'un ministre d'état ?

Les juges de la ville d'Abbeville semblaient donc pécher visiblement contre la loi autant que contre l'humanité, en condamnant à des supplices aussi épouvantables que recherchés un gentilhomme, & un fils d'une très-honnête famille, tous deux dans un âge où l'on ne pouvait regarder leur étourderie que comme un égarement qu'une année de prison aurait corrigé. Il y avait même si peu de corps de délit, que les juges dans leur sentence se servent de ces termes vagues & ridicules employés par le petit peuple, *pour avoir chanté des chansons abominables & exécrables contre la Vierge Marie, les saints & saintes;* remarquez, monsieur, qu'ils n'avaient chanté *ces chansons abominables & exécrables contre les saints & saintes*, que devant un seul témoin qu'ils pouvaient récuser légalement. Ces épithètes sont-elles de la dignité de la magistrature ? une ancienne chanson de table n'est après tout qu'une chanson. C'est le sang humain légèrement répandu, c'est la torture, c'est le supplice de la langue arrachée, de la main coupée, du corps jeté dans les flammes, qui *est abominable & exécrable.*

La sénéchaussée d'Abbeville ressortit au parlement de Paris. Le chevalier de *la Barre* y fut transféré, son procès y fut instruit. Dix des plus célèbres avocats de Paris signèrent une consultation, par laquelle ils démontrèrent l'illégalité des procédures & l'indulgence qu'on doit à des enfans mineurs qui ne sont accusés ni d'un complot, ni d'un crime réfléchi; le procureur-général versé dans la jurisprudence, conclut à réformer la sentence d'Abbeville. Il y avait vingt-cinq juges, dix acquiescèrent aux conclusions du procureur-général; les

quinze autres animés par des principes respectables, dont ils tiraient des conclusions affreuses, se crurent obligés de confirmer cette abominable sentence, le 5 Juin de cette année 1766. Ils voulaient signaler leur zèle pour la religion catholique; mais ils pouvaient être religieux sans être meurtriers.

Il est triste, monsieur, que cinq voix sur vingt-cinq, suffisent pour arracher la vie à un accusé, & quelquefois à un innocent. Ne faudrait-il pas, peut-être, dans un tel cas de l'unanimité? ne faudrait-il pas au moins que les trois quarts des voix conclussent à la mort? encore en ce dernier cas le quart des juges qui mitigerait l'arrêt, ne pourrait-il pas dans l'opinion des cœurs bien faits, l'emporter sur les trois quarts? je ne vous propose cette idée que comme un doute, en respectant le sanctuaire de la justice, & en le plaignant.

Le chevalier de *la Barre* fut renvoyé à Abbeville pour y subir son horrible supplice; & c'est dans la patrie des plaisirs & des arts qui adouciſſent les mœurs, dans ce même royaume si fameux par les graces & par la molleſſe, qu'on voit de ces horribles aventures. Mais vous savez que ce pays n'est pas moins fameux par la saint Barthelemi, & par les plus énormes cruautés.

Enfin, le premier Juillet de cette année, se fit dans Abbeville cette exécution trop mémorable: cet enfant fut d'abord appliqué à la torture. Voici quel est ce genre de tourment.

Les jambes du patient sont serrées entre des ais; on enfonce des coins de fer ou de bois entre les ais & les genoux, les os en sont brisés. Le chevalier s'évanouit; mais il revint bientôt à lui, à l'aide de quelques liqueurs spiritueuses, & déclara, sans se plaindre, qu'il n'avait point de complice.

On lui donna pour confesseur & pour assistant un dominicain ami de sa tante l'abbesse, avec lequel il avait soupé dans le couvent. Ce bon homme pleurait, & le

chevalier le consolait. On leur sevit à dîner. Le dominicain ne pouvait manger. Prenons un peu de nourriture, lui dit le chevalier, vous aurez besoin de force autant que moi pour soutenir le spectacle que je vais donner.

Le spectacle en effet était terrible: on avait envoyé de Paris cinq bourreaux pour cette exécution. Je ne puis dire en effet si on lui coupa la langue & la main. Tout ce que je sais par les lettres d'Abbeville, c'est qu'il monta sur l'échaffaut avec un courage tranquille, sans plainte, sans colère & sans ostentation. Tout ce qu'il dit au religieux qui l'assistait, se réduit à ces paroles; *je ne croyais pas qu'on pût fait mourir un jeune gentilhomme pour si peu de chose.*

Il serait devenu certainement un excellent officier: il étudiait la guerre par principes; il avait fait des remarques sur quelques ouvrages du roi de Prusse & du maréchal de Saxe, les deux plus grands généraux de l'Europe.

Lorsque la nouvelle de sa mort fut reçue à Paris, le nonce dit publiquement qu'il n'aurait point été traité ainsi à Rome; & que s'il avait avoué ses fautes à l'inquisition d'Espagne ou de Portugal, il n'eût été condamné qu'à une pénitence de quelques années.

Je vous prie, monsieur, de vouloir bien me communiquer vos pensées sur cet événement.

Chaque siècle voit de ces catastrophes qui effraient la nature. Les circonstances ne sont jamais les mêmes; ce qui eût été regardé avec indulgence il y a quarante ans, peut attirer une mort affreuse quarante ans après. Le cardinal de *Retz* prend séance au parlement de Paris avec un poignard qui déborde quatre doigts hors de sa soutane; & cela ne produit qu'un bon mot. Des frondeurs jetent par terre le saint sacrement qu'on portait à un malade domestique du cardinal *Mazarin*, & chassent les prêtres à coups de plats d'épée; & on n'y prend pas garde. Ce même *Mazarin*, ce premier ministre revêtu du sacerdoce, honoré du cardinalat, est proscrit sans être entendu,

ſon ſang eſt proclamé à cinquante mille écus. On vend ſes livres pour payer ſa tête, dans le tems même qu'il conclut la paix de Munſter, & qu'il rend le repos à l'Europe; mais on n'en fait que rire; & cette proſcription ne produit que des chanſons.

Altri tempi, altre cure; ajoutons d'autres tems, d'autres malheurs, & ces malheurs s'oublieront pour faire place à d'autres. Soumettons-nous à la providence qui nous éprouve tantôt par des calamités publiques, tantôt par des déſaſtres particuliers. Souhaitons des loix plus ſenſées, des miniſtres des loix plus ſages, plus éclairés, plus humains.

LANGUES.

SECTION PREMIÈRE.

ON dit que les Indiens commencent preſque tous leurs livres par ces mots, *béni ſoit l'inventeur de l'écriture.* On pourrait auſſi commencer ſes diſcours par bénir l'inventeur d'un langage.

Nous avons reconnu au mot *Alphabet*, qu'il n'y eut jamais de langue primitive dont toutes les autres ſoient dérivées.

Nous voyons que le mot *Al* ou *El* qui ſignifiait DIEU chez quelques orientaux, n'a nul rapport au mot *Got* qui veut dire DIEU en Allemagne *Houſe*, *huis*, ne peut guère venir du grec *domos* qui ſignifie maiſon.

Nos mères, & les langues dites mères, ont beaucoup de reſſemblance. Les unes & les autres ont des enfans qui ſe marient dans le pays voiſin, & qui en altèrent le langage & les mœurs. Ces mères ont d'autres mères dont

les généalogiſtes ne peuvent débrouiller l'origine. La terre eſt couverte de familles qui diſputent de nobleſſe, ſans ſavoir d'où elles viennent.

DES MOTS LES PLUS COMMUNS ET LES PLUS NATURELS EN TOUTE LANGUE.

L'expérience nous apprend que les enfans ne ſont qu'imitateurs; que ſi on ne leur diſait rien, ils ne parleraient pas; qu'ils ſe contenteraient de crier.

Dans preſque tous les pays connus on leur dit d'abord *baba*, *papa*, *mama*, *maman*, ou des mots approchans aiſés à prononcer, & ils les répètent. Cependant vers le mont Krapac où je vis comme l'on ſait, nos enfans diſent toujours *mon dada* & non pas *mon papa*. Dans quelques provinces ils diſent *mon bibi*.

On a mis un petit vocabulaire chinois à la fin du premier tome des *Mémoires ſur la Chine*. Je trouve dans ce dictionnaire abrégé, que *fou*, prononcé d'une façon dont nous n'avons pas l'uſage, ſignifie père; les enfans qui ne peuvent prononcer la lettre *f*, diſent *ou*. Il y a loin d'*ou* à *papa*.

Que ceux qui veulent ſavoir le mot qui répond à notre *papa* en japonois, en Tartare, dans le jargon du Kamshatka & de la baye d'Hudſon, daignent voyager dans ces pays pour nous inſtruire.

On court riſque de tomber dans d'étranges mépriſes, quand, ſur les bords de la Seine ou de la Saone, on donne des leçons ſur la langue des pays où l'on n'a point été. Alors il faut avouer ſon ignorance; il faut dire, j'ai lu cela dans *Vachter*, dans *Ménage*, dans *Bochart*, dans *Kirker*, dans *Peiron* qui n'en ſavaient pas plus que moi; je doute beaucoup, je crois, mais je ſuis très-diſpoſé à ne plus croire, &c. &c.

Un récollet nommé *Sagart Théodat* qui a prêché pendant trente ans les Iroquois, les Algonquins & les Hu-

rons, nous a donné un petit dictionnaire huron, imprimé à Paris ches *Denis Moreau* en 1632. Cet ouvrage ne nous ſera pas déſormais fort utile depuis que la France eſt ſoulagée du fardeau du Canada. Il dit qu'en huron père eſt *ayſtan*, & en canadien *notoui*. Il y a encore loin de notoui & d'ayſtan à *pater* & à *papa*. Gardez-vous des ſyſtêmes, vous dis-je, mes chers Welches.

D'UN SYSTÊME SUR LES LANGUES.

L'auteur de la *Mécanique du langage*, explique ainſi ſon ſyſtême.

« La terminaiſon latine *urire* eſt appropriée à déſi-» gner un deſir vif & ardent de faire quelque choſe ; » *micturire*, *eſurire* ; par où il ſemble qu'elle ait été » fondamentalement formée ſur le mot *urere* & ſur le » ſigne radical *ur*, qui en tant de langues ſignifie le » feu. Ainſi la terminaiſon *urire* était bien choiſie pour » déſigner un deſir brûlant. »

Cependant, nous ne voyons pas que cette terminaiſon en *ire* ſoit appropriée à un deſir vif & ardent dans *ire*, *exire*, *abire*, aller, ſortir, s'en aller, dans *vencire*, lier ; *ſcaturire* ; ſourdir, jaillir ; *condire*, aſſaiſonner ; *parturire*, accoucher ; *grunnire*, gronder, grouiner, ancien mot qui exprimait très-bien le cri d'un porc.

Il faut avouer ſurtout que cet *ire* n'eſt approprié à aucun deſir très-vif, dans *balbutire*, balbutier ; *ſingultire*, ſangloter ; *perire*, périr. Perſonne n'a envie ni de balbutier, ni de ſangloter, encore moins de périr. Ce petit ſyſtême eſt fort en défaut ; nouvelle raiſon pour ſe défier des ſyſtêmes.

Le même auteur paraît aller trop loin en diſant : *Nous allongeons les lèvres en dehors, & tirons, pour ainſi dire, le bout d'en-haut de cette corde pour faire ſonner* u *voyelle particulière aux Français, & que n'ont pas les autres nations.*

Il eſt vrai que le précepteur du bourgeois gentilhomme lui apprend qu'il fait un peu la moue en prononçant *u*; mais il n'eſt pas vrai que les autres nations ne faſſent pas un peu la moue auſſi.

L'auteur ne parle ſans doute ni l'eſpagnol, ni l'anglais, ni l'allemand, ni le hollandais; il s'en eſt rapporté à d'anciens auteurs qui ne ſavaient pas plus ces langues que celles du Senegal & du Thibet, que cependant l'auteur cite. Les Eſpagnols diſent *ſu padre*, *ſu madre*, avec un ſon qui n'eſt pas tout-à-fait *u* des Italiens; ils prononcent *mui* en approchant un peu plus de la lettre *u* que de l'*ou*; ils ne prononcent pas fortement *ouſted* : ce n'eſt pas le *furiale ſonans u* des Romains.

Les Allemands ſe ſont accoutumés à changer un peu l'*u* en *i*; delà vient qu'ils vous demandent toujours des *ékis* au-lieu d'écus. Pluſieurs Allemands prononcent aujourd'hui *flûte* comme nous; ils prononçaient autrefois *flaute*. Les Hollandais ont conſervé l'*u*, témoin la comédie de madame *Alikruc*, & leur *u diener*. Les Anglais qui ont corrompu toutes les voyelles, n'ont point abandonnné l'*u*; ils prononcent toujours *wi* & non *oui*, qu'ils n'articulent qu'à peine. Ils diſent *vertu* & *true*, le vrai, non *vertou* & *troue*.

Les Grecs ont toujours donné à l'*upſilon* le ſon de notre *u*, comme l'avouent Calepin & Scapula à la lettre *upſilon*; & comme le dit Ciceron *de oratore*.

Le même auteur ſe trompe encore en aſſurant que les mots anglais *humour* & *ſpleen*, ne peuvent ſe traduire. Il en a cru quelques Français mal inſtruits. Les Anglais ont pris leur *humour* qui ſignifie chez eux plaiſanterie naturelle, de notre mot *humeur* employé en ce ſens dans les premières comédies de *Corneille*; & dans toutes les comédies antérieures. Nous dîmes enſuite *belle humeur*. D'Aſſouci donna ſon *Ovide* en belle humeur, & enſuite on ne ſe ſervit de ce mot que pour exprimer

le contraire de ce que les Anglais entendent. *Humeur* aujourd'hui ſignifie chez nous chagrin. Les Anglais ſe ſont ainſi emparés de preſque toutes nos expreſſions. On en ferait un livre.

A l'égard de *ſpleen*, il ſe traduit très-exactement, c'eſt la rate. Nous diſions, il n'y a pas long-tems, *vapeurs de rate.*

Veut-on qu'on rabate
Les vapeurs de rate
Qui nous minent tous ?
Qu'on laiſſe Hippocrate.
Et qu'on vienne à nous.

Nous avons ſupprimé rate, & nous nous ſommes bornés aux vapeurs.

Le même auteur dit (*a*) *que les Français ſe plaiſent ſurtout à ce qu'ils appellent avoir de l'eſprit. Cette expreſſion eſt propre à leur langue, & ne ſe trouve en aucune autre.* Il n'y en a point en anglais de plus commune, *wit*, *witty*, ſont préciſément la même choſe. Le comte de Rocheſter appelle toujours *witty king* le roi Charles II, qui, ſelon lui, diſait tant de jolies choſes, & n'en fit jamais une bonne. Les Anglais prétendent que ce ſont eux qui diſent les bons mots, & que ce ſont les Français qui rient.

Et que deviendra l'*ingegnoſo* des Italiens, & l'*agudezza* des Eſpagnols dont nous avons parlé à l'article *Franc* ?

Le même auteur remarque très-judicieuſement (*b*) que lorſqu'un peuple eſt ſauvage, il eſt ſimple, & ſes expreſſions le ſont auſſi. « Le peuple Hébreu était à demi » ſauvage, le livre de ſes loix traite ſans détour des choſes » naturelles que nos langues ont ſoin de voiler. C'eſt

(*a*) Tome I. (*b*) Tome II. pag. 146.

» une marque que chez eux ces façons de parler n'a-
» vaient rien de licencieux; car on n'aurait pas écrit un
» livre de loix d'une manière contraire aux mœurs, &c. »

Nous avons donné un exemple frappant de cette simplicité qui ferait aujourd'hui plus que cynique, quand nous avons cité les aventures d'*Oolla* & d'*Ooliba* & celles d'*Oſée*. Et quoiqu'il ſoit permis de changer d'opinion, nous eſpérons que nous ſerons toujours de celle de l'auteur de la *Mécanique du langage*, quand même pluſieurs doctes n'en feraient pas.

Mais nous ne pouvons penſer comme l'auteur de cette mécanique, quand il dit : (*a*)

« En Occident l'idée mal-honnête eſt attachée à l'union
» des ſexes; en Orient elle eſt attachée à l'uſage du vin;
» ailleurs elle pourrait l'être à l'uſage du fer ou du feu.
» Chez les muſulmans, à qui le vin eſt défendu par la
» loi, le mot *cherab* qui ſignifie en général ſirop, ſorbet,
» liqueur mais plus particulièrement le vin, & les autres
» mots relatifs à celui-là, ſont regardés par les gens fort
» religieux comme des termes obſcènes, ou du moins
» trop libres pour être dans la bouche d'une perſonne de
» bonnes mœurs. Le préjugé ſur l'obſcénité du diſcours
» a pris tant d'empire qu'il ne ceſſe pas, même dans le
» cas où l'action à laquelle on a attaché l'idée eſt honnête
» & légitime, permiſe & preſcrite; de ſorte qu'il eſt
» toujours mal-honnête de dire ce qu'il eſt très-ſouvent
» honnête de taire.

» A dire vrai, la décence s'eſt ici contentée d'un fort
» petit ſacrifice. Il doit toujours paraître ſingulier que
» l'obſcénité ſoit dans les mots, & ne ſoit pas dans les
» idées, &c. »

L'auteur paraît mal inſtruit des mœurs de Conſtantinople. Qu'il interroge M. *Du Tot*, il lui dira que le mot de *vin* n'eſt point du tout obſcène chez les Turcs.

(*a*) Tom. II. pag. 147.

Il eſt même impoſſible qu'il le ſoit ; puiſque les Grecs ſont autoriſés chez eux à vendre du vin. Jamais dans aucune langue l'obſcénité n'a été attachée qu'à certains plaiſirs qu'on ne s'eſt preſque jamais permis devant témoins, parce qu'on ne les goûte que par des organes qu'il faut cacher. On ne cache point ſa bouche. C'eſt un péché chez les muſulmans de jouer aux dés, de ne point coucher avec ſa femme le vendredi, de boire du vin, de manger pendant le ramadan avant le coucher du ſoleil ; mais ce n'eſt point une choſe obſcène.

Il faut de plus remarquer que toutes les langues ont des termes divers qui donnent des idées toutes différentes de la même choſe. Mariage, *ſponſalia*, exprime un engagement légal. Conſommer le mariage, *matrimonio uti*, ne préſente que l'idée d'un devoir accompli. *Membrum virile in vaginam intromittere* n'eſt qu'une expreſſion d'anatomie. *Amplecti amoroſe juvenem uxorem*, eſt une idée voluptueuſe. D'autres mots ſont des images qui alarment la pudeur.

Ajoutons que ſi dans les premiers tems d'une nation ſimple, dure & groſſière, on ſe ſert des ſeuls termes qu'on connaiſſe pour exprimer l'acte de la génération, comme l'auteur l'a très-bien obſervé, chez les demi-ſauvages Juifs ; d'autres peuples emploient les mots obſcènes quand ils ſont devenus plus rafinés & plus polis. Oſée ne ſe ſert que du terme qui répond au *fodere* des Latins ; mais Auguſte haſarde effrontément les mots *futuere*, *mentula* dans ſon infame épigramme contre Fulvie. Horace prodigue le *futuo*, le *mentula*, le *cunnus*. On inventa même les expreſſions honteuſes de *criſſare*, *fellare*, *irrumare*, *cevere*, *cunni linguis*. On les trouve trop ſouvent dans Catulle & dans Martial. Elles repréſentent des turpitudes à peine connues parmis nous ; auſſi n'avons-nous point de termes pour les rendre.

Le mot de *gabaoutar* inventé à Veniſe au ſeizième ſiècle, exprimait une infamie inconnue aux autres nations.

Il n'y a point de langue qui puiſſe traduire certaines épigrammes de *Martial*, ſi chère aux empereurs *Hadrien* & *Lucius Verus*.

GÉNIE DES LANGUES.

On appelle *génie d'une langue* ſon aptitude à dire de la manière la plus courte & la plus harmonieuſe, ce que les autres langages expriment moins heureuſement.

Le latin, par exemple, eſt plus propre au ſtyle lapidaire que les langues modernes, à cauſe de leurs verbes auxiliaires qui allongent une inſcription & qui l'énervent.

Le grec par ſon mêlange mélodieux de voyelles & de conſonnes, eſt plus favorable à la muſique que l'allemand & le hollandais.

L'italien par des voyelles beaucoup plus répétées ſert peut-être encore mieux la muſique efféminée.

Le latin & le grec étant les ſeules langues qui aient une vraie quantité, ſont plus faites pour la poéſie que toutes les autres langues du monde.

Le français par la marche naturelle de toutes ſes conſtructions, & auſſi par ſa proſodie, eſt plus propre qu'aucune autre à la converſation. Les étrangers, par cette raiſon même, entendent plus aiſément les livres français que ceux des autres peuples. Ils aiment dans les livres philoſophiques français une clarté de ſtyle qu'ils trouvent ailleurs aſſez rarement.

C'eſt ce qui a donné enfin la préférence au français ſur la langue italienne même, qui, par ſes ouvrages immortels du ſeizième ſiècle, était en poſſeſſion de dominer dans l'Europe.

L'auteur du *mécaniſme du langage* penſe dépouiller le français de cet ordre même, & de cette clarté qui fait ſon principal avantage. Il va juſqu'à citer des auteurs peu accrédités; & même *Plucke*, pour faire croire que

les inversions du latin sont naturelles, & que c'est la construction naturelle du français qui est forcée. Il rapporte cet exemple tiré de la manière d'étudier les langues. Je n'ai jamais lu ce livre, mais voici l'exemple. (*a*)

Goliathum proceritatis inusitatæ virum David adolescens impacto in ejus frontem lapide prostravit & allophylum cùm inermis puer esset ei detracto gladio confecit.

Le jeune David renversa d'un coup de fronde au milieu du front Goliath, homme d'une taille prodigieuse, & tua cet étranger avec son propre sabre qu'il lui arracha : car David était un enfant désarmé.

Premièrement, j'avouerai que je ne connais guère de plus plat latin, ni de plus plat français, ni d'exemple plus mal choisi. Pourquoi écrire dans la langue de *Ciceron* un morceau d'histoire judaïque, & ne pas prendre quelque phrase de *Ciceron* même, pour exemple ? Pourquoi me faire de ce géant Goliath un *Goliathum* ? Ce Goliathus était, dit-il, d'une grandeur *inusitée*, *proceritatis inusitatæ*. On ne dit inusité en aucun pays que des choses d'usage qui dépendent des hommes ; une phrase inusitée, une cérémonie inusitée, un ornement inusité ; mais pour une taille inusitée, comme si *Goliathus* s'était mis ce jour-là une taille plus haute qu'à l'ordinaire, cela me paraît fort inusité.

Ciceron dit à Quintus son frère, *absurdæ & inusitatæ scriptæ epistolæ* ; ses lettres sont absurdes & d'un style inusité. N'est-ce pas là le cas de Pluche ?

In ejus frontem ; Tite-Live & Tacite auraient-ils mis ce froid *ejus ?* n'auraient-ils pas dit simplement *in frontem ?*

(*a*) Tom. I. pag. 76.

Que veut dire *impacto lapide?* cela n'exprime pas un coup de fronde.

Et *allophylum cùm inermis esset?* voilà une plaisante antithèse; il renversa l'étranger quoiqu'il fût désarmé; étranger & désarmé ne font-ils pas une belle opposition? & de plus, dans cette phrase lequel des deux était désarmé? il y a quelque apparence que c'était *Goliath*, puisque le petit *David* le tua si aisément.

Je n'examine point comment on renverse avec un petit caillou lancé au front de bas en haut, un guerrier dont le front est armé d'un casque; je me borne au latin de *Pluche.*

Le français ne vaut guère mieux que le latin. Voici comme un jeune écolier vient de le refaire.

« *David* à peine dans son adolescence, sans autres » armes qu'une simple fronde, renverse le géant *Go-* » *liath* d'un coup de pierre au milieu du front; il lui » arrache son épée, il lui coupe la tête de son propre » glaive. »

Ensuite, pour nous convaincre de l'obscurité de la langue française, & le renversement qu'elle fait des idées, on nous cite les paralogismes de *Pluche.* (*a*)

« Dans la marche que l'on fait prendre à la phrase » française, on *renverse* entiérement l'ordre des choses » qu'on y rapporte; & pour avoir égard au génie, ou » plutôt à la pauvreté de nos langues vulgaires, on met » en piéce le tableau de la nature. Dans le français le » jeune homme *renverse* avant qu'on sache qu'il y ait » quelqu'un à *renverser:* le grand Goliath est déjà par » terre, qu'il n'a encore été fait aucune mention ni de » la fronde, ni de la pierre qui a fait le coup; & ce » n'est qu'après que l'étranger a la tête coupée, que le » jeune homme trouve une épée au-lieu de fronde pour » l'achever. Ceci nous conduit à une vérité fort remar-

(*a*) Tom. I. pag. 76.

» quable, que c'eſt ſe tromper de croire, comme on » fait, qu'il y ait inverſion ou *renverſement* dans la phraſe » des anciens, tandis que c'eſt réellement dans notre » langue moderne qu'eſt le déſordre. »

Je vois ici tout le contraire; & de plus, je vois dans chaque partie de la phraſe françaiſe un ſens achevé qui me fait attendre un nouveau ſens, une nouvelle action. Si je dis comme dans le latin, *Goliath homme d'une procérité inuſitée, l'adoleſcent David ;* je ne vois là qu'un géant & qu'un enfant; point de commencement d'action; peut-être que l'enfant prie le géant de lui abattre des noix; & peu m'importe. Mais *David à peine dans ſon adoleſcence, ſans autres armes qu'une ſimple fronde*; voilà déjà un ſens complet, voilà un enfant avec une fronde, qu'en va-t-il faire? il renverſe; qui? un géant; comment? en l'atteignant au front. Il lui arrache ſon grand ſabre, pourquoi? pour couper la tête du géant. Y a-t-il une gradation plus marquée?

Mais ce n'était pas de tels exemples que l'auteur du *Mécaniſme du langage* devait propoſer. Que ne rapportait-il de beaux vers de *Racine?* que n'en comparait-il la ſyntaxe naturelle avec les inverſions admiſes dans toutes nos anciennes poéſies?

Autrefois la fortune & la victoire mêmes
Cachaient mes cheveux blancs ſous trente diadêmes.
Cet heureux tems n'eſt plus!

Tranſpoſez les termes ſelon le génie latin à la manière de Ronſard; *ſous diadêmes trente cachaient mes cheveux blancs fortune & victoire mêmes. Plus n'eſt ce tems heureux.*

C'eſt ainſi que nous écrivions autrefois; il n'aurait tenu qu'à nous de continuer; mais nous avons ſenti que cette conſtruction ne convenait pas au génie de notre langue, qu'il faut toujours conſulter. Ce génie, qui eſt

celui du dialogue, triomphe dans la tragédie & dans la comédie, qui n'eſt qu'un dialogue continuel; il plaît dans tout ce qui demande de la naïveté, de l'agrément dans l'art de narrer, d'expliquer, &c. Il s'accommode peut-être aſſez peu de l'ode qui demande, dit-on, une eſpèce d'ivreſſe & de déſordre, & qui autrefois exigeait de la muſique.

Quoiqu'il en ſoit, connaiſſez bien le génie de votre langue; &, ſi vous avez du génie, mêlez-vous peu des langues étrangères; & ſurtout des orientales; à moins que vous n'ayez vécu trente ans dans Alep.

SECTION SECONDE.

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin.
Eſt toujours, quoiqu'il faſſe, un mauvais écrivain.

Trois choſes ſont abſolument néceſſaires, régularité, clarté, élégance. Avec les deux premières on parvient à ne pas écrire mal; avec la troiſième on écrit bien.

Ces trois mérites qui furent abſolument ignorés dans l'univerſité de Paris depuis ſa fondation, ont été preſque toujours réunis dans les écrits de *Rollin* ancien profeſſeur. Avant lui on ne ſavait ni écrire ni penſer en français: il a rendu un ſervice éternel à la jeuneſſe.

Ce qui peut paraître étonnant, c'eſt que les Français n'ont point d'auteur plus châtié en proſe que *Racine* & *Boileau* le ſont en vers; car il eſt ridicule de regarder comme des fautes quelques nobles hardieſſes de poéſie qui ſont de vraies beautés, & qui enrichiſſent la langue au-lieu de la défigurer.

Corneille pécha trop ſouvent contre la langue, quoiqu'il écrivît dans le tems même qu'elle ſe perfectionnait. Son malheur était d'avoir été élevé en province, & d'y compoſer même ſes meilleures piéces. On trouve trop ſouvent chez lui des impropriétés, des ſoléciſmes,

des barbarismes & de l'obscurité. Mais aussi dans ses beaux morceaux il est souvent aussi pure que sublime.

Celui qui commenta *Corneille* avec tant d'impartialité, celui qui dans son commentaire parla avec tant de chaleur des beaux morceaux de ces tragédies, & qui n'entreprit le commentaire que pour mieux parvenir à l'établissement de la petite-fille de ce grand-homme, a remarqué qu'il n'y a pas une seule faute de langage dans la grande scène de *Cinna* & d'*Emilie*, où *Cinna* rend compte de son entrevue avec les conjurés; & à peine en trouve-t-il une ou deux dans cette autre scène immortelle où *Auguste* délibère s'il se démettra de l'empire.

Par une fatalité singulière, les scènes les plus froides de ses autres piéces sont celles où l'on trouve le plus de vices de langage. Presque toutes ces scènes n'étant point animées par des sentimens vrais & intéressans, & n'étant remplies que de raisonnemens alambiqués, péchent autant par l'expression que par le fonds même. Rien n'y est clair, rien ne se montre au grand jour : tant est vrai ce que dit *Boileau* :

Ce que l'on conçoit bien se montre clairement.

L'impropriété des termes est le défaut le plus commun dans les mauvais ouvrages.

HARMONIE DES LANGUES.

J'ai connu plus d'un Anglais & plus d'un Allemand, qui ne trouvaient d'harmonie que dans leurs langues. La langue russe qui est la slavonne, mêlée de plusieurs mots grecs & de quelques-uns Tartares, paraît mélodieuse aux oreilles russes.

Cependant, un Allemand, un Anglais qui aura de l'oreille & du goût, sera plus content d'*ouranos* que de heaven & de himmel; d'*antropos* que de man; de

Theos

Theos que de God ou Gott ; d'*ariſtos* que de goud. Les dactyles & les ſpondées flatteront plus ſon oreille que les ſyllabes uniformes & peu ſenties de tous les autres langages.

Toutefois, j'ai connu de grands ſcholiaſtes qui ſe plaignaient violemment d'*Horace*. Comment, diſent-ils, ces gens-là qui paſſent pour les modèles de la mélodie, non-ſeulement font heurter continuellement des voyelles les unes contre les autres, ce qui nous eſt expreſſément défendu. Non-ſeulement ils vous allongent ou vous raccourciſſent un mot à la façon grecque, ſelon leur beſoin, mais ils vous coupent hardiment un mot en deux ; ils en mettent une moitié à la fin d'un vers, & l'autre moitié à la fin du vers ſuivant.

Redditum Ciri ſolio phraatem
Diſſidens plebi numero beato-
rum eximit virtus, &c.

C'eſt comme ſi nous écrivions dans une ode en français,

Défions-nous de la fortu-
ne & n'en croyons que la vertu.

Horace ne ſe bornait pas à ces petites libertés ; il met à la fin de ſon vers la première lettre du mot qui commence le vers qui ſuit.

Jove non probante u-
xorius amnis.
Ce dieu du tibre, ai-
mait beaucoup ſa femme.

Que dirons-nous de ces vers harmonieux,

Septimi gades aditure mecum, &
Cantabrum indoctum juga ferre noſtræ, &.

Septime qu'avec moi je mène à Cadix, et
Qui verrez le Cantabre ignorant du joug, et.

Horace en a cinquante de cette force, & *Pindare* en eſt tout rempli.

Tout eſt noble dans Horace, dit Dacier dans ſa préface. N'aurait-il pas mieux fait de dire, tantôt *Horace* a de la nobleſſe, tantôt de la délicateſſe & de l'enjouement, &c. ?

Le malheur des commentateurs de toute eſpèce, eſt, ce me ſemble, de n'avoir jamais d'idée préciſe, & de prononcer de grands mots qui ne ſignifient rien. M. & Mad. *Dacier* y étaient fort ſujets avec tout leur mérite.

Je ne vois pas quelle nobleſſe, quelle grandeur peut nous frapper dans ces ordres qu'*Horace* donne à ſon laquais, en vers qualifiés du nom d'*ode*. Je me ſers, à quelques mots près, de la traduction même de Dacier.

Laquais, je ne ſuis point pour la magnificence des Perſes. Je ne puis ſouffrir les couronnes pliées avec des bandelettes de tilleul. Ceſſe donc de t'informer où tu pourras trouver des roſes tardives. Je ne veux que du ſimple myrte ſans autre façon. Le myrte ſied bien à un laquais comme toi, & à moi qui bois ſous une petite treille.

Ses vers contre de pauvres vieilles & contre des ſorcières, me ſemblent encore moins nobles que l'ode à ſon laquais.

Mais revenons à ce qui dépend uniquement de la langue. Il paraît évident que les Romains & les Grecs ſe donnaient des libertés qui feraient chez nous des licences intolérables.

Pourquoi voyons-nous tant de moitiés de mots à la fin des vers dans les odes d'*Horace*, & pas un exemple de cette licence dans *Virgile* ?

N'eſt-ce pas parce que les odes étaient faites pour être chantées, & que la muſique faiſait diſparaître ce défaut ;

il faut bien que cela ſoit, puiſqu'on voit dans *Pindare* tant de mots coupés en deux d'un vers à l'autre, & qu'on n'en voit pas dans *Homère*.

Mais, me dira-t-on, les rapſodes chantaient les vers d'*Homère*. On chantait des morceaux de l'Enéïde à Rome comme on chante des ſtances de l'*Arioſte* & du *Taſſe* en Italie. Il eſt clair, par l'exemple du *Taſſe*, que ce ne fut pas un chant proprement dit, mais une déclamation ſoutenue, à-peu-près comme quelques morceaux aſſez mélodieux du chant grégorien.

Les Grecs prenaient d'autres libertés qui nous ſont rigoureuſement interdites. Par exemple, de répéter ſouvent dans la même page des épithètes, des moitiés de vers, des vers même tout entiers ; & cela prouve qu'ils ne s'aſtreignaient pas à la même correction que nous. Le *podas okus Akilles*, l'*olimpia domata ékontas*, l'*ekibolon Apollona* &c. &c. flattent agréablement l'oreille. Mais ſi dans nos langues modernes nous faiſions rimer ſi ſouvent *Achille aux-pieds-légers*, les flèches d'Apollon, *les démeures céleſtes*, nous ne ſerions pas tolérés.

Si nous faiſions répéter par un perſonnage les mêmes paroles qu'un autre perſonnage lui a dites, ce double emploi ſerait plus inſupportable encore.

Si le *Taſſe* s'était ſervi tantôt de la dialecte bergamaſque, tantôt du patois de Piémont, tantôt de celui de Gènes, il n'aurait été lu de perſonne. Les Grecs avaient donc pour leur poéſie des facilités qu'aucune nation ne s'eſt permiſes. Et de tous les peuples, le Français eſt celui qui s'eſt aſſervi à la gêne la plus rigoureuſe.

LARMES.

LES larmes ſont le langage muet de la douleur. Mais pourquoi ? quel rapport y a-t-il entre une idée triſte, & cette liqueur limpide & ſalée, filtrée par une petite glande au coin externe de l'œil ? laquelle humecte la conjonctive & les petits points lacrymaux, d'où elle deſcend dans le nez & dans la bouche par le réſervoir appellé ſac lacrymal ; & par ſes conduits.

Pourquoi dans les enfans & dans les femmes dont les organes ſont d'un rezeau faible & délicat, les larmes ſont-elles plus aiſément excitées par la douleur que dans les hommes faits, dont le tiſſu eſt plus ferme ?

La nature a-t-elle voulu faire naître en nous la compaſſion à l'aſpect de ces larmes qui nous attendriſſent, & nous porter à ſecourir ceux qui les répandent ? La femme ſauvage eſt auſſi fortement déterminée à ſecourir l'enfant qui pleure, que le ſerait une femme de la cour, & peut-être davantage, parce qu'elle a moins de diſtractions & de paſſions.

Tout a une fin ſans doute dans le corps animal. Les yeux ſurtout ont des rapports mathématiques ſi évidens, ſi démontrés, ſi admirables avec les rayons de lumière ; cette mécanique eſt ſi divine, que je ſerais tenté de prendre pour un délire de fiévre chaude l'audace de nier les cauſes finales de la ſtructure de nos yeux.

L'uſage des larmes ne paraît pas avoir une fin ſi déterminée & ſi frappante ; mais il ſerait beau que la nature les fît couler pour nous exciter à la pitié.

Il y a des femmes qui ſont accuſées de pleurer quand elles veulent. Je ne ſuis nullement ſurpris de leur talent.

Une imagination vive, ſenſible & tendre peut ſe fixer à quelque objet, à quelque reſſouvenir douloureux, & ſe le repréſenter avec des couleurs ſi dominantes, qu'elles lui arrachent des larmes. C'eſt ce qui arrive à pluſieurs acteurs, & principalement à des actrices, ſur le théatre.

Les femmes qui les imitent dans l'intérieur de leurs maiſons, joignent à ce talent la petite fraude de paraître pleurer pour leur mari, tandis qu'en effet elles pleurent pour leur amant. Leurs larmes ſont vraies, mais l'objet en eſt faux.

Il eſt impoſſible d'affecter les pleurs ſans ſujet, comme on peut affecter de rire. Il faut être ſenſiblement touché pour forcer la glande lacrymale à ſe comprimer & à répandre ſa liqueur ſur l'orbite de l'œil; mais il ne faut que vouloir pour former le rire.

On demande pourquoi le même homme qui aura vu d'un œil ſec les événemens les plus atroces, qui même aura commis des crimes de ſang-froid, pleurera au théatre à la repréſentation de ces événemens & de ces crimes? C'eſt qu'il ne les voit pas avec les mêmes yeux, il les voit avec ceux de l'auteur & de l'acteur. Ce n'eſt plus le même homme; il était barbare, il était agité de paſſions furieuſes quand il vit tuer une femme innocente, quand il ſe ſouilla du ſang de ſon ami: il redevient homme au ſpectacle. Son ame était remplie d'un tumulte orageux, elle eſt tranquille, elle eſt vide; la nature y rentre, il répand des larmes vertueuſes; c'eſt-là le vrai mérite, le grand bien des ſpectacles. C'eſt-là ce que ne peuvent jamais faire ces froides déclamations d'un orateur gagé pour ennuyer tout un auditoire pendant une heure.

Le capitoul *David*, qui ſans s'émouvoir, vit & fit mourir l'innocent *Calas* ſur la roue, aurait verſé des larmes en voyant ſon propre crime dans une tragédie bien écrite & bien récitée.

C'eſt ainſi que Pope a dit dans le prologue du *Caton* d'Adiſſon,

Tyrant's no more their ſavage nature Kept ;
And foes to virtue wonder'ed how they wept :

De ſe voir attendris les méchans s'étonnèrent,
Le crime eut des remords : & les tyrans pleurèrent.

LÈPRE ET VÉROLE.

IL s'agit ici de deux grandes divinités, l'une ancienne & l'autre moderne, qui ont régné dans notre hémiſphère. Le révérend père *Dom Calmet*, grand antiquaire, c'eſt-à-dire, grand compilateur de ce qu'on a dit autrefois, & de ce qu'on a répété de nos jours, a confondu la vérole & la lèpre. Il prétend que c'eſt de la vérole que le bon homme *Job* était attaqué ; & il ſuppoſe, d'après un fier commentateur nommé *Pinéda*, que la vérole & la lèpre ſont préciſément la même choſe. Ce n'eſt pas que *Calmet* ſoit médecin ; ce n'eſt pas qu'il raiſonne, mais il cite ; & dans ſon métier de commentateur, les citations ont toujours tenu lieu de raiſons. Il cite entr'autres le conſul *Auſone*, né Gaſcon & poëte, précepteur du malheureux empereur *Gratien*, & que quelques-uns ont cru avoir été évêque.

Calmet, dans ſa diſſertation ſur la maladie de *Job*, renvoie le lecteur à cette épigramme d'*Auſone* ſur une dame Romaine nommée *Criſpa*.

« Criſpa pour ſes amans ne fut jamais farouche ;
» Elle offre à leurs plaiſirs & ſa langue & ſa bouche ;

» Tous ſes trous en tout tems furent ouverts pour eux;
» Célébrons, mes amis, des ſoins ſi généreux. »

On ne voit pas ce que cette prétendue épigramme a de commun avec ce qu'on impute à *Job*, qui d'ailleurs n'a jamais exiſté, & qui n'eſt qu'un perſonnage allégorique d'une fable arabe, ainſi que nous l'avons vu.

Quand *Aſtruc*, dans ſon *Hiſtoire de la vérole*, allégue des autorités pour prouver que la vérole vient en effet de ſaint Domingue, & que les Eſpagnols la rapportèrent d'Amérique, ſes citations ſont plus concluantes.

Deux choſes prouvent, à mon avis, que nous devons la vérole à l'Amérique. La première eſt la foule des auteurs, des médecins & des chirurgiens du ſeizième ſiècle, qui atteſtent cette vérité.

La ſeconde eſt le ſilence de tous les médecins & de tous les poëtes de l'antiquité qui n'ont jamais connu cette maladie, & qui n'ont jamais prononcé ſon nom. Je regarde ici le ſilence des médecins & des poëtes comme une preuve également démonſtrative. Les premiers, à commencer par *Hippocrate*, n'auraient pas manqué de décrire cette maladie, de la caractériſer, de lui donner un nom, de chercher quelques remèdes.

Les poëtes, auſſi malins que les médecins ſont laborieux, auraient parlé dans leurs ſatyres de la chaudepiſſe, du chancre, du poulain, de tout ce qui précéde ce mal affreux & de toutes ſes ſuites. Vous ne trouvez pas un ſeul vers dans *Horace*, dans *Catule*, dans *Martial*, dans *Juvenal*, qui ait le moindre rapport à la vérole, tandis qu'ils s'étendent tous avec tant de complaiſance ſur tous les effets de la débauche.

Il eſt très certain que la petite vérole ne fut connue des Romains qu'au ſixième ſiècle; que la vérole américaine ne fut apportée en Europe qu'à la fin du quinzième, & que la lépre eſt auſſi étrangère à ces deux maladies que la

paralyſie l'eſt à la danſe de ſaint Vit ou de ſaint Guy.

La lèpre était une galle d'une eſpèce horrible. Les Juifs en furent attaqués plus qu'aucun peuple des pays chauds, parce qu'ils n'avaient ni linge ni bains domeſtiques. Ce peuple était ſi mal-propre que ſes légiſlateurs furent obligés de lui faire une loi de ſe laver les mains.

Tout ce que nous gagnâmes à la fin de nos croiſades, ce fut cette galle; & de tout ce que nous avions pris, elle fut la ſeule choſe qui nous reſta. Il fallut bâtir partout des léproſeries, pour renfermer ces malheureux attaqués d'une galle peſtilentielle & incurable.

La lèpre, ainſi que le fanatiſme & l'uſure, avait été le caractère diſtinctif des Juifs. Ces malheureux n'ayant point de médecins, les prêtres ſe mirent en poſſeſſion de gouverner la lèpre, & d'en faire un point de religion. C'eſt ce qui a fait dire à quelques téméraires que les Juifs étaient de véritables ſauvages, dirigés par leurs jongleurs. Leurs prêtres à la vérité ne guériſſaient pas la lèpre, mais ils ſéparaient les galleux de la ſociété, & par-là ils acquéraient un pouvoir prodigieux. Tout homme atteint de ce mal était empriſonné comme un voleur; de ſorte qu'une femme qui voulait ſe défaire de ſon mari n'avait qu'à gagner un prêtre, le mari était enfermé; c'était une lettre de cachet de ce tems-là. Les Juifs, & ceux qui les gouvernaient, étaient ſi ignorans qu'ils prirent les teignes qui rongent les habits & les moiſiſſures des murailles pour une lèpre. Ils imaginèrent donc la lèpre des maiſons & des habits. De ſorte que le peuple, ſes guenilles & ſes cabanes, tout fut ſous la verge ſacerdotale.

Une preuve qu'au tems de la découverte de la vérole, il n'y avait nul rapport entre ce mal & la lèpre, c'eſt que le peu qui reſtait encore de lépreux à la fin du quinzième ſiècle ne voulut faire aucune ſorte de comparaiſon avec les vérolés.

On mit d'abord quelques vérolés dans les hôpitaux des lépreux; mais ceux-ci les reçurent avec indignation. Ils

préſentèrent une requête pour en être ſéparés, comme des gens en priſon pour dettes ou pour des affaires d'honneur, demandent à n'être pas confondus avec la canaille des criminels.

Nous avons déjà dit que le parlement de Paris rendit le 6 Mars 1496 un arrrêt par lequel tous les vérolés, qui n'étaient pas bourgeois de Paris, euſſent à ſortir dans vingt-quatre heures, ſous peine d'être pendus. L'arrêt n'était ni chrétien, ni légal, ni ſenſé ; & nous en avons beaucoup de cette eſpèce : mais il prouve que la vérole était regardée comme un fléau nouveau qui n'avait rien de commun avec la lèpre, puiſqu'on ne pendait point les lépreux pour avoir couché à Paris, & qu'on pendait les vérolés.

Les hommes peuvent ſe donner la lèpre par leur ſalété, ainſi qu'une certaine eſpèce d'animaux auxquels la canaille reſſemble aſſez ; mais pour la vérole, c'eſt la nature qui a fait ce préſent à l'Amérique. Nous lui avons déjà reproché à cette nature, ſi bonne & ſi méchante, ſi éclairée & ſi aveugle, d'avoir été contre ſon but, en empoiſonnant la ſource de la vie, & nous gémiſſons encore de n'avoir point trouvé de ſolution à cette difficulté terrible.

Nous avons vu ailleurs que l'homme en général, l'un portant l'autre, n'a environ que vingt-deux ans à vivre ; & pendant ces vingt-deux ans il eſt ſujet à plus de vingt-deux mille maux, dont pluſieurs ſont incurables.

Dans cet horrible état on ſe pavane encore ; on fait l'amour au haſard de tomber en pourriture ; on s'intrigue, on fait la guerre, on fait des projets comme ſi on devait vivre mille ſiècles dans les délices.

LETTRES, GENS DE LETTRES, ou LETTRÉS.

DANS nos tems barbares, lorſque les Francs, les Germains, les Bretons, les Lombards, les Moſarabes eſpagnols, ne ſavaient ni lire ni écrire, on inſtitua des écoles, des univerſités, compoſées preſque toutes d'eccléſiaſtiques, qui, ne ſachant que leur jargon, enſeignèrent ce jargon à ceux qui voulurent l'apprendre; les académies ne ſont venues que long-tems après; elles ont mépriſé les ſottiſes des écoles, mais elles n'ont pas toujours oſé s'élever contr'elles, parce qu'il y a des ſottiſes qu'on reſpecte, attendu qu'elles tiennent à des choſes reſpectables.

Les gens de lettres qui ont rendu le plus de ſervice au petit nombre d'être penſans répandus dans le monde, ſont les lettrés iſolés, les vrais ſavans renfermés dans leur cabinet, qui n'ont ni argumenté ſur les bancs des univerſités, ni dit des choſes à moitié dans les académies; & ceux-là ont preſque tous été perſécutés. Notre miſérable eſpèce eſt tellement faite que ceux qui marchent dans le chemin battu jettent toujours des pierres à ceux qui enſeignent un chemin nouveau.

Monteſquieu dit que les Scythes crevaient les yeux à leurs eſclaves, afin qu'ils fuſſent moins diſtraits en battant leur beurre; c'eſt ainſi que l'inquiſition en uſe, & preſque tout le monde eſt aveugle dans les pays où ce monſtre règne. On a deux yeux depuis plus de cent ans en Angleterre; les Français commencent à ouvrir un œil; mais quelquefois il ſe trouve des hommes en place qui ne veulent pas même permettre qu'on ſoit borgne.

Ces pauvres gens en place ſont comme le docteur

Balouard de la comédie italienne, qui ne veut être servi que par le balourd arlequin, & qui craint d'avoir un valet trop pénétrant.

Faites des odes à la louange de monseigneur *Superbus fadus*, des madrigaux pour sa maîtresse, dédiez à son portier un livre de géographie, vous serez bien reçu; éclairez les hommes, vous serez écrasé.

Descartes est obligé de quitter sa patrie; *Gassendi* est calomnié; *Arnauld* traîne ses jours dans l'exil; tout philosophe est traité comme les prophètes chez les Juifs.

Qui croirait que dans le dix-huitième siècle un philosophe ait été traîné devant les tribunaux séculiers & traité d'impie par les tribunaux d'argumens, pour avoir dit que les hommes ne pourraient exercer les arts s'ils n'avaient pas de mains? Je ne désespère pas qu'on ne condamne bientôt aux galères le premier qui aura l'insolence de dire qu'un homme ne penserait pas s'il était sans tête; car, lui dira un bachelier, l'ame est un esprit pur, la tête n'est que de la matière; DIEU peut placer l'ame dans le talon, aussi-bien que dans le cerveau; partant, je vous dénonce comme un impie.

Le plus grand malheur d'un homme de lettres n'est peut-être pas d'être l'objet de la jalousie de ses confrères, la victime de la cabale, le mépris des puissans du monde, c'est d'être jugé par des sots. Les sots vont loin quelquefois, surtout quand le fanatisme se joint à l'ineptie, & à l'ineptie l'esprit de vengeance. Le grand malheur encore d'un homme de lettres est ordinairement de ne tenir à rien. Un bourgeois achète un petit office, & le voilà soutenu par ses confrères. Si on lui fait une injustice, il trouve aussi-tôt des défenseurs. L'homme de lettres est sans secours; il ressemble aux poissons volans; s'il s'élève un peu, les oiseaux le dévorent; s'il plonge, les poissons le mangent.

Tout homme public paie tribut à la malignité, mais il est payé en deniers & en honneurs.

LIBELLE.

ON nomme *libelles* de petits livres d'injures. Ces livres ſont petits, parce que les auteurs ayant peu de raiſons à donner, n'écrivant point pour inſtruire, & voulant être lus, ſont forcés d'être courts. Ils y mettent très-rarement leurs noms, parce que les aſſaſſins craignent d'être ſaiſis avec des armes défendues.

Il y a les libelles politiques. Les tems de la ligue & de la fronde en regorgèrent. Chaque diſpute en Angleterre en produit des centaines. On en fit contre *Louis XIV* de quoi fournir une vaſte bibliothèque.

Nous avons les libelles théologiques depuis environ ſeize cents ans, c'eſt bien pis; ce ſont des injures ſacrées des halles. Voyez ſeulement comment *ſaint Jérôme* traite *Rufin* & *Vigilantius*. Mais depuis lui les diſputeurs ont bien enchéri. Les derniers libelles ont été ceux des moliniſtes contre les janſéniſtes, on les compte par milliers. De tous ces fatras il ne reſte aujourd'hui que les ſeules *Lettres provinciales*.

Les gens de lettres pourraient le diſputer aux théologiens. *Boileau* & *Fontenelle* qui s'attaquèrent à coups d'épigrammes, diſaient tous deux que les libelles dont ils avaient été gourmés, n'auraient pas tenu dans leurs chambres. Tout cela tombe comme les feuilles en automne. Il y a eu des gens qui ont traité de libelles toutes les injures qu'on dit par écrit à ſon prochain.

Selon eux, les pouilles que les prophètes chantèrent quelquefois aux rois d'Iſraël, étaient des libelles diffamatoires pour faire ſoulever les peuples contre eux. Mais comme la populace n'a jamais lu dans aucun pays du monde, il eſt à croire que ces ſatyres, qu'on débitait ſous le manteau, ne faiſaient pas grand mal. C'eſt en par-

lant au peuple assemblé qu'on excite des séditions bien plutôt qu'en écrivant. C'est pourquoi la première chose que fit, à son avénement, la reine d'Angleterre *Elizabeth*, chef de l'église anglicane & défenseur de la foi, ce fut d'ordonner qu'on ne prêchât de six mois sans sa permission expresse.

L'*Anti-Caton* de *César* était un libelle ; mais *César* fit plus de mal à *Caton* par la bataille de Pharsale & par celle de Tapsa, que par ses diatribes.

Les *Philippiques* de *Ciceron* sont des libelles ; mais les proscriptions des triumvirs furent des libelles plus terribles.

Saint Cyrille, *saint Grégoire* de Nazianze firent des libelles contre le grand empereur *Julien* ; mais ils eurent la générosité de ne les publier qu'après sa mort.

Rien ne ressemble plus à des libelles que certains manifestes de souverains. Les secretaires du cabinet de *Mouftapha* empereur des Osmanlis, ont fait un libelle de leur déclaration de guerre.

DIEU les en punis, eux & leur commettant. Le même esprit, qui anima *César*, *Ciceron* & les secretaires de *Mouftapha*, domine dans tous les poissons qui font des libelles dans leurs greniers ; *Natura est semper sibi consona*. Qui croirait que les ames de *Garasse*, du cocher de *Vertamon*, de *Nonotte*, de *Paulian*, de *Fréron*, de *Langleviel* dit la *Beaumelle* fussent, à cet égard, de la même trempe que les ames de *César*, de *Ciceron*, de *saint Cyrille* & du secretaire de l'empereur des Osmanlis ? Rien n'est pourtant plus vrai.

LIBERTÉ.

OU je me trompe fort, ou *Locke* le définiſſeur a très-bien défini la liberté *puiſſance*. Je me trompe encore, ou *Colins* célèbre magiſtrat de Londres eſt le ſeul philoſophe qui ait bien approfondi cette idée; & *Clarke* ne lui a répondu qu'en théologien. Mais de tout ce qu'on a écrit en France ſur la liberté, le petit dialogue ſuivant eſt ce qui m'a paru de plus net.

A. Voilà une batterie de canons qui tire à nos oreilles, avez-vous la liberté de l'entendre ou de ne l'entendre pas?

B. Sans doute, je ne peux pas m'empêcher de l'entendre.

A. Voulez-vous que ce canon emporte votre tête, & celles de votre femme & de votre fille qui ſe promènent avec vous?

B. Quelle propoſition me faites-vous là? je ne peux pas tant que je ſuis de ſens raſſis vouloir choſe pareille, cela m'eſt impoſſible.

A. Bon; vous entendez néceſſairement ce canon & vous voulez néceſſairement ne pas mourir vous & votre famille d'un coup de canon à la promenade; vous n'avez ni le pouvoir de ne pas entendre; ni le pouvoir de vouloir reſter ici?

B. Cela eſt clair. (*a*)

(*a*) Un pauvre d'eſprit dans un petit écrit honnête, poli, & ſurtout bien raiſonné, objecte que ſi le prince ordonne à B. de reſter expoſé au canon, il y reſtera. Oui, ſans doute, s'il a plus de courage, ou plutôt plus de crainte de la honte que d'amour de la vie, comme il arrive très-ſouvent. Premièrement, il s'agit ici d'un cas tout différent. Secondement, quand l'inſtinct de la crainte de la honte l'emporte ſur l'inſtinct de la conſervation de ſoi-même, l'homme eſt autant néceſſité à demeurer

A. Vous avez en conſéquence fait une trentaine de pas pour être à l'abri du canon, vous avez eu le pouvoir de marcher avec moi ce peu de pas ?

B. Cela eſt encore très-clair ?

A. Et ſi vous aviez été paralytique, vous n'auriez pu éviter d'être expoſé à cette batterie, vous n'auriez pas eu le pouvoir d'être où vous êtes; vous auriez néceſſairement entendu & reçu un coup de canon; & vous ſeriez mort néceſſairement ?

B. Rien n'eſt plus véritable.

A. En quoi conſiſte donc votre liberté, ſi ce n'eſt dans le pouvoir que votre individu a exercé de faire ce que votre volonté exigeait d'une néceſſité abſolue ?

B. Vous m'embarraſſez; la liberté n'eſt donc autre choſe que le pouvoir de faire ce que je veux.

A. Réfléchiſſez-y, & voyez ſi la liberté peut être entendue autrement ?

B. En ce cas mon chien de chaſſe eſt auſſi libre que moi; il a néceſſairement la volonté de courir quand il voit un liévre, & le pouvoir de courir s'il n'a pas mal aux jambes. Je n'ai donc rien au-deſſus de mon chien, vous me réduiſez à l'état des bêtes ?

A. Voilà les pauvres ſophiſmes des pauvres ſophiſtes qui vous ont inſtruit. Vous voilà bien malade d'être libre comme votre chien ! Ne mangez-vous pas, ne dormez-vous pas, ne propagez-vous pas comme lui, à l'attitude près ? Voudriez-vous avoir l'odorat autrement que par le nez ? Pourquoi voulez-vous avoir la liberté autrement que votre chien ?

B. Mais j'ai une ame qui raiſonne beaucoup, & mon chien ne raiſonne guère. Il n'a preſque que des idées ſimples, & moi j'ai mille idées métaphyſiques.

expoſé au canon, qu'il eſt néceſſité à fuir quand il n'eſt pas honteux de fuir. Le pauvre d'eſprit était néceſſité à faire des objections ridicules, & à dire des injures; & les philoſophes ſe ſentent néceſſités à ſe moquer un peu de lui, & à lui pardonner.

A. Eh bien, vous êtes mille fois plus libre que lui; c'eſt-à-dire, vous avez mille fois plus de pouvoir de penſer que lui, mais vous n'êtes pas libre autrement que lui.

B. Quoi? je ne ſuis pas plus libre de vouloir ce que je veux?

A. Qu'entendez-vous par-là?

B. J'entends ce que tout le monde entend. Ne dit-on pas tous les jours, les volontés ſont libres?

A. Un proverbe n'eſt pas une raiſon; expliquez-vous mieux.

B J'entends que je ſuis libre de vouloir comme il me plaira.

A. Avec votre permiſſion, cela n'a pas de ſens; ne voyez-vous pas qu'il eſt ridicule de dire, je veux vouloir. Vous voulez néceſſairement en conſéquence des idées qui ſe ſont préſentées à vous. Vous voulez vous marier, oui ou non?

B. Mais ſi je vous diſais que je ne veux ni l'un ni l'autre?

A. Vous répondriez comme celui qui diſait, les uns croient le cardinal *Mazarin* mort, les autres le croient vivant, & moi je ne crois ni l'un ni l'autre.

B. Eh bien, je veux me marier.

A. Ah! c'eſt répondre cela. Pourquoi voulez-vous vous marier?

B. Parce que je ſuis amoureux d'une jeune fille, belle, douce, bien elevée, aſſez riche, qui chante très-bien, dont les parens ſont de très-honnêtes gens, & que je me flatte d'être aimé d'elle, & fort bien venu de ſa famille.

A. Voilà une raiſon. Vous voyez que vous ne pouvez vouloir ſans raiſon. Je vous déclare que vous êtes libre de vous marier, c'eſt-à-dire, que vous avez le pouvoir de ſigner le contrat, &c. de faire la noce & de coucher avec votre femme.

B. Comment

B. Comment ! je ne peux vouloir ſans raiſon ? Eh que deviendra cet autre proverbe : *ſit pro ratione voluntas* ; ma volonté eſt ma raiſon, je veux parce que je veux ?

A. Cela eſt abſurde, mon cher ami ; il y aurait en vous un effet ſans cauſe.

B. Quoi ! lorſque je joue à pair ou non, j'ai une raiſon de choiſir pair plutôt qu'impair ?

A. Oui, ſans doute.

B. Et quelle eſt cette raiſon, s'il vous plaît ?

A. C'eſt que l'idée d'impair s'eſt préſentée à votre eſprit plutôt que l'idée oppoſée. Il ſerait plaiſant qu'il y eût des cas où vous voulez parce qu'il y a une cauſe de vouloir, & qu'il y eût quelques cas où vous vouluſſiez ſans cauſe. Quand vous voulez vous marier ; vous en ſentez la raiſon dominante évidemment ; vous ne la ſentez pas quand vous jouez à pair ou non ; & cependant il faut bien qu'il y en ait une.

B. Mais encore une fois, je ne ſuis donc pas libre ?

A. Votre volonté n'eſt pas libre ; mais vos actions le ſont. Vous êtes libre de faire, quand vous avez le pouvoir de faire.

B. Mais tous les livres que j'ai lus ſur la liberté d'indifférence.....

A. Qu'entendez-vous par liberté d'indifférence ?

B. J'entends de cracher à droite ou à gauche, de dormir ſur le côté droit ou ſur le gauche, de faire quatre tours de promenade ou cinq.

A. Vous auriez là vraiment une plaiſante liberté : DIEU vous aurait fait un beau préſent. Il y aurait bien là de quoi ſe vanter. Que vous ſervirait un pouvoir qui ne s'exercerait que dans des occaſions ſi futiles ? Mais le fait eſt qu'il eſt ridicule de ſuppoſer la *volonté de vouloir* cracher à droite. Non-ſeulement cette *volonté de vouloir* eſt abſurde, mais il eſt certain que pluſieurs petites circonſtances vous déterminent à ces actes que vous appellez

indifférens. Vous n'êtes pas plus libre dans ces actes que dans les autres. Mais encore une fois vous êtes libre en tout tems, en tout lieu, dès que vous faites ce que vous voulez faire.

B. Je soupçonne que vous avez raison. J'y rêverai.

LIBERTÉ DE PENSER.

VERS l'an 1707, tems où les Anglais gagnèrent la bataille de Sarragosse, protégèrent la Portugal, & donnèrent pour quelque tems un roi à l'Espagne, mylord *Boldmind* officier-général qui avait été blessé, était aux eaux de Barège. Il y rencontra le comte *Médroso*, qui étant tombé de cheval derrière le bagage, à une lieue & demi du champ de bataille, venait prendre les eaux aussi. Il était familier de l'inquisition; mylord *Boldmind* n'était familier que dans la conversation; un jour après boire il eut avec *Médroso* cet entretien.

BOLDMIND.

Vous êtes donc sergent des dominicains? vous faites-là un vilain métier.

MÉDROSO.

Il est vrai; mais j'ai mieux aimé être leur valet que leur victime, & j'ai préféré le malheur de brûler mon prochain à celui d'être cuit moi-même.

BOLDMIND.

Quelle horrible alternative! vous étiez cent fois plus heureux sous le joug des Maures qui vous laissaient crou-

pir librement dans toutes vos superstitions, & qui tout vainqueurs qu'ils étaient ne s'arrogeaient pas le droit inoui de tenir les ames dans les fers.

MÉDROSO.

Que voulez-vous ! il ne nous est permis ni d'écrire, ni de parler, ni même de penser. Si nous parlons, il est aisé d'interpréter nos paroles, encore plus nos écrits. Enfin, comme on ne peut nous condamner dans un auto-da-fé pour nos pensées secrètes, on nous menace d'être brûlés éternellement par l'ordre de DIEU même, si nous ne pensons pas comme les jacobins. Ils ont persuadé au gouvernement que si nous avions le sens commun, tout l'état serait en combustion, & que la nation deviendrait la plus malheureuse de la terre.

BOLDMIND.

Trouvez-vous que nous soyons si malheureux nous autres Anglais qui couvrons les mers de vaisseaux, & qui venons gagner pour vous des batailles au bout de l'Europe ? Voyez-vous que les Hollandais qui vous ont ravi presque toutes vos découvertes dans l'Inde, & qui aujourd'hui sont au rang de vos protecteurs, soient maudits de DIEU pour avoir donné une entière liberté à la presse, & pour faire le commerce des pensées des hommes ? L'empire romain en a-t-il été moins puissant parce *Tullius Cicero* a écrit avec liberté ?

MÉDROSO.

Quel est ce *Tullius Cicero* ? jamais je n'ai entendu prononcer ce nom-là à la Ste. Hermandad.

BOLDMIND.

C'était un bachelier de l'université de Rome qui écri-

vait ce qu'il penſait ainſi que *Julius Céſar*, *Marcus Aurelius*, *Titus Lucretius Carus*, *Plinius*, *Seneca*, & autres docteurs.

MÉDROSO.

Je ne les connais point; mais on m'a dit que la religion catholique, baſque & romaine eſt perdue ſi on ſe met à penſer.

BOLDMIND.

Ce n'eſt pas à vous à le croire : car vous êtes sûrs que votre religion eſt divine, & que les portes d'enfer ne peuvent prévaloir contr'elle. Si cela eſt, rien ne pourra jamais la détruire.

MÉDROSO.

Non; mais on peut la réduire à peu de choſe, & c'eſt pour avoir penſé que la Suède, le Dannemarck, toute votre iſle, la moitié de l'Allemagne gémiſſent dans le malheur épouvantable de n'être plus ſujets du pape. On dit même que ſi les hommes continuent à ſuivre leurs fauſſes lumières, ils s'en tiendront bientôt à l'adoration ſimple de DIEU & à la vertu. Si les portes de l'enfer prévalent jamais juſques-là, que deviendra le ſaint office?

BOLDMIND.

Si les premiers chrétiens n'avaient pas eu la liberté de penſer, n'eſt-il pas vrai qu'il n'y eût point eu de chriſtianiſme.

MÉDROSO.

Que voulez-vous dire? Je ne vous entends point.

BOLDMIND.

Je le crois bien. Je veux dire que ſi *Tibère* & les premiers empereurs avaient eu des jacobins, qui euſſent

empêché les premiers chrétiens d'avoir des plumes & de l'encre ; s'il n'avait pas été long-tems permis dans l'empire romain de penſer librement, il eut été impoſſible que les chrétiens établiſſent leurs dogmes. Si donc le chriſtianiſme ne s'eſt formé que par la liberté de penſer, par quelle contradiction, par quelle injuſtice voudrait-il anéantir aujourd'hui cette liberté ſur laquelle ſeule il eſt fondé.

Quand on vous propoſe quelque affaire d'intérêt, n'examinez-vous pas long-tems avant de conclure ? quel plus grand intérêt y a-t-il au monde que celui de notre bonheur ou de notre malheur éternel ? Il y a cent religions ſur la terre qui toutes vous damnent ſi vous croyez à vos dogmes, qu'elles appellent *abſurdes & impies* ; examinez donc ces dogmes.

MÉDROSO.

Comment puis-je les examiner ? je ne ſuis pas jacobin.

BOLDMIND.

Vous êtes homme, & cela ſuffit.

MÉDROSO.

Hélas ! vous êtes bien plus homme que moi.

BOLDMIND.

Il ne tient qu'à vous d'apprendre à penſer ; vous êtes né avec de l'eſprit ; vous êtes un oiſeau dans la cage de l'inquiſition ; le ſaint Office vous a rogné les ailes, mais elles peuvent revenir. Celui qui ne ſait pas la géométrie peut l'apprendre ; tout homme peut s'inſtruire ; il eſt honteux de mettre ſon ame entre les mains de ceux à qui vous ne confieriez pas votre argent : oſez penſer par vous-même.

MÉDROSO.

On dit que ſi tout le monde penſait par ſoi-même, ce ſerait une étrange confuſion.

BOLDMIND.

C'eſt tout le contraire. Quand on aſſiſte à un ſpectacle, chacun en dit librement ſon avis, & la paix n'eſt point troublée ; mais ſi quelque protecteur inſolent d'un mauvais poëte voulait forcer tous les gens de goût à trouver bon ce qui leur paraît mauvais, alors les ſifflets ſe feraient entendre & les deux partis pourraient ſe jeter des pommes à la tête comme il arriva une fois à Londres. Ce ſont ces tyrans des eſprits, qui ont cauſé une partie des malheurs du monde. Nous ne ſommes heureux en Angleterre que depuis que chacun jouit librement du droit de dire ſon avis.

MÉDROSO.

Nous ſommes auſſi fort tranquilles à Lisbonne où perſonne ne peut dire le ſien.

BOLDMIND.

Vous êtes tranquilles ; mais vous n'êtes pas heureux. C'eſt la traquillité des galériens qui rament en cadence & en ſilence.

MÉDROSO.

Vous croyez donc que mon ame eſt aux galères ?

BOLDMIND.

Oui ; & je voudrais la délivrer.

MÉDROSO.

Mais ſi je me trouve bien aux galères ?

BOLDMIND.

En ce cas vous méritez d'y être.

LIEUX COMMUNS EN LITTÉRATURE.

QUAND une nation ſe dégroſſit, elle eſt d'abord émerveillée de voir l'aurore ouvrir de ſes doigts de roſe les portes de l'orient, & ſemer de topazes & de rubis le chemin de la lumière ; le zéphir careſſer Flore, & l'amour ſe jouer des armes de Mars.

Toutes les images de ce genre qui plaiſent par la nouveauté, dégoûtent par l'habitude. Les premiers qui les employaient paſſaient pour des inventeurs, les derniers ne ſont que des perroquets.

Il y a des formules de proſe qui ont le même ſort. *Le roi manquerait à ce qu'il ſe doit à lui-même ſi..... Le flambeau de l'expérience a conduit ce grand apoticaire dans les routes ténébreuſes de la nature. --- Son eſprit ayant été la dupe de ſon cœur, --- il ouvrit trop tard les yeux ſur le bord de l'abyme. --- Meſſieurs, plus je ſens mon inſuffiſance, plus je ſens auſſi vos bienfaits ; mais éclairé par vos lumières, ſoutenu par vos exemples, vous me rendrez digne de vous. ---*

La plupart des piéces de théatre deviennent enfin des lieux communs, comme les oraiſons funèbres & les diſcours de réception. Dès qu'une princeſſe eſt aimée on devine qu'elle aura une rivale. Si elle combat ſa paſſion il eſt clair qu'elle y ſuccombera. Le tyran a-t-il envahi le trône d'un pupille, ſoyez sûr qu'au cinquième acte juſtice ſe fera, & que l'uſurpateur mourra de mort violente.

Si un roi & un citoyen romain paraiſſent ſur la ſcène, il y a cent contre un à parier que le roi ſera traité par le Romain plus indignement que les miniſtres de *Louis XIV* ne le furent à Gertruidenberg par les Hollandais.

Toutes les ſituations tragiques ſont prévues, tous les ſentimens que ces ſituations amènent ſont devinés; les rimes même ſont ſouvent prononcées par le parterre avant de l'être par l'acteur. Il eſt difficile d'entendre parler à la fin d'un vers d'une *lettre*, ſans voir clairement à quel héros on doit la *remettre*. L'héroïne ne peut guère manifeſter ſes *alarmes*, qu'auſſitôt on ne s'attende à voir couler ſes *larmes*. Peut-on voir un vers finir par *Céſar*, & n'être par sûr de voir des vaincus traînés après ſon *char*?

Vient un tems où l'on ſe laſſe de ces lieux communs d'amour, de politique, de grandeur & de vers alexandrins. L'opéra comique prend la place d'*Iphigénie* & d'*Eriphile*, de *Xiphares* & de *Monime*. Avec le tems cet opéra comique devient lieu commun à ſon tour; DIEU ſait alors à quoi on aura recours.

Nous avons les lieux communs de la morale. Ils ſont ſi rebattus, qu'on devrait abſolument s'en tenir aux bons livres faits ſur cette matière en chaque langue. Le ſpectateur Anglais conſeilla à tous les prédicateurs d'Angleterre de réciter les excellens ſermons de *Tillotſon* ou de *Smaldrige*. Les prédicateurs de France pourraient bien s'en tenir à réciter *Maſſillon*, ou des extraits de *Bourdaloue*. Quelques-uns de nos jeunes orateurs de la chaire ont appris de *Lekain* à déclamer; mais ils reſſemblent tous à *Dancour* qui ne voulait jamais jouer que dans ſes piéces.

Les lieux communs de la controverſe ſont abſolument paſſés de mode; & probablement ne reviendront plus. Mais ceux de l'éloquence & de la poéſie pourront renaître après avoir été oubliés: pourquoi? c'eſt que la controverſe eſt l'éteignoir & l'opprobre de l'eſprit humain, & que la poéſie & l'éloquence en ſont le flambeau & la gloire.

LIVRES.

VOUS les mépriſez les livres, vous dont toute la vie eſt plongée dans les vanités de l'ambition & dans la recherche des plaiſirs, ou dans l'oiſiveté, mais ſongez que tout l'univers connu n'eſt gouverné que par des livres, excepté les nations ſauvages. Toute l'Afrique juſqu'à l'Ethiopie & la Nigritie obéit au livre de l'alcoran après avoir fléchi ſous le livre de l'évangile. La Chine eſt régie par le livre moral de *Confucius*: une grande partie de l'Inde par le livre du veidam. La Perſe fut gouvernée pendant des ſiècles par les livres d'un des *Zoroaſtres*.

Si vous avez un procès, votre bien, votre honneur, votre vie même dépend de l'interprétation d'un livre que vous ne liſez jamais.

Robert le diable, les *Quatre fils Aimon*, les *Imaginations de M. Ouſle*, ſont des livres auſſi; mais il en eſt des livres comme des hommes, le très-petit nombre joue un grand rôle, le reſte eſt confondu dans la foule.

Qui mène le genre humain dans les pays policés? ceux qui ſavent lire & écrire. Vous ne connaiſſez ni *Hippocrate*, ni *Boerhaave*, ni *Sydenham*; mais vous mettez votre corps entre les mains de ceux qui les ont lus. Vous abandonnez votre ame à ceux qui ſont payés pour lire la bible, quoiqu'il n'y en ait pas cinquante d'entr'eux qui l'aient lue toute entière avec attention.

Les livres gouvernent tellement le monde, que ceux qui commandent aujourd'hui dans la ville des Scipions & des Catons, ont voulu que les livres de leur loi ne fuſſent que pour eux, c'eſt leur ſceptre; ils ont fait un crime de lèze-majeſté à leurs ſujets d'y toucher ſans une per-

miſſion expreſſe. Dans d'autres pays on a défendu de penſer par écrit ſans lettres-patentes.

Il eſt des nations chez qui l'on regarde les penſées purement comme un objet de commerce. Les opérations de l'entendement humain n'y ſont conſidérées qu'à deux ſous la feuille. Si par haſard le libraire veut un privilège pour ſa marchandiſe, ſoit qu'il vende *Rabelais*, ſoit qu'il vende les *Pères de l'égliſe*, le magiſtrat donne le privilège ſans répondre de ce que le livre contient.

Dans un autre pays, la liberté de s'expliquer par des livres eſt une des prérogatives des plus inviolables. Imprimez tout ce qu'il vous plaira ſous peine d'ennuyer, ou d'être puni ſi vous avez trop abuſé de votre droit naturel.

Avant l'admirable invention de l'imprimerie, les livres étaient plus rares & plus chers que les pierres précieuſes. Preſque point de livres chez des nations barbares juſqu'à *Charlemagne*, & depuis lui juſqu'au roi de France *Charles V* dit *le ſage*; & depuis ce *Charles* juſqu'à *François* I, c'eſt une diſette extrême.

Les Arabes ſeuls en eurent depuis le huitième ſiècle de notre ère juſqu'au treizième.

La Chine en était pleine quand nous ne ſavions ni lire ni écrire.

Les copiſtes furent très-employés dans l'empire romain depuis le tems des *Scipions* juſqu'à l'inondation des barbares.

Les Grecs s'occupèrent beaucoup à tranſcrire vers le le tems d'*Amintas*, de *Philippe* & d'*Alexandre*; ils continuèrent ſurtout ce métier dans Alexandrie.

Ce métier eſt aſſez ingrat. Les marchands payèrent toujours fort mal les auteurs & les copiſtes. Il fallait deux ans d'un travail aſſidu à un copiſte pour bien tranſcrire la bible ſur du vélin. Que de tems & de peine pour copier correctement en grec & en latin les ouvrages d'*Origène* &

de *Clément* d'Alexandrie, & de tous ces autres écrivains nommés *pères!*

St. Hieronimos ou *Hieronimus*, que nous nommons *Jérôme*, dit dans une de ſes lettres ſatyriques contre *Rufin*, (*a*) qu'il s'eſt ruiné en achetant les œuvres d'*Origène*, contre lequel il écrivit avec tant d'amertume & d'emportement. *Oui*, dit-il, *j'ai lu Origène; ſi c'eſt un crime, j'avoue que je ſuis coupable, & que j'ai épuiſé toute ma bourſe à acheter ſes ouvrages dans Alexandrie.*

Les ſociétés chrétiennes eurent dans les trois premiers ſiècles cinquante-quatre évangiles, dont à peine deux ou trois copies tranſpirèrent chez les Romains dans l'ancienne religion juſqu'au tems de *Dioclétien.*

C'était un crime irrémiſſible chez les chrétiens, de montrer les évangiles aux Gentils; ils ne les prêtaient pas même aux catéchumènes.

Quand Lucien raconte dans ſon *Philopatris* (en inſultant notre religion qu'il connaiſſait très-peu) *qu'une troupe de gueux le mena dans un quatrième étage où l'on invoquait le père par le fils, & où l'on prédiſait des malheurs à l'empereur & à l'empire*, il ne dit point qu'on lui ait montré un ſeul livre. Aucun hiſtorien, aucun auteur romain ne parle des évangiles.

Lorſqu'un chrétien malheureuſement téméraire & indigne de ſa ſainte religion eut mis en piéces publiquement, & foulé aux pieds un édit de l'empereur *Dioclétien*, & qu'il eut attiré ſur le chriſtianiſme la perſécution qui ſuccéda à la plus grande tolérance, les chrétiens furent alors obligés de livrer leurs évangiles & leurs autres écrits aux magiſtrats, ce qui ne s'était jamais fait juſqu'à ce tems. Ceux qui donnèrent leurs livres dans la crainte de la priſon ou même de la mort, furent regardés par les autres chrétiens comme des apoſtats ſacrilèges, on leur donna le ſurnom de *traîtres*; & pluſieurs évêques préten-

(*c*) Lettre de *Jérôme à Pammaque.*

dirent qu'il fallait les rebaptiſer, ce qui cauſe un ſchiſme épouvantable.

Les poëmes d'*Homère* furent long-tems ſi peu connus, que *Piſiſtrate* fut le premier qui les mit en ordre, & qui les fit tranſcrire dans Athènes environ cinq cents ans avant l'ère dont nous nous ſervons.

Il n'y a peut-être pas aujourd'hui une douzaine de copies du veidam, & zenda-veſta dans tout l'Orient.

Vous n'auriez pas trouvé un ſeul livre dans toute la Ruſſie en 1700, excepté des miſſels & quelques bibles chez des papas ivres d'eau-de-vie.

Aujourd'hui on ſe plaint du trop; mais ce n'eſt pas aux lecteurs à ſe plaindre; le remede eſt aiſé, rien ne les force à lire. Ce n'eſt pas non plus aux auteurs. Ceux qui font la foule ne doivent pas crier qu'on les preſſe. Malgré la quantité énorme de livres, combien peu de gens liſent! & ſi on liſait avec fruit, verrait-on les déplorables ſottiſes auxquelles le vulgaire ſe livre encore tous les jours en proie?

Ce qui multiplie les livres, malgré la loi de ne point multiplier les êtres ſans néceſſité, c'eſt qu'avec des livres on en fait d'autres, c'eſt avec pluſieurs volumes déjà imprimés qu'on fabrique une nouvelle hiſtoire de France ou d'Eſpagne ſans rien ajouter de nouveau. Tous les dictionnaires ſont faits avec des dictionnaires; preſque tous les livres nouveaux de géographie ſont des répétitions de livres de géographie. La *Somme* de ſaint Thomas a produit deux mille gros volumes de théologie. Et les mêmes races de petits vers qui ont rongé la mère, rongent auſſi les enfans.

Ecrive qui voudra, chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre & du papier.

SECTION SECONDE.

Il eſt quelquefois bien dangereux de faire un livre. *Silhouète*, avant qu'il pût ſe douter qu'il ſerait un jour contrôleur-général des finances, avait imprimé un livre ſur l'accord de la religion avec la politique: & ſon beau-père le médecin *Aſtruc* avait donné au public les mémoires dans leſquels l'auteur du pentateuque avait pu prendre toutes les choſes étonnantes qui s'étaient paſſées ſi long-tems avant lui.

Le jour même que *Silhouète* fut en place, quelque bon ami chercha un exemplaire des livres du beau-père & du gendre, pour les déférer au parlement, & les faire condamner au feu ſelon l'uſage. Ils rachetèrent tous deux tous les exemplaires qui étaient dans le royaume : delà vient qu'ils ſont très-rares aujourd'hui.

Il n'eſt guère de livre philoſophique ou théologique dans lequel on ne puiſſe trouver des héréſies & des impiétés, pour peu qu'on aide à la lettre.

Théodore de Mopſuète oſait appeller le cantique des cantiques un *recueil d'impuretés*; Grotius les détaille, il en fait horreur. Chatillon le traite d'*ouvrage ſcandaleux*.

Croirait-on qu'un jour le docteur *Tamponet* dit à pluſieurs docteurs, Je me ferais fort de trouver une foule d'héréſies dans le *Pater noſter*, ſi on ne ſavait pas de quelle bouche divine ſortit cette prière, & ſi c'était un jéſuite qui l'imprimât pour la première fois?

Voici comme je m'y prendrais.

Notre père qui êtes aux cieux.

Propoſition ſentant l'héréſie, puiſque DIEU eſt partout. On peut même trouver dans cet énoncé un levain de ſocinianiſme, puiſqu'il n'y eſt rien dit de la Trinité.

Que votre règne arrive, que votre volonté ſoit faite dans la terre comme au ciel.

Propoſition ſentant encore l'héréſie ; puiſqu'il eſt dit cent fois dans l'écriture que DIEU règne éternellement. De plus, il eſt téméraire de demander que ſa volonté s'accompliſſe ; puiſque rien ne ſe fait, ni ne peut ſe faire que par la volonté de DIEU.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien (*notre pain ſubſtantiel*, *notre bon pain*, *notre pain nourriſſant.*)

Propoſition directement contraire à ce qui eſt émané ailleurs de la bouche de JESUS-CHRIST ; (*a*) « Ne » dites point, que mangerons-nous, que boirons-nous » comme font les Gentils, &c. Ne demandez que le » royaume des cieux & tout le reſte vous ſera donné. »

Remettez-nous nos dettes comme nous les remettons à nos débiteurs.

Propoſition téméraire qui compare l'homme à DIEU, qui détruit la prédeſtination gratuite, & qui enſeigne que DIEU eſt tenu d'en agir avec nous comme nous en agiſſons avec les autres. De plus, qui a dit à l'auteur que nous faiſons grace à nos débiteurs ? nous ne leur avons jamais fait grace d'un écu. Il n'y a point de couvent en Europe qui ait jamais remis un ſou à ſes fermiers. Oſer dire le contraire eſt une héréſie formelle.

Ne nous induiſez point en tentation.

Propoſition ſcandaleuſe, manifeſtement hérétique, attendu qu'il n'y a que le diable qui ſoit tentateur ; & qu'il eſt dit expreſſément dans l'épître de *ſaint Jacques*, (*b*) DIEU eſt intentateur des méchans ; cependant il ne tente perſonne. DEUS *enim intentator malorum eſt*, *ipſe autem neminem tentat.*

Vous voyez, dit le docteur *Tamponet*, qu'il n'eſt rien de ſi reſpectable auquel on ne puiſſe donner un mauvais

(*a*) Matthieu, ch. VI. v. 33.
(*b*) Chap. I. v. 13.

ſens. Quel ſera donc le livre à l'abri de la cenſure humaine ſi on peut attaquer juſqu'au *Pater noſter*, en interprétant diaboliquement tous les mots divins qui le compoſent? Pour moi je tremble de faire un livre. Je n'ai jamais, DIEU merci, rien imprimé; je n'ai même jamais fait jouer aucune de mes piéces de théatre, comme ont fait les frères *La Rue*, *Du Cerceau* & *Folard*; cela eſt trop dangereux.

Un clerc pour quinze ſous, ſans craindre le holà,
Peut aller au parterre attaquer Attila;
Et ſi le roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de Viſigoths tous les vers de Corneille.

Si vous imprimez, un habitué de paroiſſe vous accuſe d'héréſie, un cuiſtre de collège vous dénonce, un homme qui ne ſait pas lire vous condamne; le public ſe moque de vous; votre libraire vous abandonne; votre marchand de vin ne veut plus vous faire crédit. J'ajoute toujours à mon Pater noſter, *mon* DIEU, *délivrez-moi de la rage de faire des livres*!

O vous qui mettez comme moi du noir ſur du blanc, & qui barbouillez du papier, ſouvenez-vous de ces vers que j'ai lu autrefois, & qui auraient dû nous corriger.

Tout ce fatras fut du chanvre en ſon tems.
Linge il devint par l'art des tiſſerans;
Puis en lambeaux des pilons le preſsèrent,
Il fut papier. Cent cerveaux à l'envers,
De viſions à l'envi le chargèrent;
Puis on le brûle: il vole dans les airs,
Il eſt fumée auſſi bien que la gloire.
De nos travaux voilà quelle eſt l'hiſtoire.
Tout eſt fumée: & tout nous fait ſentir
Ce grand néant qui doit nous engloutir.

LOI NATURELLE.

DIALOGUE.

B. QU'EST-CE que la loi naturelle ?

A. L'inſtinct qui nous fait ſentir la juſtice.

B. Qu'appellez-vous juſte & injuſte ?

A. Ce qui paraît tel à l'univers entier.

B. L'univers eſt compoſé de bien des têtes. On dit qu'à Lacédémone on applaudiſſait aux larcins, pour leſquels on condamnait aux mines dans Athènes.

A. Abus de mots, logomachie, équivoque ; il ne pouvait ſe commettre de larcin à Sparte, lorſque tout y était commun. Ce que vous appellez *vol*, était la punition de l'avarice.

B. Il était défendu d'épouſer ſa ſœur à Rome. Il était permis chez les Egyptiens, les Athéniens & même chez les Juifs, d'épouſer ſa ſœur de père. Je ne cite qu'à regret ce malheureux petit peuple Juif, qui ne doit aſſurément ſervir de règle à perſonne, & qui, (en mettant la religion à part,) ne fut jamais qu'un peuple de brigands ignorans & fanatiques. Mais enfin, ſelon ſes livres, la jeune Thamar avant de ſe faire violer par ſon frère Ammon, lui dit ; *mon frère, ne me faites pas de ſottiſes, mais demandez-moi en mariage à mon père, il ne vous refuſera pas.*

A. Loix de convention que tout cela, uſages arbitraires, modes qui paſſent ; l'eſſentiel demeure toujours. Montrez-moi un pays où il ſoit honnête de me ravir le fruit de mon travail, de violer ſa promeſſe, de mentir pour nuire, de calomnier, d'aſſaſſiner, d'empoiſonner, d'être ingrat envers ſon bienfaiſteur,

faicteur, de battre ſon père & ſa mère quand ils vous préſentent à manger?

B. Avez-vous oublié que *Jean-Jacques*, un des pères de l'égliſe moderne, a dit; *le premier qui oſa clore & cultiver un terrain fut l'ennemi du genre humain, qu'il fallait l'exterminer, & que les fruits ſont à tous, & que la terre n'eſt à perſonne?* n'avons-nous pas déjà examiné enſemble cette belle propoſition ſi utile à la ſociété?

A. Quel eſt ce *Jean-Jacques?* ce n'eſt aſſurément ni *Jean-Baptiſte*, ni *Jean* l'évangéliſte, ni *Jacques* le majeur, ni *Jacques* le mineur; il faut que ce ſoit quelque Hun, bel eſprit, qui ait écrit cette impertinence abominable, ou quelque mauvais plaiſant *bufo magro* qui ait voulu rire de ce que le monde entier a de plus ſérieux. Car au-lieu d'aller gâter le terrain d'un voiſin ſage & induſtrieux, il n'avait qu'à l'imiter; & chaque père de famille ayant ſuivi cet exemple, voilà bientôt un très-joli village tout formé. L'auteur de ce paſſage me paraît un animal bien inſociable.

B. Vous croyez donc qu'en outrageant & en volant le bon homme qui a entouré d'une haie vive ſon jardin & ſon poulaillier, il a manqué aux devoirs de la loi naturelle?

A. Oui, oui encore une fois, il y a une loi naturelle; & elle ne conſiſte ni à faire le mal d'autrui, ni à s'en réjouir.

B. Je conçois que l'homme n'aime & ne fait le mal que pour ſon avantage. Mais tant de gens ſont portés à ſe procurer leur avantage par le malheur d'autrui; la vengeance eſt une paſſion ſi violente, il y en a des exemples ſi funeſtes; l'ambition plus fatale encore a inondé la terre de tant de ſang, que lorſque je m'en retrace l'horrible tableau, je ſuis tenté d'avouer que l'homme eſt très-diabolique. J'ai beau avoir dans mon cœur la notion du juſte & de l'injuſte; un *Attila*

que *saint Léon* courtise, un *Phocas* que *saint Grégoire* flatte avec la plus lâche bassesse, un *Alexandre VI* souillé de tant d'inceſtes, de tant d'homicides, de tant d'empoisonnemens, avec lequel le faible *Louis XII* qu'on appelle *bon*, fait la plus indigne & la plus étroite alliance; un *Cromwell*, dont le cardinal *Mazarin* recherche la protection, & pour qui il chasse de France les héritiers de *Charles I*, cousins-germains de *Louis XIV*, &c. &c. &c. cent exemples pareils dérangent mes idées, & je ne sais plus où j'en suis.

A. Eh bien, les orages empêchent-ils que nous ne jouissions aujourd'hui d'un beau soleil? le tremblement qui a détruit la moitié de la ville de Lisbonne, empêche-t-il que vous n'ayez fait très-commodément le voyage de Madrid? Si *Attila* fut un brigand & le cardinal *Mazarin* un fripon, n'y a-t-il pas des princes & des ministres honnêtes gens? n'a-t-on pas remarqué que dans la guerre de 1701 le conseil de *Louis XIV* était composé des hommes les plus vertueux? le duc de *Beauvilliers*, le marquis de *Torci*, le maréchal de *Villars*, *Chamillard* enfin qui passa pour implacable, mais jamais pour mal-honnête homme. L'idée de la justice ne subsiste-t-elle pas toujours? C'est sur elle que sont fondées toutes les loix. Les Grecs les appellaient *filles du ciel*, cela ne veut dire que filles de la nature.

N'avez-vous pas des loix dans votre pays?

B. Oui, les unes bonnes, les autres mauvaises.

A. Où en auriez-vous pris l'idée, si ce n'est dans les notions de la loi naturelle que tout homme a dans soi quand il a l'esprit bien fait? il faut bien les avoir puisées là ou nulle part.

B. Vous avez raison, il y a une loi naturelle; mais il est encore plus naturel à bien des gens de l'oublier.

A. Il est naturel aussi d'être borgne, bossu, boi-

teux, contrefait, mal ſain ; mais on préfère les gens bien faits & bien ſains.

B. Pourquoi y a-t-il tant d'eſprits borgnes & contrefaits ?

A. Paix. Mais allez à l'article *Toute-puiſſance.*

LOIX.

IL eſt difficile qu'il y ait une ſeule nation qui vive ſous de bonnes loix. Ce n'eſt pas ſeulement parce qu'elles ſont l'ouvrage des hommes, car ils ont fait de très-bonnes choſes ; & ceux qui ont inventé & perfectionné les arts, pouvaient imaginer un corps de juriſprudence tolérable.

Mais les loix ont été établies dans preſque tous les états par l'intérêt du légiſlateur, par le beſoin du moment, par l'ignorance, par la ſuperſtition. On les a faites à meſure, au haſard, irréguliérement, comme on bâtiſſait les villes. Voyez à Paris le quartier des Halles, de ſaint Pierre-aux-bœufs, la rue Briſe-miche, celle du Pet-au-diable, contraſter avec le Louvre & les Tuileries ; voilà l'image de nos loix.

Londres n'eſt devenue digne d'être habitée que depuis qu'elle fut réduite en cendre. Les rues, depuis cette époque, furent élargies & allignées ; Londres fut une ville pour avoir été brûlée. Voulez-vous avoir de bonnes loix ? brûlez les vôtres & faites-en de nouvelles.

Les Romains furent trois cents années ſans loix fixes. Ils furent obligés d'en aller demander aux Athéniens, qui leur en donnèrent de ſi mauvaiſes, que bientôt elles furent preſque toutes abrogées. Com-

ment Athènes elle-même aurait-elle eu une bonne législation ? on fut obligé d'abolir celle de *Dracon ;* & celle de *Solon* périt bientôt.

Votre coutume de Paris eſt interprétée différemment par vingt-quatre commentaires ; donc il eſt prouvé vingt-quatre fois qu'elle eſt mal conçue. Elle contredit cent quarante autres coutumes, ayant toutes force de loi chez la même nation, & toutes ſe contrediſant entr'elles. Il eſt donc dans une ſeule province de l'Europe, entre les Alpes & les Pyrénées, plus de cent quarante petits peuples qui s'appellent *compatriotes*, & qui ſont réellement étrangers les uns pour les autres, comme le Tunquin l'eſt pour la Cochinchine.

Il en eſt de même dans toutes les provinces de l'Eſpagne. C'eſt bien pis dans la Germanie, perſonne n'y ſait quels ſont les droits du chef ni des membres. L'habitant des bords de l'Elbe ne tient au cultivateur de la Souabe que parce qu'ils parlent à-peu-près la même langue, laquelle eſt un peu rude.

La nation anglaiſe a plus d'uniformité ; mais n'étant ſortie de la barbarie & de la ſervitude que par intervalles & par ſecouſſes, & ayant dans ſa liberté conſervé pluſieurs loix promulguées autrefois par de grands tyrans qui diſputaient le trône, ou par de petits tyrans qui envahiſſaient des prélatures, il s'en eſt formé un corps aſſez robuſte, ſur lequel on apperçoit encore beaucoup de bleſſures couvertes d'emplâtres.

L'eſprit de l'Europe a fait de plus grands progrès depuis cent ans que le monde entier n'en avait fait depuis *Brama*, *Fohi*, *Zoroaſtre*, & le *Thaut* de l'Egypte. D'où vient que l'eſprit de légiſlation en a fait ſi peu ?

Nous fûmes tous ſauvages depuis le cinquième ſiècle. Telles ſont les révolutions du globe ; brigands qui

pillaient, cultivateurs pillés, c'était-là ce qui composait le genre humain du fond de la mer Baltique au détroit de Gibraltar; & quand les Arabes parurent au midi, la désolation du bouleversement fut universelle.

Dans notre coin d'Europe le petit nombre étant composé de hardis ignorans vainqueurs & armés de pied en cap, & le grand nombre d'ignorans esclaves désarmés, presque aucun ne sachant ni lire, ni écrire, pas même *Charlemagne*, il arriva très-naturellement que l'église romaine avec sa plume & ses cérémonies, gouverna ceux qui passaient leur vie à cheval, la lance en arrêt & le morion en tête.

Les descendans des Sicambres, des Bourguignons, des Ostrogoths, Visigoths, Lombards, Hérules, &c. sentirent qu'ils avaient besoin de quelque chose qui ressemblât à des loix. Ils en cherchèrent où il y en avait. Les évêques de Rome en savaient faire en latin. Les barbares les prirent avec d'autant plus de respect qu'ils ne les entendaient pas. Les décrétales des papes, les unes véritables, les autres effrontément supposées, devinrent le code des nouveaux regas, des leuds, des barons qui avaient partagé les terres. Ce furent des loups qui se laissèrent enchaîner par des renards. Ils gardèrent leur férocité, mais elle fut subjuguée par la crédulité, & par la crainte que la crédulité produit. Peu à peu l'Europe, excepté la Grèce & ce qui appartenait encore à l'empire d'Orient, se vit sous l'empire de Rome; de sorte qu'on put dire une seconde fois.

Romanos rerum dominos gentemque togatam.

(*a*) Presque toutes les conventions étant accompagnées d'un signe de croix & d'un serment qu'on faisait souvent sur des reliques, tout fut du ressort de

(*a*) Voyez l'article *Appel comme d'abus.*

l'égliſe. Rome, comme la métropole, fut juge ſuprême des procès de la Kerſonèſe Cimbrique & de ceux de la Gaſcogne. Mille ſeigneurs féodaux joignant leurs uſages au droit canon, il en réſulta cette juriſprudence monſtrueuſe dont il reſte encore tant de veſtiges.

Lequel eût le mieux valu, de n'avoir point du tout de loix, ou d'en avoir de pareilles ?

Il a été avantageux à un empire plus vaſte que l'empire romain, d'être long-tems dans le chaos : car tout étant à faire ; il était plus aiſé de bâtir un édifice que d'en réparer un dont les ruines ſeraient reſpectées.

La *Theſmophore* du Nord aſſembla en 1767 des députés de toutes les provinces, qui contenaient environ douze cent mille lieues quarrées. Il y avait des payens, des mahométans d'*Ali*, des mahométans d'*Omar*, des chrétiens d'environ douze ſectes différentes. On propoſait chaque loi à ce nouveau ſynode ; & ſi elle paraiſſait convenable à l'intérêt de toutes les provinces, elle recevait alors la ſanction de la ſouveraine & de la nation.

La première loi qu'on porta fut la tolérance, afin que le prêtre grec n'oubliât jamais que le prêtre latin eſt homme ; que le muſulman ſupportât ſon frère le payen, & que le romain ne fût pas tenté de ſacrifier ſon frère le presbytérien.

La ſouveraine écrivit de ſa main dans ce grand conſeil de légiſlation, *Parmi tant de croyances diverſes, la faute la plus nuiſible ſerait l'intolérance.*

On convint unanimement qu'il n'y a qu'une puiſſance, (*a*) qu'il faut dire toujours puiſſance civile, & diſcipline eccléſiaſtique ; & que l'allégorie des deux glaives eſt le dogme de la diſcorde.

Elle commença par affranchir les ſerfs de ſon domaine particulier.

Elle affranchit tous ceux du domaine eccléſiaſtique ; ainſi elle créa des hommes.

(*a*) Voyez *Puiſſance*.

Les prélats & les moines furent payés du tréſor public.

Les peines furent proportionnées aux délits, & les peines furent utiles ; les coupables, pour la plupart, furent condamnés aux travaux publics, attendu que les morts ne ſervent à rien.

La torture fut abolie, parce que c'eſt punir avant de connaître, & qu'il eſt abſurde de punir pour connaître; parce que les Romains ne mettaient à la torture que les eſclaves ; parce que la torture eſt le moyen de ſauver le coupable & de perdre l'innocent.

On en était là quand *Mouſtapha III*, fils de *Mahmoud*, força l'impératrice d'interrompre ſon code pour le battre.

LOIX CRIMINELLES.

Section ſeconde.

Il eſt néceſſaire de juſtifier la France de ces accuſations de parricide qui ſe renouvellent trop ſouvent, & d'inviter les juges à conſulter mieux les lumières de la raiſon, & la voix de la natute.

Il eſt dur de dire à des magiſtrats, vous avez à vous reprocher l'erreur & la barbarie ; mais il eſt plus dur que des citoyens en ſoient les victimes.

Sept hommes prévenus peuvent tranquillement livrer un père de famille aux plus affreux ſupplices. Or, qui eſt le plus à plaindre ou des familles réduites à la mendicité, dont les pères, les mères, les frères ſont morts injuſtement dans des ſupplices épouvantables, ou des juges tranquilles & sûrs de l'impunité, à qui l'on dit qu'ils ſe ſont trompés, qui écoutent à peine ce reproche, & qui vont ſe tromper encore ?

Quand les ſupérieurs font une injuſtice évidente & atroce, il faut que cent mille voix leur diſent qu'ils ſont

injuſtes. Cet arrêt prononcé par la nation eſt leur ſeul châtiment : c'eſt un tocſin général qui éveille la juſtice endormie ; qui l'avertit d'être ſur ſes gardes, qui peut ſauver la vie à des multitudes d'innocens.

Il n'y a point d'année où quelques juges de province ne condamnent à une mort affreuſe quelque père de famille innocent, & cela tranquillement, gaiement même, comme on égorge un dindon dans ſa baſſe-cour. On a vu quelquefois la même choſe à Paris.

Dans l'aventure horrible des *Calas*, la voix publique s'éleva contre un capitoul fanatique qui pourſuivit la mort d'un juſte, & contre huit magiſtrats trompés qui la ſignèrent. Je n'entends pas ici par *voix publique* celle de la populace qui eſt preſque toujours abſurde : ce n'eſt point une voix ; c'eſt un cri de brutes. Je parle de cette voix de tous les honnêtes gens réunis qui réfléchiſſent, & qui avec le tems portent un jugement infaillible.

Cette voix publique prononçait donc avec raiſon, que deux choſes ſont abſolument néceſſaires à un magiſtrat, le ſens commun & l'humanité.

Elle était bien forte, cette voix ; elle montrait la néceſſité du tribunal ſuprême du conſeil d'état qui juge les juſtices ; elle réclamait ſon autorité alors tellement négligée que l'arrêt du conſeil qui juſtifia les *Calas* ne put jamais être affiché dans Toulouſe.

Quelquefois, & peut-être trop ſouvent, au fond d'une province, des juges prodiguaient le ſang innocent dans des ſupplices épouvantables ; la ſentence & les piéces du procès arrivaient à la tournelle de Paris avec le condamné. Cette chambre, dont le reſſort était immenſe, n'avait pas le tems de l'examen ; la ſentence était confirmée. L'accuſé que des archers avaient conduit dans l'eſpace de quatre cents milles à très-grands frais était ramené pendant quatre cents milles à plus grands frais au lieu de ſon ſupplice. Et cela nous apprend l'éternelle reconnaiſſance que la France doit à *Louis XV* d'avoir

diminué ce reſſort, d'avoir détruit ce grand abus, d'avoir créé des conſeils ſupérieurs dans les provinces (& ſurtout d'avoir fait rendre gratuitement la juſtice.)

Nous avons déjà parlé ailleurs du ſupplice de la roue, dans lequel périt, il y a peu d'années, ce bon cultivateur, ce bon père de famille nommé *Martin*, d'un village du Barois reſſortiſſant au parlement de Paris. Le premier juge condamna ce vieillard à la torture qu'on appelle *ordinaire & extraordinaire*, & à expirer ſur la roue; & il le condamna non-ſeulement ſur les indices les plus équivoques, mais ſur des préſomptions qui devaient établir ſon innocence.

Il s'agiſſait d'un meurtre & d'un vol commis auprès de ſa maiſon, tandis qu'il dormait profondément entre ſa femme & ſes ſept enfans. On confronte l'accuſé avec un paſſant qui avait été témoin de l'aſſaſſinat. *Je ne le reconnais pas*, dit le paſſant, *ce n'eſt pas là le meurtrier que j'ai vu; l'habit eſt ſemblable, mais le viſage eſt différent. Ah!* DIEU *ſoit loué*, s'écrie le bon vieillard, *ce témoin ne m'a pas reconnu.*

Sur ces paroles, le juge s'imagine que le vieillard plein de l'idée de ſon crime, a voulu dire, je l'ai commis, on ne m'a pas reconnu, me voilà ſauvé. Mais il eſt clair que ce vieillard, plein de ſon innocence, voulait dire, *Ce témoin a reconnu que je ne ſuis pas coupable, il a reconnu que mon viſage n'eſt pas celui du meurtrier.* Cette étrange logique d'un bailli & des préſomptions encore plus fauſſes, déterminent la ſentence précipitée de ce juge & de ſes aſſeſſeurs. Il ne leur tombe pas dans l'eſprit d'interroger la femme, les enfans, les voiſins, de chercher ſi l'argent volé ſe trouve dans la maiſon, d'examiner la vie de l'accuſé, de confronter la pureté de ſes mœurs avec ce crime. La ſentence eſt portée; la tournelle trop occupée alors ſigne ſans examen *bien jugé*. L'accuſé expire ſur la roue devant ſa porte; ſon bien eſt confiſqué; ſa femme s'enfuit en Autriche avec ſes petits

enfans. Huit jours après le scélérat qui avait commis le meurtre, est supplicié pour d'autres crimes. Il avoue à la potence qu'il est coupable de l'assassinat pour lequel ce bon père de famille est mort.

Des censeurs me reprochent que j'ai déjà parlé de ces désastres ; oui, j'ai peint & je veux repeindre ces tableaux nécessaires, dont il faut multiplier les copies ; j'ai dit & je redis que la mort de la maréchale d'*Ancre* & du maréchal de *Marillac* sont la honte éternelle des lâches barbares qui les condamnèrent. On doit répéter à la postérité qu'un jeune gentilhomme de la plus grande espérance pouvait ne pas être condamné à la torture, au supplice du poing coupé, de la langue arrachée & de la mort dans les flammes, pour quelques emportemens passagers de jeunesse dont un an de prison l'aurait corrigé, pour des indiscrétions si secrètes, si inconnues, qu'on fut obligé de les faire révéler par des monitoires, ancienne procédure de l'inquisition. L'Europe entière s'est soulevée contre cette sentence ; & il faut empêcher que l'Europe ne l'oublie.

On doit redire que le comte de *Lalli* n'était coupable ni de péculat ni de trahison. Ses nombreux ennemis l'accusèrent avec autant de violence qu'il en avait déployée contr'eux. Il est mort sur l'échaffaut avec un bâillon dans la bouche : ils commencent à le plaindre.

Plus d'une fois on s'est récrié contre la rigueur du supplice de ce garde-du-corps qui fut pendu pour s'être fait quelques blessures afin de s'attirer une petite récompense, & de ce malheureux qu'on appellait *le fou de Verberie* qui fut puni par la mort des sottises sans conséquence qu'il avait dites dans un soupé.

N'est-il pas bien permis, que dis-je ! bien nécessaire d'avertir souvent les hommes qu'ils doivent ménager le sang des hommes ? On répète tous les jours des vérités qui ne sont de nulle importance ; on avertit plusieurs fois qu'un ex-jésuite aussi hardi qu'ignorant s'est grossière-

ment trompé en affirmant qu'aucun roi de la première race n'eut plusieurs femmes à la fois ; en assurant que le roi *Henri III* n'assiégea point la ville de Livron, &c. &c. &c. On réfute en vingt endroits les calomnies dont un autre ex-jésuite nommé *Patouillet* a souillé des mandemens d'évêques. On est forcé à ces répétitions, parce que ce qui échappe à un lecteur, est recueilli par un autre ; parce que ce qui est perdu dans une brochure, se retrouve dans un livre nouveau. Les écrivains de Port-Royal ont mille fois redoublé les mêmes plaintes contre leurs adversaires. Quoi ! on aura répété que les cinq propositions ne sont pas expressément dans *Jansénius*, dont personne ne se soucie, & on ne répéterait pas des vérités fatales qui intéressent le genre humain ! Je voudrais que le récit de toutes les injustices retentit sans cesse à toutes les oreilles.

Je ne connais guère d'injustice plus atroce & plus imbécille que celle du tribunal d'Arras, commise contre *Monbailli* citoyen de saint Omer, & contre sa femme.

PROCÈS CRIMINEL DU SR. MONBAILLI ET DE SA FEMME.

Une veuve, nommée *Monbailli* du nom de son mari, âgée de soixante ans, d'un embonpoint & d'une grosseur énorme, avait l'habitude de s'enivrer du poison qu'on appelle si improprement *eau-de-vie*. Cette funeste passion très connue dans la ville, l'avait déjà jetée dans plusieurs accidens qui faisaient craindre pour sa vie. Son fils *Monbailli* & sa femme *Danel* couchaient dans l'antichambre de la mère, tous trois subsistaient d'une manufacture de tabac que la veuve avait entreprise. C'était une concession des fermiers-généraux, qu'on pouvait perdre par sa mort, & un lien de plus qui attachait les enfans à sa conservation ; ils vivaient ensemble, malgré les

petites altercations ordinaires entres les jeunes femmes & leurs belles-mères, ſurtout dans la pauvreté. Ce *Monbailli* avait un fils, autre raiſon plus puiſſante pour le détourner du crime. Sa principale occupation était la culture d'un jardin de fleurs, amuſement des ames douces. Il avait des amis; les cœurs atroces n'en ont jamais.

Le 7 Juillet 1770 une ouvrière ſe préſente à ſept heures du matin à ſa porte pour parler à la veuve. *Monbailli* & ſon épouſe étaient couchés; la jeune femme dormait encore (circonſtance eſſentielle qu'il faut bien remarquer). *Montbailli* ſe lève & dit à l'ouvrière que ſa mère n'eſt pas éveillée. On attend long-tems; enfin on entre dans la chambre, on trouve la vieille femme renverſée ſur un petit coffre près de ſon lit, la tête penchée à terre, l'œil droit meurtri d'une plaie aſſez profonde faite par la corne du coffre ſur lequel elle était tombée, le viſage livide & enflé, quelques gouttes de ſang échapées du nez dans lequel il s'était formé un caillot conſidérable. Il était viſible qu'elle était morte d'une apoplexie ſubite en ſortant de ſon lit & en ſe débattant. C'eſt une fin très-commune dans la Flandre à tous ceux qui boivent trop de liqueurs fortes.

Le fils s'écrie, ah mon DIEU! *ma mère eſt morte*! il s'évanouit; ſa femme ſe lève à ce cri; elle accourt dans la chambre.

L'horreur d'un tel ſpectacle ſe conçoit aſſez. Elle crie au ſecours; l'ouvrière & elle appellent les voiſins. Tout cela eſt prouvé par les dépoſitions. Un chirurgien vient ſaigner le fils; ce chirurgien reconnaît bientôt que la mère eſt expirée. Nul doute, nul ſoupçon ſur le genre de ſa mort; tous les aſſiſtans conſolent *Monbailli* & ſa femme. On enveloppe le corps ſans aucun trouble; on le met dans un cercueil; & il doit être enterré le 29 au matin ſelon les formalités ordinaires.

Il s'élève des conteſtations entre les parens & les

créanciers pour l'appoſition du ſcellé. *Monbailli* le fils eſt préſent à tout ; il diſcute tout avec une préſence d'eſprit imperturbable & une affliction tranquille que n'ont jamais les coupables.

Cependant, quelques perſonnes du peuple qui n'avaient rien vu de tout ce qu'on vient de raconter, commencent à former des ſoupçons ; elles ont appris que la mère *Monbailli* étant ivre avait voulu chaſſer de ſa maiſon ſon fils & ſa belle-fille ; qu'elle leur avait fait même ſignifier par un procureur un ordre de déloger ; que lorſqu'elle eut repris un peu ſes ſens, ſes enfans ſe jetèrent à ſes genoux, qu'ils l'appaisèrent, & qu'elle les remit au lendemain matin pour achever la réconciliation. On imagina que *Monbailli* & ſa femme avaient pu aſſaſſiner leur mère pour ſe venger ; car ce ne pouvait être pour hériter, puiſqu'elle a laiſſé plus de dettes que de bien.

Cette ſuppoſition, toute improbable qu'elle était, trouva des partiſans, & peut-être parce qu'elle était improbable. La rumeur de la populace augmenta de moment en moment ſelon l'ordinaire ; le cri devint ſi violent que le magiſtrat fut obligé d'agir ; il ſe tranſporte ſur les lieux ; on empriſonne ſéparément *Monbailli* & ſa femme, quoiqu'il n'y eût ni corps de délit, ni accuſation juridique, ni vraiſemblance de crime.

Les médecins & les chirurgiens de ſaint Omer ſont mandés pour examiner le cadavre & pour faire leur rapport. Ils diſent unanimement, *que la mort a pu être cauſée par une hémorragie que la plaie de l'œil a produite, ou par une ſuffocation.*

On trouva quelques gouttes de ſang auprès du lit de cette femme ; mais elles étaient la ſuite évidente de la bleſſure qu'elle s'était faite à l'œil en tombant. On trouva une goutte de ſang ſur l'un des bas de l'accuſé ; mais il était clair que c'était un effet de ſa ſaignée. Ce qui le juſtifiait bien davantage, c'était ſa conduite paſſée, c'était la douceur reconnue de ſon caractère. On ne lui avait

rien reproché jusqu'alors ; il était moralement impossible qu'il eût passé en un moment de l'innocence de sa vie au parricide, & que sa jeune femme eût été sa complice. Il était physiquement impossible par l'inspection du cadavre que la mère fût morte assassinée ; il n'était pas dans la nature que son fils & sa fille eussent dormi tranquillement après ce crime qui aurait été leur premier crime, & qu'on les eût vus toujours sereins dans tous les momens où ils auraient dû être saisis de toutes les agitations que produisent nécessairement le remords d'une si horrible action, & la crainte du supplice. Un scélérat endurci peut affecter de la tranquillité dans le parricide. Mais deux jeunes époux !

Les juges de saint Omer connaissaient les mœurs de *Monbailli* ; ils avaient vu toutes ses démarches ; ils étaient parfaitement instruits de toutes les circonstances de cette mort. Ainsi ils ne balancèrent pas à croire le mari & la femme innocens. Mais la rumeur populaire qui dans de telles aventures se dissipe bien moins aisément qu'elle ne s'élève, les força d'ordonner un plus amplement informé d'une année, pendant laquelle les accusés demeureraient en prison.

Le procureur du roi appella de cette sentence au conseil d'Artois, dont saint Omer ressortit. Il pouvait en effet la trouver trop rigoureuse, puisque les accusés reconnus innocens, demeuraient enfermés dans un cachot pendant une année entière. Mais l'appel fut ce qu'on appelle *à minima*, c'est-à-dire, d'une trop petite peine à une plus grande ; sorte de jurisprudence inconnue aux Romains nos législateurs, qui n'imaginèrent jamais de faire juger deux fois un accusé pour augmenter son supplice, ou pour le traiter en criminel après qu'il avait été déclaré innocent ; jurisprudence cruelle dont le contraire est raisonnable & humain ; jurisprudence qui dément cette loi si naturelle, *non bis in idem.*

Le conseil supérieur d'Arras jugea *Monbailli* & sa

femme sur les seuls indices, qui n'avaient pas même paru des indices aux juges de saint Omer, beaucoup mieux informés, puisqu'ils étaient sur les lieux.

Malheureusement on ne convient pas trop quels sont les indices assez puissans pour engager un juge à faire périr un homme sur la roue. (*a*)

Mais enfin on n'avait contre *Monbailli* ni demi-preuve ni indice ; tout parlait manifestement en sa faveur. Comment donc se put-il faire que le conseil d'Arras, après avoir reçu les dénégations toujours simples, toujours uniformes de *Monbailli* & de sa femme, condamnât le mari à mourir sur la roue après avoir eu le poing coupé ; la femme à être pendue & jetée dans les flammes ?

Serait-il vrai que les hommes accoutumés à juger les crimes, contractassent l'habitude de la cruauté, & se fissent à la longue un cœur d'airain ? se plairaient-ils enfin aux supplices ainsi que les bourreaux ? la nature humaine serait-elle parvenue à ce degré d'atrocité ? faut-il que la justice instituée pour être la gardienne de la société, en soit devenue si souvent le fléau ? cette loi universelle dictée par la nature ; qu'il vaut mieux hasarder de sauver un coupable que de punir un innocent, serait-elle bannie

(*a*) Quand les juges n'ont point vu le crime, quand l'accusé n'a point été saisi en flagrant délit, qu'il n'y a point de témoins oculaires, que les dépositions peuvent être ennemis de l'accusé ; il est démontré qu'alors le prévenu ne peut être jugé que sur des probabilités. S'il y a vingt probabilités contre lui, ce qui est excessivement rare, & une seule en sa faveur de même force que chacune des vingt, il y a du moins un contre vingt qu'il n'est point coupable. Dans ce cas, il est évident que des juges ne doivent pas jouer à vingt contre un le sang innocent. Mais si avec une seule probabilité favorable l'accusé nie jusqu'au dernier moment, ces deux probabilités fortifiées l'une par l'autre équivalent aux vingt qui le chargent. En ce dernier cas condamner un homme ce n'est pas le juger, c'est l'assassiner au hasard. Or, dans le procès de *Monbailli* il y avait beaucoup plus de vraisemblances de l'innocence que du crime.

du cœur de quelques magiſtrats trop frappés de la multitude des délits?

La ſimplicité, la dénégation invariables des accuſés, leurs réponſes modeſtes & touchantes qu'ils n'avaient pu ſe communiquer, la conſtance attendriſſante de *Monbailli* dans les tourmens de la queſtion, rien ne put fléchir les juges; & malgré les concluſions d'un procureur-général très-éclairé, ils prononcèrent leur arrêt.

Monbailli fut renvoyé à ſaint Omer pour y ſubir cet arrêt prononcé le 9 Novembre 1770; il fut exécuté le 19 du même mois.

Monbailli conduit à la porte de l'égliſe, demande en pleurant pardon à DIEU de toutes ſes fautes paſſées, & il jure à DIEU *qu'il eſt innocent du crime qu'on lui impute.* On lui coupe la main; il dit, *cette main n'eſt point coupable d'un parricide.* Il répète ce ſerment ſous les coups qui briſent ſes os: prêt d'expirer ſur la roue, il dit à ſon confeſſeur; *pourquoi voulez-vous me forcer à faire un menſonge, en prenez-vous ſur vous le crime?*

Tous les habitans de ſaint Omer témoins de ſa mort, lui donnent des larmes; non pas de ces larmes que la pitié arrache au peuple pour les criminels même dont il a demandé le ſupplice, mais celles que la conviction de ſon innocence a fait répandre long-tems dans cette ville.

Tous les magiſtrats de ſaint Omer ont été, & ſont encore convaincus de l'iniquité de cet arrêt.

La femme de *Monbailli* qui était enceinte, reſta dans ſon cachot d'Arras, pour être exécutée à ſon tour quand elle aurait mis ſon enfant au monde: c'était être à la potence pendant ſix mois ſous la main d'un bourreau, en attendant le dernier moment de ce long ſupplice. Quel état pour une innocente! elle en perdit l'uſage des ſens & ſa raiſon fut aliénée: elle eût été heureuſe d'avoir perdu la vie; mais elle était mère; elle a deux enfans, l'un ſortant du berceau, l'autre dans ſon ſein. Son père & ſa mère preſqu'auſſi à plaindre qu'elle, profitèrent du

tems

tems écoulé entre ſon arrêt & ſes couches pour demander un ſurſis à M. le chancelier.

Ce chef de la magiſtrature fit revoir le procès par un nouveau conſeil d'Arras ; & ce conſeil d'une voix unanime, déclara *Monbailli* & ſa femme innocens. Mais pourquoi ne pas condamner l'ancien conſeil à nourrir du moins la veuve & les enfans de l'innocent que ces juges avaient aſſaſſiné en public à coups de barre de fer ?

La France ſe flatte que le chef de la magiſtrature qui a réformé tant de tribunaux, réformera dans la juriſprudence elle-même ce qu'elle peut avoir de défectueux & de funeſte.

Peut-être l'uſage affreux de la torture, proſcrit aujourd'hui chez tant de nations, ne ſera-t-il plus pratiqué que dans ces crimes d'état qui mettent en péril la ſûreté publique.

Peut-être les arrêts de mort ne ſeront exécutés qu'après un compte rendu au ſouverain, & les juges ne dédaigneront pas de motiver leurs arrêts, à l'exemple de tous les autres tribunaux de la terre.

Peut-être les loix militaires n'ordonneront-elles plus aux ſoldats d'aſſaſſiner à coups de fuſil leurs camarades qui s'étant engagés par imprudence & par ſéduction, ſont retournés chez eux exercer leurs métiers & cultiver le petit champ de leurs pères. Il ſe pourra qu'on rende un jour la profeſſion de ſoldat ſi honorable qu'on ne ſera plus tenté de déſerter.

Il ſe pourra qu'on ſe défaſſe un jour de la coutume d'étrangler une jeune fille qui aura volé un tablier d'un écu à ſa maîtreſſe, non-ſeulement parce que ſon ſupplice coûte trois à quatre cents écus pour le moins, mais parce qu'il n'y a pas de proportion entre un méchant tablier & une créature humaine qui peut donner des enfans à l'état.

Il ſe pourra qu'on aboliſſe quelques loix abſurdes & contradictoires, dictées par un beſoin paſſager ; ou dans

des tems de trouble, ou dans des tems d'ignorance.

Mais ce n'eſt pas à nous ſans doute d'oſer rien indiquer à des hommes ſi élevés au-deſſus de notre ſphère; ils voïent ce que nous ne voyons pas; ils connaiſſent les maux & les remèdes. Nous devons attendre en ſilence ce que la raiſon, la ſcience, l'humanité, le courage d'eſprit & l'autorité voudront ordonner.

LOIX; ESPRIT DES LOIX.

Section troiſième.

Il eût été à deſirer que de tous les livres faits ſur les loix par *Bodin*, *Hobbes*, *Grotius*, *Puffendorf*, *Monteſquieu*, *Barbeirac*, *Burlamaqui*, il en eût réſulté quelque loi utile, adoptée dans tous les tribunaux de l'Europe, ſoit ſur les ſucceſſions, ſoit ſur les contrats, ſur les finances, ſur les délits, &c. Mais ni les citations de *Grotius*, ni celles de *Puffendorf*, ni celles de l'*eſprit des loix*, n'ont jamais produit une ſentence du châtelet de Paris, ou de l'*old baili* de Londres. On s'appeſantit avec *Grotius*, on paſſe quelques momens agréablement avec *Monteſquieu*; & ſi on a un procès, on court chez ſon avocat.

On a dit que la lettre tuait & que l'eſprit vivifiait; mais dans le livre de *Monteſquieu* l'eſprit égare, & la lettre n'apprend rien.

DES CITATIONS FAUSSES DANS L'ESPRIT DES LOIX; DES CONSÉQUENCES FAUSSES QUE L'AUTEUR EN TIRE, ET DE PLUSIEURS ERREURS QU'IL EST IMPORTANT DE DÉCOUVRIR.

Nous avons déjà vu que *Monteſquieu* fait dire à l'auteur du prétendu teſtament du cardinal de Richelieu, que *ſi dans le peuple il ſe trouve quelque malheureux hon-*

nête homme, il ne faut pas s'en servir. Ce testament dit préciſément tout le contraire.

Il impute à *Plutarque* d'avoir dit, qu'il n'y a de reſpectable en amour que la ſodomie, & que les femmes ſont indignes de l'attachement d'un honnête homme. *Plutarque* au contraire déteſte la ſodomie, & dit poſitivement que les femmes ſeules méritent nos hommages. C'eſt ce que nous avons déjà démontré.

Il cite Denis d'Halicarnaſſe qui dit, que ſelon Iſocrate, *Solon ordonna qu'on choiſirait les juges dans les quatre claſſes des Athéniens.*

Denis d'Halicarnaſſe n'en a pas dit un ſeul mot ; voici ſes paroles *Iſocrate dans ſa harangue, rapporte que Solon & Cliſtène n'avaient donné aucune puiſſance aux ſcélerats, mais aux gens de bien.* Qu'importe d'ailleurs ce qu'Iſocrate a pu dire dans une déclamation.

A Gênes la banque de St. George eſt gouvernée par le peuple, ce qui lui donne une grande influence. Cette banque eſt gouvernée par ſix claſſes de nobles appellée *magiſtratures.*

On ſait que la mer qui ſemble vouloir couvrir la terre, eſt arrêtée par les moindres herbes & par les moindres graviers.

On ne ſait point cela ; on ſait que la mer eſt arrêtée par les loix de la gravitation, qui ne ſont ni gravier ni herbe.

Les Anglais, pour favoriſer la liberté, ont ôté toutes les puiſſances intermédiaires qui formaient leur monarchie.

Au contraire, ils ont établi la chambre des communes qui eſt la puiſſance intermédiaire.

L'établiſſement d'un viſir eſt dans un état deſpotique une loi fondamentale.

Un critique judicieux a remarqué que c'eſt comme ſi on diſait que l'office des maires du palais était une loi fondamentale. *Conſtantin* était plus que deſpotique, &

n'eut point de grand-vifir. *Louis XIV* était un peu deſpotique, & n'eut point de premier miniſtre. Les papes ſont aſſez deſpotiques, & en ont rarement. Il n'y en a point dans la Chine, que l'auteur regarde comme un empire deſpotique. Il n'y en eut point chez le czar *Pierre I*, & perſonne ne fut plus deſpotique que lui. Le Turc *Amurat II* n'avait point de grand-vifir. *Gengis-Kan* n'en eut jamais.

La vénalité des charges eſt bonne dans les états monarchiques, parce qu'elle fait faire comme un métier de famille, ce qu'on ne voudrait pas entreprendre pour la vertu.

Eſt-ce *Monteſquieu* qui a écrit ces lignes honteuſes ? quoi ! parce que les folies de *François I* avaient dérangé ſes finances, il fallait qu'il vendît à de jeunes ignorans le droit de décider de la fortune, de l'honneur & de la vie des hommes ! quoi ! cet opprobre devient *bon* dans la monarchie ? & la place de magiſtrat devient un métier de famille ? Si cette infamie était ſi bonne elle aurait au moins été adoptée par quelque autre monarchie que la France. Il n'y a pas un ſeul état ſur la terre qui ait oſé ſe couvrir d'un tel opprobre. Ce monſtre eſt né de la prodigalité d'un roi devenu indigent, & de la vanité de quelques bourgeois dont les pères avaient de l'argent. On a toujours attaqué cet infame abus par des cris impuiſſans, parce qu'il eût fallu rembourſer les offices qu'on avait vendus. Il eut mieux valu mille fois, dit un grand juriſconſulte, vendre le tréſor de tous les couvens & l'argenterie de toutes les égliſes, que de vendre la juſtice. Lorſque *François I* prit la grille d'argent de S. Martin, il ne fit tort à perſonne ; *St. Martin* ne ſe plaignit point ; il ſe paſſe très-bien de ſa grille ; mais vendre la place de juge, & faire jurer à ce juge qu'il ne l'a pas achetée, c'eſt une baſſeſſe ſacrilège.

Plaignons *Monteſquieu* d'avoir déshonoré ſon ouvrage par de tels paradoxes. Mais pardonnons-lui. Son oncle

avait acheté une charge de préſident en province, & il la lui laiſſa. On retrouve l'homme partout. Nul de nous n'eſt ſans faibleſſe.

Pour les vertus, Ariſtote ne peut croire qu'il y en ait de propre aux eſclaves.

Ariſtote dit en termes exprès : *Il faut qu'ils aient les vertus néceſſaires à leur état, la tempérance & la vigilance.* De la républiq. liv. I. chap. XIII.

Je trouve dans Strabon, que quand à Lacédémone une ſœur épouſait ſon frère, elle avait pour ſa dot la moitié de la portion de ſon frère.

Strabon parle ici des Crétois, & non des Lacédémoniens.

Il fait dire à Xénophon, *que dans Athènes un homme riche ſerait au déſeſpoir qu'on crût qu'il dépendit du magiſtrat.*

Xénophon en cet endroit ne parle point d'Athènes. Voici ſes paroles : *Dans les autres villes, les puiſſans ne veulent pas qu'on les ſoupçonne de craindre les magiſtrats.*

Les loix de Veniſe défendent aux nobles le commerce.

Voyez l'hiſtoire de Veniſe par le noble *Peruta.*

« Les anciens fondateurs de notre république, & nos » légiſlateurs, eurent grand ſoin de nous exercer dans » les voyages & le trafic de mer. La première nobleſſe » avait coutume de naviger, ſoit pour exercer le com- » merce, ſoit pour s'inſtruire. »

Sagredo dit la même choſe.

Les mœurs & non les loix font qu'aujoud'hui les nobles en Angleterre & à Veniſe ne s'adonnent preſque point au commerce.

Voyez avec quelle induſtrie le gouvernement moſcovite cherche à ſortir du deſpotiſme, &c.

Eſt-ce en abolifſant le patriarcat & la milice entière des ſtrelits, en étant le maître abſolu des troupes, des finances & de l'égliſe, dont les deſſervans ne ſont payés

que du tréſor impérial ; & enfin en faiſant des loix qui rendent cette puiſſance auſſi ſacrée que forte ? Il eſt triſte que dans tant de citations & dans tant d'axiomes, le contraire de ce que dit l'auteur ſoit preſque toujours le vrai. Quelques lecteurs inſtruits s'en ſont apperçus. Les autres ſe ſont laiſſés éblouir, & on dira pourquoi.

Le luxe de ceux qui n'auront que le néceſſaire ſera égal à zéro. Celui qui aura le double du néceſſaire aura un luxe égal à un. Celui qui aura le double de ce dernier aura un luxe égal à trois, &c.

Il aura trois au-delà du néceſſaire de l'autre, mais il ne s'enſuit pas qu'il ait trois de luxe ; il peut avoir trois d'avarice ; il peut mettre ce trois dans le commerce ; il peut le faire valoir pour marier ſes filles. Il ne faut pas ſoumettre de telles propoſitions à l'atithmétique : c'eſt une charlatanerie miſérable.

A Veniſe, les loix forcent les nobles à la modeſtie ; ils ſont tellement accoutumés à l'épargne, qu'ils n'y a que les courtiſannes qui puiſſent les forcer à donner de l'argent.

Quoi ! l'eſprit des loix à Veniſe ſerait de ne dépenſer qu'en filles ! Quand Athènes fut riche, il y eut beaucoup de courtiſannes. Il en fut de même à Veniſe & à Rome, aux quatorze, quinze & ſeizième ſiècles. Elles y ſont moins en crédit aujourd'hui, parce qu'il y a moins d'argent. Eſt-ce là l'eſprit des loix ?

Les Suions, nation germanique, rendent honneur aux richeſſes, ce qui fait qu'il vivent ſous le gouvernement d'un ſeul. Cela ſignifie bien que le luxe eſt ſingulièrement propre aux monarchies, & qu'il n'y faut point de loix ſomptuaires.

Les Suions, ſelon Tacite, étaient des habitans d'une iſle de l'Océan au-delà de la Germanie. *Suinonum hinc civitates in ipſo Oceano.* Guerriers valeureux & bien armés, ils ont encore des flottes. *Præter viros armaque claſſibus valent.* Les riches y ſont conſidérés. *Eſt &*

opibus honos. Ils n'ont qu'un chef; *eoque unus imperitat.*

Ces barbares que Tacite ne connaiſſait point; qui dans leur petit pays n'avaient qu'un ſeul chef, & qui préféraient le poſſeſſeur de cinquante vaches à celui qui n'en avait que douze, ont-ils le moindre rapport avec nos monarchies & nos loix ſomptuaires?

Les Samnites avaient une belle coutume, & qui devait produire d'admirables effets. Le jeune homme déclaré le meilleur, prenait pour ſa femme la fille qu'il voulait. Celui qui avait les ſuffrages après lui choiſiſſait encore, & ainſi de ſuite.

L'auteur a pris les Sunites, peuple de Scythie, pour les Samnites voiſins de Rome. Il cite *Nicolas* de Damas, qui cite *Stobée.* Et on ſait d'ailleurs que *Stobée* n'eſt pas un bon garant. Cette belle coutume d'ailleurs ſerait très-préjudiciable dans tout état policé. Car ſi le garçon déclaré le meilleur avait trompé les juges, ſi la fille ne voulait pas de lui, s'il n'avait pas de bien, s'il déplaiſait au père & à la mère, que d'inconvéniens & que de ſuites funeſtes!

Si on veut lire l'admirable ouvrage de Tacite ſur les mœurs des Germains, on verra que c'eſt d'eux que les Anglais ont tiré l'idée de leur gouvernement politique. Ce beau ſyſtême a été trouvé dans les bois.

La chambre des pairs & celle des communes, la cour d'équité trouvées dans les bois! on ne l'aurait pas deviné. Sans doute les Anglais doivent auſſi leurs eſcadres & leur commerce aux mœurs des Germains; & les ſermons de *Tillotſon* à ces pieuſes ſorcières germaines qui ſacrifiaient les priſonniers, & qui jugeaient du ſuccès d'une campagne par la manière dont leur ſang coulait. Il faut croire auſſi qu'ils doivent leurs belles manufactures à la louable coutume des Germains qui aimaient mieux vivre de rapine que de travailler, comme le dit Tacite.

Ariſtote met au rang des monarchies l'empire des

Perſes & Lacédémone. Mais, qui ne voit que l'une était un état deſpotique, & l'autre une république ?

Qui ne voit au contraire, pour peu qu'on ait lu, que Lacédémone eut un ſeul roi pendant quatre cents ans, enſuite deux rois juſqu'à l'extinction de la race des *Héraclides*, ce qui fait un période d'environ mille années ? L'auteur ne ſe trompe ici que de dix ſiècles. On ſait bien que nul roi n'était deſpotique de droit, pas même en Perſe. Mais tout prince diſſimulé, hardi, & qui a de l'argent, devient deſpotique en peu de tems en Perſe & à Lacédémone.

La ſtérilité de l'Attique y établit le gouvernement populaire, & la fertilité de Lacédémone, l'ariſtocratique.

Où a-t-il pris cette chimère ? nous tirons encore aujourd'hui d'Athènes eſclave, du coton, de la ſoie, du ris, du bled, de l'huile, des cuirs ; & du pays de Lacédémone, rien.

Un ancien uſage des Romains défendait de faire mourir les filles qui n'étaient pas nubiles.

Il ſe trompe, *More tradito nefas virgines ſtrangulari.* Défenſe d'étrangler les filles, nubiles ou non.

Tibère trouva l'expédient de les faire violer par le bourreau.

Tibère n'ordonna point au bourreau de violer la fille de *Séjan*. Et s'il eſt vrai que le bourreau de Rome ait commis cette infamie dans la priſon, il n'eſt nullement prouvé que ce fût ſur une lettre de cachet de *Tibère*. Quel beſoin avait-il d'une telle horreur ?

En Suiſſe on ne paie point de tributs ; mais on en ſait la raiſon particulière. Dans ces montagnes ſtériles, les vivres ſont ſi chers & le pays ſi peuplé, qu'un Suiſſe paie quatre fois plus à la nature qu'un Turc ne paie au ſultan.

Tout cela eſt faux. Il n'y a aucun impôt en Suiſſe ; mais chacun paie les dixmes, les cenſes, les lods & ventes qu'on payait aux ducs de *Zéringue* & aux moines. Les montagnes, excepté les glacières, ſont de fertiles pâtu-

rages ; elles font la richeſſe du pays. La viande de boucherie eſt environ la moitié moins chère qu'à Paris. On ne ſait ce que l'auteur entend, quand il dit qu'un Suiſſe paie quatre fois plus à la nature qu'un Turc au ſultan. Il peut boire quatre fois plus qu'un Turc ; car il a le vin de la Côte, & l'excellent vin de la Vaux.

Les peuples des pays chauds ſont timides comme les vieillards, ceux des pays froids ſont courageux comme les jeunes gens.

Il faut bien ſe garder de laiſſer échapper de ces propoſitions générales. Jamais on n'a pu faire aller à la guerre un Lappon, un Samoyède : & les Arabes conquirent en quatre-vingts ans plus de pays que n'en poſsèdait l'empire romain. Les Eſpagnols en petit nombre battirent à la bataille de Mulberg les ſoldats du nord de l'Allemagne. Cet axiome de l'auteur eſt auſſi faux que tous ceux du climat. Voyez *Climat.*

Lopez de Gama avoue que le droit ſur lequel les Eſpagnols ont fondé l'eſclavage des Américains, eſt qu'ils trouvèrent près de ſainte Marthe des paniers où les habitans avaient mis quelques denrées, comme des cancres, des limaçons, des ſauterelles. Les vainqueurs en firent un crime aux vaincus, outre qu'ils fumaient du tabac, & qu'ils ne ſe faiſaient pas la barbe à l'eſpagnole.

Il n'y a rien dans Lopez de Gama qui donne la moindre idée de cette ſottiſe. Il eſt trop ridicule d'inférer dans un ouvrage ſérieux de pareils traits qui ne ſeraient pas ſupportables même dans les *Lettres perſanes.*

C'eſt ſur l'idée de la religion que les Eſpagnols fondèrent le droit de rendre tant de peuples eſclaves, car ces brigands qui voulaient abſolument être brigands & chrétiens, étaient fort dévots.

Ce n'eſt donc pas ſur ce que les Américains ne ſe faiſaient pas la barbe à l'eſpagnole & qu'ils fumaient du tabac ; ce n'eſt donc pas parce qu'ils avaient

quelques paniers de colimaçons & de ſauterelles.

Ces contradictions fréquentes coûtent trop peu à l'auteur.

Louis XIII ſe fit une peine extrême de la loi qui rendait eſclave les nègres de ſes colonies ; mais quand on lui eut bien mis dans l'eſprit que c'était la voie la plus sûre de les convertir, il y conſentit.

Où l'imagination de l'auteur a-t-elle pris cette anecdote ? La première conceſſion pour la traite des nègres eſt du 11 Novembre 1673. *Louis XIII* était mort en 1643. Cela reſſemble au refus de *François I* d'écouter *Chriſtophe Colomb* qui avait découvert les iſles Antilles avant que *François I* naquît.

Perry dit que les Moſcovites ſe vendent très-aiſément. J'en ſais bien la raiſon, c'eſt que leur liberté ne vaut rien.

Nous avons déjà remarqué à l'article *Eſclavage*, que Perry ne dit pas un mot de tout ce que l'auteur de l'*Eſprit des loix* lui fait dire.

C'eſt à Achem que tout le monde cherche à ſe vendre.

Nous avons remarqué encore que rien n'eſt plus faux. Tous ces exemples pris au haſard chez les peuples d'Achem, de Bantam, de Ceylan, de Borneo, des iſles Moluques, des Philippines, tous copiés d'après des voyageurs très-mal inſtruits, & tous falſifiés, ſans en excepter un ſeul, ne devaient pas entrer aſſurément dans un livre où l'on promet de nous développer les loix de l'Europe.

Dans les états mahométans, on eſt non ſeulement maître de la vie & des biens des femmes eſclaves, mais encore de ce qu'on appelle leur vertu & leur honneur.

Où a-t-il pris cette étrange aſſertion qui eſt de la plus grande fauſſeté ? Le ſura, ou chapitre XXIV de l'alcoran, intitulé *la lumière*, dit expreſſément, *Traitez bien vos eſclaves, & ſi vous voyez en eux quelque mérite, partagez avec eux les richeſſes que* DIEU *vous a données. Ne forcez pas vos femmes eſclaves à ſe proſtituer à vous, &c.*

A Conſtantinople, on punit de mort le maître qui a tué ſon eſclave, à moins qu'il ne ſoit prouvé que l'eſclave a levé la main ſur lui. Une femme eſclave qui prouve que ſon maître l'a violée, eſt déclarée libre avec des dédommagemens.

A Patane, la lubricité des femmes eſt ſi grande, que les hommes ſont obligés de ſe faire certaines garnitures pour ſe mettre à l'abri de leurs entrepriſes.

Peut-on rapporter ſérieuſement cette impertinente extravagance? quel eſt l'homme qui ne pourrait ſe défendre des aſſauts d'une femme débauchée ſans s'armer d'un cadenat? quelle pitié! & remarquez que le voyageur nommé *Sprinkel* qui a fait ce conte abſurde, dit en propres mots, *Que les maris à Patane ſont extrêmement jaloux de leurs femmes, & qu'ils ne permettent pas à leurs amis de les voir, elles, ni leurs filles.*

Quel eſprit des loix, que de grands garçons qui cadenaſſent leurs hauts-de-chauſſes, de peur que les femmes ne viennent y fouiller dans la rue!

Les Carthaginois, au rapport de Diodore, trouvèrent tant d'argent dans les Pyrénées, qu'ils en forgèrent les ancres de leurs vaiſſeaux.

L'auteur cite le ſixième livre de Diodore, & ce ſixième livre n'exiſte pas. Diodore au cinquième parle des Phéniciens, & non pas des Carthaginois.

On n'a jamais remarqué de jalouſie aux Romains ſur le commerce. Ce fut comme nation rivale, & non comme commerçante, qu'ils attaquèrent Carthage.

Ce fut comme nation commerçante & guerrière, ainſi que le prouve le ſavant *Huet* dans ſon traité ſur le commerce des anciens. Il prouve que long-tems avant la première guerre punique les Romains s'étaient adonnés au commerce.

On voit dans le traité qui finit la première guerre punique, que Carthage fit principalement attention à garder l'empire de la mer, & Rome celui de la terre.

Ce traité eſt de l'an 510 de Rome. Il eſt dit que les Carthaginois ne pourraient naviger vers aucune iſle près de l'Italie, & qu'ils évacueraient la Sicile. Ainſi les Romains eurent l'empire de la mer ; pour lequel ils avaient combattu. Et *Monteſquieu* a préciſément pris le contre-pié d'une vérité hiſtorique la mieux conſtatée.

Hannon, dans la négociation avec les Romains, déclara que les Carthaginois ne ſouffriraient pas que les Romains ſe lavaſſent les mains dans les mers de Sicile.

L'auteur fait ici un anacroniſme de vingt-deux ans. La négociation d'*Aannon* eſt de l'an 488 de Rome, & le traité de paix dont il eſt queſtion eſt de 510. Voyez *Polybe.*

Il ne fut pas permis aux Romains de naviger au-delà du beau promontoire. Il leur fut défendu de trafiquer en Sicile, en Sardaigne, en Afrique, excepté à Carthage.

L'auteur fait ici un anacroniſme de deux cent ſoixante-cinq ans. C'eſt d'après *Polybe* que l'auteur rapporte ce traité conclu l'an de Rome 245, ſous le conſulat de *Junius Brutus*, immédiatement après l'expulſion des rois ; encore les conditions ne ſont-elles pas fidélement rapportées. *Carthaginem vero & in cætera Africæ loca quæ cis-promontorium erant ; item in Sardiniam atque Siciliam ubi Carthaginenſes imperabant navigare mercemonii causá licebat.* Il fut permis aux Romains de naviger pour leur commerce à Carthage, ſur toutes les côtes de l'Afrique en-deçà du promontoire, de même que ſur les côtes de la Sardaigne & de la Sicile qui obéiſſaient aux Carthaginois.

Ce mot ſeul *mercemonii causá*, *pour raiſon de leur commerce*, démontre que les Romains étaient occupés des intérêts du commerce dès la naiſſance de la république.

N. B. Tout ce que dit l'auteur ſur le commerce ancien & moderne eſt extrêmement erroné.

Je paſſe un nombre prodigieux de fautes capitales ſur

cette matière, quelques importantes qu'elles soient, parce qu'un des plus célèbres négocians de l'Europe s'occupe à les relever dans un livre qui sera tres-utile.

La stérilité du terrain d'Athènes y établit le gouvernement populaire, & la fertilité de celui de Lacédémone le gouvernement aristocratique.

Le fait est qu'Athènes était vingt fois plus riche que Lacédémone. A l'égard de la bonté du sol, il faut y avoir été pour l'apprécier. Mais jamais on n'attribua la forme d'un gouvernement au plus ou moins de fertilité d'un terrain. Venise avait très-peu de bled quand les nobles gouvernèrent. Gènes n'a pas assurément un sol fertile, & c'est une aristocratie. Genêve tient plus de l'état populaire, & n'a pas de son crû de quoi se nourrir quinze jours. La Suède pauvre a été long-tems sous le joug de la monarchie, tandis que la Pologne fertile fut une aristocratie. Je ne conçois pas comment on peut ainsi établir de prétendues règles continuellement démenties par l'expérience. Presque tout le livre, il faut l'avouer, est fondé sur des suppositions que la moindre attention détruirait.

La féodalité est un événement arrivé une fois dans le monde, & qui n'arrivera peut-être jamais, &c.

Nous trouvons la féodalité, les bénéfices militaires établis sous *Alexandre Sévère*, sous les rois Lombards, sous *Charlemagne*, dans l'empire Ottoman, en Perse, dans le Mogol, au Pégu ; & en dernier lieu *Catherine II* impératrice de Russie a donné en fief pour quelque tems, la Moldavie que ses armes ont conquise.

Chez les Germains il y avait des vassaux & non pas des fiefs. Les fiefs étaient des chevaux de bataille, des armes, des repas.

Quelle idée ! il n'y a point de vasalité sans terre. Un officier à qui son général aura donné à souper, n'est pas pour cela son vassal.

Du tems du roi Charles IX, il y avait vingt millions d'hommes en France.

Il donne Puffendorf pour garant de cette aſſertion ; *Puffendorf* va juſqu'à vingt-neuf millions, & il avait copié cette exagération d'un de nos auteurs qui ſe trompait d'environ quatorze à quinze millions. La France ne comptait point alors au nombre de ſes provinces la Lorraine, l'Alſace, la Franche-Comté, la moitié de la Flandre, l'Artois, le Cambreſis, le Rouſſillon, le Bearn; & aujourd'hui qu'elle poſsède tous ces pays, elle n'a pas vingt millions d'habitans, ſuivant le dénombrement des feux exactement fait en 1751. Cependant, elle n'a jamais été ſi peuplée, & cela eſt prouvé par la quantité de terrains mis en valeur depuis *Charles IX.*

En Europe les empires n'ont jamais pu ſubſiſter.

Cependant l'empire romain s'y eſt maintenu cinq cents ans, & l'empire turc y domine depuis l'an 1453.

La cauſe de la durée des grands empires en Aſie, c'eſt qu'il n'y a que de grandes plaines.

Il ne s'eſt pas ſouvenu des montagnes qui traverſent la Natolie & la Syrie, du Caucaſe, du Taurus, de l'Ararat, de l'Immaüs, du Saron, dont les branches couvrent l'Aſie.

En Eſpagne on a défendu les étoffes d'or & d'argent. Un pareil décret ſerait ſemblable à celui que feraient les états de Hollande, s'ils défendaient la conſommation de la cannelle.

On ne peut faire une comparaiſon plus fauſſe, ni dire une choſe moins politique. Les Eſpagnols n'avaient point de manufactures ; ils auraient été obligés d'acheter ces étoffes de l'étranger. Les Hollandais, au contraire, ſont les ſeuls poſſeſſeurs de la cannelle. Ce qui était raiſonnable en Eſpagne, eût été abſurde en Hollande.

Je n'entrerai point dans la diſcuſſion de l'ancien gouvernement des francs vainqueurs des Gaulois ; dans ce chaos de coutumes toutes bizarres, toutes contradictoires; dans l'examen de cette barbarie, de cette anarchie qui a duré ſi long-tems, & ſur leſquelles il y a autant de ſen-

timens différens que nous en avons en théologie. On n'a perdu que trop de tems à descendre dans ces abymes de ruines. Et l'auteur de l'*Esprit des loix* a dû s'y égarer comme les autres.

Je viens à la grande querelle entre l'abbé *Dubos*, digne secretaire de l'académie française, & le président de *Montesquieu*, digne membre de cette académie. Le membre se moque beaucoup du secretaire, & le regarde comme un visionnaire ignorant. Il me paraît que l'abbé *Dubos* est très-savant & très-circonspect; il me paraît surtout que *Montesquieu* lui fait dire ce qu'il n'a jamais dit, & cela selon sa coutume de citer au hasard & de citer faux.

Voici l'accusation portée par Montesquieu contre Dubos.

Monsieur l'abbé Dubos veut ôter toute espèce d'idée que les Francs soient entrés dans les Gaules en conquérans. Selon lui nos rois, appellés par les peuples, n'ont fait que se mettre à la place & succéder aux droits des empereurs romains.

Un homme plus instruit que moi a remarqué avant moi que jamais *Dubos* n'a prétendu que les Francs fussent partis du fond de leur pays pour venir se mettre en possession de l'empire des Gaules, par l'aveu des peuples, comme on va recueillir une succession. *Dubos* dit tout le contraire : il prouve que *Clovis* employa les armes, les négociations, les traités & même les concessions des empereurs romains, residans à Constantinople, pour s'emparer d'un pays abandonné. Il ne le ravit point aux empereurs romains, mais aux barbares, qui sous *Odoacre* avaient détruit l'empire.

Dubos dit que dans quelque partie des Gaules voisine de la Bourgogne on desirait la domination des Francs: mais c'est précisément ce qui est attesté par Grégoire de Tours. *Cum jam terror Francorum resonaret in his partibus, & omnes eos amore desiderabili cuperent regnare,*

ſanctus Aprunculus Lingonicæ civitatis Epiſcopus apud Burgundiones cœpit haberi ſuſpectus; cumque odium de die in diem creſceret, juſtum eſt ut clàm gladio feriretur. Greg. Tur. Hiſt. Lib. 2. cap. 23.

Monteſquieu reproche à Dubos qu'il ne ſaurait montrer l'exiſtence de la république armorique : cependant *Dubos* l'a prouvée inconteſtablement par pluſieurs monumens ; & ſurtout par cette citation exacte de l'hiſtorien Zozime, liv. 6. *Totus tractus armorichus ceteræque Gallorum provinciæ Britannos imitatæ, conſimili ſe modo liberarunt, ejectis magiſtratibus romanis, & ſibi quádam republicá pro arbitrio conſtitutá.*

Monteſquieu regarde comme une grande erreur dans *Dubos* d'avoir dit que *Clovis* ſuccéda à *Childéric* ſon père dans la dignité de maître de la milice romaine en Gaule : mais jamais *Dubos* n'a dit cela. Voici ſes paroles. *Clovis parvint à la couronne des Francs à l'âge de ſeize ans, & cet âge ne l'empêcha point d'être revêtu, peu de tems après, des dignités militaires de l'empire romain que Childéric avait exercées, & qui étaient ſelon l'apparence des emplois dans la milice.* Dubos ſe borne ici à une conjecture qui devient enſuite une preuve évidente.

En effet, les empereurs étaient accoutumés depuis long-tems à la triſte néceſſité d'oppoſer des barbares à d'autres barbares, pour tâcher de les exterminer les uns par les autres. *Clovis* même eut à la fin la dignité de conſul ; il reſpecta toujours l'empire romain, même en s'emparant d'une de ſes provinces. Il ne fit point frapper de monnoie en ſon propre nom ; toutes celles que nous avons de *Clovis* ſont de *Clovis ſecond* ; & les nouveaux rois Francs ne s'attribuèrent cette marque de puiſſance indépendante qu'après que *Juſtinien*, pour ſe les attacher à lui, & pour les employer contre les Oſtrogoths d'Italie, leur eut fait une ceſſion des Gaules en bonne forme.

Monteſquieu condamne ſévèrement l'abbé *Dubos* ſur la

la fameuſe lettre de *Remi*, évêque de Rheims, qui s'entendit toujours avec *Clovis* & qui le baptiſa depuis. Voici cette lettre importante.

« Nous apprenons de la renommée que vous vous êtes » chargé de l'adminiſtration des affaires de la guerre, » & je ne ſuis pas ſurpris de vous voir être ce que vos » pères ont été. Il s'agit maintenant de répondre aux vues » de la providence, qui récompenſe votre modération, » en vous élevant à une dignité ſi éminente. C'eſt la fin » qui couronne l'œuvre. Prenez donc pour vos conſeillers » des perſonnes dont le choix faſſe honneur à votre » diſcernement. Ne faites point d'exactions dans votre » bénéfice militaire. Ne diſputez point la préſéance aux » évêques dont les diocèſes ſe trouvent dans votre départ- » tement, & prenez leurs conſeils dans les occaſions. » Tant que vous vivrez en bonne intelligence avec eux, » vous trouverez toute ſorte de facilité dans l'exercice de » votre emploi, &c. »

On voit évidemment par cette lettre que *Clovis*, jeune roi des Francs, était officier de l'empereur *Zénon*; qui était grand-maître de la milice impériale, charge qui répond à celle de notre colonel-général; que *Remi* voulait le ménager, ſe liguer avec lui, le conduire & s'en ſervir comme d'un protecteur contre les prêtres euſébiens de la Bourgogne, & que par conſéquent *Monteſquieu* a grand tort de ſe moquer tant de l'abbé *Dubos* & de faire ſemblant de le mépriſer. Mais enfin il vient un tems où la vérité s'éclaircit.

Après avoir vu qu'il y a des erreurs comme ailleurs dans l'*Eſprit des loix*, après que tout le monde eſt convenu que ce livre manque de méthode, qu'il n'y a nul plan, nul ordre, & qu'après l'avoir lu on ne ſait guère ce qu'on a lu, il faut rechercher quel eſt ſon mérite, & quelle eſt la cauſe de ſa grande réputation.

C'eſt premièrement qu'il eſt écrit avec beaucoup d'eſprit, & que tous les autres livres ſur cette matière ſont

ennuyeux. C'eſt pourquoi, nous avons déjà remarqué, qu'une dame qui avait autant d'eſprit que Monteſquieu, diſait que ſon livre était *de l'eſprit ſur les loix*. On ne l'a jamais mieux défini.

Une raiſon beaucoup plus forte encore, c'eſt que ce livre plein de grandes vues attaque la tyrannie, la ſuperſtition & la maltote, trois choſes que les hommes déteſtent. L'auteur conſole des eſclaves en plaignant leurs fers ; & les eſclaves le béniſſent.

Ce qui lui a valu les applaudiſſemens de l'Europe, lui a valu auſſi les invectives des fanatiques.

Un de ſes plus acharnés & de ſes plus abſurdes ennemis, qui contribua le plus par ſes fureurs à faire reſpecter le nom de *Monteſquieu* dans l'Europe, fut le gazetier des convulſionnaires. Il le traita de *ſpinoſiſte* & de *déiſte*, c'eſt-à-dire, il l'accuſa de ne pas croire en DIEU, & de croire en DIEU.

Il lui reproche d'avoir eſtimé *Marc-Aurèle*, *Epictète* & les ſtoïciens, & de n'avoir jamais loué *Janſénius*, l'abbé de *ſaint Cyran* & le père *Queſnel*.

Il lui fait un crime irrémiſſible d'avoir dit que *Bayle* eſt un grand-homme.

Il prétend que l'*Eſprit des loix* eſt un de ces ouvrages monſtrueux, dont la France n'eſt inondée que depuis la bulle *Unigenitus* qui a corrompu toutes les conſciences.

Ce gredin, qui de ſon grenier tirait au moins trois cents pour cent de ſa gazette eccléſiaſtique, déclama comme un ignorant contre l'intérêt de l'argent au taux du roi. Il fut ſecondé par quelques cuiſtres de ſon eſpèce ; ils finirent par reſſembler aux eſclaves qui ſont aux pieds de la ſtatue de *Louis XIV* ; ils ſont écraſés, & ils ſe mordent les mains.

Monteſquieu a preſque toujours tort avec les ſavans, parce qu'il ne l'était pas. Mais il a toujours raiſon contre les fanatiques & contre les promoteurs

de l'eſclavage. L'Europe lui en doit d'éternels remercimens.

On nous demande pourquoi donc nous avons relevé tant de fautes dans ſon ouvrage. Nous répondons, c'eſt parce que nous aimons la vérité à laquelle nous devons les premiers égards. Nous ajoutons que les fanatiques ignorans qui ont écrit contre lui avec tant d'amertume & d'inſolence, n'ont connu aucune de ſes véritables erreurs, & que nous révérons avec les honnêtes gens de l'Europe, tous les paſſages après leſquelles ces dogues du cimetière de ſaint Médard ont aboyé.

LOIX.

Section quatrième.

J'ai tenté de découvrir quelque rayon de lumière dans les tems mythologiques de la Chine qui précèdent *Fohi*, & j'ai tenté en vain.

Mais en m'en tenant à *Fohi* qui vivait environ trois mille ans avant l'ère nouvelle & vulgaire de notre occident ſeptentrional, je vois déjà des loix douces & ſages établies par un roi bienfaiſant. Les anciens livres des *Cinq King*, conſacrés par le reſpect de tant de ſiècles, nous parlent de ſes inſtitutions d'agriculture, de l'économie paſtorale, de l'économie domeſtique, de l'aſtronomie ſimple qui règle les ſaiſons, de la muſique qui, par des modulations différentes, appelle les hommes à leurs fonctions diverſes. Ce *Fohi* vivait inconteſtablement il y a cinq mille ans. Jugez de quelle antiquité devait être un peuple immenſe qu'un empereur inſtruiſait ſur tout ce qui pouvait faire ſon bonheur. Je ne vois dans ces loix rien que de doux, d'utile & d'agréable.

On me montre enſuite le code d'un petit peuple qui arrive, deux mille ans après, d'un déſert affreux ſur les

bords du Jourdain, dans un pays ſerré & hériſſé de montagnes. Ses loix ſont parvenues juſqu'à nous : on nous les donne tous les jours comme le modèle de la ſageſſe. En voici quelques-unes.

« De ne jamais manger d'onocrotal, ni de charadre, » ni de griffon, ni d'ixion, ni d'anguille, ni de liévre, » parce que le liévre rumine & qu'il n'a pas le pied » fendu.

» De ne point coucher avec ſa femme quand elle a » ſes règles, ſous peine d'être mis à mort l'un & l'autre.

» D'exterminer ſans miſéricorde tous les pauvres habi- » tans du pays de Canaan qui ne les connaiſſaient pas : » d'égorger tout, de maſſacrer tout, hommes, femmes, » vieillards, enfans, animaux, pour la plus grande » gloire de DIEU.

» D'immoler au ſeigneur tout ce qu'on aura voué » en anathême au ſeigneur, & de le tuer ſans pouvoir » le racheter.

» De brûler les veuves qui, n'ayant pu être rema- » riées à leurs beaux-frères, s'en feraient conſolées » avec quelqu'autre Juif, ſur le grand chemin, ou » ailleurs, &c. &c. &c. » (*a*)

Un jeſuite autrefois miſſionnaire chez les Cannibales, dans le tems que le Canada appartenait encore au roi de France, me contait qu'un jour, comme il expliquait ces loix juives à ſes néophites, un petit Français imprudent, qui aſſiſtait au cathéchiſme, s'aviſa de s'écrier : *mais voilà des loix de Cannibales.* Un des citoyens lui répondit : *petit drôle, apprends que nous*

(*a*) C'eſt ce qui arriva à *Thamar* qui, étant violée, coucha ſur le grand chemin avec ſon beau-père *Juda*, dont elle fut méconnue. Elle devint groſſe. *Juda* la condamna à être brûlée. L'arrêt était d'autant plus cruel que s'il eût été exécuté, notre Sauveur, qui deſcend en droite ligne de ce *Juda* & de cette *Thamar*, ne ſerait pas né ; à moins que tous les événemens de l'univers n'euſſent été mis dans un autre ordre.

ſommes d'honnêtes gens : nous n'avons jamais eu de pareilles loix. Et ſi nous n'étions pas gens de bien, nous te traiterions en citoyen de Canaan, pour t'apprendre à parler.

Il appert, par la comparaiſon du premier codé chinois & du code hébraïque, que les loix ſuivent aſſez les mœurs des gens qui les ont faites. Si les vautours & les pigeons avaient des loix, elles ſeraient ſans doute différentes.

LUXE.

DANS un pays où tout le monde allait pieds nuds, le premier qui ſe fit faire une paire de ſouliers, avait-il du luxe ? n'était-ce pas un homme très-ſenſé & très-induſtrieux ?

N'en eſt-il pas de même de celui qui eut la première chemiſe ? pour celui qui la fit blanchir & repaſſer, je le crois un génie plein de reſſources, & capable de gouverner un état.

Cependant, ceux qui n'étaient pas accoutumés à porter des chemiſes blanches, le prirent pour un riche efféminé qui corrompait la nation.

Gardez-vous du luxe, diſait *Caton* aux Romains; vous avez ſubjugué la province du Phaſe ; mais ne mangez jamais de faiſans. Vous avez conquis le pays où croît le coton, couchez ſur la dure. Vous avez volé à main armée l'or, l'argent & les pierreries de vingt nations, ne ſoyez jamais aſſez ſots pour vous en ſervir. Manquez de tout après avoir tout pris. Il faut que les voleurs de grand chemin ſoient vertueux & libres.

Lucullus lui répondit, mon ami, ſouhaite plutôt que *Craſſus*, *Pompée*, *Céſar* & moi nous dépenſions

tout en luxe. Il faut bien que les grands voleurs se battent pour le partage des dépouilles. Rome doit être asservie, mais elle le sera bien plûtôt & bien plus sûrement par l'un de nous si nous faisons valoir comme toi notre argent, que si nous le dépensons en superfluités & en plaisirs. Souhaite que *Pompée* & *César* s'appauvrissent assez pour n'avoir pas de quoi soudoyer des armées.

Il n'y a pas long-tems qu'un homme de Norvège reprochait le luxe à un Hollandais. Qu'est devenu, disait-il, cet heureux tems où un négociant partant d'Amsterdam pour les grandes Indes, laissait un quartier de bœuf fumé dans sa cuisine, & le retrouvait à son retour ? où sont vos cuillers de bois & vos fourchettes de fer ? n'est-il pas honteux pour un sage Hollandais de coucher dans un lit de damas ?

Va-t-en à Batavia, lui répondit l'homme d'Amsterdam ; gagne comme moi dix tonnes d'or, & vois si l'envie ne te prendra pas d'être bien vêtu, bien nourri & bien logé.

Depuis cette conversation on a écrit vingt volumes sur le luxe, & ces livres ne l'ont ni diminué, ni augmenté.

Fin du tome cinquième.

TABLE DES ARTICLES

contenus dans ce volume.

GARGANTUA . . . . . Pag. 1
CÉNÉALOGIE. 4
GÉNÉRATION. 5
GÉNÉRAUX (*Etats*). 14
GENÈSE. 17
GÉNIE. 38
Section seconde. 41
GÉOGRAPHIE. 43
GÉOMÉTRIE. 49
GLOIRE. 57
GOUT. 60
Du goût particulier d'une nation. 66
Du goût des connaisseurs. 67
Exemples du bon & du mauvais goût, tirés des tragédies françaises & anglaises. 68
Rareté des gens de goût. 71
GOUVERNEMENT. Section première. . . 75
Gouvernement. Section seconde. 74
Gouvernement. Section troisième. 78
Gouvernement. Section quatrième. 82
Gouvernement Section cinquième. 83
Gouvernement. Section sixième. *Tableau du gouvernement anglais.* 84
Gouvernement. Section septième. 91

GRACE. Section première. . . . . Pag. 92
Section seconde. 94
GREC. *Observation sur l'anéantissement de la langue grecque à Marseilles.* 96
GRÉGOIRE VII. 99
GUERRE. 104
GUEUX MENDIANT. 109
HÉRÉSIE. 111
Section seconde. *De l'extirpation des héréſies.* 116
HERMÈS, *ou* ERMÈS, *ou* MERCURE TRISMÉGISTE, *ou* THAUT, *ou* TAUT, *ou* THOT. 119
HIPATHIE. 123
HISTOIRE (*de l'*). 124
Définition. 125
Premiers fondemens de l'hiſtoire. . . . . . ibid.
Des monumens. 127
De l'ancienne Egypte. 131
*D'*Hérodote. 134
De Thucidide. 138
*Epoque d'*Alexandre. . . . . ibid.
Des peuples nouveaux & particulièrement des Juifs. 141
Des villes ſacrées. 145
Des autres peuples nouveaux. 147
De l'utilité de l'hiſtoire. 150
De la certitude de l'hiſtoire. 151
Incertitude de l'hiſtoire. 152
Les temples, les fêtes, les cérémonies annuelles, les médailles même, ſont-elles des preuves hiſtoriques? 154
De quelques faits rapportés dans Tacite *& dans* Suétone. 155
De Néron *& d'*Agrippine. 158
Suite de l'article concernant les diffamations. 162
Des écrivains de parti. 164

Doit-on dans l'hiſtoire inſérer des harangues, & faire des portraits ? . . . . . Pag. 166
Des portraits. 167
De la maxime de Ciceron *concernant l'hiſtoire ; Que l'hiſtorien n'oſe dire une fauſſeté, ni cacher une vérité.* . . . . . ibid.
De l'hiſtoire ſatyrique. 168
De la méthode, de la manière d'écrire l'hiſtoire, & du ſtyle. 171
De l'hiſtoire eccléſiaſtique de Fleuri. . . . 173
HOMME. 175
Que toutes les races d'hommes ont toujours vécu en ſociété. 182
L'homme eſt-il né méchant ? 185
De l'homme dans l'état de pure nature. . . . 188
Examen d'une penſée de Paſcal *ſur l'homme.* 190
Réflexion générale ſur l'homme. 191
HONNEUR. 192
HORLOGE. *Horloge d'Achat* 196
HUMILITÉ. 199
JAPON. 201
IDÉE. Section première. 204
Section ſeconde. *Tout en* DIEU. 206
Loix de la nature. 208
Mécanique des ſens, & des idées. . . . . . ibid.
Le grand Etre fait tout. 209
Comment tout eſt-il action de DIEU ? . . . 210
IDENTITÉ. 211
IDOLE, IDOLATRE, IDOLATRIE. . 215
Section première. *Y a-t-il jamais eu un gouvernement idolâtre ?* . . . . . ibid.
Section ſeconde. *Examen de l'idolâtrie ancienne.* 217
Section troiſième. *Si les Perſes, les Sabéens, les Egyptiens, les Tartares, les Turcs ont été idolâtres ? & de quelle antiquité eſt l'origine des ſimulacres appellés* idoles. *Hiſtoire de leur culte.* 222

JEHOVA. . . . . Pag. 229
JEPHTÉ. 230
JÉSUITES, *ou* ORGUEIL. 232
IGNACE DE LOYOLA. 237
IGNORANCE. 240
Première ignorance. . . . . . ibid.
Seconde ignorance. 242
Troisième ignorance. . . . . . ibid.
Quatrième ignorance. 243
Cinquième ignorance. . . . . . ibid.
Sixième ignorance. 246
IMAGINATION. 248
IMPIE. 252
IMPOT. Section première. 254
Section seconde. 256
Section troisième. 258
Section quatrième. 259
IMPUISSANCE. 260
INALIÉNATION, INALIÉNABLE. . 268
INCESTE. 269
INCUBES. 271
INFINI. 274
De l'infini en nombre. 275
La matière eſt-elle diviſible à l'infini? . . 276
De l'univers infini. . . . . . ibid.
De l'infini en géométrie. 277
De l'infini en puiſſance, en action, en ſageſſe, en bonté, &c. . . . . . ibid.
INFLUENCE. 280
Influence des paſſions des mères ſur leur fœtus. 282
INITIATION. *Anciens myſtères.* 284
INNOCENS. *Maſſacre des innocens.* . . . 192
INSTINCT. 296
INTÉRÊT. 198
INTOLÉRANCE. 302
JUIF. *Lettre à Mrs.* Joſeph Ben Jonathan, Aaron

Mathathaï, & David Winker. . . Pag. 304
Lettre seconde. *De l'antiquité des Juifs.* . . 307
Troisième lettre. *Sur quelques chagrins arrivés au peuple de* DIEU. 311
Quatrième lettre. *Sur la femme à* Michas. . . 312
Cinquième lettre. *Assassinats juifs. Les Juifs ont-ils été antropophages, leurs mères ont-elles couché avec des boucs ? les pères & mères ont-ils immolé leurs enfans ? & quelques autres belles actions du peuple de* DIEU. . . 313
Calamités juives, & grands assassinats. . . . 314
Roitelets, ou *Melchim Juifs.* 315
Si les Juifs ont mangé de la chair humaine ? . 316
Si les dames Juives couchèrent avec des boucs ? ibid.
Si les Juifs immolèrent des hommes ? . . . ibid.
Des trente-deux milles pucelles, des soixante & quinze mille bœufs, & du fertile désert de Madian. 317
Des enfans juifs immolés par leurs mères. . . 319
Sixième lettre. *Sur la beauté de la terre promise.* 320
Septième lettre. *Sur la charité que le peuple de* DIEU *& les chrétiens doivent avoir les uns pour les autres.* 323
JULIEN. 324
JUSTICE. 326
Lettre de M. Cass. *à M.* Beccaria. . . . . ibid.
LANGUES. Section première. 340
Des mots les plus communs & les plus naturels en toute langue. 341
D'un système sur les langues. 342
Génie des langues. 347
Section seconde. 351
Harmonie des langues. 352
LARMES. 356
LÈPRE & VÉROLE. 358
LETTRES, GENS DE LETTRES, *ou* LETTRÉS. 362

LIBELLE. . . . . Pag. 364
LIBERTÉ. 366
LIBERTÉ DE PENSER. 370
LIEUX COMMUNS EN LITTÉRATURE. 375
LIVRES. 377
Section seconde. 381
LOI NATURELLE. *Dialogue.* 384
LOIX. 387
Loix criminelles. Section seconde. 391
Procès criminel du Sr. Monbailli *& de sa femme.* 395
Loix ; Esprit des loix. Section troisième. . . 402
Des citations fausses dans l'Esprit des loix, des conséquences fausses que l'auteur en tire, & de plusieurs erreurs qu'il est important de découvrir. . . . . . ibid.
Loix. Section quatrième. 419
LUXE. 421

Fin de la Table du tome cinquième.

ERRATA,

Pour le cinquième volume des Questions sur l'Encyclopédie

PAGE 4, *ligne* 4, Moutalel, *lisez* : Moutaleb.

——— *Ligne* 15, le trône, *lisez* : le tronc.

Page 109, *ligne* 17, autrefois des fainéans, *lisez* : autrefois des rois fainéans.

DEC 10 1935